



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>













NOUVELLE  
BIBLIOTHEQUE  
DE LITTERATURE,  
D'HISTOIRE, &c.  
OU CHOIX  
DES MEILLEURS MORCEAUX  
TIRÉS  
DES ANA.

*Par M. G\*\*\*\*\**

TOME SECOND.



A L I L L E,  
De l'Imprimerie de J. B. HENRY, grand'Place,  
près la rue de Tenremonde.  
E T A P A R I S,  
Chez DURAND, le Neveu, rue Saint Jacques;  
à la Sagesse.

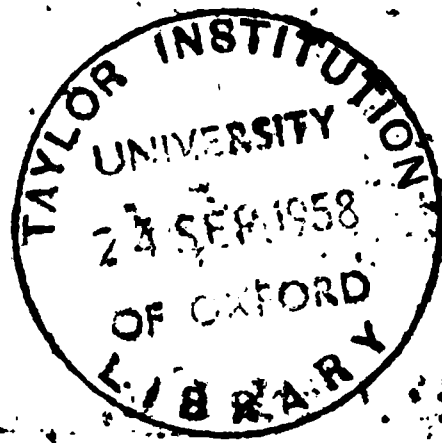
---

---

M. DCC. LXV.

*Avec Permission & Privilege du Roi.*

WORLD AFFAIRS  
ILLUSTRATED  
DE WAT. 1958  
AD 1958. 1. 1. 1. 1.  
C. 1. 1. 1. 1. 1.



1

# L'ESPRIT DES ANA.



## REMARQUES SUR LES LANGUES.

**I**N dit un volume pour un livre, de *volvere* plier, parce que les lettres, & les ouvrages des anciens, étoient écrits sur des feuilles extrêmement longues, lorsque la matière le requéroit, & qu'on les plioit comme un rouleau. Scal.

On dit également en latin, *vescor folia*, & *vescor foliis*, comme Varron le fait voir dans son livre de *Re rust.*

Tome II,

A

Scal. *ticâ*, pag. 79., où il dit : *his quacumque jubentur vescuntur ut folia ficulnea.*

p. 1. Le mot de *feu*, tel pour défunt, vient du mot latin *fuit*, dont on se servoit anciennement, pour dire il est mort.

p. 3. On disoit autrefois par un seul mot, *inciter les chiens les uns contre les autres, accomettre*. Il est dommage que l'usage proscrive les termes expressifs & énergiques, sans en substituer d'autres à leur place.

*Acinus*, signifie proprement un grain de Raisin, ou le pépin d'une Grenade; ce mot est sans doute l'origine du mot François, *aîne*, qui signifie le marc de la vendange.

p. 7. On a appelé *mommies*, les corps des Egyptiens, parce qu'on les embaumoit avec un parfum qu'on appelloit *Amomum*.

p. 9. Les anciens disoient d'une maniere honnête, *aquam sumere*, pour pisser, *aquam peto*, pour je vais pisser, ce qui revient à notre maniere de parler, faire de l'eau.

p. 12. Le mot d'*avives*, vient du latin *ab aqua viva*, comme qui diroit *eau vive*,

## SUR LES LANGUES. 3

parce que les chevaux ayant bû de l'eau vive & fraîche ayant chaud, contractent une pleurésie qui se guérit par la saignée. Scal.

*Balearium hordeum*, l'orge des Isles p. 17.  
Baléares, est notre Baillarge.

*Bura vel Buris*, c'est le manche p. 26.  
de la charrue, dont le bout étoit appelé *mannulea* ou *manica*, parce qu'il se tient dans la main; le bois de la charrue, se nommoit chez les latins, *stiva*.

*Cementa cementæ, vel cementum cements* p. 29.  
*menti*, étoient chez les anciens de grandes pierres taillées & polies, dont on couvroit les tombeaux, & c'est delà sans doute d'où nous est venu le mot de cimetière.

*Columbar*, signifie proprement un trou fait dans une muraille, ou ceux qu'on faisoit anciennement aux galeres pour laisser passer les rames; c'est sans doute de ce mot, que vient celui de *colombier*.

On appelle peut-être *cornards*, ceux p. 38.  
dont les femmes ne sont pas fidelles, parce que chez les anciens, on avoit coutume, pour se moquer de quelqu'un,

Scal. s'exprime en peu de mots , elle n'a aucune analogie avec l'Hébreu , mais ce qu'il y a de surprenant , c'est qu'elle en a avec l'Allemande , ayant plusieurs mots communs avec elle , comme , pere , frere , sœur , & autres semblables.

L'Hébreu n'a pas d'autre différence avec le Siriaque & le Chaldéen , si l'on en excepte les caractères , qu'il y en a entre le Latin & l'Italien.

p. 70. *Lix licis* , signifioit chez les anciens Romains , des cendres & de l'eau ; il est même probable , que ce mot a une même origine que *liquor*. De *lix* , ils firent *lixivium* , & de celui-ci , les François ont fait *lessive*.

p. 75. On appelloit chez les Romains , *Missilia* , tout ce qui se jettoit du théâtre , comme des médailles , des fruits , dont les Consuls ou ceux qui donnoient le spectacle , gratifioient le peuple. Ce mot vient de *mittere*.

p. 77. Grand nombre de mots Latins sont dérivés de la langue Dorique , qui se parloit à Tarente , Colonie des Grecs , mais tournés cependant suivant l'analogie Eolique.

p. 80. On appelle en Latin *Oræ* , ce que

## SUR LES LANGUES. 7

nous appellons *Pones* en François, lesquelles sont faites d'osier, & *cumeræ*, lorsqu'elles sont de joncs ou de paille. Les *Pones* sont des vaisseaux ventrus, où les pauvres gens mettent leurs grains. Scal.

La langue Arabique est non seulement très-sonore, mais peut-être la plus riche & la plus abondante qu'on connoisse ; elle est très-utile pour l'explication de beaucoup de lieux de l'écriture. Perro. p. 18.

La langue Arménienne est facile à apprendre ; le caractère en est particulier. p. 23.

Le mot de fire, vient du mot *herus* ; les Allemands en ont fait leur mot *her*, les Italiens & les Anglois *mester*, & les François *messire*. p. 170.

Il y a cette différence entre ces trois langues, la Françoisse, l'Espagnole & l'Italienne, que celle-ci doit une partie de son mérite & de sa douceur, à ce tour particulier & à cet usage qu'elle a d'exprimer tout en diminutifs, & par là elle est très-propre au langage de l'amour ; l'Espagnole tire sa noblesse & sa pompe, des expressions gigantesques & des hyperboles qui lui sont ordinaires. Pour la Françoisse, elle p. 192.

Ferro. semble tenir un juste milieu entre les deux ; elle paroît faite pour être l'expression de la raison , ne représentant les choses que comme elles sont ; c'est par là qu'elle est plus propre pour l'histoire , la controverse , la théologie , & pour la Philosophie. Charles V. l'appelloit la langue d'état. Les langues commencent par la nécessité , se corrompent & se perdent par l'affectation.

p. 227. L'Outarde est un oiseau aquatique , à peu près de la grosseur d'une Oie ; on prétend que son nom François vient d'*Oie tarde* ; on disoit anciennement *Oue* pour *Oie* , & la rue , qu'on appelle improprement aux Ours à Paris , & qu'on devoit nommer aux Oues , tiroit cette dénomination de la grande quantité de Rotisseurs qui demeuroient dans cette rue , qui dans ces temps peu délicats , faisoient rotir beaucoup d'Oies , dont nos peres faisoient leur délices.

p. 229. L'Alphabet de la langue Hébraïque n'a pas de P , à la place de cette lettre , on se sert d'une qui répond à Ph. C'est St. Jérôme , qui dans ses remarques sur Daniel , dit qu'il n'y a dans toutes les écritures , que le seul mot *apadno* qui se lise avec un P.

## SUR LES LANGUES. . . 9

Le mot François, *Viande*, vient du *Valef.* Latin *Viventia*, qui s'est dit dans la P. 7. même signification; de *Viventia* on a fait *Viventiarii*, qui sont ceux que nous appellons aujourd'hui des *Vivandiers*.

Le mot de *Terrier* ou de *Terriere*, p. 10. trou que les Renards, les Lapins & quelques autres animaux font dans la terre pour se cacher, vient de *Terebra*, parce que ces sortes de bêtes *Terram Rostro & unguibus Terebrant*.

Le mot *étuves*, vient des mots la- P. 13. tins, *stuba*, vel *stuvæ*, aut etiam *stusæ*, qui signifioient des bains chauds. Nous avons fait delà étouffer *stufare vel stuvare*, id est *calore suffocare*, parce que l'on rend les étuves extrêmement chaudes par le moyen du feu.

Notre mot François *coucher*, vient du latin *collocare*, comme on peut le remarquer par ces vers de Catulle,

*Vos unis senibus bonæ,  
Cognita benè femina  
Collocate puellulam.*

C'est-à-dire, couchez l'épousée.

Le mot latin *jus*, tire son origine p. 94. du supin *jussum*, car la loi commande &c

A V

Valef. défend , & c'est par le droit que toutes choses sont conduites.

P. 120. On disoit autrefois *hue* pour *hugues*, de même *huets* par dérision , pour *pe- nits hugues*. Nous lisons dans les annales de France , qu'en l'année 1384, un certain frere prêcheur dit en chaire, qu'il vouloit être appelé *huet*, s'il ne prouvoit par bonnes raisons , que la Sainte Vierge avoit été conçue dans le péché originel , & que depuis , lorsque quelque frere prêcheur paroissoit dans les rues , la populace couroit après lui , en criant *huet* par mépris. C'est sans doute de la même origine qu'est venu le mot *huguenots* , comme qui diroit des *huets* des *huguets* , qui étoit un nom de dérision qu'on donnoit autrefois aux hérétiques.

P. 133. Les anciens déclinoient d'abord *dies* comme *fructus* , *dies* , au génitif *dies* , ainsi on trouve dans Ennius ,

*Postremæ linginqua dies confecerit ætas.*

& dans Virgile ,

*Libra dies somnique pares ubi fecerit horas.*

ils changerent ensuite cette terminaison

## SUR LES LANGÜES. 11

du génitif ainsi , *perniciēs pernicii* , *acies* Valef.  
*acii* , *dies dii*. On trouve encore un exem-  
 ple de ceci dans Virgile , au premier  
 livre de l'Enéide ,

*Munera latitiām que dii.*

car c'est ainsi qu'il faut le lire , & non  
 pas *dei* , comme on le trouve dans la  
 plupart des exemplaires.

*Scier* ou *Sayer* les bleds , pour dire p. 189  
 les couper , faire la moisson , vient du  
 latin *secare*.

Notre mot François *serge* , vient du  
 latin *serica* , qui dans la basse latinité ,  
 signifioit une sorte de vêtement de laine ,  
 on lit dans Escherhardus , in vita Not-  
 kerii. *Missus est maguntiam utique pro*  
*pannis laneis emendis quos sericales*  
*vocamus & tunicas.*

*Rature* vient de *litura* , comme for-  
 tresse de *fortalicium* , douaire de *do-*  
*talitium*. *Rature* pourroit aussi-bien ve-  
 nir de *Radiatura*.

La langue Françoisse , aujourd'hui en p. 194.  
 usage , tire son origine du Latin , ou de la  
 langue Romaine corrompue , ainsi que l'I-  
 talienne & l'Espagnole ; elle est mêlée de  
 mots francs Allemands & même Gaulois ;

Vat. On appelloit anciennement Romain rustique, comme on peut le voir par les actes du concile de Tours, de l'an 813 ; cette langue, dont les Gaulois compris aussi dans ce temps là, sous le nom de Romains, faisoient usage comme la plupart des François, des Normands, & sur-tout les peuples d'Aquitaine & du Languedoc. Le premier exemple que nous ayons de cette langue rustique Romaine, est dans Nitard liv. 3. qui rapporte le serment de Louis, Roi de Germanie, & le traité qu'il fit avec le Roi Charles. On lit dans Fauchet, que les Poètes ne se servirent point de cette langue avant l'an 1150. On ne trouve point, ou presque point de Lettres Patentes de nos Rois, d'Edits, de Déclarations dans cette langue jusqu'à 1220. Cependant, Antoine Loisel, rapporte une Charte du temps de Louis le Gros en 1122, assez intelligible. Les loix que Guillaume le Conquérant donna aux Anglois & qui subsistent encore, étoient en cette langue. Or, on sait qu'il mourut en 1087, de sorte qu'il est évident que cette langue rustique, d'où la nôtre a tiré son origine,

## SUR LES LANGUES. 19

est en usage depuis plus de sept siècles. Mem.

De Robert, on a fait le diminutif T. III.  
Robertin, de celui-ci par contraction P. 211.  
Robin, nom de berger que Marot a  
employé dans son Eglogue.

Un Pastoureau qui Robin s'appelloit.

Ce nom employé dans les Epigrammes, dans les contes, est tombé dans le mépris ; on a dit par manière d'injure, *vous êtes un plaisant Robin*. Le proverbe qu'il souvient toujours à Robin de ses flutes, vient de ce qu'un bon yvrogne accoutumé à boire dans ces grands verres, qu'on appelle flutes, n'osant plus, à cause de la goutte, boire son vin que trempé, ne buvoit jamais qu'il ne se souvint de ses flutes & ne les regretât.

Il est ridicule de croire, que le mot P. 476  
*Patois* vienne de *Patavinité*, comme bien des gens l'ont pensé, il est plus naturel de croire qu'il vient de *Patrensis*, qui dérive de *Patriensis*, dont nous avons plusieurs exemples rapportés dans du Cange.

*Villa Nitida*. C'est une Métairie bien T. II.  
entretenuë, dont le revenu est sûr & P. 217.

## 14 REMARQUES

Men. ne manque pas. Cela est d'Horace. . . .

T. II. *Nuidis fundata pecunia villis.*

T. I. On dit *vingt & un chevaux*, & non pas  
P. 25. *vingt & un cheval*, cette dernière manière  
de parler a été condamnée par l'Académie Française. On dit aussi *vingt & un Cardinaux*, *Maréchaux*, *Sénéchaux*, *Procès verbaux*, &c.

P. 142. Il n'y a que deux dialectes dans la  
langue Grecque, l'Attique & l'Eolique:  
l'Attique est la contraction de l'Ionique,  
& l'Eolique du Dorique: & la contrac-  
tion n'est pas une raison, pour faire un  
dialecte différent.

Duca- L'épithète de *Bourguignon Salé*,  
tiana. vient de la *salade* ou *Bourguinotte*,  
T. I. habillement de tête particulier à la Mi-  
P. 50. lice Bourguignone.

P. 75. *Brigans*. C'étoit en 1359, des Fan-  
tassins armés de *Brigandines*, armures  
alors fort en usage.

P. 123. Les questions des Scholastiques s'ap-  
pelloient *questiones quodlibeticæ*; & elles  
étoient ordinairement si impertinentes,  
qu'on a retenu delà, le mot de *quo-  
libet*, pour dire quelque chose de sot &  
de ridicule.

T. II. Ménage a prétendu dans ses origi-  
P. 266.

## SUR LES LANGUES. 15

nes Françoises, que le mot *Brouhaha* Duc.  
étoit une onomatopée ; mais il s'est  
trompé, ce mot étant une corruption  
de l'Hébreu Baraha, que les Juifs em-  
ploient dans leurs acclamations du sabbat.

*Pifre*, d'où vient *Fifre*, a signifié p. 353.  
autrefois un joueur de flûte. Or, com-  
me il faut enfler les joues pour jouer  
de la flûte, delà *gros Pifre* dans la si-  
gnification d'un homme qui a les joues  
si épaisses, qu'il ressemble à un homme  
qui joueroit de la flûte.

*Calabriens*, sorte d'Argoulets, de p. 422.  
puis appelés par corruption *Carabins*,  
& leur Arquebuse *Carabine*; de Cala-  
bre, d'où venoit cette Milice, on a  
fait depuis *Calabrin* pour *Calabrine*,  
comme de Flandres on a fait *Flandrin*.

*En avoir dans l'aile*, ce proverbe est p. 450.  
emprunté de l'état d'un oiseau, qui pour  
avoir été blessé dans l'aile, ne sauroit  
plus se remettre au vol.

*Visage d'appellant*, c'est un visage,  
où il paroît je ne fais quoi qui marque  
qu'on n'est pas content.

*D'arrache pied*, j'ai travaillé à cela p. 453.  
quinze jours *d'arrache pied*, c'est-à-dire,  
que pendant tout ce temps-là, j'ai tra-  
vaillé sans bouger de ma place, & com-

- Duc. me si mon pied y avoit pris racine.
- p. 461. *La bailler belle* à quelqu'un, c'est lui en faire accroire, & aussi lui faire peur, & *l'avoir belle*, avoir peur dans toutes les formes. Cette expression suppose un substantif, comme *bourde*, *peur*, &c.
- p. 464. *De butte en blanc*, c'est avec aussi peu de façon, qu'un homme qui arrive à peine au lieu d'où il doit tirer, couche en joue, & sans presque viser donne dans le blanc.
- p. 467. *Par le bon bout*, Métaphore empruntée du dévidage, on appelle dans un écheveau le *bon bout*, l'unique par lequel il puisse se dévider facilement.
- p. 468. *Faire des contes borgnes*, c'est prétendre persuader aux gens tout ce qu'on veut, comme si l'on parloit à un borgne, qui pourroit n'avoir pas bien vu comment les choses se sont passées.
- p. 477. *Castille*, ils ont eut *castille* ensemble. De *questilla*, diminutif de *questa*, fait de *queror*, se plaindre, quereller.
- p. 481. *Monter sur ses grands chevaux*, c'est être prêt à se faire faire raison avec l'épée & la lance. On ne montoit autrefois sur son grand cheval, ou cheval de bataille, que pour se préparer à un combat à outrance.

SUR LES LANGUES. 17

D'une chose qu'on déteste, on dit communément, *chien ; chien de procès, chien de métier*. Delà le proverbe, *cela n'est pas tant chien*. Duc.  
T. II.  
P. 483

*Il est franc du collier*, Métaphore p. 486. empruntée des chevaux, de la bonté desquels on juge par la franchise ou par la lâcheté dont ils tirent au collier.

*Porter tout son saint crépin*, c'est p. 489. proprement porter tout son vaillant dans une pantoufle, par allusion de saint Crespin, patron des Cordonniers, à *Crepida*.

*Être dur à la desserre*, Métaphore p. 493. empruntée des armes à feu, qu'on appelle dures à la desserre, quand le ressort qui fait mouvoir le chien de la platine, est si rude, qu'il ne se débande pas au premier effort.

*Mettre un homme en de beaux draps* p. 494. blancs, c'est mettre les défauts dans tout leur jour ; mettez un Negre dans des draps blancs, c'est le faire paroître encore plus noir.

*Drole comme un coffre*, s'entend proprement des coffres de cuir doré, toujours empreints de quelques droleries, ou représentations joyeuses.

Duc.  
T. II.  
p. 508. *Toutes les herbes de la St. Jean ,*  
cela vient de la superstition du peuple,  
qui s'imagine que certaines herbes cueil-  
lies à la St. Jean , ont des vertus &  
produisent des effets extraordinaires.

p. 525. *Sot comme un panier , c'est-à-dire ,*  
neuf , novice , un panier neuf paroît  
plus neuf qu'un autre marchandise neu-  
ve , à cause de l'osier , dont la fraî-  
cheur est long-temps à se hâler.

Scali-  
gerana.  
p. 135. Il y a quatre langues Matrices en Eu-  
rope. *Theos* , le Grec. *Deus* le Latin, le  
François , l'Italien , l'Espagnol. *Got* le  
Danois , l'Anglois , l'Allemand , l'Hol-  
landois , le Flamand. *Goi* l'Esclavon.  
Il y a six autres petites langues , qui  
n'ont aucun rapport à ces quatre pre-  
mieres ; le Basque , le Breton Breton-  
nant , l'Hongrois , l'Irlandois , le Sué-  
dois & le Tartare. Il y a encore au  
pays de Galles en Angleterre , un lan-  
gage qui a beaucoup d'analogie à notre  
breton , & l'on prétend que les person-  
nes de ces deux pays s'entendent. Les  
Irlandois & les Danois parloient au-  
trefois la même langue , aujourd'hui ce  
sont deux idiômes différens. Le Basque  
est l'ancien Espagnol , tel que le par-

loient les Cantabres du temps des Ro- Scal.  
mains.

On partage les destinées de la lan- Pog-  
gue latine en fix âges; l'âge barbare <sup>giana.</sup>  
& inculte, l'âge moyen, l'âge d'or, <sup>p. 170.</sup>  
l'âge d'argent, l'âge d'airain, & l'âge  
de fer.

L'âge barbare dura quatre à cinq  
cens ans, depuis Romulus, sous le-  
quel on parla plus Grec que Latin,  
jusqu'à Livius Andronicus, qui le pre-  
mier fit jouer des Comédies à Rome.

L'âge moyen, s'étend depuis An-  
dronicus jusqu'à Cicéron. Il y eut pen-  
dant cette espace de temps, plusieurs  
auteurs qui commencerent à parler la  
langue latine; de ce nombre étoient  
Ennius, Nævius, Plaute, Terence &  
Lucrece, dont le poëme fait honneur  
à cet âge, & ne seroit pas indigne de  
l'âge d'or par sa latinité, s'il étoit moins  
obscur. On prétend qu'il mourut le mê-  
me jour que naquit Virgile.

L'âge d'or de la langue latine, com-  
mence au temps de Cicéron, & finit  
avec Auguste, c'est-à-dire, qu'il n'a gue-  
re plus d'un siècle. Ce fut le temps des  
Varron, des Cicéron, des Jules César,

Pog-  
giana.

des Cornelius Nepos, des Virgile, des Horace, des Ovide, des Severe, des Albinovanus, des Salluste & de plusieurs autres, dont les ouvrages, du moins en partie, ont échappé au naufrage des temps.

Le siècle d'argent qui commence à la mort d'Auguste, & finit à Antonin le pieux, fut très-fertile en excellens auteurs, mais la langue commença à perdre de sa naïveté & de sa gravité, malgré les soins que se donna Quintilien, pour ramener l'âge d'or. Sénèque, dont le style plein d'affectation, d'antitheses, de pointes, de jeux d'esprit, énerve ses pensées & choque le goût, fut le premier qui corrompit la langue.

L'âge d'airain se compte depuis Antonin, jusqu'à Honorius, sous l'Empire duquel arriva l'invasion des Barbares. Outre les auteurs profanes en bon nombre, ce siècle a produit les Tertulliens, les Arnobe, les Lactance, les Cyprien, les Hilaire, les Prudence, les Juven-  
cus, les Ambroises, les Jérômes, les Augustins, les Ruffins, les Damas-  
ses, les Sulpice Severe.

Cette inondation des Barbares , sur-<sup>Pog-  
giana.</sup> tout des *Goths* & des *Lombards* , fut l'époque de l'âge de fer pour la langue latine , âge qui dura fix à sept siècles. Pendant ce long espace de temps, il ne laissa pas d'y avoir des auteurs, qui firent honneur à cette langue., & sur-tout quelques Poètes ; mais depuis Charlemagne , ce fut une ignorance si générale , qu'à peine les ecclésiastiques savoient quelque peu de méchant latin.

Plusieurs savans du siècle dernier,<sup>Car-  
pen.  
p. 243.</sup> ont écrit que la prononciation de la langue latine , est toute différente de ce qu'elle étoit autrefois. Que les Romains faisoient distinction de l'*i* bref, d'avec l'*i* long , & ne prononçoient pas autrement le *c* , dans le mot *dicit* , que dans *dico* , qu'ils faisoient sonner le *t* , dans *artium* de même que dans *arti* , & que l'*u* romain avoit le même son que le double *w* des Flamands ; de cette façon , il faudroit prononcer ainsi ces deux lignes de Latin.

*Utinam Ciceronem audivissemus , Romani , ut prononciaremus voces vestras ut decet.*

*Outinam Kikeronem audiwissemous ,*

Pog- *Romani* , out prononkiaremous wokes  
 giana. *westras* , out deket.

à présent chacun donne au Latin la prononciation de sa langue naturelle. Les Bavares disent *poter* pour *pater* , *ponem* pour *panem* ; les Anglois *kenis* pour *canis* ; les Polonois prononcent *quamfam* pour *quamquam* , *agfa* pour *aqua*.

Hue-  
 tiana.  
 p. 102.

On remarque que la langue Allemande a beaucoup d'affinité avec la langue moderne des Perses, soit pour l'inflexion, soit pour les termes. La cause de cette conformité peut se rapporter à leur commune origine, qui sont les Schytes. Les Indiens qui venoient de la même source, & que les anciens ont appelés Indoschytes, retenoient beaucoup du même langage, & l'on trouve dans la langue moderne des Perses, les termes Indiens que Ctesias nous a conservés. Mais les Medes ont envoyé autrefois des Colonies dans la Germanie. Cela ne seroit-il pas la cause de cette conformité?

p. 357. Une des raisons les plus décisives, pour prouver les avantages de la langue Latine sur la Françoisé, se prend de la

diversité des cas des noms Latins, qui ne se trouvent pas dans la langue Française, non plus que dans les autres langues dérivées de la Latine, ni dans la langue Hébraïque. Cette diversité de cas produit un sensible effet, & est d'une si grande étendue, qu'elle met cette langue & la Grecque hors de toute comparaison. Un seul exemple en fera la preuve; si je veux dire en François que Pierre aime Dieu, je ne le puis dire que par cette seule phrase, *Pierre aime Dieu*. Mais si je veux le dire en Latin, je le puis, en ces six manieres différentes: *Petrus amat Deum, Petrus Deum amat, Deum amat Petrus, amat Petrus Deum, Deum Petrus amat, amat Deum Petrus*. La seule différence de l'accusatif *Deum*, avec le nominatif *Deus*, produit cette abondance; car, en quelque place qu'il se trouve dans cette phrase, il conserve sa signification & son régime, & ne trouble point le sens. Il n'est pas de même dans la phrase Française, *Pierre aime Dieu*, où le seul arrangement marque le sens; car, si l'on transpose ce nom *Dieu*, qui est à l'accusa-

Huetiana.

Huc-  
ciana.

tif, & qu'on dise, *Dieu aime Pierre*, l'on dira autre chose que ce que l'on veut dire, & si l'on dit, *Dieu Pierre aime*, ou *Pierre Dieu aime*, ou *aime Pierre Dieu*, ou *aime Dieu Pierre*, ce seront des expressions barbares & tout à fait sauvages dans notre langue. Delà vient qu'elle ne souffre point les transpositions, & que si la licence de la Poésie en fait recevoir quelques-unes, il faut quelles soient ménagées, & fort sobrement employées.

Lon-  
gineu-  
na.

P. 5.

Le progrès qu'a fait notre langue depuis 1630 jusqu'en 1670, est étonnant. Pélisson, dans le Panégyrique de Louis XIV. dit qu'elle étoit à sa perfection : il s'est trouvé prophète. Auguste qui avoit vu la langue Latine en sa perfection, vit le commencement de son déclin, de même Louis XIV. Tant que Racine a vécu, il a fait tout son possible pour ramener l'Académie au style d'Ablancourt & de Patru, en disant voilà nos maîtres ; mais il y a perdu sa peine. Le mauvais goût a prévalu plus encore depuis sa mort, qu'auparavant.

P. 17.

C'est une chose étonnante que l'étendue

due de pays où se parle la langue Ara- Long.  
be , depuis Bagdad jusqu'au Cap de P. 39.  
bonne Espérance.

La langue Catalane s'appelle la langue Limoufine en Espagne. On la parle en Catalogne , en Arragon , à Valence. C'est aussi la langue des anciens Provençaux , comme on le voit par ce qui nous reste des *Trovadours* ; elle étoit parlée par les Comtes de Provence , qui furent ensuite Rois d'Arragon. Les Limoufins vont en Espagne gagner de l'argent à faire les ouvrages que la paresse des Espagnols ne leur permet pas d'entreprendre. Aussi en rapport-il de bonnes pistoles , & c'est pour eux un *Potosi*.

*Dun* , en Celtique hauteur , & pour Long.  
seconde signification , fort , forteresse , P. 68.  
*citadelle* , comme le *Rocca* des Italiens , qui a passé jusqu'à nous. Le nom de la Rochelle vient de là : d'abord c'étoit un petit fort *Rocca* , acheté par la Reine-Eléonore de Guyenne , aggrandi depuis , & devenu place considérable. Il y avoit donc des places nommées *Dun* , quoique bâties dans des plaines , comme Tours , *Cæsarodunum* , parce qu'il y avoit un château.

Mara-  
nassiana.  
p. 135.

Dom Lancelot, ayant communiqué au Docteur Arnaud, quelques difficultés qui l'arrêtoient au sujet des langues, fut cause que ce Docteur fit diverses réflexions sur les vrais fondemens de l'art de parler. Il en entretint donc Lancelot, qui les trouva si solides, qu'il se fit conscience de les laisser perdre : il obtint de son ami, qu'il les lui dictât à ses heures perdues, & les ayant ainsi recueillies & mises en ordre, il en composa sa grammaire générale.

*De la langue Française.*

p. 145. Il est inutile d'en faire l'éloge, il suffit de dire qu'elle semble devenir de jour en jour, la langue générale de l'Europe. Sans parler des Dictionnaires, combien de personnes n'ont pas travaillé à en expliquer les règles ; on peut remarquer dans le nombre, *Vaugelas*, l'abbé *Regnier*, le P. *Buffier*, *T. Corneille*, & le P. *Bouhours*. (a)

*De la Langue Angloise.*

Personne de ceux qui aiment les

---

(a) Et depuis l'abbé Gérard, l'abbé d'Olivet, Restaud, du Marfais, &c.

sciences ne doit négliger l'Anglois. C'est Matan. pour lire les excellens ouvrages où la P. 148. liberté regne , qu'on doit sur-tout l'apprendre. *Sir Richard Steele* , si célèbre par d'autres ouvrages , en a donné une bonne grammaire , accompagnée de notes excellentes. La grammaire du Docteur *Vallis* , n'est propre qu'à ceux qui savent le latin.

*De la Langue Italienne.*

La langue Italienne , est de toutes P. 154. les langues de l'Europe , après la Françoisise , la plus en vogue. La facilité qu'on trouve à l'apprendre , en est sans doute la cause : cependant , il faut remarquer , que s'il est facile de l'apprendre passablement , il est très-difficile d'en entendre toutes les délicatesses , de la parler & de l'écrire dans sa perfection. Il y a à Florence un Professeur choisi parmi les plus habiles de l'académie de la *Crusca* , qui professe publiquement cette langue , comme les Romains en établirent autrefois un , pour professer la leur.

On a un grand nombre de grammaires Françoises-Italiennes , telles que celles d'*Oudin* , de *des Rosieres* , de *Vene-*

**Matan.** *roni* , & celle de Lancelot , où est jointe une breve instruction de la Poésie italienne.

Ceux qui voudront être bien informés des meilleurs auteurs qui ont écrit en Italien , n'ont qu'à consulter le *Reggionamento d'ella eloquenza Italiana* , de l'Abbé Fontanini , imprimé à Rome en 1706.

*De la Langue Espagnole.*

**P. 157.** Nous avons une fort bonne grammaire de cette langue , par l'abbé de Vairac , imprimée à Paris 1714.

*Des Langues Hollandoise & Allemande.*

La connoissance de ces deux langues , est plus utile aux personnes qui voyagent , ou qui sont à l'armée , qu'aux gens d'étude. Ces deux langues sont difficiles aux François , non-seulement à cause des mots & de la prononciation , mais encore à cause de la maniere de s'exprimer. Ni les Hollandois ni les Allemands , ne se servent de ce tour d'expression qui suit simplement la liaison de nos idées , & qui par cela , joint naturellement les mots les uns avec les autres , selon leurs divers rapports :

ils imitent plus le tour figuré du latin , Matan. ces inversions qui tiennent l'esprit en suspens jusqu'à la fin de la phrase. Il est facile à quiconque fait une de ces langues , de savoir l'autre ; le Hollandois n'est presque que l'ancien Allemand , & l'Allemand d'aujourd'hui , ne differe pas tant du Hollandois , que le Languedocien differe du François. Le son de la langue Allemande est beaucoup plus plein & plus agréable que celui de la langue Hollandoise. On a plusieurs grammaires Allemandes fort bonnes , comme celle de Jean *Claius* , de Jean *Vorstius*.

### *De la Langue Latine.*

La langue Latine est du nombre de celles qu'on appelle mortes , parce qu'elles ne sont plus les langues vulgaires d'aucune nation , & qu'étant fixées dans les livres , l'usage n'a plus de prise sur elles ; mais on peut dire en ce sens , qu'elle est vivante , par l'usage continuel que les savans en font ; de sorte , qu'on peut fort bien l'appeller *la langue du pays des sciences*.

Un grand nombre d'Auteurs ont écrit

Maran. sur la langue Latine , *César & Varron* , écrivirent sur son étymologie. *Donat* , *Sergius* , *Fortunatian* , ont ensuite parlé de la grammaire. *Alde Manuce* , en a le premier fait une grammaire , elle fut imprimée à Paris en 1500.

La méthode de *Port Royal* , est la première qui se soit affranchie du défaut de prescrire les règles , pour apprendre le latin en latin même. On peut la considérer comme un composé de ce qu'ont écrit de meilleur , *L. Valla* , *Jul. Cæs.* *Scaliger* , *Sicoppius* , *Vossius* , & sur-tout le célèbre *Sanctius* , dont ces deux derniers n'ont été que les copistes & les commentateurs.

### *De la Langue Grecque.*

P. 167. Rien n'est plus clair , plus savant , ni mieux entendu , que la manière dont Lancelot explique tout ce qui peut servir à la parfaite intelligence de la langue Grecque. L'on ne s'en étonnera pas , puisqu'avec un esprit fort propre à bien digérer les choses , il n'a pas seulement profité du travail de *Caninius* , de *Sylburge* , de *Sanctius* , mais encore de *Clenard* , de *Vossius* , de *Crusius* , *Tschouder* , *Gualter* , *Surein*

*Enoc, Gretser, Golius, Huldric, As-Matan. tedius, Budé, H. Etienne, Gesner, Lascaris, &c.*

Cette méthode a été imprimée à Paris pour la neuvième fois en 1696, en grand in-8.<sup>o</sup> M. Lancelot a donné encore un ouvrage très-utile, qui est *des Racines grecques*: les règles en sont mises, comme dans ses *méthodes*, en petits vers François, avec les principaux dérivés au dessous.

### *De la Langue Arabe.*

Outre *Postel*, & quelques Maronites p. 171. du *mont Liban*, qui ont travaillé sur la grammaire Arabe, *Thomas Erpenius*, composa des rudimens de cette langue, qui parurent en 1620, & peu de temps après une grammaire, que *Jean Maire*, imprima à Leide en 1636, avec les fables de *Locman*. La langue Arabe est très-savante, & très-énergique, elle est pleine de tours & d'expressions figurées, ce qui lui donne beaucoup d'élevation & de force; elle est très-harmonieuse, & ses bons auteurs augmentent encore son harmonie naturelle, par le soin qu'ils prennent,

Matan. même dans leur prose , d'y varier leurs périodes , & d'y mettre une certaine cadence poétique. Le livre le mieux écrit en cette langue , est l'Alcoran.

p. 176. On peut remarquer que la langue Arabe , a plusieurs mots qui lui sont communs avec la Françoisé , tels que sont *valet* , *acheter* , *magasin* , *chemise*.

*De la Langue Hébraïque.*

Presque tous ceux qui ont traité de la langue Hébraïque , prétendent non-seulement , que cette langue est la première que les hommes aient jamais parlé , mais ils disent encore , que c'est la langue de Dieu même , & cette opinion n'est pas nouvelle , puisque que St. Grégoire de Nisse s'est moqué de ceux qui la croyoient , & l'a appelée une sottise , & une vanité ridicule des Juifs ; comme si Dieu , dit-il , avoit été un maître de grammaire. La Motte le Vayer , dit dans ses lettres , qu'il faut que les plus grands partisans qu'ait l'Hébreu , confessent qu'à la réserve de ces petites langues , telle que le Basque ou l'ancienne Bretonne , il n'y en a point , ni de celles qu'on nomme *mortes* , ni des autres qu'on appelle *vivantes*.

vantes , qui ne fournissent de plus belles Matan. compositions en toutes sortes de sciences que ne fait l'Hébraïque , si l'on en excepte la seule connoissance du vieux Testament. Il ajoute qu'on peut bien se passer de parler un jargon , qui ne vaut pas la peine qu' donnent ses lettres gutturales à traché artère.

Les Grammaires Hébraïques que les Chrétiens ont composées , sont infiniment plus parfaites que celles des Juifs , aux connoissances qu'ils ont puisées dans les écrits des Rabins ; ils ont ajouté une méthode claire & suivie , ce qui répand beaucoup de jour sur une langue , que la maniere de l'écrire & l'éloignement des temps ont rendue si obscure , qu'il est presque impossible de la savoir parfaitement & avec une entière certitude.

On dit que *Buxtorf* le pere , a surpassé tous ceux qui ont écrit avant lui sur cette langue , & que ceux qui sont venus depuis , n'ont fait que copier ou abrégé son livre. Il est intitulé *J. Buxtorfii Thesaurus Grammaticus linguæ sanctæ Hebrææ , duobus libris methodice propositus , &c.*

Matan.

*Des langues Samaritaine , Chaldaïque ,  
Syriaque , Ethiopienne , Persienne ,  
Arménienne , Tartare & Chinoise.*

p. 185. La plupart de ces langues , & l'Arabe même sont des dialectes de l'Hébreu , & quelques-unes en approchent si fort , qu'il n'y a presque point de différence : tels sont par exemple , *le Samaritain , le Chaldéen & le Syriaque*. Le P. Morin est le premier qui ait donné une grammaire du Samaritain. *George Amira*, Maronite du *mont Liban* , fit imprimer à Rome , en 1596 , une grammaire Syriaque. P. *Martinius* en a donné une Chaldaïque : J. H. *Hottinger* , en a fait imprimer une in-4.<sup>o</sup> à *Heidelberg* , en 1659 , où il montre les rapports de l'Hébreu du Chaldéen , du Syriaque & de l'Arabe. Les Juifs rapportèrent le Chaldéen de Babylone. Les livres de *Daniel* & d'*Esdra*s , sont écrits une grande partie en Chaldéen. C'est le Syriaque que JESUS-CHRIST & les Apôtres ont parlé ; ainsi , la connoissance de cette langue est nécessaire pour la parfaite intelligence du nouveau Testament.

## SUR LES LANGUÉS. 35

*Ludolphe*, a donné une grammaire *Matan*. de la langue *Ethiopienne*. Cette langue est mêlée de mots *Hébreux*, *Chaldéens* & *Arabes*; elle a un caractère particulier, & on ne marque point en l'écrivant, des points voyelles sous les lettres à la façon des *Hébreux*, des *Arabes*, des *Chaldéens*, des *Syriens*; mais chaque lettre fait une syllabe, étant en même temps composée d'une consonne & d'une voyelle.

*Louis de Dieu*, a donné un grammaire *Persienne*.

Un Arménien, nommé *Jean Agop*, a publié à Rome en 1713, une grammaire *Arménienne*; le P. *Kittia*, a fait imprimer à Rome un dictionnaire & une grammaire *Arménienne*.

*Thevenot*, a donné une grammaire *Tartare*, & l'abbé *Bignon* une *Chinoise*. De toutes les langues de l'Asie, il n'y en a point qui méritent plus nos soins que celles des *Chinois* & des *Persans*; parce que les sciences & les arts sont fort cultivés chez ces deux peuples.

M. *Frain du Tremblai*, a fait un traité des langues, où il donne des regles

Matan. pour juger de leur perfection. Le P. Besnier avoit formé un projet pour la réunion des langues, ou l'art de les apprendre toutes par une seule. On en voit le plan dans un petit livre imprimé à Liège chez *Nicolas le Baragoin*, en 1674, & ce Plan paroît bien médité.

L'on a en François un gros in-4. de 1030 pages, imprimé en 1613, qui a pour titre, *Treſor de l'Histoire des Langues de cet Univers*, contenant les origines, beautés, perfections, décadences, mutations, changemens, conversions & ruines des Langues.

Hébraïque.	Moreſque.
Chananéenne.	Ethiopienne.
Samaritaine.	Nubienne.
Chaldaïque.	Abyſſine.
Syriaque.	Grecque.
Egyptienne.	Arménienne.
Punique.	Serviane.
Arabique.	Eſclavone.
Sarraſine.	Géorgiane.
Turqueſque.	Jacobite.
Persane.	Cophtite.
Tartareſque.	Hétrurienne.
Africaine.	Latine.

Italienne.	Finnoïenne.	Matam.
Catalane.	Laponnienne.	
Espagnole.	Botnienne.	
Allemande.	Biarmienne.	
Bohémienne.	Angloise.	
Hongroise.	Indienne Orientale.	
Polonoise.	Chinoise.	
Prussienne.	Japonoise.	
Poméranienne.	Javienne.	
Litualienne.	Indienne Occiden-	
Valachienne.	tale.	
Livonienne.	Guinéane nouvelle	
Russienne.	Indienne des Ter-	
Moscovite.	res neuves , &c.	
Gothique.	Les langues des	
Nortmande.	Animaux & Oi-	
Francique.	seaux.	

Par Mr. Claude *Duret*, Bourbonnois ,  
Président à Moulins.

Cet ouvrage n'est point éclairé des  
lumières de la critique. Cependant , la  
lecture en est très-amusante. On est sur-  
pris du nombre prodigieux d'Auteurs  
que *Duret* cite à tous momens. On y  
trouve des Alphabets de toutes sortes de  
caractères , & plusieurs remarques , tant  
historiques que littéraires.

## 38 REMARQUES

Vig.  
Marv.  
T. I.  
p. 35.

Le style des Anglois est long & embarrassé, très-difficile à traduire en Latin, en Italien & en François. Il faut faire cette réflexion quand on lit les ouvrages des Anglois en leur langue, & quand on travaille à les traduire en la nôtre. Peut-être que l'Anglois se traduiroit mieux en Espagnol qu'en François, comme le François se traduit mieux en Grec qu'en Latin. L'Italien ne trouve guere de langue qui lui soit tout à fait propre pour être traduit avec toute sa délicatesse & tous ses diminutifs. L'Allemand s'accommode assez de la langue Latine.

P. 37.

L'accent Gascon, est un accent aigu, qui ne se fait que trop sentir. L'accent Normand, au contraire, est un accent émoussé, grossier & pesant. Les Gascons aiment leur accent, jusqu'à le garder à la Cour, où il est ridicule de le garder. Le premier Duc d'Epemon en étoit si entêté, qu'il auroit plutôt choisi de perdre sa fortune, que de perdre son accent. Il y mettoit son honneur, comme un Espagnol à conserver sa moustache. En vain le Cardinal de Richelieu lui en faisoit-il la guerre, il ne

s'en corrigea point. Le Chevalier de Méré trouve de la grace dans l'accent Gascon , & il s'est imaginé , quoique l'accent des Parisiens soit très-bon , qu'on a moins de grace à user de cet accent qui ne se fait presque point sentir , que d'avoir un peu du ton qu'on parle sur les bords du Rhône & de la Garonne. Cette pensée est bizarre , car , il est constant que régulièrement parlant , la langue Françoisse pour être bien prononcée , ne doit point avoir d'accent affecté , sur-tout de celui qui pique & qui approche de l'enthousiasme.

Parmi les mots nouveaux qui ont fait fortune dans notre langue , depuis qu'elle a commencé à se perfectionner , on peut compter ceux-ci , *Nonce* du Pape. Brantome rapporte qu'on disoit autrefois *Ambassadeur* , & que *Nonce* qui naquit de son temps , eut beaucoup de peine à s'introduire : on disoit à la Cour par dérision l'*Once* du Pape. *Système* & *minuties* qui ne paroissent d'abord qu'en lettres Italiques dans nos livres , sont aujourd'hui très-François.

*Pindariser* , se dit. *Respectable* s'est mis en crédit. Le mot *Opéra* , mot pu-

Vig. rement Italien , est devenu absolument  
 Marv. nécessaire dans notre langue ; enfin ,  
 T. I. *indolent* qu'on ne passoit pas volontiers  
 lorsqu'il parut , a très-bien pris.

T. III. Le fils d'un Gentilhomme avant d'al-  
 p. 69. ler à la guerre , étoit autrefois appelé  
*Domicellus* ; pendant qu'il faisoit ses  
 premières campagnes *Valetus* ; & *Miles*  
 quand il avoit reçu l'ordre de Chevale-  
 rie. Assez souvent dans les anciens Ro-  
 mans , le mot de Valet signifie Prince ;  
 delà vient que dans le jeu de cartes , qui  
 est très-ancien, le Valet est après le  
 Roi & la Dame , & qu'on voit écrit  
 sur les Valets , Hector de Troye , Ogier  
 le Danois , &c.

T. I. Les Espagnols se défont plus aisé-  
 p. 39. ment de leur accent , que les Italiens,  
 quand ils demeurent parmi nous , & sur-  
 tout à la Cour. La mere & la femme  
 de Louis XIV. ne conservoient rien  
 en parlant François , de leur langage  
 Espagnol , mais Marie de Médicis ne  
 quitta jamais son accent Italien : elle  
 disoit toujours ma *Mousique* , *Mouffou* ,  
 & d'autres semblables. Catherine de  
 Médicis avant elle , quoiqu'elle pronon-  
 çât parfaitement bien le François , fai-

soit quelquefois sentir son accent Florentin, sur-tout quand elle étoit en colere & qu'elle ne ménageoit pas les termes. Le Marquis d'Ancre, mêloit des paroles Italiennes à notre François, & il y prenoit plaisir. Le Cardinal Mazarin conserva l'*ou* des Italiens jusqu'à la mort; de son temps, on disoit à la Cour par complaisance, *chouse, houme, persoune*, pour *chose, homme, personne*, & cette prononciation vicieuse passa de la Cour jusqu'aux beaux diseurs de la Ville. Ce sont les Italiens qui ont apporté leur *ou* dans la prononciation de quelques uns de nos mots, mais cela s'est fait dans le temps de la Reine Catherine de Médicis.

Onuphre, rapporte l'origine de la T. II. langue Italienne aux Lombards. Mais P. 400. plusieurs Auteurs, entr'autres Brérewod, prétendent que cette langue est beaucoup plus ancienne. Juste Lipse, témoigne qu'il se trouve dans la Bibliothèque du Roi, un acte public écrit en langue Italienne du temps de Justinien, c'est-à-dire, bien auparavant l'arrivée des Lombards en Italie, qui fut environ l'an 570. Il y a grand apparence

Vig. que la langue Italienne étant redeva-  
Marv. ble de son origine à la langue Latine,  
s'est formée à mesure que la Latine s'est  
corrompue, & que la corruption s'étant  
augmentée à l'excès, lorsque les Lom-  
bards se sont répandus dans l'Italie, la  
langue Italienne a commencé à faire  
corps & se distinguer de la langue La-  
tine.

Les savans & les plus honnêtes gens  
parloient Latin, mais le peuple par-  
loit Italien, ou pour mieux dire un  
Latin corrompu, jusqu'à ce que le La-  
tin pur relégué dans les Colleges, &  
laissé à l'Eglise, tous universellement  
parlerent Italien, les esprits polis tra-  
vaillant de jour en jour à donner une  
belle forme à ce langage, des regles  
pour le bien parler & le bien écrire.

On peut penser que la même chose  
est arrivée à l'égard de la langue Espa-  
gnole & de la Françoisse, qui sont aussi  
forties du Latin, excepté qu'il se trou-  
ve plus de mélanges des langues Bar-  
bares dans l'Espagnol & le François,  
que dans l'Italien, où il ne paroît gue-  
re que du Latin corrompu : en effet,  
il se trouve dans l'Espagnol beaucoup

SUR LES LANGUES. 43

d'Arabe , & le François conserve en-  
core quelque chose des Goths , & du  
langage ordinaire de la nation , joint à  
un grand rapport à la langue Grecque.

La syllabe *de* emporte le contraire de  
la signification du simple ; Madame de  
Rambouillet fit *débrutaliser*, Scaron *dé-*  
*catoniser*. Moliere a dit fort heureuse-  
ment dans l'Amphitrion.

La rigueur d'un pareil destin ,  
Monsieur aujourd'hui nous talonne ,  
Et l'on me *des-foste* enfin ,  
Comme on vous *désamphitrionne*.

Mais il n'est pas toujours vrai ce-  
pendant , que ce *de* emporte une signi-  
fication contraire au simple ; on dit *dé-*  
*parler*. Cet homme ne *déparle* point ,  
pour signifier qu'il est un babillard.

Psammetique , Roi d'Egypte , ayant  
la curiosité-d'éprouver quel étoit le lan-  
gage le plus ancien de l'Univers , donna  
ordre que deux femmes muettes , éle-  
vassent deux enfans dans un désert , où  
aucune voix humaine ne se fit enten-  
dre. Deux ans se passerent , au bout  
desquels on les présenta au Roi. On  
remarqua qu'ils bégayoient le mot Phry-

Vig.  
Marv.

L'Arr.  
&c.

T. I  
P. 254

Varil-  
laiana.  
P. 40.

Varil-  
lana.

gien *beg*, qui dans cette langue signifioit *du Pain*, ce qui fit penser que c'étoit la plus ancienne dont l'homme eut fait usage; sans qu'on fit attention que ces enfans ayant été nourris avec des Chevres, ne répétoient peut-être ce mot que d'après leurs bêlemens.

Il est vraisemblable que si ces enfans eussent été sourds, ils n'auroient jamais prononcé une seule parole; car il est impossible qu'un sourd de naissance à qui l'on n'a pas appris à parler par quelque secret, parvienne non-seulement à se faire entendre, mais même à comprendre le moindre mot d'un langage quelconque; mais un enfant qui n'a pas ce défaut de surdité, élevé par des gens qui n'auroient pas proféré une seule parole devant lui, auroit-il quelque idiôme qui put favoriser l'opinion de ceux qui ont écrit, que tous les hommes ont un langage commun, que chacun parleroit quelque part où il eut été élevé, si l'on ne lui eut pas appris à s'énoncer dans une langue factice? c'est ce qu'on ne se persuadera pas facilement.

Platon, prétend que l'ame n'ignore

de rien dès qu'elle habite le corps ; que cependant y demeurant comme inondée dans l'humidité , toutes les idées de ses connoissances s'effacent, & qu'elle ne parvient à retrouver la mémoire des choses , que lorsque cette humidité disparoît. Alors , l'ame se représente & se rapelle toutes les choses du monde , comme des objets qui lui ont été familiers , sans qu'il soit besoin de rafraichir les notions qu'elle en a. Varil-  
lana.

Aristote , au contraire pense que l'ame dès la naissance du corps ne fait rien. Il la compare à une toile huilée sur laquelle rien n'est encore représenté ; mais prête à recevoir toutes les impressions que l'on veut lui donner. Elle n'a besoin d'aucune leçon , ni pour sentir , ni pour agir , il n'en est pas de même pour l'instruire des arts , des sciences , &c. quoiqu'elle soit toute préparée à les concevoir & à les apprendre. L'ame n'a donc aucune langue , suivant ce sentiment , qui lui soit affectée , quoique tout enfant soit susceptible de parler toute langue qu'on voudra lui apprendre. Un enfant n'a d'abord que la voix à sa naissance , peu-

Varil- à-peu , il la spiritualise de quelques bê-  
lana. gayemens de mots , de syllabes , qu'une  
suite de temps mene enfin à faire entendre. L'expression ne doit pas sa naissance à la nature. La parole , ainsi que la musique , exige des maîtres. S'il est vrai que les enfans , avant qu'ils s'aident de la prononciation des syllabes , ne laissent pas d'exprimer leurs passions , de demander leurs besoins , par la seule inflexion de la voix ou par leurs gestes , il n'est pas moins vrai , qu'un Péroquet d'un certain âge , concevra plus facilement ce qu'on voudra lui faire entendre , qu'un nouveau né , dont les facultés de l'ame n'ont encore ni ouïe ni entendement ; ce qui a fait dire à plusieurs philosophes , que l'homme seul d'entre les animaux est muet jusqu'à un certain nombre d'années , & doit faire conclure qu'un enfant qui n'a point entendu parler est muet. Pré-tendre que sans avoir appris à parler , un enfant sache l'Hébreu , c'est bien une opinion qui peut tomber dans l'esprit de certains Docteurs , car les opinions les plus folles , ont pris leur naissance dans ces sortes de têtes ; mais

c'est ce qu'un homme de bon sens ne croira jamais , & ce qu'enfin l'expérience contredit. Varil-  
lana.

---

---

## M Ê L A N G E S.

**O**N jouoit chez les anciens de deux flûtes en même temps. Scal.

*Ebria nos madidis rumpit tibicina buccis ,  
Sæpe duas pariter , sæpe monaulas habet.*

Cela se voit encore dans les anciennes statues de Rome. De la droite on tenoit une flûte , qui avoit un son fort aigu ; de la gauche, une autre qui avoit un son grave.

Les anciens se servoient de deux p. 17.  
sortes de bain , le premier qui étoit en usage pour tout le monde , étoit celui où l'on passoit du bain d'eau tiede dans l'étuve , & de l'étuve dans l'eau froide , ou même dans le courant d'une riviere ; l'autre dont on usoit rarement , consistoit à demeurer d'abord long-temps exposé à l'ardeur du Soleil , ensuite à se faire oindre d'huile , & à se faire

- Scal. frotter tout le corps , jusqu'à exciter la sueur , alors on se jettoit dans l'eau froide.
- p. 23. Il y a trois langues en usage dans la grande Bretagne , la premiere se parle en Irlande , dans l'Ecosse occidentale , aux Isles Orcades ; on prétend que c'est la même dont se servent nos Bretons ; la seconde est la Saxonne , c'est la vulgaire qui se parle à Londres & dans toute l'Angleterre ; la troisieme est particuliere à la Province de Galles.
- p. 29. Les anciens avoient trois sortes de tombeaux , dont le nom varioit , suivant la façon ; *marmoratum* , étoit celui qui étoit fait de marbre ou de pierre ; *arenatum* , qui étoit composé d'une espece de mortier de sable roux & de chaux. Et c'est delà qu'est venu le mot *mortarium* , mortier ; enfin , la troisieme sorte s'appelloit *ciguinum* , qui est notre ciment , & se faisoit de tuille pulvérisée & de chaux.
- p. 32. Joseph Scaliger , avoit un grand oncle , appelé M. Casterat , qui véquit 140 ans ; à 120 il fut appelé comme témoin d'un événement , au Parlement de Bordeaux. Il avoit été Capitaine

taine du temps de Talbot; il parvint Scal.  
à cette extrême vieillesse sans connoître d'autre incommodité qu'un peu de surdité, & mourut sans avoir eu d'autre maladie que celle qui l'enleva; il montoit à cheval quelque temps avant de mourir, sans secours d'aucun domestique, & n'avoit encore perdu aucune de ses dents à sa mort.

Le *pes milvinus* de Columelle, est p. 45.  
la criste marine, herbe qui croît dans la mer, & qui, confite dans le vinaigre, se mange en salade.

Joseph Scaliger, prétend que de p. 48.  
son temps, il n'y avoit point de Daims en France, à moins qu'ils n'y eussent été portés de la forêt noire en Allemagne.

Les anciens faisoient le jour artificiel p. 50.  
de douze heures, & la nuit de pareille mesure, celle-ci se divisoit dans les camps en quatre veilles, que de trois en trois heures la trompette sonnoit; comme on le peut voir par ce vers de Properce.

*Et jam quarta canit venturam buccina lucem.*

Les Rameaux qu'on porte ordinaire- p. 52.

*Tome II.*

C.

## M E L A N G E S.

- ment le jour de Pâques fleuries, ou des Rameaux, étoient anciennement couverts de laine.
- p. 58. Les casques des anciens Gaulois, étoient faits de la peau de divers animaux, & comme ils se servoient souvent pour cela de la peau de Chat, appelée *Galé* en Grec, les Romains appellerent dans la suite les casques, *Galea*.
- p. 62. *L'ichneumon* est une espece de Rat d'eau, particuliere à l'Egypte, ennemi du Crocodile, & qui le tue en lui entrant dans la gueule; il ressemble assez à un petit Chien. Les Arabes l'appellent en leur langue, Chien d'eau.
- p. 67. Les anciens, pour reconnoître leurs esclaves, leur faisoient certaines marques en les piquant; mais ceux-ci ayant trouvé le secret de les effacer avec une herbe appelée en latin, *Lepidium*, on les marqua alors avec un fer chaud.
- p. 74. Le Tourne Sol, dont la fleur peut être regardée comme la plus grande de toutes les fleurs, croît dans le Pérou, jusqu'à la hauteur de soixante peds; en Italie jusqu'à vingt, & quelquefois en France jusqu'à plus de dix-sept.

On distingue l'anathême de l'excom- Perro.  
munication. Toute excommunication P. 12.

emporte acte de juridiction ; mais tout anathême ne l'emporte pas. Il y a trois sortes d'anathêmes ; de judiciaires, d'applicatoires , d'abjuratoires. Les premiers ne peuvent être faits que par des personnes fondées en juridiction. Les abjurations peuvent l'être par les laïcs , comme quand quelqu'un revient de l'hérésie à l'Eglise Catholique ; on lui fait anathématiser son hérésie , c'est-à-dire , qu'on la lui fait abjurer & abhorrer.

Le grand Aumônier de France , est p. 23.  
Evêque né de la Cour ; de maniere que quand la Cour se trouveroit dans une Ville épiscopale, même primatiale , si le Roi a besoin d'une dispense , c'est le grand Aumônier qui la donne.

Les Romains, n'usoient si fréquem- p. 28.  
ment du bain, que parce que le linge n'étoit pas en usage de leur temps.

Le Cidre, est une boisson dont l'in- p. 56.  
vention est très-ancienne, on en fait qui ne le cède pas en bonté, au Vin le plus excellent. L'usage de faire du Cidre , vient d'Afrique , d'où il a passé en Espagne , & delà en Normandie.

*Perro.* St. Augustin & Tertulien , parlent du Cidre. Le Cidre est spiritueux , il enivre comme le Vin , & l'yvresse en est plus mauvaise ; mais s'il a ce désavantage , il a d'ailleurs , à ce qu'on prétend , bien des qualités qui devroient même le faire préférer au Vin ; celui-ci consume l'humide radical , le Cidre l'entretient & le foment , & mis en bouteilles , où il se conserve mieux qu'en tonneaux , il résiste mieux à la mer que le vin. Le Poiré , quelque bon qu'il puisse être , ne vaut jamais le Cidre.

*p. 125.* L'eau est généralement bien meilleure en Espagne qu'en France , & ne se corrompt jamais ; de sorte que les Espagnols trouvent la nôtre fort mauvaise , & ont bien de la peine à s'y accoutumer. Il y a des Espagnols , qui venant en France , portent de l'eau avec eux. En certains lieux des Indes , l'eau est excellente , & la bonté en est si supérieure , même à celle d'Espagne , que lorsque les flottes reviennent de ce pays là , on achete chèrement le reste de l'eau qu'elles rapportent.

*p. 148.* On voit en France , plus de fous dans

les Provinces méridionales qu'ailleurs : Perre.  
& l'Espagne est le Royaume de l'Europe qui en ait le plus ; il est ordinaire d'en voir beaucoup dans les climats chauds ; c'est l'effet des grandes & fréquentes chaleurs , qui desséchant trop le cerveau , portent à la folie.

Les Italiens ont coutume de dire , p. 184.  
qu'en France il y a trois mois d'*inverno* ,  
& trois mois d'*inferno* , pour dire qu'il  
y fait pendant trois mois un froid rigou-  
reux , & pendant trois mois un chaud  
extrême. Les maisons en Italie sont  
bâties de maniere , qu'elles ont appar-  
tement d'été & d'hyver ; le premier  
regarde le nord & l'autre le midi ; les  
appartemens y sont fort exhauffés.

Le nom de Maronite , qu'on donne p. 207.  
ordinairement aux moines du mont Li-  
ban , ne vient point comme quelques-  
uns ont prétendu , d'un saint person-  
nage nommé *Maro* , mais comme dit  
St. Jérôme , du nom d'une vallée du  
mont Liban , appelée *Maronia*.

Quelques - uns croyant que la mer p. 209.  
Méditerranée s'épanche dans l'Océan ;  
disent pour appuyer leur sentiment , que  
quantité de grands fleuves se jettent

**Perro.** dans la mer Noire & delà dans la mer Méditerranée. Ils apportent pour preuve que celle-ci débouche par le Détroit de Gibraltar, l'expérience qui fait voir que les voyages sur cette mer sont constamment plus courts en allant d'Orient en Occident, qu'en suivant une direction contraire; cet épanchement de la Méditerranée sert au surplus à expliquer pourquoi on n'y remarque de flux & reflux qu'en certains endroits, où l'épanchement de ces eaux n'est pas sensible, comme dans la mer Adriatique, qui faisant un coude, ne leur laisse pas d'issue.

**p. 211.** On remarque que les métaux, & sur-tout les mines d'Or & d'Argent, se trouvent toujours dans les endroits les plus froids des pays chauds, presque toujours dans les Montagnes. Comme en Europe dans les Alpes & dans les Pyrénées, où étoit autrefois la grande mine des Romains.

**p. 230.** Le Paon mange des serpens & d'autres choses très-corruptibles, cependant sa chair pressée & assez solide, qui est blanche comme celle des autres oiseaux, a cette propriété singulière, qu'elle ne

se corrompt jamais. St. Augustin dans Petro.  
son traité de la Résurrection , se sert  
de cet exemple , pour prouver qu'il  
y a des secrets dont nous ne saurions  
trouver la raison.

Un homme qui avoit fait pénitence p. 235.  
publique , dans le temps qu'elle étoit  
en usage , ne pouvoit être Evêque.

On fait aux Indes un potage avec p. 250.  
de la chair de Sanglier & des cardes de  
Palmier , qu'on assure être très-bon. :

Quoiqu'on vante avec raison la beau- p. 301.  
té de l'Eglise de St. Pierre de Rome ,  
comme la plus belle piece d'Architec-  
ture que renferme l'Italie , on prétend  
néanmoins que le Temple de Sainte  
Sophie à Constantinople , aujourd'hui  
changé en Mosquée , le surpasse encore,  
& que par-là , il est la plus belle cho-  
se qu'on puisse voir en ce genre.

L'Angleterre a le Bœuf le plus ex- p. 325.  
cellent de l'Europe; l'Italie le Veau ;  
la France & l'Espagne le Mouton ;  
quelques-uns prétendent que le Mou-  
ton d'Espagne mérite la préférence sur  
celui de notre pays.

La coutume de saluer ceux qui éter- Valef.  
p. 68.  
nient est très-ancienne , nous en avons

**Valef.** un exemple dans Pétrone. C'est à l'endroit où il raconte que Gyton s'étoit caché sous un lit, parce que *Ascyrtos* le cherchoit accompagné d'un crieur public. Comme il étoit suspendu sous ce lit & qu'il retenoit son haleine afin de n'être pas découvert, il fut enfin contraint d'éternuer, mais de telle force que le lit en branla. Eumolpe l'ayant entendu, se tourna du côté du lit, & salua Gyton, *ad quem motum Eumolpus conversus salvere Gytona jubet.* •

**P. 79.** On voit par un passage d'Idatius, qu'autre chose étoient *Milites* chez les Romains, autre chose *exercitus*. C'est une remarque assez singulière, la voici. *Apud Constantinopolim Marcianus à militibus & ab exercitu instante etiam sorore Theodosii Pulcheriâ Reginâ efficitur Imperator.* Marcianus à l'instance de la Reine Pulchérie, sœur de Théodose, fut élu Empereur à Constantinople, *ab exercitu*, c'est-à-dire, par toute la Cour, par tous les Officiers du Palais de l'Empereur.

**P. 97.** Il y a dans la Bibliothèque du Roi, un Contrat de Mariage bien singulier, il fut passé l'an 1297, entre deux per-

sonnes Nobles , & contient ces clauses. Valef.

1.<sup>o</sup> Que le Contrat n'étoit que pour sept ans. 2.<sup>o</sup> Que si au bout de sept ans , les Contractans étoient contens l'un de l'autre , ils se réservoient la liberté de prolonger leur mariage. 3.<sup>o</sup> S'ils venoient à se séparer , ce terme expiré , ils partageroient également & moitié par moitié les enfans mâles & femelles qui seroient provenus de leur mariage , pendant ledit espace de sept années. 4.<sup>o</sup> Enfin , que si par hasard le nombre s'en trouvoit impair , ils tire-roient au sort à qui le surnuméraire demeurerait.

On voit en Italie plus de vieillards qu'en France , la raison n'en est pas seulement dans la douceur du climat & dans la bonté de l'air , la plus vraisemblable , c'est qu'ils vivent avec plus de sobriété. Naudé. p. 8.

Les Poissons n'ont ni cou ni poumons, p. 14.  
les Reptiles n'ont point de poumons aussi, & en général , tout animal qui a des poumons a un cou. C'est pour cela que les Macreuses qui en ont , ne peuvent être mises au rang des Poissons.

Dans l'édition des Epigrammes de Rousseau , faite à Rotterdam en 1712 , Men. T. III. p. 125.

Men. on en a inferré plusieurs qui ne sont pas  
 T. III. de lui. Celle dont le titre est *contre la Judith de Boyer*, est de Racine page 381. Celle de la page 348. *Un compagnon que les Turcs avoient pris*. Et celle de la page 353. *Un Prêtre fut qui la veille des Rois*. Se trouvent dans un Recueil d'Epigrammes , intitulé *la consolation des Tristes*, imprimé à Rouen in 16, chez Robert & Jean Dugort en 1554. Celle de la page 361. *Un Cordelier*, est au premier tome du cabinet Satyrique. Et enfin , quoiqu'on ne puisse nommer l'auteur de celle, *en un quartier une maison brûloit*, page 354, il est certain qu'elle n'est pas de Rousseau.

T. III. Le fameux Robert Carraciol de Luce,  
 P. 128. *Robertus de Licio*, dans l'Epître dédicatoire de son livre intitulé *de timore divinorum judiciorum*, divisé en 20 sermons, donne à Ferdinand, Roi de Naples & de Sicile, le titre de *très-Chrétien. Reverendissimo Patri*, dit-il, & *Domino, Domino Joanni de Aragonia Christianissimi Regis Ferdinandi filio*, &c.

T. III. Plusieurs Auteurs ont prétendu que  
 P. 153. la Vérole est de toute antiquité, & que

## M E L A N G E S.

39

cette contagion a pris naissance en même-temps que la débauche; mais on a bien lieu de penser le contraire, si l'on fait attention que l'incontinence est presque aussi ancienne que le monde. Les hommes auroient été de tout temps sujets à la vérole. Cependant, pourquoi tant d'habiles Médecins de l'antiquité, l'ont-ils moins connue que ceux du quinzième siècle, gens presque tous peu lettrés. Du moment qu'elle s'est fait connaître en Europe, il a paru une infinité d'écrits touchant sa nature & sa guérison. Les anciens qui ne la connoissoient pas, n'en ont pas parlé. On n'en voit nulle trace dans leurs ouvrages; tous les passages qu'on en allegue, sont équivoques & conviennent mieux à d'autres maladies. Ils ont parlé des *fisci* & des *mariscæ*, pourquoi auroient-ils gardé le silence sur les maladies vénériennes contractées par l'usage des femmes? Par quelle raison les Poètes satyriques, Horace, Perse, Juvénal, auroient-ils été plus retenus que Regnier, Berthelot & Sigognes, si la vérole eut été connue de leur temps comme du temps de ces derniers? Si elle a tant

Mém.  
T. III.

**Men.** différé à paroître dans le monde , quoi-  
**T. III.** que la débauche soit si ancienne , c'est  
 que cette maladie , comme le *Sudor*  
*Anglicus* , le *Plica Polonica* , est affectée  
 & naturelle à un pays qu'on n'a connu  
 que tard , & qu'elle ne pouvoit paroître  
 ailleurs , à moins qu'elle n'y fut  
 portée. La vérole ne pouvoit être ré-  
 pandue hors du pays où elle est parti-  
 culiere ; puisqu'il n'a été découvert qu'à  
 la fin du quinzieme siecle. La tradition  
 généralement reçue , est que Christophe  
 Colomb ayant abordé l'an 1492 à l'Isle  
 de St. Dominique où ce mal est com-  
 mun , les Espagnols l'y prirent & l'ap-  
 porterent au Royaume de Naples , où  
 les femmes qu'ils en avoient infectées ,  
 le communiquèrent aux François qui  
 suivirent Charles VIII. l'an 1495. La  
 femme la plus débauchée pourroit avoir  
 habitude avec autant d'hommes qu'on  
 voudra , sans le prendre ni le communi-  
 quer , si aucun d'eux n'en est atteint.

**T. III.** En 1675 , Mr. le Duc du Maine  
**P. 171.** reçut en présence de Madame de Thian-  
 ges , une chambre toute dorée , gran-  
 de comme une table ; on lisoit en gros-  
 ses lettres au dessus de la porte de cette

## M E L A N G E S.

61

chambre, *chambre du sublime*. On voyoit Men.  
T. III. en dedans une alcove & un balustre, un grand fauteuil où étoit assis Mr. le Duc du Maine, fait en cire fort ressemblant. Auprès de lui paroissoit Mr. de la Rochefoucault auquel il donnoit des vers pour les examiner; Mrs. de Marcillac & Bossuet étoient autour du fauteuil. A l'autre bout de l'alcove, Madame de Thianges & Madame de la Fayette li-  
soient des vers ensemble. Boileau au dehors du balustre, empêchoit sept à huit méchans Poètes d'approcher. Racine étoit auprès de Despréaux, & un peu plus loin Lafontaine, auquel il faisoit signe d'avancer. Toutes ces figures étoient de cire, & chacun de ceux qu'elles représentoient, avoit donné la fiemme.

En 1702, la Connétable Colonne T. III.  
P. 172. étant à Rome, reçut un présent de six Eturgeons, qu'elle envoya tout de suite à son mari à Naples. Le courier qui les portoit fit tant de diligence, qu'il remuoient encore en arrivant. Philippe V. Roi d'Espagne, qui étoit alors à Naples, & à qui le Connétable les présenta, voulut qu'on les pesât en sa pré-

- Men. sence , ils pesoient ensemble 900 livres ;  
 T. III. Il y a eu des Gentilshommes qui étant  
 P. 145. recherchés sur leur noblesse , n'en ont  
 pu produire d'autre titre , que la con-  
 damnation de quelqu'un de leurs ancê-  
 tres à perdre la tête sur un échafaut.
- T. IV. En 1424 , une dévote de Bourg-en  
 P. 13. Bresse , disoit qu'elle avoit étoit envoyée  
 de Dieu sur terre , pour tirer les ames  
 d'enfer , & qu'elle en tiroit tout au  
 moins trois par jour.
- T. IV. Les anciens Anatomistes disséquoient  
 7. P9. les hommes vivans , ils travailloient sur  
 le corps des criminels. C'étoit l'exercice  
 du Médecin Hérophile , que Tertulien  
 par cette raison traite bien justement  
 de Boucher.
- T. II. Il y a des fourmis dans la Chine &  
 P. 243. dans le Tonquin , qui volent en trou-  
 pes sur les arbres , & qui y font une gom-  
 me dont on compose la Laque , si con-  
 nue des Peintres & des Teinturiers. Elle  
 est d'un rouge pâle , agréable , mat , &  
 c'est le principal ingrédient de la cire  
 d'Espagne.
- T. II. *Marche* , veut dire *frontiere* , ainsi  
 P. 312. *Marquis* dans son origine , vouloit dire  
 un *Seigneur* ou *Intendant de frontiere* ,

Mr. de Marca a fait un Traité de Marca Men. T. II.  
*Hispanica*. Dans la Chronique de Regi-  
 non, l'Anjou est appelé Marchia, par-  
 ce qu'il est sur les marches de Bretag-  
 ne. Les Comtes d'Anjou de ce temps-  
 là sont aussi appelés Marquis de Fran-  
 ce, comme les Comtes de Barcelone  
 Marquis d'Espagne, les Comtes de Tou-  
 louse Marquis de Gothie, & les Comtes  
 de Forcalquier, Marquis de Provence.

Socrate, au chap. 20 du liv. 5, a re- T. II.  
 marqué que les anciens Chrétiens, outre P. 19.  
 les poissons, mangeoient aussi des oi-  
 seaux pendant le Carême. *Alii cum pis-*  
*cibus volucres etiam manducant, eas-*  
*que ex aquâ, ut est apud Moysen, nasci*  
*asserunt.*

Les Cires de Bretagne & de la basse T. II.  
 Normandie blanchissent parfaitement P. 79.  
 bien. Celles de la haute Normandie,  
 du côté de Paris; celles du Berry & du  
 Limousin, & celles d'Angleterre, de  
 Hambourg & de Danzic, blanchif-  
 sent, mais non pas si parfaitement.  
 Toutes celles de Touraine, & la plu-  
 part de celles du Poitou, & toutes  
 celles du Maine, à la réserve des lieux  
 qui sont voisins de la Bretagne; celles

Men.  
T. II. d'Anjou, à la réserve des lieux voisins de la même Province, & particulièrement de Château Gontier, & quelques-unes de la haute Normandie, ne blanchissent point du tout. Celles du Comté de Bourgogne, blanchissent difficilement. Celles d'Athènes blanchissent d'elles-mêmes, c'est-à-dire, sans les exposer à l'air. C'est à la Physique à nous rendre raison d'une chose si extraordinaire.

T. II. Les historiens d'Anjou, remarquent  
P. 107. que les Perdrix rouges ont été apportées en Anjou par René, Roi de Sicile & Duc d'Anjou.

T. II. Dans les médailles antiques, les fleu-  
P. 186. ves qui portent leurs noms & leurs eaux jusqu'à la mer, sont représentés par une figure ayant de la barbe; au contraire, ceux qui perdent leur nom & leurs eaux, dans un autre fleuve, avant que d'arriver à la mer, sont représentés sans barbe, ou sous la figure d'une femme.

T. I. Quand les Bœufs destinés aux sacri-  
P. 95. fices, chez les Romains, n'avoient que quelques taches blanches, on achevoit de les blanchir avec de la craie: on appelloit cela, *Bos cretatus*.

## M E L A N G E S. 65

Ce n'est pas à cause que les chiens aiment le Chiendent, que l'on a donné ce nom à cette plante ; mais , parce que la racine de la plante a un rejetton ressemblant à une dent de Chien. On appelle de même , *Dens Leonis* , la plante qui a quelque chose de ressemblant à une dent de Lion.

Men.  
T. I.  
p. 166.

Sorbiere assure avoir vu un Provençal qui se fourroit par la bouche , dans l'estomac , un bâton de Frêne , long de trois pieds , creusé au bout en forme de cuillier , qui sans doute passoit au-delà du pilore , puisqu'il le faisoit toucher au-dessous du nombril , & qu'avec ce bâton il se nettoyoit l'estomac. Un Anglois faisoit la même expérience avec une baguette de Baleine , au bout de laquelle il attachoit une éponge.

Sorberiana.  
p. 191.

Pline , liv. 4 , chap. 13 , dit que de son temps , on recueilloit l'Ambre jaune proche de *Baunomania* , qui selon du Pinet , est l'Isle de *Bornholm* dans la mer de Suede , & de nos jours c'est dans la mer de Prusse , près de *Colberg* , qu'on le trouve.

Duo.  
T. I.  
p. 3.

Le Séné n'est connu en France que depuis l'année 1623.

T. I.  
p. 52.

Duc.  
T. I.  
P. 123.

On trouve dans un livre Latin, intitulé, *Gentium origines antiquissima*, qu'Adam & Eve n'avoient pas de nombril, comme les autres hommes, à qui cette marque demeure, parce que les vaisseaux umbilicaux y sont attachés, & que le foetus a communication par-là avec le corps de la mere. » Les premiers hommes, y est-il dit, pouvoient montrer » à ceux qui nâquirent avant *Mathusalem*, qu'ils n'avoient pas de nombril, » parce qu'ils n'étoient pas nés de femme, mais créés immédiatement de » Dieu, ce qu'ils pouvoient confirmer » par cette marque.

T. I.  
P. 132.

Le nom *Ogier*, dans *Ogier le Danois*, l'un des Pairs de Charlemagne, étoit le nom de Baptême de ce Pair, les noms de familles n'étant pas encore en usage au neuvieme siecle, & n'ayant commencé que dans le douzieme au temps des Croisades.

T. II.  
P. 269.

On attribue aux Cardinaux le privilege de procurer la grace aux criminels qu'ils rencontrent, pourvu seulement qu'ils daignent les couvrir de leur chapeau.

T. II.  
P. 278.

Les Medes, les Perses, les Lydiens

& les Cariens se servoient de Perruques. *Ducati-  
Cela paroît non seulement par les Mé-* <sup>tiana.</sup> *-*  
dailles, mais encore par un endroit des  
*Économiques d'Aristote* livre 2. où il  
est parlé de *Candaule*.

Ce n'est proprement que depuis 1577 *T. II.*  
que l'on compte en France par écus. *P. 183.*

Jamais *Elisabeth* de France, femme *T. II.*  
de *Philippe II.* Roi d'Espagne ne porta *P. 286.*  
deux fois la même robe, tous les jours  
elle en avoit une nouvelle.

Il n'y a point de Loup en Angle- *T. II.*  
terre, leur tête ayant été mise à prix *P. 409.*  
dans tout ce Royaume, ils furent dé-  
truits jusqu'au dernier, sous le Roi *Ed-*  
*gar*, environ l'an 961.

Il y a des Juifs dans toutes les Villes *Nau-  
d'Italie, ils y sont tolérés. Le Pape* <sup>deana.</sup> *-*  
prend tribut d'eux, & ils sont obligés *P. 49.*  
de payer le prix que l'on court à Rome  
les jours de Carnaval. Quand un Juif  
se convertit, le parein qui est pour l'or-  
dinaire un Cardinal, le promene en  
carosse par la Ville, quinze jours du-  
rant, habillé de satin blanc, & quand  
tout le monde la vu & reconnu pour  
Chrétien, il quitte son habit de Satin.  
Une fois la semaine on prêche à Rome

Nau- contre les Juifs, ils sont obligés d'y  
deana. envoyer de vingt en vingt maisons.

Pog- La monnoie des Romains, jusqu'à  
giaia. la premiere guerre punique, ne fut que  
p. 119. de Cuivre. D'abord il étoit brute, mais  
ensuite Servius Tullius, sixieme Roi  
des Romains, frappa de la monnoie  
d'Airain, & y fit mettre la marque d'un  
Bœuf (*pecudes* d'où vient *peccunia*)  
ou de quelqu'autre bête semblable. On  
ne frappa de la monnoie d'argent, que  
l'an 485 de Rome, peu avant la pre-  
miere guerre punique. Quelque temps  
après on en frappa d'or.

Scal. François I. est le premier Roi de  
p. 59. France qui ait porté la couronne fer-  
mée; avant lui, ce n'étoit à peu près  
qu'un cercle.

p. 87. Les Romains avoient trouvé le se-  
cret de fondre la pierre. Il y a des  
Colomnes à Rome, aussi hautes que  
les tours de Notre-Dame, qui sont  
fusiles, les Italiens ont fait là dessus  
quelques découvertes, mais qui n'ap-  
prochent pas de cette perfection.

p. 111. Il y a quatre sortes d'Hirondelles,  
les premieres sont les communes; les  
secondes, qu'Aristote appelle *Apodes*,

& qu'on nomme en François Marti- Scal.  
nets. Elles ont les pieds petits & les  
cachent ordinairement ; les troisiemes ,  
font leurs nids sur les bords de la mer.  
Enfin , les quatriemes & les plus pe-  
tites , sont celles qui nichent au haut  
des Eglises.

Le Chêne ne croît point dans les pays p. 113.  
trop chauds , comme en Afrique , ni  
trop froids , comme en Norwege & en  
Dannemarck ; il ne vient bien que dans  
les climats tempérés.

Les Moines d'aujourd'hui sont so- Carp.  
bres , comparés à ceux du temps passé. P. 147.  
Il y avoit autrefois de bons Religieux  
qu'on appelloit *Pourceaux de Saint An-*  
*toine*. Ils étoient obligés de faire huit  
repas par jour , pour montrer la fragi-  
lité de la nature humaine. Quelle tem-  
pérance !

L'Ordre des Chartreux , dans son p. 281.  
ancienne institution , étoit plus austere  
que celui de la Trappe ; & entr'autres  
articles concernant leur vivre , il étoit  
dit : *Solo pane hordeaceo , aqua & legu-*  
*minibus contenti* : d'ailleurs , *perpe-*  
*tuum jejunium , perpetuum silentium ;*  
*perpetuum cilicium*. On portoit le Sa-

**Carp.** medi au soir , à chaque Religieux , une portion pour leur semaine , qu'ils accommodoient chacun à leur maniere dans leurs cellules , qui étoient encore plus séparées qu'elles ne sont aujourd'hui. L'Ordre s'est mitigé de plus en plus , enforte qu'ils mangent à présent le meilleur pain de froment , toujours frais. Au lieu d'eau ils ont de bon vin ; au lieu de légumes de bons poissons ; ils ne mangent pas de beurre en Carême , mais ils usent à la place de la meilleure huile , qu'ils font déteindre avec du pain brûlé. (a)

p. 353. Cyrus favoit le nom de tous ses Soldats ; Lucius Scipio , connoissoit tout le Peuple Romain par son nom. Mithridate favoit les langues de vingt Nations , & se vantoit de n'avoir jamais eu besoin d'interprête ; & Cléopatre , au rapport de Plutarque , favoit la langue de presque tous les peuples du levant.

Huetiana.  
p. 31. On a vu des raves & des melons du Pérou qui faisoient la charge d'une

---

(a). Que doit-on en conclure ? c'est qu'ils sont devenus plus raisonnables.

charrette. On voit dans ces contrées, <sup>Huetiana.</sup> des arbres d'une grandeur démesurée. Le bois du Canada est imprégné d'une si grande quantité de sel, que les lessives brûlent & usent tous les linges ; leurs terres vierges, rapportent au centuple.

La magnificence des Romains dans <sup>P. 36.</sup> leurs édifices, surpassoit infiniment celle des derniers siècles ; la seule inspection des chemins en fait la preuve. Ces chemins partøient de la Colonne miliaire, plantée au milieu de Rome, & s'étendoient jusqu'aux extrémités de ce vaste Empire, pour y faire marcher diligemment & commodément ces légions qui avoient subjugué tant de nations. Ces chemins, dont quelques-uns subsistent encore, étoient hauts, larges, solides, & en quelques lieux couverts de grands carreaux, que la durée des siècles semble encore respecter. Nos chemins, au contraire, sont en bien des endroits dans un si pitoyable désordre, que quatre jours de pluie, interrompent souvent le commerce & arrêtent les équipages les mieux attelés.

Du temps que Muret étoit à Rome, <sup>Scal. p. 154.</sup>

**Scal.** il vint chez l'Ambassadeur de France un Florentin, homme laid, & qui regardoit toujours en terre, qui savoit parfaitement la mémoire artificielle. Pour faire parade de son savoir, il pria la compagnie, qui étoit nombreuse, de s'asseoir chacun en son rang, pour qu'on ne le troublât point, & qu'on fit écrire jusqu'à cinquante mille mots, s'assurant que pourvu qu'on les prononçât bien & qu'on les lut posément, il les réciteroit tous sans hésiter. Ce qui fut fait; on voulut lui en donner peu, il en demandoit toujours davantage. Le Secrétaire de l'Ambassadeur écrivit deux heures durant, les mots les plus bizarres, que la compagnie, & entr'autres le Cardinal Pélevé, qui étoit présent, purent imaginer. Il les récita sans jamais se tromper, en commençant, tantôt par la fin, tantôt par le milieu. Il disoit que cette mémoire artificielle, lui avoit absolument fait perdre la naturelle.

**Huetiana.** Le son est un fort mouvement de l'air, que nous appercevons par l'impression qu'il cause sur le tympan de notre oreille. Quand le corps sonore est

P. 77.

est frappé & ébranlé, il communique Hucii.  
à l'air qui l'environne le mouvement  
qui lui est imprimé; & ce mouvement  
se fait par des ondulations, pareilles à  
celles que nous remarquons sur l'eau  
quand on y a jetté une pierre. Plus ces  
ondulations sont promptes & fréquen-  
tes plus le son est aigu; & le son d'une  
chanterelle d'un violon n'est plus aigu  
que celui de la grosse corde, que parce  
que son mouvement étant plus rapide,  
il produit de plus promptes & plus  
fréquentes ondulations. Que si en re-  
lâchant la corde on rend son mouve-  
ment plus lent, les ondulations qu'elle  
produira seront aussi plus lentes & le  
son moins aigu. Cela étant bien enten-  
du, il est aisé de comprendre la cause  
de la consonance & de la dissonance.  
Quand les ondulations produites par  
deux cordes sont égales & semblables,  
& se rencontrent avec justesse dans les  
mêmes temps, elles produisent l'unif-  
son, qui est la plus parfaite de toutes  
les consonances. Si elles ne se ren-  
contrent jamais, elles produiront une  
entière dissonance. Mais si quelques-  
uns seulement se rencontrent dans de

Hueri. certains intervalles réglés , elles produiront ces diverses consonances qui font l'agrément de la musique.

p. 96. Il y a peu d'anciens auteurs où il ne se trouve de diverses leçons. Souvent elles arrivent par la faute des copistes , quelquefois par la licence des critiques ; il est arrivé en plusieurs occasions , que des auteurs anciens & modernes ont donné deux & trois éditions d'un même ouvrage. Justinien , ayant publié la première édition de son Code , il en fit une seconde cinq ans après , revue , corrigée & augmentée de cinquante décisions. Ce Code s'appelle *Codex repetitæ prælectionis*.

p. 110. La cause de la préférence du nombre 10 pour la facilité du calcul , vient du nombre de nos doigts , sur lesquels tous les hommes s'accoutument à compter dès leur enfance. Ils comptent premièrement les unités sur leurs doigts. Quand les unités excèdent le nombre de leurs doigts , ils passent à une autre dizaine. Si le nombre des dizaines se multiplie , ils les comptent encore sur les doigts ; & si elles surpassent le nombre de leurs doigts , ils

recommencent sur leurs doigts une autre sorte de compte : savoir , des dizaines de dizaines , c'est-à-dire , des centaines , & ensuite des millenaires. Ça donc été le nombre des doigts que la nature présentait aux hommes , comme un instrument tout préparé pour leurs calculs , qui les a déterminés à ce nombre , qui d'ailleurs n'étoit pas si commode , ni d'un si grand usage que le nombre de douze , qui reçoit plus de divisions que le nombre de dix ; car , dix ne se divise que par deux & par cinq , & douze se divise par deux , par trois , par quatre & par six. (a)

Les Hirondelles de Suede , aux approches de l'Hiver , se plongent dans les Lacs ; & y demeurent endormies & ensevelies sous la glace jusqu'au retour du Printemps. Alors , réveillées par la chaleur nouvelle , elles sortent de l'eau , & reprennent leur vol ordinaire. Pendant que les Lacs sont gelés , si l'on casse la glace en certains endroits , qui paroissent plus noirs que

p. 198.

---

(a) Voyez là dessus l'Abbé de Condillac.

Hueti. les autres , on trouve des amas d'Hirondelles , froides , endormies & demi-mortes. Que si on les retire , & qu'on les échauffe entre les mains ou devant le feu , elles commencent à donner de nouveaux signes de vie ; elles s'étendent , se remuent , & ne tardent pas à s'envoler. En d'autres lieux , elles se retirèrent dans des cavernes & sous des rochers. Entre la Ville de Caën & la Mer , le long de la riviere d'Orne , il y a beaucoup de ces cavernes , où l'on a quelquefois trouvé , pendant l'Hiver , des pelotons d'Hirondelles suspendues à la voûte , en forme de grappes. Il y a long-temps que l'on a remarqué la même chose en Italie.

p. 200. Le nom des Alpes ne vient point de leur blancheur , comme plusieurs des anciens & des modernes l'ont assuré ; il vient de leur hauteur. Isidore , Servius , & Philargirus , disent que le mot Alpes , en langue Gauloise , signifie de hautes montagnes. On en trouve des preuves dans le nom du Géant *Albion* , qu'Hercule tua en passant dans les Gaules , chez les Ethiopiens , dans leurs montagnes , qui portent le même

nom d'*Alpes* ; chez les Grecs , dans Hueti. le nom d'*Alphius*, montagne d'Etolie ; & vers la Sicile , dans le nom du Géant *Alpus* , tué par Bacchus. Le nom d'*Olympe* vient de la même origine , & a été donné à plusieurs hautes montagnes, tant de la Grece que de l'Asie , de Chipre , & de la Panchaie , proche de l'Arabie ; celui d'*Albe* , commun à plusieurs Villes de l'Europe , toutes situées sur des montagnes en vient aussi ; car , comme Strabon l'a remarqué , on nommoit indifféremment les Alpes *Alpia* & *Albia*. On ne peut pas douter que le nom d'*Albion* , qui a été donné à la partie la plus septentrionale de l'Angleterre ne vienne de la même source.

Dans l'Été , lorsqu'après quelques p. 232. jours de beau temps , pendant la chaleur du jour , il survient quelque orage , accompagné d'une pluie légère & médiocre , & que le Soleil paroît immédiatement après , reprenant sa force ordinaire , il brûle les feuilles & les fleurs , sur lesquelles la pluie est tombée , & ôte l'espérance des fruits. La brûlure que l'ardeur du Soleil produit alors sur les fleurs & sur les feuilles , est pareille à

Hueti.

celle qu'un fer brûlant y auroit pû faire. Les Naturalistes ont cherché la cause d'un si étrange effet, & n'ont rien dit dont un esprit raisonnable se puisse contenter : voici la vérité. Dans les jours séreins de l'Eté, il est visible qu'il s'assemble sur les feuilles & sur les fleurs, comme par-tout ailleurs, un peu de poussière, quelquefois plus, quelquefois moins, élevée par le vent. Quand la pluie tombe sur cette poussière, les gouttes se ramassent ensemble, & prennent une figure ronde, comme nous voyons qu'il arrive souvent dans nos maisons, sur des planchers poudreux, lorsqu'on y répand de l'eau pour les balayer. Or, ces boules d'eau, ramassées sur ces feuilles, tiennent lieu de ces verres convexes, que nous appellons *Miroirs ardents*, & produisent le même effet. Que si la pluie est grosse & dure long-temps, le Soleil survenant, ne produit plus cette brûlure, parce que la force & la durée de cette pluie, a abbattu toute la poussière qui arrondissoit les gouttes d'eau, & les gouttes perdant leur figure, en quoi consistoit leur vertu caustique,

se répandent sans aucun effet extraor- Hueti.  
dinaire.

Les anciens croyoient le Septentrion P. 237.  
couvert d'épaisses ténèbres. Cependant,  
contre ce préjugé, il n'y a pas de lieux  
au monde qui jouissent plus long-temps  
de la lumière, que le Pole arctique & le  
Pole antarctique. Dans la Zone Tor-  
ride, & principalement sous la ligne,  
la nuit suit immédiatement le coucher  
du Soleil, sans aucun crépuscule sen-  
sible. Le crépuscule commence, & va  
en augmentant, à mesure que les lieux  
s'éloignent de l'Equateur, & s'appro-  
chent du Pole. La raison s'en trouve  
dans l'optique, qui enseigne que les  
rayons de lumière tombant oblique-  
ment sur un milieu diaphane, souffrent  
une réfraction plus ou moins grande,  
selon le plus ou le moins de l'obli-  
quité de leur incidence. Or, sous l'E-  
quateur, lorsque le Soleil se couche,  
les rayons du Soleil, caché sous l'hor-  
izon, passant en ligne droite dans l'at-  
mosphère, il ne s'y fait point de réfrac-  
tion, tandis qu'il s'en fait une très-  
grande sous les Poles, par conséquent,  
un long crépuscule. En Suede, pen-

Hueti. dant l'Eté , on peut écrire à minuit sans chandelle , deux heures après le coucher du Soleil.

P. 261. L'amour (a) n'est pas seulement une passion de l'ame, mais c'est aussi une maladie du corps comme la fièvre. Elle est dans le sang & dans les esprits qui s'agitent extraordinairement , & l'on pourroit la traiter méthodiquement pour la guérir : de grandes sueurs , de copieuses saignées , qui emportant avec l'humeur ces esprits enflammés , purgeroient le sang , calmeroient son émotion , & le remettroient dans son état naturel. Un grand Prince , (b) atteint d'un amour violent pour une demoiselle (c) d'un grand mérite, fut contraint de partir pour l'armée. Tant que son absence dura , sa passion s'entretint par le souvenir , & par un commerce de lettres très-fréquent , jusqu'à la fin de

(a) Quand on veut expliquer le mécanisme des passions humaines , il faut que les observations soient multipliées ; ainsi , le fait que nous venons de rapporter ne sauroit décider la question.

(b) Le grand Condé.

(c) M.<sup>lle</sup> du Vigean.

la campagne , qu'une maladie dange- Hueti.  
reuse le réduisit à l'extrémité. On pro-  
portionna les remedes au mal , & l'on  
mit en usage tout ce que la médecine  
enseigne de plus efficace. Il reprit sa  
santé, mais sans reprendre son amour,  
que de grande évacuations avoient em-  
porté à son insu , de sorte qu'il se re-  
trouva froid & sans passion auprès de  
celle qu'il croyoit encore aimer.

Ni les Naturalistes ni les Médecins , p. 270.  
ne nous ont enseigné quelle est la cau-  
se qui rend contagieuses quelques ma-  
ladies , plutôt que tant d'autres qui ne  
le sont point. La goutte, la gravelle,  
l'épilepsie , l'apoplexie , ne se commu-  
niquent point entre les hommes par la  
fréquentation : la peste au contraire,  
la dysenterie, le flux de sang , font de  
grands ravages par leur contagion ; en  
voici la cause. On peut dire en géné-  
ral, que toutes les maladies contagieu-  
ses produisent des vers contenus dans  
des abcès , des charbons , des pustules  
au dehors ou au dedans du corps, les  
unes plus , les autres moins , & de na-  
tures différentes. On n'examine point  
ici la cause de la production de ces

Hueti. vers , mais l'effet est ordinaire & constant , & souvent visible. Or , on fait que ces fortes de vers par une révolution qui leur est naturelle , se changent en moucheron , cela se fait en peu de temps , & en une quantité infinie. Et si-tôt que ces moucheron imperceptibles par leur petitesse se peuvent servir de leurs ailes , ils prennent l'essor & s'envolent. Alors se répandant de tous côtés , & entrant dans les corps des hommes par la respiration , ils y portent le même venin qui les a engendrés , & y communiquent la corruption d'où ils sont sortis. Delà vient qu'on se sert quelquefois utilement dans de grandes contagions , de feux allumés en divers lieux , par lesquels on croit purger l'air. On le purge en effet , non pas de la manière qu'on s'imagine en le raréfiant & changeant sa constitution , mais en brûlant & consumant ces moucheron volans dont l'air est rempli , & qui attirés par la lueur du feu , s'y vont brûler , comme les papillons à la chandelle. Une cause toute contraire produit encore le même effet , je veux dire la gelée , qui tue & détruit ces insectes ,

sinon totalement au moins en la plus Hueti. grande partie , car quelquefois la quantité en est si grande , que plusieurs échappent à la rigueur du froid , & entretiennent la contagion ; comme il arriva à la peste noire , qui désola le Danemarck & les pays voisins , il y a quelques siècles.

Chaque arbre naît d'un rameau. Ce p. 370. rameau est sensible & visible dans les glands , & dans la plupart des pepins. Si l'on ouvre la peau d'un pepin de pomme , on trouvera un petit rameau planté à la tête de ces deux lobes qui composent le pepin. Quand ce petit rameau est assez échauffé & humecté , il commence à végéter. Il s'allonge , il se grossit , il se nourrit , il se produit , il devient un Arbre. On fait la même observation au sujet de plusieurs plantes qui poussent au dehors comme les oignons , dans les lieux où l'on les conserve , s'il y a un mélange de chaleur & d'humidité. Et comme les graines portent des rameaux , d'où naissent les Arbres , ne peut-on pas raisonner de la même sorte sur la naissance des animaux , & croire qu'il se

Hueti. trouve un animal dans la semence d'un animal?

p. 276. On est communément persuadé, que ces petites grenouilles, (a) qui paroissent dans l'été après les orages, sont produites par la chaleur de la saison, par l'eau qui tombe d'en haut, & par la poussière qui se trouve sur la terre & sur les feuilles des arbres. Quelques-uns même croient qu'elles se forment en l'air & sur ces feuilles. Et le peuple le dit alors, ne songeant pas que la force du vent peut les avoir enlevées & transportées, comme il transporte tant d'autres corps beaucoup plus pesans. Ces animaux ne naissent point autrement que les autres animaux. Les meres les pondent, s'en déchargent & les nourrissent dans des trous de la terre comme les crapaux. Quand il survient des pluies abondantes, l'eau se répand sur la terre, l'humecte, la refroidit; & inondant les petites cavernes qui leur servent de nid, les force d'en sortir pour se mettre en sauté. La même chose arrive à des souris

---

(a) Cette explication ne contente pas.

qui se trouvent dans les montagnes de Hueti. la Lapponie , elles paroissent en grand nombre après les orages , & les Lapons ont la même opinion de l'origine de ces souris , que le vulgaire a ici de celle des grenouilles.

Il est vraisemblable que le Delta d'Egypte , a été autrefois sous la mer. <sup>Longue-  
guerre  
na.</sup> La mer en se retirant l'a laissé découvert , ou le travail des hommes l'a tiré de dessous l'eau. La basse Egypte est mortelle à la plupart des étrangers , & le seroit aux naturels du pays , s'ils ne prenoient des précautions contre la *Goutte* , qui est une espece de vapeur que le Soleil élève des lieux marécageux : dès que le soir vient il faut s'enfermer , & souvent faire brûler du vinaigre. Dans les grandes chaleurs , la campagne de Rome est très-dangereuse , & l'on ne fauroit y coucher à l'air en ce temps-là , sans en demeurer au moins perclus ; la quantité d'édifices ruinés & des lieux voisins , exhalans des vapeurs mortelles.

On a fait pour Charles Quint , pour P. 12 Louis XIII. & pour la maison de Crouy, des généalogies , qui remontent jus-

Long. qu'à Adam. (a) Mrs. de Crouy descend d'un gentilhomme Hongrois , qui étoit passé en France du temps de St. Louis , & y. épousa une héritière de la terre de Crouy. De leur origine de Hongrie , ils ont pris occasion de vouloir descendre d'Attila.

p. 13. Autrefois toutes les Communautés , Chanoines , Réguliers & Moines , faisoient maigre & n'usoient pas de linge ; on ne servoit jamais gras au réfectoire , & en santé on n'en mangeoit qu'en voyage ; de quoi il faut excepter les volatiles qu'ils mettoient au rang des poissons. Ils n'usoient de poissons que quand leurs maisons se trouvoient en lieu qui en fournissoit ; mais , d'en faire venir de loin à grands frais , c'est de quoi ils n'avoient garde de s'aviser.

p. 20. Les premiers Caliphes aimoient les sciences & les favorisoient extrêmement : ils firent venir des Grecs de Constantinople pour leur traduire beau-

---

(a) La généalogie de la maison de Crouy , se trouve aujourd'hui à Heverlé , Abbaye de Célestins près de Louvain.

coup d'ouvrages. Encore aujourd'hui, Long.  
les Turcs ne sont pas si généralement  
ignorans qu'on pense ; s'ils ne permet-  
tent pas l'Imprimerie dans leurs Etats ,  
c'est qu'on leur représenta que cet usage  
alloit ruiner une infinité d'écoliers ,  
qui vivoient de ce qu'ils tiroient des  
manuscrits qu'ils copioient & ven-  
doient. ? ?

En 1421 , la mer submergea aux en- p. 29.  
virs de Dordrecht , soixante-trois gros  
villages , dont quelques-uns avoient  
jusqu'à trois ou quatre mille habitans.  
C'étoit sous Perette de Bavière. Drusus  
avoit voulu faire un Canal pour dimi-  
nuer la quantité des eaux du Rhin , mais ? 1  
le Rhin s'est jetté de ce côté là.

La proportion entre l'or & l'argent , p. 43.  
n'étoit pas telle autrefois qu'elle est au-  
jourd'hui , d'un à 13 ou 14 ; la diffé-  
rence étoit beaucoup moindre : c'est  
que les anciens avoient beaucoup d'en-  
droits d'où ils tiroient de l'or. Telles  
étoient les mines d'Espagne & les ri-  
viers où l'on en ramassoit. Il y avoit  
de l'argent en Allemagne , mais ils ne  
connoissoient pas le pays bien loin d'en  
connoître les mines.

**Lang.** Les Negres ne sauroient travailler aux mines , ils y périssent tous , il n'y a que les gens du pays qui puissent y tenir , encore faut-il les relayer très-souvent & qu'ils machent du *coca* qui les fait baver , & rendre le vif argent , dont la vapeur les tueroit sans cela.

**P. 52.** L'ambre gris , n'est autre chose que le miel qui est en quantité dans les longues montagnes de la côte d'Ajan , fondu par l'ardeur du soleil , tombé dans la mer , & condensé ensuite par le froid de l'eau. La preuve en est qu'on trouve souvent des mouches enfermées dans des morceaux d'ambre gris.

**P. 57.** Comme il étoit défendu aux Juifs de châtrer les animaux , ils n'avoient ni bœufs , ni moutons , ni chapons ; les taureaux accoutumés au travail de bonne heure , étoient domptés & travailloient à merveille. Encore aujourd'hui , ceux d'entre les Musulmans , qui se piquent de régularité , observent la même loi.

**P. 61.** Le Talent attique, que citent ordinairement les Auteurs , pesoit à peu près cent cinq de nos marcs d'argent. L'Eu-boïque étoit plus petit, il est peu cité dans les auteurs non plus que le Babilonien.

La plus belle chose qui soit en Espagne, c'est la Cathédrale de Cordoue; Long. p. 61. elle a une étendue surprenante, & une quantité prodigieuse de belles colonnes du plus beau marbre. Les Mahométans l'avoient bâtie pour en faire leur mosquée ; & comme Cordoue étoit leur capitale & extrêmement peuplée, ils y avoient employé ce qu'ils avoient trouvé de plus beau dans ce qui restoit des monumens des Romains. Les piliers qui la soutiennent en dehors sont creux, afin de recevoir la pluie du toit, qui trouvant des conduits, ne gâte pas les fondemens.

Les Vins de Chiras en Perse, sont p. 78. d'une violence étonnante; nous n'avons rien qui en approche. C'étoit de ces Vins là qu'Alexandre s'enivroit, & *Cha Abbas II.* arriere petit-fils du grand *Cha Abbas*, qui ne faisoit que boire du matin au soir.

L'usage des glaces aux Carrosses nous p. 85. vient d'Italie, & Bassompierre est le premier qui l'ait apporté en France. Ce n'étoit d'abord que pour les petits Carrosses ; les autres avoient toujours de grandes portières & des rideaux comme

Long. les Coches: aussi la Reine Marguerite dit-elle toujours dans ses mémoires, ma Coche.

p. 99. L'usage du Papier, tel que nous l'avons aujourd'hui, est récent, ce n'est guere que depuis Philippe de Valois, qu'il est connu: avant lui, on se servoit de Parchemin. Les Chinois ont eu l'invention de l'Imprimerie long-temps avant nous. Mais cette Imprimerie étoit à planche entiere, comme ils l'ont encore aujourd'hui; quand un Chinois veut un livre, il porte son papier chez l'Imprimeur, & il l'a aussi grand qu'il veut. Le mérite de l'Imprimerie consiste dans la mobilité des caracteres séparés, qu'on doit à la Ville de Mayence.

p. 105. Les courses continuelles des Arabes, font qu'on ne laboure plus la terre Sainte, il y croît des raisins, du cotton en grande quantité, sur un arbre haut comme un homme, des Jujubes, & des Sébastes qui prennent leur nom de la Ville de Sébastes. On ne cultive que ce qui est aux environs des villes, car plus loin, les Arabes enleveroient les bêtes & la charrue.

p. 107. L'hiver de la Zone Torride consiste

en pluie. C'est après ces pluies qu'on prend le temps de passer les sables des déserts de l'Afrique, avant les pluies on courroit très-grand risque de périr sous les sables. Long.

On attribue ordinairement l'invention des Bombes, à Galen, Evêque de Munster, mais on se trompe : le Prince Thomas en avoit à Thurin en 1640. p. 112.

Les Ptolomées épousoient leurs sœurs, cet usage étoit à Athenes, mais rare comme celui de la Polygamie ; au contraire il étoit commun en Perse. p. 118.

On ne fait où ont été Babilone, Thebes & Ninive, les trois plus grandes villes du monde ; il n'en reste pas le moindre vestige.

Chaque pays a les maladies de son climat. Celle de la Palestine, est la Lepre. Comme les Cochons y sont sujets, & par conséquent propre à l'entretenir, ce pourroit bien être pour cette raison là, que Moïse les défendit aux Israélites. Les François dans les fréquens voyages du temps des Croisades, gagnèrent la Lepre, la communiquèrent, & la rendirent extrêmement commune dans ces pays-ci. Quand les voyages p. 140.

**Long.** ont cessé , elle a cessé aussi , avec les secours & les soins qu'on y apportoit , en séquestrant les lépreux du commerce des autres hommes.

**p. 142.** Il y a apparence que le Mont Vésuve , près de Naples , & le Mont Etna , en Sicile , ne font que différentes portions d'une même chaîne de montagnes qui passe sous la mer & sous l'Isle de Lipari ; car toutes les fois que l'une de ces montagnes jette beaucoup de feu , on voit l'autre , & le Volcan de l'Isle de Lipari en jeter plus qu'à l'ordinaire.

**p. 149.** Les Espagnols eux-mêmes disent que leurs compatriotes apportèrent des Indes la maladie qu'ils avoient prise des femmes de ce pays là : elle s'y guérit aisément par le bois de Gaïac , qui est là dans toute sa force , au lieu qu'il l'a perdue quand il arrive ici , & par des bouillons de ces grosses Tortues de mer qui les tirent d'affaire en six semaines.

**p. 152.** Les Egyptiens regardoient les Hébreux comme immondes , & ne mangeoient pas avec eux : voyez la Genèse chap. 44. Les Israélites dans la suite en usèrent de même , par rapport aux autres nations.

Les anciens n'avoient pas le secret Long.  
de peindre à l'huile , inventé par Jean P. 160.  
de Bruges ; cependant , leur coloris  
étoit beau & s'est soutenu. Le nôtre est  
considérablement diminué depuis un  
siècle ; comparés celui de le Brun , de  
Mignard , avec celui de leurs prédé-  
cesseurs ? On dit que c'est la faute des  
Hollandois , qui falsifient les drogues,  
& peut-être des Indiens aussi frippons  
qu'eux. Le coloris de le Brun & de  
Mignard s'affoiblit de jour en jour. On  
dit que Mr. Colbert fit tout ce qu'il  
put , mais inutilement , pour avoir des  
drogues meilleures. En Italie , le coloris  
est aussi mauvais qu'ici , le mal est gé-  
néral.

Il faut au moins être Diacre pour p. 164.  
être Cardinal , ou avoir dispense. Le  
Cardinal Mazarin n'a jamais été que  
tonsuré , quoiqu'il eut un titre d'Evêque.  
Les deux plus jeunes Cardinaux qui fu-  
rent jamais , sont Odet de Châtillon ,  
qui se fit Calviniste , & le Cardinal  
Infant. Le premier n'avoit pas encore  
onze ans faits , le second avoit quelque  
mois de moins.

L'Abbaye de Signi en Champagne , p. 182.

Long. est extrêmement riche : il ne faut pas s'en étonner. On assure dans le pays , & Mrs. de Ste. Marthe l'assurent aussi , que les Chartes de sa fondation portent expressément que Saint Bernard avoit promis aux Seigneurs qui la fonderent , autant de place *spatium*, dans le Ciel , qu'ils en donneroient sur la terre , pour fonder cette Abbaye de son ordre de Citeaux.

p. 264. Il est remarquable qu'on n'ait encore trouvé aucune médaille du grand Hérode , ni aucune Darique , monnoie si commune dans l'Orient du temps des Perses. On auroit bien obligation au hasard , qui fit trouver deux mille Seleucus à Vandœuvre , s'il faisoit trouver quelque part , autant de médailles de Darius & d'Hérode.

p. 279. Rantzau, Evêque de Lubec, se fit Lutherien , & enterra solennellement au son de toutes les cloches de la ville , & en présence de son peuple assemblé, le livre des Décrétales.

Chev. Raphaël & le Titien peignirent un  
T. I. homme qui avoit la fièvre , avec tant  
p. 120. d'art & de ressemblance , qu'un Médecin qui vit ce portrait , connut auf-

si-tôt que l'original devoit être malade Chev. de la fièvre quarte.

Les Médecins de la Chine en tâtant p. 121. seulement le bras d'un malade en trois endroits , pour observer la lenteur du pouls , son redoublement ou sa vitesse , jugent de la cause , de la nature , du danger , & de la durée de la maladie. Sans que le malade ait besoin de leur parler , ils disent infailliblement quelle partie doit être attaquée. Ils sont Médecins & Apoticaire , préparent les remèdes qu'ils leur ordonnent. Ils sont payés quand ils ont opéré la guérison , mais ils n'ont rien quand le remède n'a point eu d'effet. Ils est bien heureux pour nos Médecins que cette méthode ne soit pas suivie en France.

Tout le monde parle de la belle p. 207. Hélène , mais peu de gens savent qu'elle eut cinq maris , *Thésée* , *Menelas* , *Paris* , *Déïphobe* , *Achille* ; qu'elle fut pendue dans l'isle de Rhodes par les Servantes de Polixos ; & que dans la guerre dont elle fut cause , il mourut huit cens quatre-vingt-six mille hommes du côté des Grecs , & du côté des Troyens six cens soixante-seize mille.

Che-  
vrana  
p. 209.

Saint Jérôme rapporte que de son temps il y avoit un vieillard à Rome qui étant veuf de vingt femmes, épousa en vingt-unieme nôces une veuve de dix-neuf maris; & comme il survéquit à cette dernière, on lui mit une Couronne de fleurs sur la tête lorsqu'il en accompagnoit le Convoi funebre, pour marque de Triomphe.

T. I.  
p. 254.

Du temps de l'Empereur Justinien toutes les Villes de l'Empire furent divisées par des couleurs différentes que l'on portoit dans les Jeux publics & dans les Spectacles. Les Peuples d'Etolie & d'Arcadie, se firent la guerre pour une Hure de Sanglier; ceux de Carthage & de Bizaque, pour le fût d'un Brigantin; les Romains & les Frisons, du temps de Drusus, pour des cuirs de bœufs; les Pictes & les Ecoissois pour des Chiens perdus; Charles Duc de Bourgogne & les Suisses, pour un chariot de peaux de mouton.

T. I.  
p. 256.

Le Sultan Osman, ayant vu planter de fort bonne grace un chou à un de ses Jardiniers, le fit Beglierbei ou Vice-Roi de l'isle de Chipre. Antoine donna la maison d'un citoyen Romain à

à un Cuisinier qui lui a voit préparé un Cher.  
bon souper ; & Henri VIII. Roi d'An-  
gleterre, éleva un Domestique à une  
dignité considérable, parce que celui-  
ci lui avoit fait rôtir à propos un  
Marcaffin.

Il falloit que l'Orateur Hortensius T. I.  
eut l'esprit bien étroit, ou qu'il aimât P. 260.  
bien les Procès, pour avoir fait ap-  
peller devant les Juges un homme,  
qui en passant sans y prendre garde,  
avoit défait un pli de sa robe.

Bucéphale, cheval d'Alexandre, n'é- T. I.  
toit pas appelé de même, parce que sa P. 272.  
tête ressembloit à celle d'un bœuf, mais  
parce que, comme les autres beaux  
chevaux de Theffalie, il étoit marqué  
à la cuisse avec un fer chaud, qui por-  
toit l'empreinte d'une plante dont le  
nom grec a donné lieu à celui de Bu-  
cephale. Au reste, ce devoit être un beau  
cheval, puisque Philippe en donna 13  
talens.

On ne voit point de rats en Ecoffe, T. II.  
dans la contrée de Bughan; & si l'on P. 7.  
y en porte d'ailleurs, ils n'y vivent  
pas. Il n'y a ni serpens, ni bêtes vé-  
nimeuses dans les Orcades : & dans

Chev. l'isle de Guernesai, il n'y a ni serpens,  
ni crapeaux, ni araignées.

T. II. Phidias, qui avoit fait aux Eliens,  
P. 106. peuple de Grece, le Jupiter qui fut  
consacré au Temple d'Olympie, eut  
tout lieu de se repentir d'avoir fait pour  
eux, une statue qui devint une des  
sept merveilles du monde. Ces Grecs  
cruels, dans la peur qu'ils eurent qu'il  
ne travailla à un autre ouvrage, qui  
put être comparé à leur Jupiter, lui  
supposèrent un sacrilege, & ne le ren-  
voyerent aux Athéniens, qui le pres-  
soient de s'en retourner, qu'après lui  
avoir coupé les mains.

T. II. Les Moscovites aiment le vin avec  
P. 215. une espece de fureur : on en a vu  
dans le siecle dernier, qui, ayant bu  
jusqu'à l'excès, & ne pouvant plus en  
avalier, s'en faisoient donner des lave-  
mens. En Allemagne, on ne ne croiroit  
pas avoir traité son hôte en ami, si on  
ne le renvoyoit dans un état à ne pou-  
voir plus se reconnoître.

T. II. Christophe Colomb, qui découvrit  
P. 290. le nouveau monde, y fit quatre voya-  
ges, qui valurent au Roi d'Espagne  
Ferdinand, plus de soixante millions

d'or ; & cette conquête a fait entrer en vChe. Espagne, depuis l'an 1492 jusqu'à 1645, plus de quarante-cinq milliars , selon les registres de Séville , & ce qu'on peut voir dans Navarette. Cependant, Colomb ne reçut de Ferdinand , pour récompense , que la qualité d'Amiral des Indes , un revenu assez médiocre , le titre de *Dom* , le privilege de s'asseoir en sa présence , & celui d'ajouter , aux armes qu'il pouvoit avoir , celles de Léon & de Castille , avec ces mots : *A Castilla , y a Leon , Nuevo , Mundo Dio Colon.* (a) Charles-Quint crut avoir suffisamment récompensé Ferdinand Cortez , qui , en conquérant le Mexique , augmenta son revenu de trois millions d'écus , par le titre de Marquis de la Vallée de Huaxacac.

Il est hors de doute que Noé ne soit

T. II<sup>a</sup>  
p. 91.

---

(a) Tout le monde fait que ce grand homme fut la victime de ses envieux , qui empoisonnerent de chagrins la fin de sa vie ; & qu'Améric Vespuce , lui déroba l'honneur de nommer cette partie de la terre , que Colomb méritoit à si juste titre de nommer , pour l'avoir découverte le premier.

**Chev.** le Saturne des Payens. Noé fut un  
**T. II.** homme juste dans son temps, & il ne tint pas à lui, comme on peut le voir dans la Genèse, que les autres hommes qui étoient portés au mal, ne profitassent de ses conseils & de son exemple. Selon Aurelius Victor & Diodore, Saturne adoucit les humeurs brutales de ceux de son temps, & les ramena par son exemple & par ses conseils à une vie civile & réglée. Entre le déluge & la naissance de Phaleg, il y eut cent ans, dans lesquels le monde n'étant pas encore partagé, Noé, comme pere, eut un droit naturel sur ces enfans. C'est le siecle d'or que les Poëtes nous ont tant vanté, où les choses étoient en commun, où chacun pouvoit compter tout ce qu'il voyoit pour son patrimoine. Moïse, appelle Noé *Is* ou *Isch Hadama*, *vir terræ*, pour *Laboureur*. Les Mythologistes, qui accommodoient l'histoire à leurs fables, & qui voyoient bien que *Isch* signifie également *homme* & *mari*, dirent que *rhea* ou *la terre* avoit été femme de Saturne; mais, parce que *vir terræ* peut aussi regarder l'agriculture, ils attri-

buerent à Saturne , l'art de cultiver les <sup>Chev.</sup> champs , les vignes , les prés , & le re- <sup>T. II.</sup> présenterent une faux en main.

C'est du passage de la Genese , où il est dit que Noé s'enivra du vin de la vigne qu'il avoit plantée , qu'ils ont dit encore que Saturne présidoit à l'ivrognerie , & que dans la Fête des Saturnales , où les maîtres servoient leurs valets , la débauche étoit portée au dernier excès.

Dans le Timée de Platon , Saturne , Rhée sa femme , & ceux de leur suite , nâquirent de l'Océan & de Thétis ; Noé sortit avec sa femme & ses enfans des eaux du déluge. Saturne eut pour successeurs , ses trois enfans , *Jupiter* , *Neptune* & *Pluton* , & Noé partagea toute la terre entre ses trois fils , *Sem* , *Cham* , & *Japhet*. Ce dernier , qui est Neptune , eut toutes les Isles & les Peninsules de la mer. Moyse dit que Dieu se consacra une Eglise dans la famille de *Sem* ; & comme il devoit être le glus grand ennemi des Idolâtres , il est vraisemblable , que les Payens qui le haïssoient par cette raison , en firent Pluton , qui est le Dieu des Enfers &

**Chev.** le Dieu des Morts. *Cham* ou *Ham* eut  
**T. II.** pour son partage , l'Afrique , l'Arabie ,  
 l'Egypte , qui fut de son nom appelée  
*Chemie* , où il fut adoré durant plu-  
 sieurs siècles sous le nom de *Jupiter*  
*Ham* , *Hammon* , &c. Et ce qui a donné  
 lieu sans doute aux Payens de dire ,  
 que Jupiter avoit coupé à Saturne , son  
 pere, les parties que l'honnêteté défend  
 de nommer, vient de ce passage du chap.  
 9 de la Genese, mal entendu : *Quod*  
*cum videret Cham pater Canaam, ve-*  
*tenda patris sui esse nudata, nunnavit.*  
 Pour ce dernier mot, il y a dans l'Hé-  
 breu *Vajaggèd* ; & les points voyelles  
 n'y étant point peut-être marqués , on  
 aura pu lire *Vejagod* , coupa.

**T. I.** Les Dames du Japon se dorent les  
**P. 175.** dents , & celles des Indes se les rou-  
 gissent. Les dents les plus noires sont  
 estimées les plus belles dans le Guzu-  
 ratte , & dans quelques endroits de l'A-  
 mérique. Dans le Groenland , les fem-  
 mes se peignent le visage de bleu &  
 de jaune. Quelque teint frais que puisse  
 avoir une Moscovite , elle se croiroit  
 laide , si elle n'étoit couverte de fard.  
 La petitesse des pieds n'a pas d'agrè-

ment pour les Chinoises , s'ils ne sont Chevr.  
petits comme ceux des chevres ; &  
pour les rendre tels , il n'y a pas de  
précaution qu'elles n'apportent , point  
de torture qu'elles ne se donnent quand  
elles sont jeunes. Dans l'ancienne Perse,  
le nez aquilin étoit jugé digne de la  
Royauté. Les meres l'écrasent en cer-  
tains pays à leurs enfans. En d'autres ,  
on leur presse fortement la tête avec  
des pieces de bois , pour la rendre  
quarrée. Les Persans d'aujourd'hui ont  
aversion pour les cheveux roux , tan-  
dis que les Turcs les chérissent parti-  
culièrement.

Il y a des antipathies naturelles qui p. 78.  
sont bizarres. On a vu des personnes  
qui s'évanouissoient à l'odeur des roses ;  
d'autres , qui tomboient en convulsion  
à la vue des œufs de Carpe. Erasme ,  
qui étoit né à Rotterdam , avoit tant  
d'aversion pour le poisson , qu'il n'en  
pouvoit sentir sans avoir la fièvre. Si  
l'on faisoit sentir des pommes à Du-  
chesne , Secrétaire de François I. il lui  
sortoit une grande quantité de sang par  
le nez. Et un gentilhomme de l'Empe-  
reur Ferdinand , saignoit aussi abon-

Chevr. dament du nez, en entendant miauler un chat, tant il en avoit peur.

p. 348. Un Roi de Cambaye s'accoutuma si bien aux viandes empoisonnées, dans la crainte qu'il eut d'être empoisonné, qu'il n'en eut plus d'autre dans ses repas. Il devint si vénimeux, qu'une mouche qui le touchoit, tomboit morte dans le même instant : & il changeoit tous les soirs de femme, parce qu'il tuoit de son haleine, toutes celles qui avoient passé la nuit avec lui.

Segraiana.  
T. I.  
p. 8.

Un gentilhomme Allemand, devint amoureux d'une Princesse Allemande, qui l'écouta & le fit son Maître d'Hôtel, afin qu'elle put l'avoir auprès d'elle sans scandale. Ils vécurent quelque temps assez contents l'un de l'autre, mais la Princesse ayant changé, il en eut une grande jalousie, & lui en fit des reproches sanglans. La princesse, qui vouloit être libre, lui donna son congé, & il fut contraint de sortir ; mais son amour étoit si violent, que ne pouvant vivre hors de sa présence, il retourna chez elle, & ayant pénétré jusques dans son cabinet, il se jetta à ses pieds, la suppliant de lui pardonner. La Prin-

celle, pour toute réponse, lui com-  
 manda de se retirer. L'amant désespéré,  
 lui dit, qu'il étoit prêt de lui obéir en  
 toutes autres choses, mais qu'il étoit  
 résolu de ne pas lui obéir en celle-ci,  
 & qu'il aimoit mieux mourir de sa main ;  
 en même temps il tira son épée, & la  
 lui présenta. La Princesse eut la cruauté  
 de la prendre, & de lui en donner  
 deux coups au travers du corps, qui  
 lui firent perdre beaucoup de sang, mais  
 qui ne furent pas mortels. Il en guérit  
 au bout de six mois, de même que de  
 son amour, que la perte de son sang avoit  
 fait évanouir.

L'origine des armoiries ne passe pas p. 94.  
 le douzième siècle, c'est-à-dire, le  
 temps des Croisades. Comme il y avoit  
 des Seigneurs de toute l'Europe dans  
 les guerres de la Terre Sainte, & qu'ils  
 n'avoient d'autres noms que leurs noms  
 de baptême ; ils s'aviserent pour se  
 distinguer, de prendre des armoiries,  
 dont la plupart étoient parlantes.

La fameuse muraille de la Chine, qui  
 lui sert de boulevard contre l'irruption  
 des Tartares, a été bâtie par Cris-Na-  
 gol, 117.<sup>e</sup> Roi de cet Empire, il y a

Saint  
 Evre-  
 monia.

na.  
 P. 141.

**St. Evr.** plus de 2000 ans. Elle a près de 500 lieues de long , douze aunes d'épaisseur ; sept cens cinquante mille hommes y travaillèrent vingt-sept ans pour l'achever.

**Colo-**  
**mesiana**  
**p. 206.** Philippe le Bon , Duc de Bourgo-  
gne , institua l'Ordre de la Toison d'Or,  
sur la rencontre qu'il avoit faite d'un  
poil de sa maîtresse , qui étoit blond.

**Furete-**  
**riana.**  
**p. 8.** Théodoret rapporte, qu'une femme  
de Syrie mangeoit tous les jours trente  
poules sans pouvoir se rassasier. Un cer-  
tain Phagon mangea devant l'Empe-  
reur Aurélien , un Sanglier tout entier,  
un Mouton & un petit Cochon. L'Em-  
pereur Claudius Albinus , mangea un  
jour à son désjeuné cinq cens Figues,  
cent Pêches , dix Melons , cent Béca-  
figues , quarante Huitres & beaucoup  
de Raisins. L'Empereur Maximien de-  
vint si gras à force de manger de cette  
force , que les bracelets de sa femme  
ne lui servoient que de bagues.

**p. 129.** Les femmes plaidoient autrefois à  
Rome , mais le Barreau leur fut inter-  
dit , parce que Calphurnie ayant plai-  
dé une cause qu'elle perdit , elle en fut  
si irritée contre les Juges , qu'elle se  
découvrit impudemment le derriere ,

& le leur montra par mépris. Furez.

On lit dans Plutarque, que les femmes Gauloises étoient dans une si haute ré- p. 141.  
putation de vertu & de sagesse, qu'il se fit un accord entre Hannibal & les Gaulois, que si quelqu'un de ceux-ci se plaignoit d'un Carthaginois, les Magistrats de Carthage en feroient les Juges; mais si au contraire, un Carthaginois étoit offensé par un Gaulois, le Jugement en seroit déferé à leurs femmes Gauloises. Débora jugea le peuple d'Israël, & le défendit contre le Roi des Cananéens; & Jahel, femme vertueuse, tua Sisara, Lieutenant de la Gendarmerie de ce Roi. La savante Léontia, surpassa Théophraste dans ses disputes. Saint Jérôme, confesse avoir été vaincu par Eustochium, n'ayant pu résoudre les difficultés qu'elle lui proposoit. Ce fut Cérés qui enseigna le moyen de faire du pain en Grece, en en Italie, en Sicile. Arachné trouva la maniere de filer, Pallas celle de faire la toile. Dama, fille de Pithagore, interpréta la doctrine de son pere. Arété, instruisit elle-même son fils Aristipe. Hortensia fut un prodige de savoir. Les

Fureti. ouvrages de Sapho ont autant & quelquefois plus de charmes que ceux d'Anacréon. Socrate apprit beaucoup de choses de la savante Aspasia. Cornélie, femme de Scipion, nous a laissé des épîtres charmantes. Afranie plaida avec applaudissement. Les cinq filles de Diodore de Sicile étoient très-savantes. Origene en avoit sept qui lui servoient de secrétaire. Marguerite de Valois, sœur de François I. Hélienne de Crennes, Christine de Pise, Luigia & Isabelle Rosore, Espagnoles; les quatre filles de Ferdinand, Roi d'Arragon, Isabelle de Castille, sa femme, nous ont laissé des marques de leur profond savoir. Le siècle dernier & celui-ci, ont produit plusieurs femmes illustres, telles que M.<sup>lle</sup> Schurman, M.<sup>de</sup> & M.<sup>lle</sup> Deshoulières, M.<sup>de</sup> de la Suze, M.<sup>lle</sup> le Hay, M.<sup>lle</sup> Scudery, M.<sup>de</sup> Dacier & la Reine Christine de Suede. (a)

p. 203.

La piqure du Scorpion est mortelle, mais elle se guérit d'abord, si l'on écrase cet animal sur l'endroit qu'il a piqué, ou si on le frotte avec de l'huile de

---

(a) Il en est bien d'autres dont Furetiere ne parle pas.

Scorpion, qui se fait en mettant quel- *Furde.*  
ques-uns de ces animaux mourir dans  
une bouteille où il y a de l'huile d'Oli-  
ve. L'Italie, la Provence, le Langue-  
doc, & sur-tout le Roussillon & la Ca-  
talogne sont incommodés de ces ani-  
maux. Si l'on enferme un Scorpion dans  
un cercle de cendre chaude, de la  
grandeur d'une assiette, cet animal  
cherche à en sortir, mais ne le pou-  
vant sans se brûler, il courbe sa queue,  
se pique de rage & se tue.

Le Roi de Siam a dans une maison p. 163.  
de campagne, un pavillon bien ex-  
traordinaire. Les tables, les chaises,  
les cabinets dont il est meublé, sont  
de cristal; les murs, le comble & les  
planchers sont faits de glace épaisse  
d'un pouce, & d'une toise en quarrée,  
& si bien jointes avec un mastic aussi  
transparent que le verre même, que  
l'eau la plus subtile ne sauroit pénétrer  
dedans. Il n'y a qu'une porte, qui fer-  
me si juste, qu'elle n'est pas moins  
impénétrable à l'eau que le reste du  
bâtiment. Un Ingénieur Chinois l'a  
construit de cette sorte, comme un re-  
mede assuré contre les chaleurs insup-

**Furet.** portables de cette région. Ce pavillon a vingt-huit pieds de long, sur dix-sept de large; il est placé au milieu d'un très-grand bassin, pavé & revêtu de marbre de plusieurs couleurs. On remplit d'eau ce bassin en un quart d'heure, & l'on le vuide aussi promptement. Quand ceux qui vont dans ce pavillon y sont entrés, on ferme la porte, qu'on accommode avec du mastic, pour empêcher l'eau d'entrer, & ayant lâché les écluses, ce grand bassin se trouve dans un moment rempli d'eau jusqu'à fleur de terre; de sorte que ce pavillon, est tout à fait sous l'eau, à la réserve du haut du dôme, qui sert pour la respiration de ceux qui sont dedans. Rien n'est si charmant que l'agréable frais qu'on goûte dans ce lieu délicieux, pendant que l'excessive ardeur du Soleil, fait bouillir, sur la surface de l'eau, les fontaines les plus fraîches.

**Vig.** Les Orientaux, excepté quelques  
**Marv.** habitans des côtes maritimes, ne man-  
**T. I.** gent guere de poisson. Les Juifs & les  
**P. 3.** Syriens, n'en mangeoient presque pas, & les Egyptiens s'en abstenient par

superstition. Dans le nord , on mange plus de poisson que par-tout ailleurs. Vig.  
Marv.  
En Hollande & en Angleterre , le peuple mange plus de poisson que de viande. Généralement dans l'Occident , surtout en France , le poisson est assez d'usage. Les Romains en faisoient leurs délices ; & tous leurs grands repas étoient également servis en chair & en poisson. Les Espagnols en mangent peu , & l'accommodent très-mal.

On fait que le Cardinal *Bracciano* p. 4 a fait un traité du *Chocolat* ; mais on ne fait pas , peut-être , que le Cardinal de Lyon, Alphonse de Richelieu , est le premier , en France , qui a usé de chocolat. Il s'en servoit pour modérer les chaleurs de la rate. Il tenoit ce secret de quelques Religieux Espagnols qui l'apportèrent en France.

Dans les montagnes de Dauphiné & de Savoie , les lievres qui sont blancs , parce qu'ils ont toujours la neige devant les yeux , deviennent gris quand on les enferme dans des lieux où ils n'en voient point ; & quand on les remet dans les neiges , ils reprennent leur première blancheur. Il se

**Fig.** trouve des lievres qui ont des cornes.  
**MARV.** *Jonston*, dans son histoire naturelle de *Quadrupedibus*, nous a donné deux figures de ces lievres cornus. Dans le siècle dernier, le Duc de Vitry, ayant pris, à la chasse, un lievre de cette espèce, en fit présent à Jacques I. Roi d'Angleterre, comme d'une grande rareté.

**p. 189.** Tout le monde fait que Jacques Metius, Hollandois, inventa en 1609 les lunettes d'approche & les télescopes; & que Galilée étant à Venise, & en ayant entendu parler sur la description qu'on lui en fit, donna le mieux qu'il put la forme à deux verres, les attacha aux deux bouts d'un tuyau d'orgue, & fit voir à Mrs. de Venise, du haut de la tour de St. Marc, les merveilles de cette nouvelle invention; mais il est peu de personnes qui sachent que les principes d'optique, sur lesquels se font les lunettes d'approches, se trouvent dans Euclide & dans les anciens Géomètres, & que c'est faute d'y avoir réfléchi, que cette merveilleuse invention, ainsi que bien d'autres, a demeuré si long-temps cachée dans

la majesté de la nature, comme dit Vig.  
Pline, jusqu'à ce que le hasard l'en a Marv.  
tirée.

La lumière est successive comme le p. 442.  
son, mais cette succession dans la lumière n'est gueres sensible, & peu de gens s'en apperçoivent. Si nous étions nés aveugles, nous ne jugerions pas trop bien de la succession des sons, n'y ayant que nos yeux qui nous puissent convaincre que le son est successif. On tire le canon à une lieue de nous, la lueur du feu qui frappe nos yeux, bien auparavant que le coup par son bruit frappe nos oreilles; nous convainc très-assurément, que le son est successif, mais d'une succession plus lente que celle de la lumière, qui passant avec une rapidité inconcevable, ne donne pas le loisir de compter ses gradations à la pendule. L'exemple du canon qu'on voit tirer de loin, & celui de l'éclair qui paroît avant qu'on entende le tonnerre, ont donné lieu de mesurer le temps de la propagation du son, par les battemens de l'artere qui sont semblables à peu près aux secondes des pendules. On a observé que le son fait

**Vig.** environ 180 Toises en une seconde.  
**Marv.** Newton a cru pouvoir aussi calculer la progression de la lumiere que Descartes croyoit se faire en un instant, & il prétend qu'elle emploie dix secondes à venir des astres jusqu'à nous.

**T. II.** L'air de la mer est chargé d'un nitre  
**P. 19.** subtil, qui ne nuit pas aux vins de France qu'on transporte dans les pays étrangers : au contraire, il les mûrit, & leur donne de la force. C'étoit la coutume des anciens de mettre de l'eau de la mer dans les vins foibles, pour les rendre généreux.

**P. 33.** Il y a des bizarreries de mode qu'il faut souffrir tant qu'elles durent; leur ridicule ne paroît dans tout son jour, qu'après qu'elles ont passé. Il fut un temps, sous le regne d'Henri III. où l'on ne croyoit pas pouvoir vivre sans dragées. Tout le monde portoit alors son dragier dans la poche, comme on porte maintenant une tabatiere. Il est rapporté dans l'histoire du Duc de Guise, que quand il fut tué à Blois, il avoit son dragier à la main. Alors les anis de Verdun devinrent si fort à la mode, qu'on les servoit sur toutes

les bonnes tables à la fin du repas. V g.

Les Orateurs, chez les Romains, prenoient un soin si particulier de garder une juste harmonie dans la prononciation, que pendant qu'ils harangoient, ils avoient près d'eux d'excellens musiciens qui jouoient de la flûte, sur le ton de laquelle ils régloient leur voix. Marv. p. 65.

L'invention de la monnoie au moulin, est d'un excellent ouvrier, nommé *Aubin Olivier*, qui l'introduisit à Paris sous Henri II. Nicolas Briot, Tailleur général des Monnoies, est l'auteur de la machine du balancier dont on se sert aujourd'hui. Ne pouvant faire approuver son invention en France, il passa en Angleterre, où il se servit utilement de ses machines. Enfin, le Chancelier Seguier fit recevoir l'invention de Briot, & la maniere de fabriquer la monnoie au marteau fut interdite en 1645. p. 78.

Descartes étant en Hollande, avoit fait avec beaucoup d'industrie, une fille automate, (ce qui a donné lieu de dire, qu'il avoit une fille nommée *Franchine*,) pour prouver démonstrativement que les bêtes n'ont point p. 134.

Vig. d'ame, & que ce ne sont que des ma-  
Marv. chines fort composées, qui se remuent  
à l'occasion des corps étrangers qui les  
frappent, & leur communiquent une  
partie de leur mouvement. Ayant mis  
cette machine sur un vaisseau, le Capi-  
taine eut la curiosité d'ouvrir la caisse  
dans laquelle elle étoit enfermée, & sur-  
pris des mouvemens qu'il remarqua dans  
cette machine qui se remuoit, comme  
si elle étoit animée, il la jetta dans la  
mer, croyant que ce fut un diable.

P. 134. Simon Colinet, Libraire de Paris,  
imprimant les Colloques d'Erasme, en  
fit tirer vingt-quatre mille exemplaires.  
Cette quantité paroît surprenante, mais  
outre qu'en ce temps-là, les livres étant  
plus rares qu'ils ne sont aujourd'hui,  
on les recherchoit avec plus d'avidité.  
Le libraire eut encore l'adresse de faire  
courir le bruit, que ces Colloques  
étoient défendus, afin d'en avoir plu-  
tôt le débit par cette amorce. Ce qui  
lui réussit.

P. 208. Le Capitaine Paulin vint en vingt-  
un jours de Constantinople à Fontaine-  
bleau où étoit le Roi François I. Un  
Courrier du Roi d'Espagne, apporta

de Paris à Madrid, en trois jours & trois nuits, la nouvelle du massacre de la St. Barthelemi; un autre Courrier porta au Roi de Pologne, la nouvelle de la mort de Charles IX. en douze jours. Vig.  
Marv.

Dona Agnés Beatrix Pacheco, Dame d'honneur d'Eléonore Reine d'Espagne, avoit fait présent au Duc d'Orléans, fils de François I. d'un petit vase dont on use en Portugal, qui est d'une terre tannée si fine, qu'on diroit que c'est une terre figelée. Elle fait bouillir l'eau froide, sans lui faire perdre sa froideur. La terre de ces vases se trouve communément aux Indes. Elle rafraîchit l'eau quand on l'y laisse quelque temps. Cette eau ne fait jamais mal à qui la boit. Les Indiens appellent ces vases *Pucaro*. p. 312.

Le Duché de Richelieu, par la concession du Roi, va aux Collatéraux & aux Femmes. Nous avons peu de ces exemples. p. 315.

Joinville, dans la vie de St. Louis, raconte qu'à son retour de la Terre Sainte, le vaisseau où il étoit fut battu d'une si furieuse tempête, qu'étant prêt p. 345.

Vig. de périr , les passagers se confesserent  
Marv. les uns aux autres ; & il jure sa foi ,  
qu'ayant écouté quelques-unes de ces  
confessions, il ne s'en ressouvint jamais  
depuis.

p. 365. *Cæna recta*, étoit un repas que les  
grands à Rome donnoient à leurs  
clients qui se rendoient tous les jours  
chez eux , pour leur faire cortège.  
Jouer de ce droit chez les Romains ,  
c'étoit proprement ce que nous appel-  
lons en France avoir bouche en Cour  
chez les Princes. Ceux qui ne vouloient  
pas avoir l'embarras de faire table pour  
ces gens-là, leur donnoient de l'argent  
ou une certaine quantité de pain & de  
viande. C'est ce qui s'appelloit *Spor-  
tula* chez les Romains. *Sportula*, d'où  
est venu le mot de *Portion* en Fran-  
çois , venoit du Latin *Sporta* , pa-  
nier d'osier , dans lequel on gardoit les  
viandes.

p. 444. Les Grecs & les Romains qui ont  
été assez constans dans leurs manieres de  
s'habiller , ne l'ont pas été de même  
dans leur chaussure. Benoît Baudoin,  
dans son traité de *Calceo antiquo* , re-  
marque qu'ils se sont servis de vingt-

sept sortes de fouliers , tant pour la couleur que pour la forme. Vig.  
Marv.

Les caracteres de l'écriture , ont T. III.  
P. 86. suivi le génie des siècles barbares ; ils ont été bien ou mal formés , à mesure que les sciences ont plus ou moins fleuri. Les antiquaires remarquent que les médailles frappées sous le Consulat de *Fabius Pictor* , environ 250 ans avant Auguste ; ont des lettres mieux formées que celles qui sont plus anciennes. Celles qui sont du temps d'Auguste & du siècle suivant , présentent des caracteres parfaitement beaux. Celles de Dioclétien & de Maximien , sont plus mal formées , que celles des Antonins : enfin , celles des Justins & des Justinien , dégénèrent en goût gothique.

Ce n'est pas seulement sur les médailles qu'on fait ces remarques , on voit cette corruption de caracteres suivre par-tout la barbarie & l'ignorance. On ne trouve point d'écriture de la première race de nos Rois , qui ne soit mêlée de lettres romaines & de lettres étrangères. Sous l'Empire de Charlemagne & de Louis le Débonnaire ,

**Vig.** les caracteres revinrent presqu'au point  
**Marv.** de perfection où on les avoit vus du  
temps d'Auguste ; mais dans le siecle  
suivant , la barbarie parut également ,  
& dans l'écriture & dans les sciences ;  
ensorte , que pendant quatre ou cinq  
siecles , il n'y eut dans les manuscrits  
que des lettres gothiques ; car on compte  
pour rien quelques regnes un peu plus  
polis , où le caractere ne fut pas si  
grossier.

**p. 119.** Si l'on recherche l'origine de l'opi-  
nion de la Métempscose , ou du passa-  
ge des ames dans d'autres corps , il  
faut fouiller dans l'antiquité la plus re-  
culée , encore est-il impossible de fixer  
l'époque de son premier auteur. On sait  
qu'elle étoit suivie dans la Grece long-  
temps avant Pithagore. Hérodote assu-  
re que les Prêtres Egyptiens l'ensei-  
gnoient , mais il ne nous apprend rien  
sur le temps auquel elle commença à  
se répandre. Il est vraisemblable qu'elle  
fut la suite de l'opinion de l'immorta-  
lité de l'ame. Dès que les premiers  
Philosophes eurent établi ce dogme ,  
ils crurent qu'on ne pouvoit soutenir  
cette immortalité , qu'en faisant circu-  
ler

ler les ames d'un corps à un autre. Vig.  
Marv.  
L'opinion de la Métempfycofe se répandit dans prefque toutes les parties du monde , & elle regne encore aujourd'hui chez les peuples qui n'ont point embraffé le Chriftianifme. Les peuples d'Arracan , de Pegu , de Siam , de Camboie , du Tonquin , de la Cochinchine , du Japon , de Java & de Ceilan , font encore dans cette erreur , qui fait un des articles de la Religion des Chinois.

Anciennement, l'Architecture étoit P. 127.  
groffiere & fans art , mais elle étoit folide & judicieufe ; les pyramides d'Egypte qui fubfiftent encore , fervent à nous faire connoître cette ancienne Architecture ; elles ne paroiffent d'abord que des masses de pierres entaffées les unes fur les autres ; mais lorsque nos Géomètres les ont mefurées avec exactitude , ils ont trouvé non-feulement une grande proportion dans toutes leurs parties ; mais ils ont encore obfervé que leurs faces étoient exactement tournées vers les quatre points du monde , & que leur figure pyramidale pouvoit les faire regarder comme des Gnomons

Vig. parfaits , qui par leur ombre marquoient  
Marv. les conversions du soleil. Les desseins  
que les voyageurs ont tiré du temple  
de Jupiter Ammon , du palais d'Ande-  
ra , des ruines de Chiminaar , qu'on  
croit être l'ancien palais de Persépolis ,  
présentent une Architecture, moins ornée  
à la vérité que celle des Grecs & des Ro-  
mains , mais qui cependant ne manque  
pas de beauté. Les Grecs en se réglant  
sur ces modeles , ont donné à un si bel  
art , toute la perfection dont il paroîs-  
soit susceptible. On observe cependant  
que tous les ordres d'Architecture in-  
ventés par les Grecs , ne sont pas éga-  
lement parfaits ; une chose paroît peu  
judicieuse dans l'ordre Corinthien , c'est  
d'avoir donné pour chapiteau à la co-  
lonne de cet ordre , une corbeille ou  
panier environné de feuilles & couvert  
d'une tuile quarrée , qu'on appelle *Aba-  
que* ou *Tailloir* ; car , il est contre la  
vraisemblance , que cette corbeille avec  
sa tuile , soutienne une piece aussi pé-  
sante qu'est l'Architrave , & toute la  
corniche de la façade d'un palais ou  
d'un temple.

T. III. Baltazar Gracian , auteur de l'homme  
p. 140.

de Cour, a souvent des imaginations <sup>Vig.</sup>  
fort singulieres : il fait voyager dans un <sup>Marv.</sup>  
de ses ouvrages , Critile & Andronic ,  
pour chercher un véritable ami ; ils  
arrivent chez un rare personnage , qui  
entr'autres choses curieuses , leur fait  
voir un Juge subalterne qui n'avoit point  
de doigts aux mains non plus que sa  
femme ; un grand Seigneur sans dettes ;  
un Prince heureux ; un autre Prince qui  
écoutoit la vérité ; un Poète riche ; une  
personne Royale morte sans soupçon de  
poison ; un Espagnol humble ; un Fran-  
çois paisible ; un Allemand qui n'ai-  
moit pas le vin ; un Savant récompensé ;  
une Veuve sage ; un Fou mécontent ;  
une Femme sincere ; & quelque chose  
de plus rare que tout cela , un vérita-  
ble ami.

Les jeux olympiques qui se célé- p. 271.  
broient à Pize dans l'Elide , après qua-  
tre ans révolus , & qui pour avoir  
servi d'époque aux Grecs , ont répandu  
tant de lumieres sur leur histoire , étoient  
composés de plusieurs combats. Cepen-  
dant , les anciens qui datoient par les  
olympiades , ne parlent que de celui  
qui avoit remporté le prix de la course ;

Vig. & même , quand ils disent un tel : Co-  
Marv. rebe , par exemple , emporta le prix  
cette année là , on doit l'entendre du  
prix de la course. La raison de cela  
est , que le principal & le plus ancien  
exercice de ces jeux , étoit la course  
*Stadium*. Ce ne fut qu'à la quator-  
zieme olympiade , qu'on ajouta la  
course redoublée , qui engageoit  
ceux qui couroient à aller au bout  
de la carriere , & à revenir au lieu  
d'où ils étoient partis. Le combat de  
la lutte ne fut établi qu'en la dix-  
huitieme olympiade. Le Pugilat ou com-  
bat du Ceste , en la vingt-troisieme. La  
course des chevaux & des charriots ,  
en la vingt-cinquieme. Scaliger , ce  
grand réformateur des temps , étoit si  
charmé de l'établissement des jeux olym-  
piques , qui avoient fixé les principaux  
événemens de l'histoire Grecque , qu'il  
ne savoit de quels termes se servir pour  
en témoigner sa reconnoissance. Quand  
il est arrivé , dans ses remarques sur  
Eusebe , à cette célèbre époque , il fait  
aux olympiades , le plus joli compliment  
qu'un savant puisse faire. » Je vous sa-  
lue , dit-il , divines olympiades , sa-

» créés dépositaires de la vérité de l'his-  
» toire ; vous servez à réprimer l'au-  
» dacieuse témérité des chronologues :  
» c'est par votre moyen que la lumière  
» c'est répandue sur l'histoire ; sans vous,  
» que de vérités seroient ensevelies dans  
» les ténèbres de l'ignorance..

Vig.  
Marv.

L'origine de l'antimoine est fort sin-  
gulière ; Basile Valentin, Supérieur  
d'un Couvent de Religieux, ayant  
remarqué que ce minéral engraissoit  
les cochons, voulut tenter s'il ne don-  
neroit point de l'embonpoint à ses  
Moines ; l'effet en fut bien différent, les  
Moines qui en userent, moururent peu  
de temps après, & voilà l'origine du  
nom qu'il porte à présent. Malgré cette  
fâcheuse époque, Paracelse résolut de  
mettre en vogue ce minéral ; il crut  
qu'il pouvoit l'employer avec quelques  
préparations, mais il réussit encore  
assez mal. La faculté de médecine de  
Paris fut d'abord divisée en deux par-  
tis à cette occasion. Les uns disoient  
que l'antimoine étoit un poison, les  
autres affuroient que c'étoit un excel-  
lent remède. La dispute sortit de l'en-  
ceinte de la faculté & se répandit

p. 316.

Vig. dans Paris ; le Parlement & la Sorbonne s'en mêlerent ; mais peu de temps après tout le monde ouvrit les yeux , on vit les effets merveilleux de ce minéral , & la faculté le mit enfin dans le nombre de ses meilleurs remèdes.

p. 316. L'origine de l'usage du Caffé, selon les mémoires de l'Académie des Sciences est due au Prieur d'un monastere de Religieux , dans cette partie de l'Arabie, où croît l'arbusse qui porte ce fruit. Ce Prieur ayant remarqué que les chevres qui en mangeoient étoient extrêmement vives, résolut de s'en servir pour réveiller ses moines à qui il arrivoit souvent de dormir à Matines : & c'est delà , dit-on , qu'est venu l'usage du caffé , qui est aujourd'hui si universel.

Selon Pline , l'usage du verre est dû à quelques marchands , qui portant du nitre , s'arrêtèrent près d'une riviere nommée *Belus* , qui vient du Mont Carmel. Comme ils ne trouverent point de pierres pour appuyer leur marmite , ils se servirent de quelques motes de ce nitre. L'action du feu qui mêla le nitre avec le sable , fit couler une ma-

tiere transparente , qui n'étoit autre chose que du verre. Vig.  
Marv.

En travaillant devant Tournay aux p. 374.  
ouvrages d'un siege , on découvrit des tombeaux des anciens Romains , des urnes , des monnoies , des lampes & des médailles ; & l'on trouva dans la même Ville , en creusant dans les ruines d'un vieux édifice , près du cimetiere Saint Brixie , en 1653 , le tombeau de Childeric. L'idole qui étoit dans ce monument , le cachet , le ceinturon qui étoit garni de quantité d'abeilles d'or , & l'équipage funebre de ce Roi , furent présentés par le Magistrat de Tournay à l'Archiduc Léopold, Gouverneur des Pays-Bas ; & Jean-Philippe de Chonbom, Archevêque de Mayence, ayant retiré ces anciens monumens de l'histoire de France , après la mort de l'Archiduc ; en fit présent à Louis XIV. qui les fit placer dans sa bibliotheque.

Les *Locustes* , dont il est parlé dans p. 391.  
l'Evangile & dans plusieurs Auteurs anciens , sont une espece de sauterelles qui n'ont rien de dégoûtant. Les Parthes , les Ethiopiens & les Arabes , en faisoient un mets délicieux. Après les

Vig.  
Marv.

avoir fait tomber de dessus les arbres par le moyen de la fumée, ils les faisoient, les faisoient sécher au soleil & au four, & les conservoient pour s'en nourrir toute l'année. Saint Jean-Baptiste les mangeoit avec le miel sauvage, selon la coutume des pauvres gens de ce temps-là. Il paroît quelquefois, en Asie & dans l'Afrique, des quantité si prodigieuses de ces sauterelles, qu'elles obscurcissent le jour, consomment en un instant les fruits & les herbes de toute une contrée, & l'amas de celles qui meurent, infecte l'air & cause la contagion. Il est vraisemblable que c'est ce phénomène que les anciens ont décrit dans la fable des Harpies, qui venoient enlever les viandes jusques sur la table de Phinée, Roi de Bythinie; que si l'on a ajouté que Calais & Zethus, enfans de Borée, les avoient chassées de la Bythinie, & les avoient poursuivies jusqu'aux Isles Strophades, qui sont dans la mer d'Ionie, où ils les avoient fait périr, c'est que le vent du nord les avoit entraînées jusques dans cette mer: & il est vrai que rien ne délivre plus sûrement un pays

qui est infecté de ces insectes, que le vent qui les pousse dans la mer, où ils périssent infailliblement. Vig.  
Marv.

La plupart de ceux qui savent que les Romains comptoient par les Kalendes, les Ides & les Nones, en ignorent la raison; la voici. Les anciens Romains régloient d'abord leurs mois sur le cours de la lune; & ayant fait attention qu'à chaque mois, elle avoit trois variétés remarquables; la premiere, lorsqu'elle se cache dans sa conjonction avec le soleil; la seconde, lorsqu'elle commence à se montrer au couchant; la troisieme, lorsqu'étant opposée au soleil, elle se montre entièrement éclairée de ses rayons; ils appellerent le premier jour du mois *Kalendas*, du mot latin *Celare*, parce que ce jour là, cette planète étoit cachée; ou selon Juba, du mot grec, *Kalein*, parce qu'on convoquoit le peuple, pour lui annoncer que les *Nones*, c'est-à-dire, la foire ou le marché seroit le cinquieme jour d'après. Le jour que la lune commençant à reparoitre, étoit dans son premier quartier, ils le nommoient *Nones*, du grec *Neos*, & le jour qu'elle paroissoit pleine,

Vig. ils l'appelloient *Ides* du mot *Eïdos*, *face*,  
 Marv. parce que la lune étoit alors dans sa  
 beauté, & qu'elle montrait sa face en-  
 tière. Depuis les *Ides* jusqu'à la fin du  
 mois, on comptoit 14, 13, 12, &c.  
 avant les *Kalendes* du mois qui suivoit;  
 & depuis le premier jour de ce mois  
 jusqu'aux *Nones*, le 2, le 3, le 4, &c.  
 après les *Kalendes*.

p. 442. Avant que l'usage des chapeaux fut  
 établi en France, on y portoit des cha-  
 perons; c'étoit des especes de bonnets,  
 à peu près tels que les Dragons en ont  
 porté. On s'en couvroit la tête comme  
 d'une coëffe; le bourlet environnoit la  
 tête, le reste se retrouffoit sur le som-  
 met, & on entouroit le front & le cou  
 des côtés du chaperon qui pendoit en  
 bas. Comme cette coëffure étoit in-  
 commode, on ne conserva dans la suite  
 que le bourlet qui formoit un bonnet  
 rond. On les fit ensuite quarrés; tout  
 le monde en portoit, & on saluoit en se  
 découvrant le front. Après que cet usage  
 fut aboli, on porta pendant quelque temps  
 ces bourlets sur l'épaule, ce qu'observent  
 encore les Magistrats & les Avocats.

T. I.

p. 12.

Il y a dans le grand Bullaire des Sé-

raphins, une Bulle d'Urbain VIII. assez remarquable : ce Pape , pour satisfaire aux justes plaintes du Doyen & du Chapitre de la Cathédrale de Séville , excommunie ceux qui prennent du tabac dans les Eglises. Les Prêtres d'Espagne en prenoient jusques sur l'Autel , & c'est peut-être ce qui a fait dire à l'Abbé *Nisseus* , que c'est le diable qui a apporté cette herbe abominable, des Indes en Espagne , & dans tout le reste du monde. Quand elle parut la première fois en France , elle fut appelée *Nicotiane* , de M. Nicot , qui l'apporta de Portugal ; ou herbe à la Reine , à cause que ce Magistrat la présenta à Catherine de Médicis. On pourroit l'appeler aujourd'hui , plus justement *Planta Regalis* , ou l'herbe des partisans , parce qu'elle attire dans les coffres du Roi, plus d'or & d'argent, qu'il n'en pourroit tirer des mines les plus riches.

*L'Hipekakuana* , racine qui est souveraine contre le flux de sang , nous vient du Bresil , où l'on s'en sert communément aussi-bien qu'en Portugal. Dans les premières éditions du Vigneul-Marville , on avoit avancé mal à pro-

Vig.  
Marv.

p. 48.

Vig. propos que *Rogerus* étoit le seul Bota-  
Marv. niste qui eut donné le nom & la figure  
de cette plante. *Piso*, Médecin Hol-  
landois, l'a décrite dans son livre *de*  
*Plantis utriusque Indiæ*.

P. 71. Selon la plupart des Médecins, les  
hommes timides ont le cœur gros.  
Rioland rapporte qu'il avoit trouvé de  
ces cœurs qui pesoient jusqu'à deux ou  
trois livres; entr'autres celui de la Rei-  
ne Marie de Médicis, qui étoit à peu  
près de ce poids : peut-être que les  
chagrins & les afflictions de cette mal-  
heureuse Princesse, n'avoient pas peu  
contribué à lui grossir le cœur; au moins  
est-ce le proverbe qui n'est pas fondé  
sur rien, que *les gens outragés ont le*  
*cœur gros*.

P. 116. Les Chartreux sont ceux de toute  
l'Eglise qui se sont le plus long-temps  
maintenus dans les anciens *rites*. Les  
Cathédrales en conservent aussi bien des  
choses, principalement dans l'éducation  
de leurs enfans de chœur, qui vivent  
en commun sous un maître, & gardent  
les anciennes pratiques dans les gène-  
flexions, les révérences, les postures  
au chœur & la manière d'encenser. Ils

conservent encore l'ancienne forme des  
vêtemens dedans & dehors l'Eglise ,  
excepté le bonnet quarré , qui est une  
invention nouvelle ; les enfans de chœur  
de l'Eglise de Paris , n'en portent point  
au chœur.

Vig.  
Marv.

La mer d'airain qu'on voyoit dans p. 134.  
le temple de Jerusalem , étoit un dou-  
ble vase , composé d'une coupe ou cu-  
vier , & d'un plinte ou pied. La coupe  
n'en pouvoit être que cylindrique de la  
capacité de 333 coudées cubes  $\frac{1}{3}$  , ou  
2000 baths. Le pied étoit un paralleli-  
pede creux de dix coudées en quarré ,  
& de deux coudées de hauteur , de la  
capacité de 166 coudées cubes  $\frac{2}{3}$  , ou  
1000 baths. Ce double vase qui étoit  
unique en dedans , quoiqu'il parut  
double par dehors , contenoit 500 cou-  
dées cubes , ou 3000 baths , c'est-à-  
dire , 311 muids un quart , 27 pintes ,  
6 pouces cubes mesure de Paris. Cette  
explication sert à faire entendre , &  
concilie ce que dit l'Auteur du livre des  
Rois , que la coupe de cette mer con-  
tenoit 2000 baths , avec ce qu'assure  
l'Auteur des Paralipomenes , que toute  
cette mer en contenoit 3000. L'un &

**Vig. Marv.** l'autre de ces Auteurs ont donné la mesure de ce grand vase, aussi géométriquement & aussi exactement que nous la donnerions aujourd'hui. La géométrie de ces Auteurs n'ayant point été autre que la nôtre.

**p. 202.** Il est arrivé souvent que des curieux regardant avec un flambeau dans de vieux sépulcres qu'on venoit d'ouvrir, les vapeurs grasses, causées par la corruption des cadavres, se sont enflammées à l'approche du flambeau, au grand étonnement des assistans, qui ont plus d'une fois crié miracle. Cette inflammation subite est fort naturelle; elle a cependant donné lieu de croire que ces flammes venoient des lampes perpétuelles qu'on prétendoit être dans les tombeaux des anciens, & qu'on disoit s'éteindre au moment que ces tombeaux ouverts étoient pénétrés de l'air extérieur.

**p. 202.** La plante que nous appellons Fraxinelle, exhale en été, quand elle est échauffée du Soleil, une vapeur grasse & subtile, qui s'enflamme comme de l'eau-de-vie, lorsqu'on en approche une chandelle allumée.

Notre *Acacia* n'est pas celui décrit par Dioscoride, c'est un autre moins épineux, qui fut apporté en France il y a environ 100 ans, & que Mr. Robin planta dans le Jardin royal, d'où vient que les Botanistes appellent cet arbre, *Acacia Robini*.

Vig.  
Marv.  
p. 256.

La statue de Pasquin, d'où le mot de pasquinade a tiré son nom, & celle de *Marforio*, sont à Rome dans des quartiers différens. Celle-ci est une grande figure couché de son long, qui représente selon quelques-uns, *Panarium Jovem*; & selon d'autres le fleuve du Rhin, ou celui du Nar, appelé aujourd'hui la Riviere de la Nera. Quant à Pasquin, c'est une statue de marbre mutilée, qui se voit au coin du Palais des Urfins; on croit que c'est la figure d'un gladiateur. Quoiqu'il en soit, c'est à l'une ou à l'autre de ces deux figures, qu'on attache pendant la nuit les brocards, les satyres qu'on veut faire courir dans Rome sans risque. Tous les jours de nouveaux Secretaires sacrifient leur vie à leur service. Quand on attaque Marforio, Pasquin vient au secours, & quand c'est à Pasquin qu'on

p. 267.

Vig. en veut , Marforio le défend , & la ri-  
Marv. poste est cruelle.

p. 431. Le Pouffin , Wandick , Champagne ,  
le Brun , le Sueur , Mignard , Blan-  
chard , & Nanteuil , qui ont fait leurs  
portraits , ont fait des chefs-d'œuvres.  
Que faites-vous , disoit-on un jour à Mi-  
gnard , qui tiroit le portrait de sa fille ,  
qu'il aimoit tendrement ? Je ne fais rien ,  
répondit-il , l'amour-propre fait tout ,  
& je le laisse faire.

p. 432. L'oranger est un arbre de très-lon-  
gue durée ; il s'en trouve quelques-  
uns en Italie , & même en France ,  
qui ont près de 400 ans. Les Italiens  
les regardent comme un des plus grands  
ornemens de leurs jardins. Ils en ont  
en pallissades & en bouquets , de grands  
& de nains : pour les avoir nains ,  
ils ne font pas autre chose que de ren-  
verser la greffe , & de mettre le haut  
en bas , ce qui empêche la seve de  
monter avec trop d'abondance , & de  
faire naître des rejettons trop vigou-  
reux , qui ne manqueroient pas de for-  
mer un grand arbre.

p. 443. Comme chaque source a son eau , cha-  
que eau a aussi sa qualité & ses propriétés

particulieres. On attribue la finesse des porcelaines de la Chine , à la qualité de l'eau avec laquelle on en pétrit la terre dans la Province de Kiangsi ; toutes celles qu'on fait ailleurs , avec la même terre, sans la même eau, n'ayant pas la même légèreté ni la même transparence. L'expérience fait voir que c'est à la qualité des eaux des Gobelins que nous sommes redevables de nos belles écarlates , (a) & aux eaux de Gonesse , qu'on est redevable du bon goût du pain qui se fait dans ce Bourg proche Paris ; enfin, aux eaux de Caudebec des bons chapeaux , que le commerce de cette ville répand dans une partie de l'Europe.

C'étoit anciennement la coutume des Juifs, de déchirer leurs habits dans le deuil & l'affliction. Quelques Orientaux le pratiquent encore aujourd'hui , quand il leur arrive quelque chose de triste & d'affligeant. Les Juifs y mettent bien de la cérémonie ; tantôt c'est de haut en

Vig.  
Marv.

T. II.  
P. 58.

---

(a) On a vainement tenté à Londres d'imiter la beauté de l'écarlate des Gobelins, cette entreprise n'a jamais réussi.

Vig.  
Marv.

bas , & tantôt de bas en haut. La déchirure doit-être de la longueur d'une palme. Quand elle se fait dans la perte des parens , elle ne se recout point ; mais dans la perte des autres personnes , elle se recout au bout de trente jours. C'est suivant cette pratique que Salomon a dit qu'il y a un temps de déchirer , & un temps de recoudre , c'est-à-dire , un temps de s'affliger & un temps de se consoler. Sur quoi l'on peut remarquer que la plupart des façons de parler de l'Ecriture , qui nous paroissent extraordinaires , sont fondées sur quelqu'ancienne coutume du peuple Juif.

p. 142. Il y a un témoignage dans la Chronique d'Hipolite de Thebes , que la Sainte Vierge enfanta à l'âge de seize ans ; qu'elle vecut onze ans depuis la mort de JESUS-CHRIST , & que Saint Jean l'Evangéliste vécut 90 ans après la mort du Sauveur.

p. 387. Les Romains faisoient profession de se rendre des devoirs & des civilités les uns aux autres , en de certaines occasions & à certains jours de l'année. Il y avoit chez eux *Officium togæ puræ* ;

c'est-à-dire , que quand les jeunes gens prenoient la robe virile , les parens & les amis , leur faisoient cortège dans la place publique , au Capitole. Vig.  
Marv.

*Officium barbæ positiæ.* Le jour que les jeunes Romains se faisoient raser pour la première fois , étoit un jour solennel & de réjouissance ; & en ce jour , les conviés se faisoient des présens les uns aux autres.

*Officium recitationis.* Ce devoir se rendoit aux amis , quand ils récitoient les ouvrages de leur composition.

*Officium Declamationis.* Par honneur on alloit écouter les Déclamations des Rhéteurs illustres. Ces Déclamations se faisoient dans les écoles , & les Empereurs ne dédaignoient pas d'y assister. Les Italiens aujourd'hui , suivant l'exemple de leurs ancêtres , se plaisent à ces Déclamations publiques. Notre Muret a long-temps déclamé ses élégantes Oraisons , à Rome , à Venise , &c.

*Officium Sponsaliorum.* Les Romains invitoient leurs parens , leurs amis , & leurs voisins à leurs nœces , & ceux-ci qui tenoient cette civilité à honneur , signoient au contrat , & faisoient des

Vig. acclamations, (a) ou des souhaits,  
 Marv. pour la prospérité du mariage.

*Officium Nominalium.* C'étoit encore un devoir que les Romains rendoient à leurs amis, d'aller chez eux, lorsqu'ils donnoient le nom à leurs enfans. Ce qui se faisoit quelques jours après leur naissance. On en donnoit trois aux citoyens, mais on n'en donnoit qu'un seul aux esclaves. On renouvelloit cette fête tous les ans, & c'est ce que les Auteurs latins appellent *dare natalitia officium agnoscendorum liberorum*. Quand il naissoit un enfant, le Pere le reconnoissoit pour tel, en présence de ses amis, qui tenoient à honneur de servir de témoins en cette occasion, ce qui faisoit plaisir aux parens. Les peres qui reconnoissoient leurs enfans, le devoient faire par un acte public

---

(a) Les acclamations sont d'un usage fort ancien, les Romains en accabloient les Empereurs; elles commencerent au théâtre, d'où elles passerent dans les places publiques, & s'introduisirent dans le Sénat. Il en est fait mention dans nos conciles, & dans les sermons des anciens Prédicateurs. Le peuple croyoit leur faire honneur, en les interrompant toutes les fois qu'ils disoient des choses agréables.

qu'ils signoient , coutume dont nous <sup>Vig.</sup> avons retenu quelque chose dans l'église <sup>Marv.</sup> , où l'on enrégistre les noms des Peres , des Meres , & des enfans que l'on baptise.

*Officium Deductionis & Salutationis.* C'étoit là proprement le devoir des clients ; c'est-à-dire , des créatures qui faisoient cortège aux Magistrats , & aux Candidats , dans la poursuite des Magistratures.

*Officium Funeris.* Les amis chez les Romains , se faisoient un devoir d'assister leurs amis à la mort , de leur fermer les yeux , & de leur couvrir le corps.

*Tunc quoque cura fuit partes velare tegendas corporis.*

Corneille Tacite , parlant d'Agricola son gendre , marque comment l'on se comportoit en ces occasions.

Enfin , le dernier devoir qu'ils rendoient à leurs amis défunts , c'étoit de conduire leurs corps au bûcher , d'en recueillir les cendres dans des urnes , & d'enfermer ces urnes avec des lacrymatoires dans leurs sépulcres. Les devoirs qu'on rendoit aux morts , con-

Vig. fisoient à aller prier pour eux sur leurs  
 Marv tombeaux. On y offroit des sacrifices,  
 on y répandoit des liqueurs & des parfums ; persuadez que ces pratiques religieuses , adoucissoient les peines des morts & en abrégéoient la durée.

p. 426. On ne fait point au juste en quel temps on a commencé à se servir de *Bréviaires* dans l'Eglise. Apparamment que ce n'a été que depuis que les Ecclésiastiques , ayant négligé d'assister jour & nuit à l'Office divin , comme leur devoir les y obligeoit , l'Eglise , condescendant à leur infirmité , a changé ce joug en un autre moins pesant , qui consiste à réciter en particulier ce qu'ils étoient tenus de réciter ou de chanter en public ; & parce qu'il étoit impossible de transporter les livres des Offices divins , on s'avisa d'en faire des abrégés ou des *Bréviaires* , qui ne contenoient qu'une partie de ce qui se récitoit dans l'assemblée des fideles.

Le mot de *Bréviaire* ne se trouve point dans les anciens auteurs , ni même dans ceux du moyen âge , qui ont traité de *Divinis Officiis*. Nous avons un livre françois , intitulé l'*Arbre des*

*Batailles* imprimé en 1493, qui est le premier qui ait parlé du Bréviaire. Vig.  
Marv.

Thevenot, auteur d'un petit livre curieux, intitulé l'art de nager, démontré par figures, prétend dans ce livre, que les hommes nageroient naturellement comme tous les animaux, s'ils n'en étoient empêchés par la crainte qui leur grossit le péril; mais l'expérience y est contraire: qu'on jette à la riviere, quelque bête que ce soit, peu de temps après qu'elle est née, elle nage; qu'on y jette un enfant qui n'est point encore susceptible de crainte, il ne nage point, & se noie. La raison de cela est que le corps de l'homme differe beaucoup de celui des bêtes, par sa structure & par sa préfiguration, & ce qui est très-remarquable, par la situation de son centre de gravité. Les hommes ont la tête très-pesante eu égard à tout le reste du corps, parce que leur tête est remplie de beaucoup de cervelle, & qu'elle a beaucoup d'os & de chair, & nulles cavités qui puissent être remplies d'air; de sorte que la tête se plongeant dans l'eau par son propre poids, le nez &

Vig.  
Marv.

les oreilles se remplissent, & le fort emportant le foible, l'homme se noie & se perd. Les bêtes au contraire ayant la tête beaucoup plus légère à proportion que le reste du corps, parce qu'elles n'ont gueres de cervelle & qu'il se trouve des vuides dans leur tête, tiennent aisément le nez à l'air, & respirant sans difficulté, elles ne se noient pas comme l'homme, par des raisons de statique qu'on ne sauroit nier. En effet, l'art de nager qui s'acquiert par l'exercice, consiste principalement à tenir la tête élevée au dessus de l'eau, en sorte que la bouche & les narines étant libres, on en respire aisément; car quant aux pieds & aux mains, il suffit de les remuer, & de s'en servir comme de rames pour conduire le vaisseau.

T. III. Le Lac qui étoit auprès de l'ancienne  
P. 10. Ville d'Albe, avoit quelque chose de bien surprenant. Quoiqu'il eut sa source en lui-même, que ses eaux ne coulassent nulle part d'une maniere sensible, & qu'il fut environné de montagnes, il s'enfloit quelquefois prodigieusement dans le temps même des plus

plus grandes sécheresses , & s'élevoit jusqu'à la cime des montagnes qui lui servoient de barrières , sans aucune apparence ni de vent ni d'agitation. La crue des eaux de ce Lac fut si grande pendant que les Romains assiégeoient Veies , qu'elle fit écrouler une des collines qui l'arrêtoit , & se répandit sur les terres voisines. Les Romains , sur la foi d'un ancien qui étoit sorti de Veies , envoyèrent consulter l'Oracle de Delphes , parce que l'ancien avoit dit , que la destinée de cette Ville étoit attachée à cette inondation. La Prêtresse embarrassée de cette ambassade , répondit au hasard , qu'il falloit , ou faire retourner l'eau du Lac dans son lit ordinaire , ou faire des fossés & des tranchées , pour l'empêcher de tomber dans la mer ; ce que les Romains tâcherent d'exécuter du mieux qu'ils purent. (a)

---

(a) Les Romains , mauvais Physiciens , attribuoient ce phénomène à la volonté des Dieux ; mais la cause en est très-naturelle. Il y a plusieurs cantons en Italie qui abondent en soufre & en salpêtre , ces matieres en-

Vig. Les Naturalistes prétendent que les  
 Marv. animaux & les oiseaux sont fort sensi-  
 T. III. bles à la musique ; en voici un exemple.  
 p. 59. Un Capitaine du Régiment de Na-  
 varre , ayant parlé trop librement à  
 M. de Louvois , fut mis à la Bastille.  
 Il pria le Gouverneur de lui permettre  
 de faire venir son luth , pour adoucir ,  
 par l'harmonie de cet instrument , l'en-  
 nui de sa prison ; ce que celui-ci lui  
 accorda. Au bout de quelques jours ,  
 cet Officier jouant de son luth , fut  
 bien étonné de voir sortir des souris  
 de leurs trous , & des araignées des-  
 cendre de leurs toiles , qui vinrent for-  
 mer un cercle à l'entour de lui pour  
 l'entendre. Sa surprise fut si grande la  
 première fois , qu'il en resta sans mou-  
 vement ; de sorte , qu'ayant cessé de  
 jouer , l'assemblée se retira. Comme il  
 avoit quelque aversion pour les arai-  
 gnées , il fut deux jours sans jouer du  
 Luth , dans la crainte d'attirer un au-

---

flammées causent les éruptions du Mont  
 Vésuve & les autres Volcans ; il est vrai-  
 semblable que c'est la même cause qui éleva  
 si prodigieusement les eaux du Lac d'Albe.

ditore qui ne lui plaisoit pas. Néanmoins, ayant vaincu sa répugnance, il recommença son concert, & l'assemblée se trouva beaucoup plus nombreuse que la première fois, & dans la suite du temps, il se trouva autour de lui une centaine d'auditeurs. Comme il n'avoit que trop bien réuffi à attirer la compagnie, il chercha le moyen de pouvoir la congédier quand il voudroit. Il pria pour cela celui qui lui apportoit à manger, de lui donner un chat, qu'il mit dans une cage, & qu'il lâchoit, lorsque ce petit peuple étoit le plus attentif au concert.

Vig.  
Marv.

Lorsque les Romains mangeoient en famille, le mari étoit couché sur un petit lit. Ce lit avoit une espece de matelas, une couverture & un chevet proche le dossier, où s'appuyoit le mari. La femme se tenoit assise au bout d'en bas, aux pieds de son époux : ce ne fut que depuis la corruption des mœurs de la République, que les Dames Romaines prirent la licence de se coucher pendant le repas comme les hommes. La table n'étoit ordinairement couverte que d'un seul plat à la fois. L'eau

p. 77.

Vig. & le vin étoient dans de grands vases  
Marv. d'or ou d'argent, ou de quelque autre  
matiere ; & il y avoit d'autres petits  
vases appellés *Ciathus*, avec lesquels on  
puisoit dans les grands. Le *Ciathe* con-  
tenoit une once & demie de liqueur ,  
ce qui montre que les Romains ne bu-  
voient qu'à petits coups. La vaisselle de  
service étoit rangée dans des buffets  
ouverts pardevant. Les esclaves qui ser-  
voient, avoient la tête nue , & se te-  
noient dans une posture décente & res-  
pectueuse , toujours attentifs au moin-  
dre signe de leur maître.

On servoit indifféremment dans les  
bonnes tables , du poisson & de la vian-  
de, & le repas commençoit par la sa-  
lade & des œufs, après quoi venoient  
les viandes solides, les ragoûts , les  
grillades, le rot, &c. On finissoit par le  
fruit , les confitures & autres friandi-  
ses ; & le proverbe , *ab ovo usque ad  
mala*, vouloit dire depuis le commen-  
cement du repas jusqu'à la fin. La mu-  
sique & la symphonie ne manquoient  
pas dans les grands festins , & ceux qui  
portoient les viandes , étoient ordinai-  
rement accompagnés de la symphonie.

Les jeunes gens qui n'avoient pas encore la robe virile , ne paroissoient pas ordinairement aux festins , où ils y étoient assis sur le bord du lit de leurs plus proches parens. Jamais , dit Suétone , les jeunes Césars , Caius & Lucius ne mangerent à la table d'Auguste , qu'ils ne fussent assis , *in imo loco*.

Vig.  
Marv.

Le lieu où l'on mangeoit étoit ordinairement le vestibule ; mais lorsque le luxe & la corruption des mœurs se furent établis à Rome , on avoit des salons superbes pour les festins. Tout le monde sait que Lucullus en avoit plusieurs qui portoient le nom de quelque Divinité , & ce nom étoit pour le maître d'hôtel , la marque qui désignoit la dépense du repas. Pompée & Ciceron qui crurent surprendre ce voluptueux Romain en lui demandant à souper , & exigeant de lui qu'il ne donnât aucun ordre pour cela , *qu'il me soit du moins permis* , dit-il , *d'avertir le maître d'hôtel dans quel Sallon nous souperons ;* & lui ayant dit en leur présence , qu'on souperoit ce soir-là dans le Sallon d'Apollon , on leur servit le plus splendide

Vig.  
Marv.

repas. (a) Néron enchérissant sur Lucullus, fit bâtir la fameuse maison d'or, pour y faire ses festins, & Héliogabale surpassa encore Néron par la magnificence de ses repas, où l'on voyoit autant de services qu'il y a de lettres à l'alphabet.

La maniere d'être à table ne fut pas toujours uniforme chez les Romains; avant la seconde guerre punique, ils s'asseyoient sur de simples bancs. Scipion l'Africain, ayant apporté de Carthage de petits lits, qu'on appelloit *Punicani*, d'un bois assez commun, fort bas, & couverts de peaux de chevre ou de mouton; les Romains en prirent l'usage, mais ils apprirent bientôt à en faire de plus propres & de plus commodes, & ils porterent, dans la suite la magnificence, jusqu'à en avoir qui étoient garnis d'or & d'argent, & couverts des étoffes les plus précieuses. Chacun de ces lits, pouvoit tenir trois ou quatre personnes, & ils

---

(a) La dépense de chaque repas qui se faisoit dans ce Sallon, revenoit à environ dix mille écus de notre monnoie.

étoient élevés de quatre à cinq pieds. On rangeoit trois de ces lits autour d'une table quarrée, ce qui a fait appeller *Triclinium*, & la table & la salle à manger ; de cette maniere, il restoit toujours un côté vuide, pour la commodité du service.

Quatre choses principales distinguent les grands Peintres, la composition, le dessein, le coloris & l'expression.

Vig.  
Marp.  
  
L'Art.  
&c.  
T. I.  
p. 307.

Quelques-uns ont réussi dans la composition & le dessein, qui n'avoient qu'un coloris médiocre & l'expression foible ; tels ont été François Albane & le Barroche ; d'autres ont eu la composition, le dessein, l'expression, & manquoient du côté du coloris, tel étoit le fameux Charles le Brun ; d'autres enfin portoient la composition au dernier degré, comme le Guerchin, & étoient foibles dans les autres parties ; enfin, quelques-uns comme Rubens, possédoient éminemment la composition, le coloris, l'expression, & laissoient appercevoir une certaine foiblesse dans le dessein.

Pour donner une idée juste des ouvrages des grands Peintres, nous expo-

**L'Art** sons ici une balance raisonnée de leur  
**&c.** composition , de leur dessein , de leur  
coloris , & de leur expression.

On entend par composition cette partie de la Peinture , qui place avec avantage , les objets dont on se sert , pour exprimer son sujet. Les Peintres se servent du terme d'économie , pour marquer l'assemblage de plusieurs parties , dont la justesse & l'accord , doivent produire un bel effet , un ensemble , une harmonie admirable.

L'élégance & la correction du dessein , comprennent les justes mesures , les proportions & les formes , qui conviennent aux objets qui sont imités d'après nature. C'est la circonscription des objets , pour les mesures & les proportions des formes extérieures. C'est une espece de création qui tire du néant les productions de la nature , avec correction , bon goût , élégance , caractère , diversité , expression & perspective.

Le coloris est cette partie de la peinture qui donne aux objets les lumieres , les ombres & les couleurs qui leur conviennent ; qui imite les apparences des

couleurs de tous les objets naturels ; L'Art  
 enfin , qui forme un mélange judicieux &c.  
 des couleurs , pour imiter celle des ob-  
 jets naturels , soit qu'il s'agisse d'imiter  
 la couleur vraie de l'objet , ou la cou-  
 leur réfléchie , ou la couleur de la lu-  
 miere.

On entend par expression , l'art d'ac-  
 compagner ses figures , de la vivacité ,  
 de la justesse , de la délicatesse , & du  
 goût qui convient à chaque partie. Le  
 célèbre Raphaël a excellé en ce genre ;  
 exprimer , c'est en deux mots , repré-  
 senter un objet , selon le caractère de sa  
 nature.

Ces différens degrés de mérite sont  
 compris dans la Balance suivante , de-  
 puis 1 jusqu'à 18. Ainsi , on trouve à  
 l'article de Wandick , que pour la com-  
 position , il est au même point que le  
 Sueur , Teniers , Rimbrandt , le Pri-  
 matice , le Pouffin , Léonard de Vinci ,  
 Jule Romain , les Carraches , pour le  
 dessein , inférieur à eux tous , si on  
 excepte Rimbrandt , égal à Rubens  
 pour le coloris , & aux Carraches pour  
 l'expression.

L'Art  
&c.

<i>Naissance.</i>	LA BALANCE DES PEINTRES <i>Les plus renommés.</i>	<i>Composition.</i>	<i>Dessin.</i>	<i>Coloris.</i>	<i>Expression.</i>
1578	Albane (François) Mort en 1660, âgé de 82 ans.	14	14	10	6
1470	Albert Durer ou Dure. Mort en 1528, âgé de 57 ans.	8	10	10	8
1488	André Delfarte ou Del- farto. Mort en 1530, âgé de 42 ans.	12	16	9	8
1528	Barroche ou Barroccio. Mort en 1612, âgé de 84 ans.	14	15	6	10
1510	Bassan (Jacques) Mort en 1592, âgé de 82 ans.	6	8	17	0
1485	Baptiste ou Fratel Del- piombo, ou Sébastien de Venise. Mort en 1547, âgé de 62 ans.	8	13	16	7
1422	Bellin (Jean) Mort en 1512, âgé de 90 ans.	4	6	14	0
1611	Bourdon (Sébastien) Mort en 1671, âgé de 60 ans.	10	8	8	4

Naissance.	LA BALANCE DES PEINTRES <i>Les plus renommés.</i>	Composition.	Dessin.
1618	Le Brun ( Charles ) Mort en 1690, âgé de 72 ans.	16	16
1531	Calliari ( Annibal ) dit Paul Veronese. Mort en 1588, âgé de 58 ans.	15	10
156, 1545 1560	Les Carra- ches { Annibal 1609. Louis 1618. Augustin 1605.	15	17
1474	Corregio, Antoine Correge. Mort en 1513, âgé de 40 ans.	13	13
1509	Daniel Ricciarelli de Volterre. Mort en 1566, âgé de 57 ans.	12	15
	Diepembeck ( Abra- ham ) Disciple de Rubens.	11	10
1581	Le Dominiquin ou Do- minico Zampieri. Mort en 1641, âgé de 60 ans.	15	17
1478	Giorgion ( le ) Mort en 1511, âgé de 32 ans.	8	9

L'Art  
&c.

Naissance.	LA BALANCE DES PEINTRES <i>Les plus renommés.</i>	Composition.	Dessin.	Coloris.	Expression.
1597	Le Guerchin ou François Barbieri da Cento. Mort en 1667 , âgé de 70 ans.	18	10	10	4
1574	Le Guide (Reni) Mort en 1642 , âgé de 67 ans.	0	13	9	12
1494	Jean de Udiné. Mort en 1564 , âgé de 70 ans.	10	8	16	3
1594	Jacques Jourdans. Mort en 1678 , âgé de 84 ans.	10	8	16	6
1630	Jourdans ( Luc ) Mort en 1703 , âgé de 73 ans.	13	12	9	6
1570	Josephin , ou Joseph d'Arpin. Mort en 1640 , âgé de 70 ans.	10	10	6	2
1492	Jules Romain. Mort en 1546 , âgé de 54 ans.	15	16	4	14
1498	Jean Holbein. Mort en 1554 , âgé de 56 ans.	9	10	16	3
1581	Lanfranc. Mort en 1647 , âgé de 66 ans.	14	13	10	5

Naissance.	LA BALANCE DES PEINTRES <i>Les plus renommés.</i>				Composition.	Dessin.	Coloris.	Expression.
1445	Léonard de Vinci.	Mort en 1520.	15	16	4	14		
		âgé de 75 ans.						
1494	Lucas de Leyden.	Mort en 1533,	8	6	6	4		
		âgé de 39 ans.						
1474	Michel - Ange Buona-	rroti.	8	17	4	8		
		Mort en 1564,						
		âgé de 90 ans.						
	Michel-Ange de Cara-	vage.	6	6	16	0		
		Mort en 1609.						
1528	Le Mutian , ou Jérôme	Mutiano.	6	8	15	4		
		Mort en 1590,						
		âgé de 62 ans.						
1556	Otho Venius , Hollan-	dois.	13	14	10	10		
		Mort en 1634,						
		âgé de 78 ans.						
1548	Palme le vieux(Jacques)	Mort en 1596,	5	6	16	0		
		âgé de 48 ans.						
	Palme le jeune , neveu	du précédent.	12	9	14	6		
		Mort en 1623.						

L'Art.  
&c.

Naissance.	LA BALANCE DES PEINTRES <i>Les plus renommés.</i>	Composition.	Dessin.	Coloris.	Expression.
1504	Le Parmesan ou François Mazzoli. Mort en 1540 , âgé de 36 ans.	10	15	6	6
1488	Jean - François Penni , dit , il Fattore. Mort en 1528 , âgé de 40 ans.	0	15	8	0
1600	Perrin del Vague ou Buonacorsi. Mort en 1647 , âgé de 47 ans.	15	16	7	6
1609	Pierre Beretin de Cortone. Mort en 1669 , âgé de 60 ans.	16	14	12	6
1446	Pierre Perugin. Mort en 1524 , âgé de 78 ans.	4	12	10	4
	Polydore de Caravagio. Mort en 1543.	10	17	0	15
1484	Pordenon ( Licinio de ) ou Jean-Antoine Ragillo. Mort en 1540 , âgé de 56 ans.	8	14	17	5
	Pourbus le fils. Mort en 1622.	4	15	6	6

Naissance.	LA BALANCE DES PEINTRES <i>Les plus renommés.</i>	Composition.	Dessin.	Coloris.	Expression.
1594	Poussin ( Nicolas le ) Mort en 1665 , âgé de 71 ans.	15	17	6	15
1490	Primatice ( François ) dit Boulogne , ou l'Abbé de St. Martin. Mort en 1570 , âgé de 80 ans.	15	14	7	10
1483	Raphael Sanzio d'Urbain. Mort en 1520 , âgé de 37 ans.	17	18	12	18
	Rimbrandt , ou Rem- brandt. Mort en 1668 ,	15	6	17	12
1577	Rubens ( Pierre Paul ) Mort en 1640 , âgé de 63 ans.	18	13	17	17
1510	Salviati ( François ) Mort en 1563 , âgé de 53 ans.	13	15	8	8
1617	Le Sueur ( Eustache ) Mort en 1655 , âgé de 38 ans.	15	15	4	15
	Teniers le vieux. Mort en 1649.	15	12	13	6
	Teste ( Pierre ) Mort en 1648.	11	15	0	6

L'Art  
&c.

Naissance.	LA BALANCE DES PEINTRES <i>Les plus renommés.</i>	Composition.	Dessin.	Coloris.	Expression.
1512	Tintoret , ou Jacques Robusti. Mort en 1594 , âgé de 82 ans.	15	14	16	4
1477	Titien. (le) Mort en 1576 , âgé de 99 ans.	12	15	18	6
1599	Vandeick ( Antoine ) Mort en 1641 , âgé de 42 ans.	15	10	17	13
1556	Venius Otho. Mort en 1634 , âgé de 78 ans.	13	15	12	13
1529	Zuccherò ( Thadée ) Mort en 1566 , âgé de 37 ans.	13	14	10	9
1536	Zuccherò ( Frederic ) Mort en 1602 , âgé de 66 ans.	10	13	8	8

*CATALOGUE des Livres d'Estampes* L'Art  
du Cabinet du Roi. &c.

PREMIER VOLUME.

*Tableaux du Roi.*

- St. Michel*, de Raphaël d'Urbain.  
*Le Déluge*, d'Alexandre Veronese.  
*Rebecca*, Pouffin.  
*Moyse sauvé*, Pouffin.  
*La Manne*, Pouffin.  
*L'Arche dans le Temple de Dagon*,  
 Pouffin.  
*David*, du Dominiquin.  
*Sainte Famille*, de Raphaël.  
*Idem*, du vieux Palme.  
*Jésus dormant*, du Carrache.  
*Les aveugles de Jéricho*, Pouffin.  
*Le Denier de César*, Valentin.  
*La transfiguration*, de Raphaël.  
*Jésus-Christ descendu de la Croix*,  
 du Titien, deux planches.  
*J. C. & les Disciples d'Emmaüs*,  
 Titien.  
*Le Martyre de St. Etienne*, Château.  
*Idem*, Baudet.  
*Séparation de St. Pierre & de St. Paul*,  
 Lanfranc.  
*St. Paul au troisieme Ciel*, Pouffin.

L'Art &c. L'Assomption de la Ste. Vierge, Carache.

St. Mathieu ,	}	Valentin.
St. Marc ,		
St. Luc ,		
St. Jean ,		
Ste. Catherine, d'Alexandre Veronese.		
Idem , du Corregge.		
Ste. Cécile , du Dominiquin.		
St. François , du Guide.		
St. Antoine de Padoue, Vandeyck.		
Hercule tuant l'Hydre, Guide.		
Hercule sur le bucher , Guide.		
Enée & Anchise , du Dominiquain.		
Pyrrhus à la mamelle , Pouffin.		
La Vertu héroïque , du Corregge.		
L'homme sensuel , du Corregge.		
Concert de Musique , du Dominiquin.		

Ces Tableaux ont été gravés par  
Edelinck, Rousselet, Picard, Masson,  
Audran, &c.

## II. VOLUME.

### *Histoire d'Alexandre.*

Passage du Granique.	}	Le Brun.
Bataille d'Arbelles.		
La Famille de Darius.		
Défaite de Porus		
Triomphe d'Alexandre.		

Médaillons antiques , commençant à  
Auguste & finissant aux enfans de Con-  
stantin. Quarante-une planches, N. 1,  
2, 3, &c. Par de la Boissiere.

IV. VOLUME.

*Plans, élévations & vues du Château  
du Louvre & des Thuilleries.*

Plan général du Louvre & des Thuil-  
leries, gravé par Berain.

Fronton du Louvre 1677, Leclerc.

Face principale. Marot,

Plan, élévation de la façade du Lou-  
vre du côté qui regarde la riviere.  
Marot.

Idem. du côté du Louvre, vers la  
riviere.

Vue de la Tour à gauche. Marot.

Six plans & vue des Thuilleries, par  
Sylvestre.

Douze pieces de la Galerie d'Apollon;  
grands, petits Trumeaux & Pla-  
fonds, gravées, la premiere par  
Scotin, onze par Berain.

Portes & dessus des portes des Thuil-  
leries, N. 13-25, gravées par Chau-  
veau.

L'Art. N. 26-29, quatre Lambris, par le  
&c. Moine.

## V. VOLUME.

*Plans, élévations & vues du Château  
de Versailles, gravées par Sylvestre,  
Edelinck, le Pautre, Audran.*

Plan du Château, sans titre.

Idem.

Quatorze pieces, contenant différentes  
vues, par Sylvestre.

Elévations de la façade de l'Orangerie,  
par Nolin.

Faces des Ecuries, par le Pautre.

*Le grand Escalier.*

Le Titre.

Asie.

Europe.

Afrique.

Amérique.

Le milieu, globe chargé de trois Fleurs  
de Lys.

Trepied d'Apollon.

La Franche Comté. Le Brun.

Tableaux de la voûte de la Galerie du  
petit Appartement.

Apollon distribue des récompenses,  
par Mignard.

M E L A N G E S. 165

La Prévoyance avec ses symboles. L'Art.  
La Vigilance, &c. &c.

VI. V O L U M E.

*Grottes , Labyrinthes , Fontaines , &  
Bassins de Versailles.*

Grottes , vingt pieces , la plupart gravées par le Pautre , N. 14. & 15. par Chauveau , 16. 19. & 20. par Edelinck ; N. 17. par Picard , 18. par Baudet.

Labyrinthe quarante-une pieces , par le Clerc.

Fontaines , vingt-une pieces gravées par le Pautre , Simoneau , Sylvestre , Châtillon.

Bassins , sept pieces gravées par le Pautre , la septieme par Lezambert.

VII. V O L U M E.

*Statues du Roi antiques & modernes.*

Latone, Diane, Vénus, l'Air, la Terre, le Printemps , l'Eté , l'Automne , l'Hiver, une fille en Bergere.

Dix pieces gravées par Edelinck.

Trois par Audran.

Six par le Pautre.

Deux par Chauveau.

Quinze par Audran.

Douze par Baudet.

## VIII. VOLUME.

*Thermes, Bustes, Sphinx & Vases du  
Roi à Versailles.*

Neuf Thermes gravés par Lerambert  
& le Pautre.

Trois Bustes antiques, par Mellan.

Trente-un Bustes antiques, par Baudet.

Deux Sphinx & 6 Vases, par Leram-  
bert & le Pautre.

*Cinquante-une pieces.*

## IX. VOLUME.

*Tapisseries du Roi.*

Frontispice commun aux quatre Saisons  
& aux quatre Elémens, par le Clerc.

Frontispice des Elémens. Le Clerc.

Les quatre Elémens.

Frontispice des Devises.

Huit planches à deux Devises chacune.

Frontispice des Saisons.

Les quatre Saisons.

Huit planches des Devises.

Renouvellement d'alliance avec les Suif-  
ses.

Siege de Douay.

Défaite de l'armée Espagnole.

Siege de Tournay en 1667.

MELANGES.

167

X. VOLUME.

L'Art.  
&c.

*Carrousel, Courses de Têtes & de Bagues.*

Le Buste du Roi, la marche des Maréchaux de Camps, &c. n. 1-119.

Le Maréchal de Grammont.

Les Romains.

Les Persans.

Les Turcs.

Les Indiens.

Les Américains.

} Cinq quadrilles,  
onze Devises à chaque.

Comparse des cinq quadrilles.

Course de Tête.

Course de Bague.

XI. VOLUME.

*Fêtes de Versailles.*

N. 1-9. Sujets gravés par Sylvestre.

Six Journées gravées par le Pautre,  
la seconde par Chauveau.

Cinq autres Pieces par le Pautre.

XII. VOLUME.

*Plans, Elévations, Vues, Coupes & Profils des Invalides.*

Vingt-deux pieces gravées par Marot,  
le Pautre, Scotin l'ainé, &c.

L'Art.  
&c.

## XIII. VOLUME.

*Plans , Profils , Elévations & Vues de différentes Maisons Royales.*

Palais Royal , Vincennes , Madrid , St. Germain , Fontainebleau , Monceau , Chambor , Blois , Compiègne ; le tout 26 pieces gravées par la Boissière , Marot , Sylvestre , Brissart , d'Orbay.

## XIV. VOLUME.

*Dessins , Profils & Vues de quelques lieux de remarques , avec divers Plans détachés , des Villes , Citadelles & Châteaux , gravés par Sylvestre , le Pautre & Audran.*

Le Dôme de Sceaux , cinq planches ; &c. en tout quinze pieces.

## XV. VOLUME.

*Plans & Profils , appelés communément les petites Conquêtes , servant à l'histoire de Louis XIV.*

Arc de Triomphe , Porte St. Antoine , &c. quarante pieces gravées par le Clerc , Louis Chatillon , Marot , Jean Dolivart , Colin.

## XVI.

*Vues, Marches, Entrées, Passages & autres sujets, servans à l'histoire de Louis XIV. gravés d'après Vandermeulen.*

Souvent on les relie en deux volumes, alors le premier doit contenir dix-huit pieces, & le second vingt-trois, ensemble quarante-un; le Portrait de Vandermeulen à la tête.

Les pieces de ces recueils les plus rares, sont :

Le Pont-neuf.

Vue de la Ville & Fauxbourg de Salins.

Entrée du Roi dans Dunkerque.

On ajoute un troisieme volume de Vandermeulen, qui sont payfages & morceaux d'étude, au nombre de trente-cinq pieces.

Ces trois recueils différens ont été gravés par Huchtemburgh, Baudoins, Hooge, Bonnart, Genoels, &c. Le Portrait de Vandermeulen est de Wanschuppen.

Tom II.

H

170 MELANGES.

L'Art. . XVII. & XVIII. VOLUMES.  
&c.

*Mémoires pour l'Histoire des Animaux ;  
par Perrault , 1676 , fig. de Seb. le  
Clerc , 2 vol. fol.*

XIX. VOLUME.

*Mémoires pour l'Histoire des Plantes ;  
par Dodart , 1676 , dessinés & gra-  
vés par Robert & de Bosse.*

On a une suite de 280 planches gra-  
vées par les mêmes ; suite qui est très-  
rare.

XX. VOLUME.

*Conquêtes de Louis XIV. en 1672-78 ;  
gravées par le Clerc , Chatillon , d'O-  
livart & Marot. Rare.*

On y joint les Plans & Profils de  
Namur & de Rozes , &c. par le Pau-  
tre.

XXI. VOLUME.

*Portraits de Louis XIV. dans ses diffé-  
rens âges , par Audran.*

XXII. VOLUME.

*Statues & Bustes antiques , par Melan ,  
1679 , soixante-une pieces.*

XXIII. & XXIV. VOLUME.

L'Arr.  
&c. —

*Médailles du Roi , 1702 , par Edelinck,  
1721 , par Audran.*

L'édition de 1702 , avec une préface manuscrite est recherchée des curieux.

XXV. VOLUME.

*Description des Invalides , 1710 , fig.  
de Picard , Audran , Tardieu.*

Dans celle de l'Imprimerie Royale 1683 , il faut examiner si le Plan & la vue intérieure des Invalides avec un Réfectoire , par le Pautre , y sont.

XXVI. VOLUME.

*Recueil des Vues , Plans , &c. du Louvre , des Tuilleries , &c. avec la machine pour les Frontons du Louvre , & l'Arc de triomphe du Roi , par le Clerc.*

Le Plafond des la Gâllerie des Bijoux à Versailles , trois planches gravées par Audran.

Le Val-de-Grace de Mignard , gravé par Audran , six feuilles.

Les sept Sacremens de Pouffin , par Chatillon.

L'Art. Batailles & Triomphes de Constantin ;  
&c. par le Brun, sept feuilles.

Les quatre Payfages, de Pouffin.

La chute des Anges, par le Brun, gravée par Loir.

T. II. Quand l'Archevêque de Bourges  
P. 22. prend possession de son Archevêché, le peuple se jette sur sa Chappe & la met en pieces, chacun s'efforçant d'en avoir quelques morceaux qu'il garde bien précieusement. Autrefois, le Peuple Romain déchiroit aussi par superstition, la Dalmatique dont on avoit couvert le corps du Pape, lorsqu'on le portoit au tombeau, comme si c'eussent été des reliques. C'est apparamment de ces usages, qu'est venu le proverbe, *se battre de la chappe à l'Evêque.*

P. 27. L'abbaye de Notre-Dame de Barbeeu, près de Melun, fut bâtie par le Roi Louis VII. de l'argent que lui valut une pierre précieuse trouvée dans un Barbeau, pris à la pêche. Ce Roi repose dans un tombeau de marbre blanc, qu'Alix sa femme, lui fit élever dans l'Eglise de cette abbaye.

Pog- Varron, dans son poëme des bons  
giana. morceaux, avoit fait l'énumération de  
P. 158.

ceux que les friands de Rome faisoient venir de loin. *Le Paon*, venoit de Samos; *le Francolin*, de Phrygie; *les Grues*, de l'isle de Melos; *le Chevreau*, de l'Epire; *le Thon*, de Calcedoine; *la Lamproye*, d'Espagne; *la Merlue* ou *le Cabilhau*, de quelqu'endroit de la Phrygie; *les Huitres*, de Tarente; *le Petoncle*, de Chio; un autre poisson à coquille nommé *Elops*, de Rhodes; *le Scaricot*, de Cilicie; *les Noisettes*, de quelque isle de la mer Ægée; *la Palme*, d'Egypte; une sorte de *Gland*, d'Ibere.

Le peintre Van-Dyck, fameux par la réputation bien méritée qu'il s'est acquise dans son art, étoit parvenu par la libéralité de plusieurs Princes, & par les sommes considérables qu'il tiroit de ses tableaux, à un degré d'opulence, que ceux qui cultivent la peinture, même avec le plus grand succès, n'ont pas connu: il avoit une troupe de Comédiens, de Musiciens, & un équipage de chasse à lui. Il vivoit en grand Seigneur & se faisoit payer de même. Le Roi d'Angleterre, lui ayant fait demander des cartons de tapisserie, Van-Dyck n'eut

Varil-  
lana.  
p. 158.

Varil-  
lasiana.

pas de honte d'exiger pour cela , trois cent mille écus.

p. 80.

On remarque souvent bien de l'inégalité dans les travaux d'esprit , & principalement dans ceux où il entre de l'enthousiasme, comme dans la peinture, dans la poésie, & dans la musique. Le Carache, disoit, qu'il avoit vu le Tintoret tantôt, égal au Titien, & tantôt bien au dessous du Tintoret. *Ho veduto il Tintoretto hora eguale à Titiano, hora minore del Tintoretto.*

## OBSERVATIONS

### CRITIQUES.

Scal.  
p. 22.

**L** Elivre du Président Briffon, *de Regno Persarum*, ne répond ni à sa dignité ni à la réputation qu'il s'étoit faite ; il semble qu'il n'ait eu d'autre ambition que de faire un gros volume. Il est une preuve de la contradiction de l'esprit humain. Briffon écrivoit du Royaume des Perses, dont la loi la plus exactement observée, étoit la succession à la couronne; dans le temps qu'il se jettoit dans le

parti de la ligue , qui combattoit de tout son pouvoir cette loi de la succession au trône de France ; & qui vouloit ôter la couronne à son Roi légitime. Son livre de *actionibus & formulis* est l'ouvrage d'un compilateur , & respire plutôt le travail que le génie. Scal.

Il y a une faute de ponctuation au commencement de l'Evangile de St. Jean , dans la plupart des livres. On lit ordinairement *omnia per ipsum facta sunt , & sine ipso factum est nihil , quod factum est. In ipso vita erat , &c.* Au lieu qu'il faut lire , & *sine ipso factum est nihil. Quod factum est in ipso , vita erat , &c.* Le sens en est de même bien plus beau & plus clair. Vales. p. 3.

Le mot de *flamen* , employé dans les Hymnes de Santeuil , pour dire le St. Esprit , n'est point à sa place : ce mot dont se servoient les anciens , étoit toujours suivi de *dialis* ou *quirinalis*. *Flamen* ni *flatus* , ne signifient pas ce qu'il veut leur faire signifier , & ne sont pas bons pour exprimer son idée , il devoit se servir du mot *spiritus* , qui est un nom consacré , & qu'on ne doit pas changer. p. 5.

## 176 OBSERVATIONS

Valef. On fait ordinairement deux fautes  
P. 25. de quantité dans cette strophe du *Ve-*  
*xilla Regis*. En la chantant ainsi,

*Beata cuius brachiis*  
*Sæcli pendit pretium,*  
*Statera facta est corporis,*  
*Prædamque tulit tartari.*

Au lieu qu'il faut dire :

*Beata cuius brachiis*  
*Pretium pendit sæcli,*  
*Statera facta est corporis,*  
*Tulitque prædam tartari.*

P. 49. L'Histoire des onze mille Vierges ,  
qu'on regarde avec raison comme apo-  
cryphe , n'a été fondée que sur une er-  
reur. Voici suivant la conjecture du  
savant pere Sirmond , sur quoi est fon-  
dée cette erreur. Ceux qui les premiers  
ont rapporté cette belle Histoire , ayant  
trouvé dans quelques Martyrologes ma-  
nuscrits , SS. *Ursula & undecimillia*  
*V. M.* c'est-à-dire : *Sanctæ Ursula*  
*& undecimilla Virgines Martyres*. Et  
s'imaginèrent qu'*undecimilla* avec l'*V*  
& l'*M* , qui suivent , étoit un abrégé  
pour *undecim millia Virginum Marti-*  
*rum*.

Au livre II. de l'Eneïde, Ascagne Valef. P. 63.  
 paroît un petit enfant que son pere enme-  
 ne par la main ; il devoit avoir alors au  
 moins sept ans pour pouvoir suivre Enée.  
 Et au livre III. Andromaque parlant à  
 Ascagne, en se rappelant Astianax son  
 fils, il atteindroit maintenant comme  
 vous, dit-elle, l'âge de puberté.

*Et nunc æquali tecum pubesceret ævo.*

Ascagne n'étoit donc plus un enfant  
 avant de passer en Afrique. Cependant  
 Virgile ne lui donne encore que sept  
 ans au quatrieme livre, lorsque Didon  
 tient Cupidon qui en a pris la figure sur  
 ses genoux. Quoique dans le même  
 livre, il ne le présente pas seulement  
 comme enfant, mais comme un jeune  
 homme fort & vigoureux, dans une par-  
 tie de chasse, dont il fait la description.

*At puer Ascanius mediis in vallibus acri*

*Gaudet equo, jamque hos cursu, jam præterit  
 illos.*

*Spumantemque dari pecora inter inertia votis*

*Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem.*

Ce sont des choses qui ne s'accor-  
 dent pas, des contradictions qui ne  
 paroissent pas trop faciles à expliquer.

H v

?

Valef. On lit dans la vie d'Auguste de  
 P. 85. Suétone , que ce Prince chassa les  
 Allemands au delà de l'Elbe , *Germanos ultra Albim fluvium summovit*. Flavius Vopiscus écrit aussi de l'Empereur Probus , qu'après avoir taillé en pieces près de 400000 Allemands , il repoussa les débris de ces peuples au delà du Necre & de l'Elbe. *Ultra Nicrum & Albim fluvium* ; mais cela ne paroît pas vraisemblable , les Romains n'ayant jamais occupé ce grand pays entre le Rhin & l'Elbe , & n'en ayant jamais chassé les habitans. Ces deux auteurs ont sans doute voulu dire , que ces Princes avoient défait les peuples d'entre le Rhin & l'Elbe , ou bien *albis* est un nom corrompu dans ces auteurs , & y a été mis à la place du nom de quelqu'autre fleuve plus près du Rhin , car le Necre est près du Rhin , & vient s'y joindre à Heidelberg.

P. 98. Ménage a prétendu que le mot de *Courte-Pointe* , venoit de *contra* & de *punctum* , mais il s'est trompé ; il se dit par corruption de coulte pointe *culcita puncta* , car quoique *culcita* signifie un lit de plume ou un matelat , &

non pas une couverture, il n'a pas Valef.  
laissé de se prendre aussi pour coûte  
pointe ou couverture piquée, à cause  
qu'on les remplit de laine ou de cot-  
ton, à peu près comme les matelas.

Il n'y a pas un Peintre de réputation p. 131.  
ancien ou moderne, qui ait représenté  
J. C. en croix comme il faut; ils se  
sont tous efforcés de lui donner un co-  
loris de chair mourante, sans aucune  
plaie que celle du côté, des pieds &  
des mains. Mais c'est une erreur de  
leur part, car lorsque N. S. fut cruci-  
fié, il venoit d'être cruellement flagellé  
par tout le corps: il est évident que  
quand les Juifs l'attachèrent en croix,  
son corps étoit tout couvert de playes  
& de sang, depuis la tête jusqu'aux  
pieds. C'est donc ainsi qu'il doit être  
représenté tout couvert de blessures,  
& non pas avec une chair pâle & jau-  
nâtre, comme celle d'une personne  
qui meurt dans son lit.

Saint Denis, dont l'Abbaye près de p. 160.  
Paris porte le nom, n'est pas St. De-  
nis l'aréopagite, comme on la cru si  
long-temps mal à propos. Severe Sul-  
pice, contemporain & grand ami de

Valef. St. Martin, Archevêque de Tours, livre II. de son histoire sacrée, remarque que la Religion Chrétienne, vint tard dans les Gaules, & que les premiers Martyrs qu'on y a vu, ont été l'an 17 de Marc-Aurele, c'est-à-dire, l'an 177 de N. S. Ce passage montre déjà que St. Denis, n'est pas l'aréopagite, converti par St. Paul. Grégoire, Archevêque de Tours, nous enseigne au vrai, l'époque de son arrivée, & la fixe sous l'Empire de Dece, l'an de N. S. 250. Voici la traduction littérale de cet endroit. *Sous l'Empire de Dece, dit-il, on envoya dans les Gaules sept personnes qu'on avoit ordonné Evêques, pour la prédication de l'Evangile, comme il paroît par les Actes du Martyre de St. Saturnin. Ils portent que Décius & Gratus, étant Consuls, St. Saturnin, premier Evêque de Toulouse, étoit venu dans cette Ville, que Gratian avoit été dans la Touraine avec la même qualité, Trophime à Arles, Paul à Narbonne, Denis à Paris, Strémonius en Auvergne, Martial en Limousin.*

Le savant pere Sirmond, s'est servi de ces deux passages dans son livre,

intitulé : *de duobus Dionisiis*. Le pere Vales.  
 Petau & le fameux M. de Launoi, se  
 servent de ce passage, & le dernier  
 écrivant sur le même sujet, cite tous  
 les anciens manuscrits de l'Eglise Gal-  
 licane, où les deux Denis sont mis  
 dans le mois d'Octobre, mais en deux  
 différens jours, & y sont distingués par  
 la différence de leurs Sieges & de leurs  
 Martyrs. L'un, c'est l'aréopagite, est  
 qualifié Evêque d'Athenes; & meurt  
 par le feu; l'autre, c'est-à-dire, l'Evê-  
 que de Paris, a la tête tranchée près  
 de la Ville.

Tous les Chrétiens ont cru les deux  
 Denis différens jusqu'au regne de Louis  
 le Debonnaire, que quelques Ambassa-  
 deurs de Constantinople venant en Fran-  
 ce, & sachant que le premier Evêque  
 de Paris s'appelloit Denis, y apporte-  
 rent les livres de St. Denis, prétendu  
 aréopagite, & persuaderent à Hilduin,  
 Abbé de St. Denis, que l'auteur in-  
 connu de ces livres, étoit l'Evêque de  
 Paris, patron de son Abbaye. Ce que  
 celui-ci croyant volontiers, composa un  
 livre intitulé *Areopagitica*, plein de  
 fables, pour prouver que Denis Evê-

**Valef.** que de Paris , étoit l'aréopagite. Hil-  
duin , qui vivoit l'an 840 , a si bien  
persuadé les ignorans & les demi sa-  
vans , que la plupart l'ont suivi dans  
ses reveries & le suivent encore.

Ceux qui soutiennent ce sentiment  
après Hilduin , sont Millet & Menard ,  
deux Bénédictins qui ont embrassé  
le parti de leur Abbé ; Hincmar ,  
Archevêque de Rhims son disciple ;  
Anastase , bibliothécaire son contem-  
porain , & qui lui a survécu , puisqu'il  
vivoit encore en 872 , Méthodius , Pa-  
triarche de Constantinople , qui fut celui  
qui persuada ce sentiment à Hilduin.  
Ils s'appuient encore d'un prétendu Con-  
cile de Paris , tenu selon eux en 824 ,  
sous le Pontificat d'Eugene II. mais ce  
Concile est si peu digne de foi , que  
celui qui l'a fait imprimer à Francfort ,  
en 1596 , n'a pas jugé à propos d'y  
mettre son nom , ni de marquer le lieu  
d'où il l'a tiré : il a été fortement im-  
pugné de faux par le Cardinal Bellar-  
min , & par le savant pere Sirmond.  
Par où l'on peut voir clairement , que  
tous ces auteurs Hilduinistes , ne sau-  
roient affoiblir les deux passages de

Sulpice Severe, & de Grégoire de Tours, Valef. auteurs estimés, & qui vivoient l'un plus de 400, l'autre plus de 300 ans avant qu'on eut imaginé que St. Denis Evêque de Paris, étoit St. Denis l'Athénien.

On lit dans la vie d'Othon de Sué- p. 182. tone, qu'il dormit *artissimo somno*; c'est une faute, il faut *altissimo somno*, ainsi, le dit Petrone, *numquam altiore somno ephebus obdormivit.*

Le Cardinal Sirlet, Turnebe, Mur- Men. ret, Taubman, Jules Scaliger, & d'au- T. III. tres savans, ont été fort étonnés que p. 62. Virgile au VI. livre de l'Eneïde, parlant de ce bois de Lauriers où il a placé les Poètes, n'ait fait aucune mention d'Homere. Là dessus on a taxé Virgile d'ingratitude, puisqu'il avoit une si belle occasion de nommer avec éloge, Homere, à qui il avoit tant d'obligation, & l'on s'est étonné qu'il eut mieux aimé faire cet honneur à l'ancien Musée. Mais toutes ces critiques ne doivent leur naissance, qu'au peu d'attention qu'on a fait à l'ordre des temps; Virgile en parlant suit son héros, s'il parle de Musée, c'est qu'il n'a eu dessein

**Men.** de parler que des Poètes, morts avant  
**T. III.** la prise de Troie, il étoit trop judi-  
 cieux pour dire qu'Enée avoit vu parmi  
 eux Homere, né suivant la Chronolo-  
 gie au moins 160 ans après la prise  
 de Troie.

**P. 259.** On a repris avec raison Michel-Ange,  
 d'avoir dans son Tableau du jugement  
 dernier, qu'on voit au Vatican, re-  
 présenté l'enfer sur l'idée qu'en avoient  
 les Payens. Caron y est peint dans sa  
 barque, attendant les ames pour les  
 passer. Le Dante est tombé dans le  
 même ridicule dans son Poème de l'en-  
 fer. C'est ce qu'a fait encore plus mal  
 à propos, le bon homme Nicole Gilles,  
 lorsque dans son histoire de France,  
 qu'il écrivoit sur la fin du quinzieme  
 siecle, il suppose dans les enfers une  
 chaudiere de Vulcain, où les Diables  
 aidés de St. Hilaire, de St. Firmin,  
 & de plusieurs autres Saints, mécon-  
 tens du Roi Dagobert, qui avoit dé-  
 pouillé leurs Eglises, auroient emporté  
 l'ame de ce Prince, si St. Denis, St.  
 Rustic, St. Eleutere, St. Martin, St.  
 Maurice, & d'autres, en reconnoissance  
 de ses Fondations, n'étoient venus au

secours ; en sorte que les Diables ayant été vigoureusement repoussés , les Anges maîtres du champ de bataille avoient emporté l'ame du Roi en paradis. Aimoïn , moine de St. Germain-des-Prez , avoit débité le même conte dans son histoire de France. Ce qui donna lieu de graver dans ces temps crédules , cette vision sur le tombeau de Dagobert , à St. Denis , telle qu'on l'y voit encore , & que le Cardinal Baronius a cru devoir la rapporter d'après ce monument.

Les Hymnes du fameux Santeuil , p. 404. Chanoine de St. Victor , ont de grandes beautés ; il s'y trouve cependant quelques tâches que nous allons remarquer , pag. 5.

*Tormenta quæ non horruit ?*

Ce point d'interrogation fait un contre sens horrible ; à peu près comme si je disois : ô l'admirable courage de Ste. Barbe ? quelle horreur n'a-t-elle pas eu des tourmens ? Il falloit un point d'admiration après *ô forte pectus Virginis !* & un point simple , après *horruit* , en rapportant *quæ* à *Virginis* , & non pas à *Tormenta*.

Men. *Ibid. Sponso frui*, ici & par-tout ailleurs, il prend dans ses Hymnes, *sponsus & sponsa*, pour *mari & femme*, quoiqu'en bon latin ce ne soit que fiancé & fiancée.

p. 404. *Ibid. Si prole non terras replent.* Il faut, *si prole terras non replent*, comme à la pag. 22.

Pag. 6.

*Vinclis ligant se mutuis*

*His conjuges liberrimi.*

Cet *his*, dans la signification de *per hæc*, fait un fort beau sens à l'égard de la Sainte, parce que le vœu de virginité qui l'engageoit à J. C. ne la rendoit que plus libre, l'affranchissant des liens du siècle, & de la servitude des passions. Mais à l'égard de J. C. de quels liens peut-on dire qu'il s'affranchissoit, en devenant l'époux de Ste. Barbe? Il y a encore un autre inconvénient. C'est que comme *liber metu*, signifie en bon latin, libre de crainte, *his vinculis liberrimi*, peut fort bien signifier de même, *libres de ces liens*: sens qui seroit ici très-faux, puisqu'on ne doit pas supposer que J. C. & ses

épouses, s'engageant d'un lien réciproque, soient en même-temps libres de ces liens. Men. T. III.

*Ibid.*

'p. 405.

*Corpus peribit & suo  
Jam tum fruitur conjuge.*

*Fruitur*, naturellement se rapporte ici à *corpus*, qui bien sûrement néanmoins, au moment qu'il sera mort, ne jouira pas de J. C. On dira que le *fruitur* se rapporte à *Virgo*, mais il faudra pour cela, user d'un bien long circuit.

*Ibid.*

*Ad dulce nomen Barbaræ  
Vanos tremores ponimus.*

Si lorsque nous entendons tonner, le souvenir de nos péchés nous fait craindre la foudre, est-il à propos de dire dans une Hymne sur-tout, que cette crainte est vaine, & que l'invocation de Ste. Barbe nous rassure ? L'opposition de *Barbara* & de *dulce*, a aussi quelque chose de puéril & de froid, quand on fait reflexion que le nom françois de cette Sainte, ne conserve pas la signification du latin.

Men.  
T. III.  
p. 406.

Pag. 10.

*Subtrahens certis tibi lac diebus.*

Quoiqu'on dise soustraire en françois, on ne dit que *subtrahere* en latin. C'est une faute qui est très-grossière, & qui se trouve encore plus bas, pag. 259.

Pag. 11.

*Æstimas auri pretiosa damna.*

On dit *magni vel parvi aliquem æstimare*, mais on ne dit pas, *bonum hunc esse virum æstimo*. Il faut en cet endroit *existimo*; & de même *auri damna existimas pretiosa*. Les exemples d'*æstimo* dans la signification d'*existimo*, tirés de Phedre, d'Hygin, de Macrobe, &c. sont suspects. Le plus sûr est de s'en tenir à la règle de Laurent Valle V. Eleg. 20.

p. 407. *Ibid.*

*Sicque dotatus pudor immolandos  
Servat honnores.*

*Sicque* pour & *sic*, ne se trouve nulle part dans les auteurs classiques: *immolandos honnores*, est une phrase qui ne leur est pas moins inconnue.

*Ibid.*Men.  
T. III.*Sic nos tenebras amare. Equivoque.**Ibid.*

*Sole qui primo reſerata templa  
Primus intrabit , properate ſacra ,  
Cingite mitra.*

On diroit bien *mitra cingere alicujus crines , caput , frontem , tempora* : mais non pas *aliquem mitra cingere*. La mitre n'entoure pas la perſonne, d'ailleurs *cingere* ne ſignifie pas couronner.

Pag. 16.

*Per te , divus amor , frigida peſtora  
Puris ignibus ardeat.*

*Divus amor* , ne peut-être ici excuſé. De la maniere dont la phraſe eſt conçue, il faut ou *dive amor* ou *divum amorem*.

Pag. 25.

p. 408.

*Urgent ecce rhemos gens fera wandali.*

Et pag. 188 , à la fin d'un vers de la même meſure, *præſcitur rhemis*. La première de *rhemi* eſt longue , & le w de *wandali* , étant un caractère barbare, ne doit pas être employé dans des vers latins.

Men.  
T. III.*Ibid.**Intrat templa Nicasius.*

La premiere de *Nicasius* est longue,  
& la seconde est breve.

p. 409. Pag. 27.

*Primusque testis æmulo**Deum fateris funere.*

Cet *æmulo* est d'autant plus hardi,  
qu'il n'est pas fondé sur la ressemblance  
du supplice.

Pag. 31.

*Dic, cum blanda quies lumina clausurit;**Quæ cælestia videris.*

Il faut *clausurat* ou *clauderet*.

Pag. 32.

*Natus jure pari dicere.*

*Dicere* pour *diceris*, quoique latin  
suivant la Grammaire, ne l'est point  
selon l'usage.

*Ibid.**In ferveus olei conjicitur mare.*

*Mare*, dans la signification d'un grand  
bassin, est inconnu aux auteurs Classi-  
ques.

p. 400. Pag. 34.

*Et jugo Christi tibi pœna major**Subdere gentis.*

## CRITIQUES. 191

*Pœna* pour travail, *peine* est un barbarisme, il ne signifie en bon latin, que supplice, punition; ce qui feroit ici un fort mauvais sens. Même faute pag. 63, 99 & 106. Mett. T. III.

*Ibid.*

*Quem fides veri studiosa trinum,  
Credit & unum.*

Cette fin d'Hymne est de Sannazar.

Pag. 36.

p. 411.

*Flexi poplite supplices.*

Il étoit plus naturel de dire *flexo*.

*Ibid.*

*Fuso tinctaque sanguine.*

Au lieu de *fusoque tincta*.

Pag. 45.

*Durant tyranni.*

*Durant* en poésie ne doit jamais être que de deux syllabes.

Pag. 49.

p. 411.

*Prope jam recenti  
numinis ira.*

Il faut *recente*, l'ablatif étant ici absolu.

Pag. 51.

*Astra dum victor reddit.*

On dit à la vérité *patriam, rus, domum*.

## 192 OBSERVATIONS

Men. *mum, villam redire* sans préposition;  
T. III. mais on ne dit pas *redire astra*, pour  
*ad astra*.

p. 412. Pag. 57.

*Gliscit in mentem.*

*Gliscere*, veut dire croître & non pas  
glisser.

Pag. 69.

*Dæmon ut cedat jubet.*

La dernière syllabe de *Dæmon*, qu'on  
fait ici breve, est très-longue.

Pag. 70.

*Fac Chrïste mæstis plangere.*

*Tuos dolores cantibus.*

*Plangere dolores*, n'est pas latin.

p. 413. Pag. 71.

*Qui mucro lactantes necat.*

Il faut *lactentes*.

p. 414. *Ibid.*

*Intras Pharos verax Deus.*

Il falloit *intras Pharon*. Il est neutre.

Pag. 75.

*Vel cujus attactu.*

*Cujus vel attactu*, est bien mieux.

p. 415. Pag. 81.

*Quantis & quibus suspiriis.*

Ce

*Ce quantis & quibus* est bien profaïque & bien froid. Mén.  
T. III.

Pag. 83.

p. 415.

*Prole debetur tibi pro rebelli*

*Subdita proles.*

*Subdita proles* pour *obsequens*, n'est pas latin, il veut dire un enfant supposé.

Pag. 109.

p. 416.

*Assides conviva nobis*

*Ipse tu convivium.*

On ne voit pas trop en quel sens J. C. lorsque nous nous présentons à la Ste. Table, peut être appelé *conviva*.

Pag. 124. *Securis*. Il vient de dire, p. 417.  
*pia colla victor subjicit ensi*. Or, une épée n'est pas un hache, *ensis* & *securis* ne sont pas synonymes..

Pag. 127.

*Quippe sentiret graviora ferro*

*Vulnera Martyr.*

*Graviora ferro* pour *graviora quamquæ* ; *ferrum intulit* est une étrange latinité. Le fer est-il un blessure ?

Pag. 153.

p. 418.

*Ingenito patri.*

*Ingenitus* signifie qui est engendré avec nous, mais non pas qui n'est pas en-

# 194 OBSERVATIONS

Men. gendré. Le Jésuite Bencius, qui l'a dit  
T. III. dans ce sens, s'est trompé.

Pag. 159.

*Nil damnas temerè, nil leviter probas,*  
La dernière syllabe de *temerè*, que tous  
les modernes allongent, est breve.

p. 419. Pag. 176.

*Regibus qui dat repetitque regna.*

*Repetit* ne peut régir le même cas que  
*dat*. On dit *dare alicui, repetere ab aliquo.*

p. 420. Pag. 183.

*Lance pendis non severa*

*Luce functi crimina.*

C'est-à-dire que St. Michel, en recon-  
naissance des prières qui lui seront  
adressées, aura de l'indulgence pour  
le pécheur, & ne tiendra pas la ba-  
lance droite.

p. 422. Pag. 198.

*Tres Cælo simul advolant.*

Pour dire *ad Cælum evolant* n'est pas  
latin. *Advolare Cælo*, signifie plutôt  
descendre du Ciel en volant, que vo-  
ler au Ciel.

Pag. 203.

*Si non vincula gravant mantis.*

Il faut *gravent*.

Pag. 218.

*Mediâque Christus*

*Obtulit sese tunicâ micantem.*

*Mediâ tunicâ*, pour *dimidiâ*, est une grande impropriété.

MEN.  
T. III.  
p. 424

Pag. 230.

*Flammis ahenò fervido*

*Pudica Virgo mergitur.*

On croiroit sur la description du Poëte, que Ste. Cécile auroit été plongée dans une chaudiere d'eau bouillante. Cependant il est reconnu, que son supplice fut d'être enfermée dans une étuve, pour y être étouffée de la vapeur seule.

p. 426.

Pag. 232.

*Divis invidiam facis.*

Il a voulu dire que ce Saint rendroit les autres jaloux. Expression qui supposé qu'elle fut latine, ne seroit nullement orthodoxe. Les Saints contents de leur état, ne sont occupés qu'à benir Dieu. Mais *invidiam facere alicui*, ne signifie pas le rendre jaloux, c'est l'exposer à la haine publique, le rendre odieux.

p. 427.

Pag. 240.

*Apperta non euntibus.*

*Addent moras pericula.*

I ij

## 196 OBSERVATIONS

Mén. T. III. Le Poëte dit ici le contraire de ce qu'il veut dire, car il semble qu'il veuille faire entendre que la vue des dangers arrêtera les Apôtres; il devoit ranger sa phrase de cette maniere.

*Aperta non addent moras  
Euntibus pericula.*

p. 429. Page. 256.

*A quo magnanimæ prælia sustinent.  
Spreto funere Virgines.*

On demande si cet *à quo* pour *cujus*, *ope* ou *per quem*, est latin.

p. 508. La traduction de Plutarque par Amiot, quoique fort estimée dans son temps, & fort estimable à beaucoup d'égards, est bien défectueuse, soit par l'impropriété du langage, soit parce que le traducteur ajoute souvent au texte, soit enfin par les contre-sens qu'il donne à sa version. Meziriac, un des premiers Académiciens de l'Académie Française, prétendoit avoir remarqué plus de 2000 passages dans le Plutarque François, où le sens de l'auteur n'est pas seulement mal rendu, mais encore perverti. Il abonde en synonymes sans nécessité, comme *la haine & la malveillance*,

*l'heur & la prospérité, serf & esclave, dommageable & nuisible, regir & gou-* Men.  
T. III:

*verner* ; & joint ainsi plusieurs mots qui ont une même signification , dont un seul suffiroit pour exprimer parfaitement le Grec. Lorsque Plutarque dit , qu'Androgeos étoit fils de Minos, Amiot ajoute qu'il étoit fils *ainé* de Minos. C'est une imprudence de sa part pour ne rien dire de plus , car il l'a avancé sans en être assuré, & il y a de l'apparence qu'il n'étoit que le cadet, si nous ajoutons foi aux plus célèbres auteurs de l'antiquité. De même quand Plutarque décrivant la bataille de Munda, dit, que le jeune Pompée se sauva, mais que la tête de l'ainé fut apportée à César quelques jours après : Amiot ne se contente pas de dire, avec son auteur, que le jeune Pompée se sauva, mais il ajoute *de la bataille* ; d'où il faudroit conclure, que le jeune Pompée étoit en ce combat, ce qui est faux. Il étoit à Cordoue, d'où il se sauva, à la première nouvelle qu'il reçut de la victoire de César.

En un autre endroit où Plutarque représente la magnanimité de Themis-

Men. tocle, qui rencontrant sur le rivage de  
T. III. la mer, un corps mort chargé de carcans & de chaînes d'or, ne voulut pas les prendre, mais avertit un de ses amis qui le suivoit de le faire, parce, dit-il, que tu n'es pas Thémistocle; & voulant désigner le temps à peu près, dit, que ce fut après la bataille. Amiot ajoute hardiment *de Marathon*, ne prenant pas garde que son auteur même le dément, en disant ailleurs fort clairement, que ce fut après la bataille de Salamine.

Amiot ne se contente pas souvent d'y ajouter ainsi un mot, il lui prête des périodes, des lignes entières. On pourra remarquer une bonne partie de ses additions, si l'on tient pour règle générale, que presque par-tout où l'on rencontre dans Amiot un c'est-à-dire, ou comme qui diroit, ou quelque phrase semblable, c'est une glose du traducteur, dont il n'y a nul vestige dans le Grec.

Si Plutarque parle du Zéphyr, Amiot ajoute *qui est le vent du ponent*; s'il fait mention de Plutus, Amiot y joint la glose *de Dieu des richesses*; parle-t-

il du Trident, Amiot fait remarquer que <sup>Men.</sup> c'est une fourche à trois fourchons, T. III.  
l'enseigne de Neptune.

Les notes d'Amiot, ou pour mieux dire la glose qu'il met dans le texte, n'est pas seulement inutile, elle est quelquefois fautive, comme quand Plutarque parle d'une fête des Athéniens, qui s'appelloit *Choïs*, Amiot ajoute, *c'est-à-dire, la fête des morts, où l'on fait des effusions & des sacrifices pour les Trépassés*: ce qui n'est point; cette fête ne se faisant point en mémoire des morts, mais pour un sujet bien différent.

Lorsque Plutarque raconte que Crassus, qui étoit compagnon de Scipion l'Africain, demeura en Italie, parce qu'il étoit souverain Pontife, Amiot, qui veut enchérir mal à propos sur son auteur ajoute: *qui par la foi de leur religion est contraint de demeurer en la Ville.*

Les contre-sens qu'Amiot fait dans sa version, ne sont pas moins fréquens que les fausses additions qu'il y met; on se contentera d'en rapporter quelques exemples. Quand Plutarque, parlant de la Bataille du Granique, dit, que Par-

Men. menion, n'étoit pas d'avis qu'on donna  
T. III. bataille, parce qu'il étoit trop tard;  
Amiot prenant le matin pour le soir,  
traduit, *à cause qu'il étoit déjà jour,*

De même lorsque Plutarque rapporte cette sentence d'Héraclite: *si le Soleil n'étoit point, certes il seroit nuit.* Amiot qui ne voit pas une vérité si manifeste, tourne, *si le Soleil n'étoit, la nuit ne seroit point*: donnant hardiment un démenti à son auteur.

Il n'altère pas moins le sens lorsqu'il change la liaison, mettant par exemple une conjonctive au lieu d'une causative. Car alors il semble que le discours soit interrompu, & que l'auteur raisonne mal; comme quand Plutarque raconte que Thésée institua la fête qui s'appelle *Oschophoria*, il rend raison de ce qu'il dit, se servant de la causative, ajoutant: *car on dit qu'il ne mena pas toutes les filles, &c.* Au lieu qu'Amiot recommence une autre période en cette sorte: *on dit davantage, qu'il ne mena pas toutes les filles, &c.* & par là, renverse tout le raisonnement de Plutarque.

Enfin, Amiot se mêle souvent de de corriger le texte Grec mal à propos,

ce qui lui fait faire les plus lourdes fautes, & quelquefois il fuit le texte corrompu dans bien des passages, dont la correction étoit facile pour un homme familiarisé avec la lecture des bons livres : ainsi, il met *hecateus abaritain*, pour *abdéritain*. Phantias, *Ephésien* au lieu d'*Erésien*. Le divin *Thémisteas*, au lieu de *Mégistias*. *Philodemus* le Phocien, au lieu de *Philomelus*. Le Vin de *Calydoine*, au lieu du Vin *Chalybonien*. La riviere de *Pindarus*, au lieu de *Pinarus*, & la Ville de *Thapsaque*, au lieu de *Thapsus*, &c.

On pourroit faire un juste volume des endroits que Moliere a imités, soit des anciens soit des modernes, en voici quelques exemples.

Terent. Adelph. Act. 4. Sc. 7. V. 21.  
*Ita vita est hominum, quasi cum ludas tesseriis*  
*Si illud, quod maxime opus est jactu, non cadit,*  
*Illud quod cecidit forte, id arte ut corrigas.*

Moliere Scene 8. du 4. Acte de l'Ecole des femmes.

Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dez,

Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,

## 202 OBSERVATIONS.

Men. Il faut jouer d'adresse, & d'un ame réduite;  
T<sup>r</sup> IV. Corriger le hazard par la bonne conduite.

Lucret. L. 4. V. 1146.

*Nam hoc faciunt homines plerumque cupi-  
dine caci,*

*Et tribuant ea quæ non sunt his commoda verè.  
Multi modis igitur pravas turpes quæ videmus  
Esse in deliciis, sommoque in honore vigere,  
Atque alios alii irrident, veneremque suadent  
Ut placent, quoniam fædo adflētantur amore,  
Nec sua respiciunt miseri mala maxima sæpè.*

*Nigra, melichrus est, immunda & fætida,  
acosmos.*

*Cæsia, Palladion: nervosa & lignea, Dorcas  
Parvula pumilio; Chariton mia, tota merum sat.  
Magna atque immanis: cataplexis, plena quæ  
honoris.*

*Balba loqui non quit; tranfixi: muta, pu-  
dens est.*

*At flagrans, odiosa, loquacula; lampadion fit.  
Ischnon cromonium tunc fit, cum vivere non quit  
Præ macie. Rhadine vero est, jam mortua tussi.  
At gemina & mamosa, ceres est ipsa ab iaccho.  
Simula, Silena ac satura. Labiosa philema.  
Moliere, Scene 4. du 2. Act. du Mi-  
fanthrope.*

L'amour pour l'ordinaire est peu fait à ces loix,  
Et l'on voit les amans vanter toujours leur  
choix.

Jamais leur passion n'y voit rien de blamable, Men.  
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable. T. IV.

Ils comptent les défauts pour des perfections,  
Et savent y donner de favorables noms.

La pâle, est aux jasmins en blancheur com-  
parable ;

La noire à faire peur, une brune adorable.

La maigre, a de la taille & de la liberté,

La grasse, est dans son port pleine de ma-  
jesté.

La mal-propre sur soi, de peu d'attraits  
chargée,

Est mise sous le nom de beauté négligée,

La géante, paroît une déesse aux yeux,

La naine, un abrégé des merveilles des  
Cieux.

L'orgueilleuse, a le cœur digne d'une cou-  
ronne.

La fourbe a de l'esprit, la sotte est toute  
bonne,

La trop grande parleuse, est d'agréable hu-  
meur,

Et la muette garde une honnête pudeur.

C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est  
extrême,

Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il  
aime.

L'Ariosto né suppositi, Atto. 1. Sc. 2.

P A S I F I L O.

Non fete voi giovane ?

Men. CLEANDRO.  
T. IV. Sonne cinquanta anni.

PASIFILO.

Piu di dodici dice di manco.

CLEANDRO.

Che di manco dodici di tu?

PASIFILO.

Che vi estimavo più di dodici anni di manco.  
Non mostrate à l'aria passar trenta sette anni.

CLEANDRO.

Sono al termine pùr ch'io ti dico.

PASIFILO.

La vostra habitudine , e tal que voi passerete  
Il centesimo. Mostrate mî la man.

CLEANDRO.

Sei tù, Pasifilo , buon chiromante ?

PASIFILO.

Io ci hò pùr qualche pratica deh lasciatemi  
Un pò vedervela.

CLEANDRO.

Eccola.

PASIFILO.

O che bella, che lunga, e netta linea!  
Non vidi mai la miglior.

Moliere , Act. 2. Scene 5. de l'Avare.

FROSINE.

Comment ? vous n'avez de votre vie  
été si jeune que vous êtes , & je vois

des gens de vingt-cinq ans, qui sont <sup>Mén.</sup>  
plus vieux que vous. T. IV.

H A R P A G O N.

Cependant, Frofine, j'en ai soixante bien comptés.

F R O S I N E.

Eh bien, qu'est-ce que cela, soixante ans? voilà bien de quoi, c'est la fleur de l'âge cela, & vous entrez dans la belle saison de l'homme.

H A R P A G O N.

Il est vrai, mais vingt années de moins ne me feroient pas de mal je crois.

F R O S I N E.

Vous mocquez-vous? vous n'avez pas besoin de cela, & vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

H A R P A G O N.

Tu le crois?

F R O S I N E.

Affurément, vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. O que voilà bien entre vos deux yeux un signe de longue vie!

Tu te connois à cela ?

FROSINE.

Sans doute. Montrez moi votre main.  
Ah mon Dieu , quelle ligne de vie !

Rabelais , L. 3. C. 39.

Et te dis Dandin mon joli fils ; que  
par cette méthode , je pourrois paix  
mettre ou treves pour le moins , entre  
le grand Roi & les Vénitiens.

Moliere Scene 5. Acte 2. de l'Avare.

FROSINE.

Et je crois si me l'étois mis en  
tête , que je marierois le grand Turc  
avec la République de Venise.

Jean Bouchet , Ep. 4. d'une Fiancée  
à son Fiancé absent.

Et m'est avis , quand j'ois quelque cheval  
Qui marche fier , qui sur les sauts , & rue  
Que c'est le votre ; alors je fors en rue  
Hativement , cuidant que ce soit vous.

Moliere , Scene 2. Acte 1. de l'Ecole  
des femmes.

Elle vous croyoit voir de retour à toute  
heure ,

Et nous n'oyons jamais passer devant chez  
nous

Cheval, âne ou mulet, qu'elle ne prit pour  
vous. Mem.  
T. IV.

Pietro Aretino à Battista Strozzi, Lib.  
1. delle Lettere.

E nuglio per la pelle vostra che si  
dica: qui fuggi il tale, che qui mori  
il cotale.

Moliere, Scene 2. Acte 1. de la Prin-  
cesse d'Elide.

### M O R O N.

Je suis votre valet, j'aime mieux que l'on  
dise,

C'est ici qu'en fuyant, sans se faire prier,  
Moron sauva ses jours des fureurs d'un  
sanglier,

Que si l'on y disoit: voilà l'illustre place,  
Où le brave Moron, d'une héroïque audace,  
Affrontant d'un sanglier l'impétueux effort,  
Par un coup de ses dents, vit terminer son  
sort.

Les fourberies de Scapin, sont une  
imitation & presque une traduction du  
Phormion de Terence. L'avanture de la  
galere turque, est empruntée du Pe-  
dant joué de Cyrano de Bergerac.

La Scene 5. du Mariage forcé, est  
imitée de Rabelais, Liv. 3. C. 34 &  
35.

Men. L'Amphitrion de Moliere, est une  
T. IV. belle copie de celui de Plaute.

Malleville, page 363 de l'édition de  
ses Poësies, *in-4.*<sup>o</sup>

Tu vis dans une inquiétude  
Du parti que tu dois choisir,  
Et la femme, & la solitude,  
Suspendent tous deux ton desir;  
Ainsi l'on voit que ton courage  
Affligé d'un rude combat,  
Est tantôt pour le mariage,  
Et tantôt pour le célibat.

Mais fais-tu ce que tu dois faire  
Pour mettre ton esprit en paix?  
Réfous-toi d'imiter ton pere,  
Tu ne te mariras jamais.

Moliere, Scene 8. du Mariage forcé.

### S G A N A R E L L E.

C'est que je ne me sens point propre  
pour le mariage, & que je veux imi-  
ter mon pere & tous ceux de ma race,  
qui ne se sont jamais voulu marier.

P. 173. Ménage, dit, dans le second tome  
de son *Menagiana*, que le Diction-  
naire de Rimes de Mrs. Fremont &  
Richelet, imprimé à Geneve, ne vau

rien , mais il se trompe ; les éditions de Geneve sont d'un autre Dictionnaire de Rimes attribué à un de la Noue , fils de la Noue, surnommé bras de fer. Il parut pour la premiere fois en 1596 , & fut réimprimé à Geneve en 1624. Le livre n'est pas à mépriser , on y trouve de bonnes remarques pour la prononciation , les origines de certains mots , & diverses explications curieuses , qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Jean Lefevre Chanoine de Langres , & Secrétaire du Cardinal de Givri , est le premier qui ait composé un Dictionnaire de Rimes. Il mourut en 1565. Etienne Tabourot revit cet ouvrage , & le fit imprimer à Paris , chez Galiot Dupré , 1572.

Les traductions qu'a fait d'Ablancourt, quoique bonnes & estimées, contiennent cependant bien des choses qu'il auroit pu mieux traduire. Il dit par exemple dans sa traduction de l'Afrique de Marmol : *après avoir ramassé le corps du Général , on en voulut élire un autre en sa place* : il falloit dire , *après avoir emporté le corps , &c.* Les Parisiens disent *ramassez* votre coëffe ou votre chapeau ;

Mon.  
T. IV.

T. II.  
p. 347.

Men. mais à la Cour on dit, *amassez*, &c. Il  
 T. II. dit dans un autre endroit de la même  
 histoire : *il y a grand nombre de gros  
 & menu bétail*. Il y a deux fautes con-  
 sidérables dans ce peu de mots. La pre-  
 miere est que *grand nombre*, ne se  
 peut dire que d'un plurier ; car on dit ,  
*grand nombre d'écus ou de pistoles* , mais  
 on ne peut pas dire *grand nombre d'or &  
 d'argent*. La seconde est qu'il falloit répé-  
 ter l'article *de* , & dire *beaucoup de gros  
 & de menu bétail*. Il dit encore : *ils sont  
 riches en gros & menu bétail*. Il faut  
 dire , *en gros & en menu bétail* ; à  
 peine d'un barbarisme , &c.

T. I. Aristote , ou celui qui est l'auteur des  
 P. 300. problêmes , y dit une chose ridicule ,  
 que la raison pourquoi on éternue deux  
 fois de suite , c'est que nous avons deux  
 narines. Cela paroît aussi mal imaginé ,  
 que lorsqu'il prend des comètes pour des  
 exhalaisons.

Du- Baile a fait deux fautes à l'article de  
 eariana *Caniceus* de son Dictionnaire critique ;  
 T. I. c'est *Caviceus* qu'il devoit dire , & non  
 P. 106. pas *Caniceus* , sur la foi de son édition  
 d'*Agrippa* , chap. 64. de *vanitate scien-  
 tiarum* , car dans les bonnes éditions

de ce traité d'*Agrippa*, particulièrement dans celle de 1531, on lit *Caviceus*. En second lieu, Baile suppose que le livre attribué là par *Agrippa* à *Caviceus*, soit un livre d'amour, au lieu que c'est un roman en trois livres, intitulé, *il peregrino*, imprimé in-8.<sup>o</sup> à Venise en 1526. Duo.  
T. I.

Il échappe souvent des fautes à l'attention des plus grands hommes. Virgile est tombé dans une erreur grossière, lorsqu'il a comparé Orphée pleurant sa chère Eurydice, avec le Rossignol qui regrette la perte de ses petits. Huetiana.  
p. 108

*Qualis populea Mærens Philomela sub umbra ,  
Amiffos quæritur fetus : quos durus Arator  
Observans nido implumes detraxit. At illa  
Flet noctem , ramoque sedens miserabile carmen,  
Integrat & mestis late loca questibus implet.*

Il fait d'abord chanter le Rossignol à l'ombre d'un peuplier, *Populea mærens Philomela sub umbra*; & incontinent après ce chant, est un chant nocturne, *flet noctem*. Comment peuvent se rencontrer ensemble, la nuit & l'ombre du peuplier. Au surplus, le rossignol cesse de chanter quand il a fait ses petits.

Hueti.

P. 121.

La somme de Saint Thomas est un abrégé de sa théologie, disposée selon l'ordre de l'école, c'est-à-dire, selon l'ordre qui en peut faciliter l'étude & la connoissance aux jeunes gens. Cela étant ainsi, on ne sauroit assez s'étonner de n'y pas trouver le premier principe de la méthode philosophique, qui consiste dans la division & la définition. Il jette d'abord l'esprit de son lecteur, sans aucune préparation, au milieu des questions les plus épineuses, & sans rendre aucune raison du tissu de son ouvrage.

P. 142.

Il est étonnant que dans cette fureur de critique, qui a possédé les gens de lettres pendant plus de deux siècles, on ne se soit pas apperçu de deux passages de Virgile, véritablement corrompus. Virgile, dans le premier livre de l'Énéide, vers 321, parlant de l'Amazone Harpalice, Thracienne, & voulant louer son extrême vitesse, dit qu'elle alloit plus vite que l'Hebre : *volucrumque fugâ prævertitur Hebrum*. Est-ce une grande merveille que de devancer à la course, une rivière, qui d'ailleurs n'est pas louée pour sa rapidité ? Comment n'a-t-on point vu que

Virgile avoit sans doute écrit : *volu-* Hueti.

*cremque fuga prævertitur Eurum.* Pour dire qu'elle alloit plus vîte que le vent. L'autre passage, dont la corruption n'est pas moins évidente, est au vers 347 du même livre : *huic conjux Sichæus erat ditissimus agri Phænicum.* Mais on voit par l'histoire de Didon rapportée dans Virgile, qu'elle n'avoit fui de Tyr, que parce que Pigmalion, son frere, avoit fait tuer son mari pour avoir son or : *auri cæcus amore clam ferro incautum superat.* Et qu'elle avoit enlevé cet or enfoui, avec les trésors de Pigmalion. Ce fut l'or qui causa toutes ses révolutions, & l'on peut voir qu'il ne s'agit nullement dans ce passage, de terres que Sichée eut possédées. Il ne faut donc pas douter que Virgile ait écrit : *huic conjux Sichæus erat ditissimus auri Phænicum,* & non pas *ditissimus agri*, comme portent tous les livres imprimés. Cette correction est d'autant plus recevable, qu'il ne s'agit que du changement d'une seule lettre.

Les ouvrages de Port Royal, si l'on Lon-  
excepte les Lettres Provinciales, ne sont guerua-  
pas correctement écrits. M. Arnaud na.  
p. 4.

**Long.** écrivoit par bonds & par sauts. Quelquefois M. Nicole embarrasse sa phrase. M. de Sacy aime à fabriquer des mots nouveaux. Si les derniers ouvrages de M. Arnaud sont mieux écrits , & principalement ce qu'il a fait contre le pere Mallebranche, sa passion pour la Méta-physique peut bien y avoir contribué.

**p. 28.** Jusqu'au treizieme siecle, Mariana ne conte que des fables , & ne fait pas distinguer la Chevalerie de l'Histoire. Il ignoroit encore que la maison de Portugal descend de celle de France, quoique Mrs. de Ste. Marthe & plusieurs de nos Auteurs l'eussent déjà imprimé & prouvé. Il est bon pour la latinité dont on voit qu'il est fort jaloux, mais pour tout ce qui a précédé Alphonse l'astrologue, c'est un ignorant.

**p. 125.** L'*Exultet* qu'on chante le Samedi Saint, est aussi mal fait pour les paroles, que magnifique pour le chant. C'est une production du neuvieme siecle, aussi-bien que le Cierge Pascal. Aussi les Grecs n'ont-ils ni l'un ni l'autre. Qui avoit jamais pu imaginer avant cet auteur, que la nuit de la Résur-

rection avoit été prédite par ces paroles : *nox sicut dies illuminabitur ; & nox illuminatio mea in deliciis meis.* Long.  
C'étoit bien autre chose avant qu'on en eut retranché il y a 400 ans, un grand morceau qui étoit tiré mot à mot du quatrieme livre des Géorgiques de Virgile & de Pline ; on le voit encore dans les anciens livres d'Eglise , dans Mabillon , Mainard , &c.

Dans l'édition de la maison de France p. 166.  
ce, des Ste. Marthe, il y a une omission de Libraire qu'il faut redresser : car , au lieu de dire qu'Henri I. Comte de Portugal , étoit fils du fils de Robert I. Duc de Bourgogne, il y a *étoit fils de Robert I.* Les deux mots *du fils* étant omis.

Quand l'Abbé Fleury se mit à écrire p. 253.  
l'histoire Ecclésiastique , il n'en avoit jamais fait aucune étude, non plus que de Chronologie & de Critique : aussi n'est-il que le copiste de Baronius & des Conciles du pere Labbe : il étudioit au jour la journée ; & quand il écrivoit l'histoire d'une année , il ignoroit ce qui s'étoit passé l'année suivante. Il en étoit au dernier volume de

**Long.** *Baronius*, que des quatre volumes du pere *Pagi*, il ne connoissoit que le premier. Aussi son histoire est quelquefois décharnée, & il lui manque bien des choses. Au reste, c'étoit un homme qui avoit un grand sens, mais qui ne connoissoit pas assez toute l'étendue de son entreprise; ses discours seuls, valent son histoire.

**Che-**  
**wæana**  
**T. II.**  
**p. 119.** *Tite-Live*, partial pour les Romains, & ennemi des Gaulois, écrit que les Gaulois *Sennonois*, après avoir battu l'armée de 40000 hommes de pied, que commandoient les trois *Fabiens*, fils de *Marcus Fabius Ambustus*, au passage de la petite Riviere d'*Allia*, présentement *Rio del Mosso* dans l'Etrurie, allerent à Rome, dont ils trouverent les portes ouvertes; qu'ils y tuerent les Sénateurs; qu'ils mirent le feu dans toute la ville, & n'épargnerent ni Palais ni Temple. Il ne restoit plus que le Capitole, qu'ils assiègerent sept mois entiers, & les Romains qui étoient dedans, qui manquoient de vivres, furent contraints de capituler, & de leur faire peser mille livres d'or, pour les obliger de lever le siege. Dans le même-temps, *Furius Camillus*

*millus* exilé à Ardée, élu Dictateur, arrive; fait remporter l'or qui étoit déjà dans une balance, combat les Gaulois dans les ruines des maisons & dans les rues, force Brennus de se retirer & d'aller camper à trois lieues de Rome. Chev:

Camille marche le lendemain contre les Gaulois, les surprend, les taille en pieces, & à peine un seul se peut-il sauver de cette défaite.

Pultarque, dans la vie de Camille, n'a pas manqué de le copier; & cette action seroit admirable, si elle étoit vraie. Mais Polibe, dont Tite-Live a transcrit souvent des pages entieres, sans le nommer, témoigne dans son second livre, que les Gaulois se saisirent de toutes les richesses des Romains, qu'ils furent maîtres sept mois de leur ville; & retournerent dans leur pays, sans avoir couru aucun danger, & sans avoir fait aucune perte.

Justin, l'abbreviateur de Trogue Pompée, dans son vingt-huitieme livre, fait dire aux envoyés d'Etolie, que les Romains avoient racheté par or leur ville, qu'ils n'avoient pu défendre par leurs armes.

Vig.  
 Marv.  
 T. I.  
 p. 210.

Il ne faut point se fier à la plupart de nos anciens Chroniqueurs. Ces bonnes gens mettoient sans nul examen, des événemens miraculeux dans leurs annales. Une ancienne Chronique de Tours raconte comme un fait constant, que lorsqu'on déposa le corps de l'Abbesse Héloïse dans le tombeau de son mari Pierre Abaillard, décédé il y avoit déjà vingt ans ; ce fidele époux leva les bras, les étendit, & embrassa étroitement sa chere épouse. Il est vraisemblable que cette histoire est faite à plaisir, pour faire valoir l'amour de ces deux célèbres amans, ou pour réparer en quelque sorte aux yeux de la postérité par ce miracle, ce qu'il y avoit eu de foible dans leur premiere conduite. On ne s'en étonne pas. Mais ce qui surprend, c'est qu'un historien comme André Duchesne, dans ses notes sur les Lettres d'Abaillard & d'Héloïse, veuille faire passer une fable aussi absurde pour une histoire bien avérée, & qu'il prenne soin de l'appuyer par d'autres exemples de même poids.

T. II.  
 p. 227.

Un savant ; nommé Georges Vice-  
 lius, a fait une plaisante méprise ; il a

débité comme un ouvrage de Plutarque, la vie de Charlemagne, écrite par Donat Acciaïoli, pance, qu'on la trouve quelquefois jointe à celle de Plutarque du même auteur. Vig.  
Marv.  
T. II.

Palavirin, dans son histoire du Concile de Trêves, pour faire honneur à M. de St. Gelais Lansac, Ambassadeur de Charles IX. au Concile, lui donne le colier de l'Ordre du St. Esprit, qui n'a été institué qu'en 1579, par Henri III. p. 229.

Il n'y a guere de gens plus sujets à faire des bévues que les Géographes. Le pere Labbe en est un bon témoin dans son *Pharus Gallia antiquæ*. Il prend bennement la Tarentaise pour une ville; cependant, tout le monde sait que la Tarentaise est une grande vallée en Savoye, & que sa principale ville est Montiers. Il transplante Montelimart des bords du Robion, & le place adroitement sur le Rhône. Il met aussi Sens sur Yonne, en Bourgogne, tandis que Sens est Champagne. p. 231.

Quinte-Curce, historien poli, a fait des fautes grossieres contre la Géographie; il prend l'Arabie heureuse, pour

Vig. l'Arabie déserte. Il fait passer les fleu-  
 Marv. ves du Tigre & de l'Euphrate par la  
 T. II. Médie, où ils n'ont jamais passé. Il  
 confond le pont Euxin avec la mer  
 Caspienne, & distingue la mer Cas-  
 pienne d'avec la mer d'Hircanie, com-  
 me si c'étoient deux mers différentes.

Varrillas, apportant un fait arrivé en  
 1490, appelle le corps Helvétique les  
 treize Cantons. Cependant, les Cantons  
 Suisses n'ont été au nombre de treize,  
 que long-temps après.

p. 234. Henri VIII. Roi d'Angleterre, ayant  
 envoyé huit Dogues à François I. lui  
 écrivoit *Mitto tibi octo Molossos*. Un  
 Auteur qui a rapporté ce fait, a cru  
 que c'étoient huit Mulets.

Mr. d'Aquin, Médecin du Roi, dans  
 ses mémoires sur la préparation du Quin-  
 quina, a pris *Mantissa*, qui est le titre de  
 l'Appendix de l'histoire des Plantes de  
 Jonston, pour le nom d'un Auteur si  
 rare, qu'il ne le connoissoit pas.

p. 235. Baronius fait mention dans son Mar-  
 tyrologe au 24 Janvier, d'une Sainte  
 Xinoris, dont Saint Chrysostôme &  
 Saint Jérôme parloient fort avantageu-  
 sement, ne considérant pas que Xino-

ris, n'est pas un nom propre, mais un nom appellatif, qui signifie, *un couple*, *une paire*. En sorte, que la pensée de ces saints Docteurs, est l'un de parler de deux saints Martyrs Juvénin & Maxime; l'autre de la mère & de l'ayeule de sainte Démétriade. Quelqu'ami de l'auteur s'en étant apperçu, & l'en ayant averti, celui-ci retira tout ce qu'il put de cette édition des mains des Libraires; & le supprima. C'est ce qui a rendu cette première édition si rare, qu'elle ne se trouve presque plus.

Les savans croient que Virgile a tiré le sujet de son quatrième livre de l'E. p. néide, du troisième des Argonautes d'Appollonius. Le Tasse a copié Virgile dans le départ de Renaud d'auprès d'Armide, mais il n'a pas égalé son original. Il y a cependant un défaut dans le quatrième livre de ce beau poëme : dans ce livre, où le Poëte exprime si bien les fureurs d'une amante désespérée, Enée paroît trop froid, peu ingénieux à se justifier; & pour tout dire, un peu impoli. A tous les reproches de la tendre Didon, il n'a que les ordres de Jupiter, & sa destinée à

Vig.  
Marv.  
T. I/I.

lui opposer: Il ne peut pas douter de l'amour que Didon a pour lui; il doit prévoir les excès où peut se porter une femme qui prétend être son épouse; cependant il dort tranquillement dans son vaisseau, jusqu'à ce que Mercure le réveille.

*Æneas celsa in puppi, jam certus eundi  
Carpēbat somnos, &c.*

Et lorsque Didon le fait ressouvenir du moment fatal où son devoir avoit cédé à sa tendresse, il lui répond froidement:

*Nec conjugis unquam  
Præendi tædæ, aut hac in fœdera veni.*

Il y a bien peu de bienfaisance dans cette réponse. Virgile ordonna en mourant qu'on fit brûler son *Enéide*. Si ses amis lui avoient obéi, c'étoit une perte irréparable; il est vrai qu'on trouve dans ce beau poëme, quelques négligences qu'il n'y auroit pas laissées, s'il avoit eu le temps de le revoir; car, sans parler de quelques défauts de versification, ni d'un assez grand nombre de vers qui ne sont pas finis, il y a

dans ce grand ouvrage des endroits plus susceptibles de critique. Quelques-unes des aventures s'y ressemblent trop : Sinon & Achéménides, se présentent aux Troyens dans deux occasions bien différentes à peu près de la même manière, l'un au liv. 2, l'autre au troisième liv, ils disent tous deux les mêmes choses. Les descriptions des tempêtes, sont aussi un peu trop semblables, & elles commencent deux ou trois fois par les mêmes vers.

Vig.  
Marv.  
T. III.

*Olli cœruleus supra caput astitit imber.*

*Noctem hyemenque ferens, &c.*

Ce beau vers,

*Obstupui, steteruntque coma & vox faucibus hæsit.*

revient trop souvent. Il se trouve aussi dans ce poëme, quelques contradictions qu'il auroit corrigées, si la mort ne l'eut prévenu. Il raconte dans le livre cinquième, les circonstances de la mort de Palinure d'une manière; & Palinure lui-même, dans le sixième livre, les raconte autrement. Là, c'est le Dieu du sommeil, sous la figure de Phorbas, qui,

K iv

*Vista que cum gemetis fuit in deo et in  
le veni veni tunc fuit dans l'ombre.  
C'est de la même manière en métamorphoses*

## 224 OBSERVATIONS

Vig. ayant endormi ce pilote , le précipite  
 Marv. dans la mer avec son gouvernail.  
 T. III.

*Vix primos inopina quies laxaverat artus, &c.*

Ici, c'est un coup de vent qui emporte le pilote & le gouvernail.

*Namque gubernaculum multâ vi forte revulsum, &c.*

Dans un endroit, Palinure est englouti tout endormi dans la mer ; dans l'autre, il est fort réveillé, & a le temps de réfléchir que le navire va désormais être sans pilote.

Il y a encore une négligence peu pardonnable dans la belle description de la tempête, qui jetta la flotte d'Enée dans les Isles Strophades. Virgile attend qu'elle soit passée, pour dire, *vela cadunt, remis insurgimus* ; mais il n'est personne un peu instruit, qui ne sache qu'on abat les voiles au commencement d'une tempête, & qu'un vaisseau comme celui d'Enée, qui alloit à rames, ne devoit pas attendre, pour faire cette manœuvre, qu'il eut essuyé trois jours d'un gros temps.

Virgile ne devoit-il pas faire sortir Virg.  
Marv.  
T. III.  
Enée de l'Enfer par la porte de corne :  
*qua veris facilis datur exitus umbris*,  
& non pas par celle d'yvoire, par la-  
quelle il ne sort que des fables & des  
contes faits à plaisir : *sed falsa ad Cœ-*  
*lum mittunt insomnia manes*. N'est-ce  
pas détruire, par ce seul trait, tout ce  
qu'il débite dans cet incomparable livre,  
& dire tacitement à Auguste, que tout  
ce qu'il vient d'entendre de flatteur pour  
lui & pour ses ancêtres, n'est qu'une  
fable.

Rien n'est plus condamnable dans p. 239.  
Virgile, que cette cruauté pieuse qu'il  
donne à son Enée, en lui faisant immo-  
ler huit personnes sur le bûcher de Pallas.

*Sulmone creatos*

*Quatuor, hic Juvenes totidem quos educat*  
*Ufens*

*Viventes rapit inferias quos immolet umbris,*  
*Captivoque rogi perfundat sanguine flammæ.*

L'exemple d'Homere, qu'il a suivi  
en cela, ne sauroit excuser cette bar-  
barie qui révolte ; car quoique Homere,  
fasse commettre la même cruauté à son  
Achille, qui immole douze Troyens

**Vig.** autour du bucher de Patrocle; cette  
**Marv.** action qui est digne du héros furieux  
**T. III.** & brutal de l'Iliade, ne convient pas  
 au pieux Enée. D'ailleurs, Virgile qui  
 avoit bien plus de bon sens, & qui  
 vivoit dans un siècle infiniment plus  
 poli que celui d'Homere, est moins par-  
 donnable d'avoir fait commettre cette  
 action barbare à son héros.

Virgile a péché contre le bon sens,  
 en faisant changer en branches d'un  
 arbre, duquel Polydore est la racine,  
 les traits dont Polymnestor l'avoit per-  
 cé, dans le troisieme livre de l'Eneïde;  
 en faisant naître d'un autre arbre un  
 rameau d'or dans le fixieme; & en fai-  
 sant métamorphoser en Nymphes ma-  
 rines dans le onzieme livre, les vais-  
 seaux d'Enée embrasés. Ces fictions ne  
 sont point merveilleuses, elles sont ri-  
 dicules, & ne servent qu'à déparer un  
 si beau Poëme.

**Par-** Il y avoit dans la préface de l'his-  
**rhafia-** toire de Louis XIV. par médailles,  
**na.** une critique fort sensée de la belle de-  
**p. II.** vise de Diane de Poitiers; comme cette  
**T. 12.** préface a été supprimée, on ne sera pas  
 fâché de trouver ici ce qu'elle en disoit.

Henri II. étoit fort amoureux de Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois. Vig.  
Marv.  
T. III. Cette Duchesse fit frapper une médaille, où elle est peinte en Diane, qui tient un arc à la main, & foule aux pieds l'Amour. La légende : *omnium victorem vici*, veut dire : *j'ai vaincu le vainqueur du monde*. Cette pensée, dit-on, est très-belle, & la comparaison de Diane, qui se vantoit d'avoir surmonté l'Amour, vainqueur de tous les Dieux, avec Diane de Poitiers qui avoit soumis à ses loix un jeune Roi fort aimable, paroît très-galante. Cependant, pour le type, les anciens n'auroient pas mis l'Amour sous les pieds de Diane, & se seroient contentés de le mettre près d'elle enchaîné, en lui présentant son arc & ses flèches ; parce que la bienséance est blessée de voir cette Divinité foulée aux pieds ; d'autant plus, que l'amour désigne le Roi. Quant à la légende, les paroles conviendroient mieux à une devise, elle manque d'une certaine gravité requise pour les médailles. Les anciens auroient mis simplement, *Diana victrix*, Diane Victorieuse, & ce seroit une

**Vig.** médaille parfaite; ils auroient évité par  
**Marv.** là une autre défaut de cette médaille,  
 où l'on fait parler la figure, ce qui est  
 contre les regles.

**T. I.** Il n'y a gueres de choses dont les  
**P. 30.** historiens doivent avoir plus de soin,  
 que de la propriété des noms de familles,  
 des Villes & des Places. C'est une  
 faute presque irréparable dans M. de  
 Thou, d'avoir latinisé à sa fantaisie,  
 les noms des personnes de remarque  
 dont il fait mention. Du Cange a fort  
 bien observé, sur *Ville Hardouin*, qu'il  
 y a plusieurs choses obscures dans cet  
 historien, tant pour les circonstances  
 de l'histoire Bizantine, que pour les  
 noms & les surnoms des familles, pour  
 la plupart éteintes, & des noms propres  
 des Villes & Places de la Grece, cor-  
 rompus à l'égard de leurs anciennes  
 appellations.

Le Venitien Paolo Ramusio, qui  
 trouve cela à redire dans *Ville Har-*  
*douin*, a échoué lui-même contre cet  
 écueil, dans son histoire latine de Con-  
 stantinople, quand il parle des familles  
 Françoises. On est assez embarrassé à  
 cet égard dans la lecture des mémoires

res de Philippe de Comines, ce qui vient sans doute de la faute des copistes, qui se sont mêlés de corriger ce qu'ils n'entendoient point. L'historien Davila, en rendant compte de nos guerres civiles, se trompe souvent au nom propre des personnes, & des Villes de France. Il y a aussi quelques semblables fautes dans les mémoires Italiens du Cardinal Bentivoglio, où des noms propres de familles Françoises se trouvent corrompus. Il est vrai qu'il y a peut-être en cela, plus de la faute de l'Imprimeur, que de l'historien, qui savoit fort bien le François; & en effet, les imprimeurs Hollandois sont sujets à ces fautes dans les livres des étrangers qu'ils mettent sous la presse. Mais pour n'épargner personne, il faut dire que touchant les langues vivantes, nous n'avons guere d'éditions bien correctes que celles des Imprimeurs, qui parlent naturellement ces langues.

Il y a dans les observations de Ménage sur la langue Françoisse, une dissertation qui mérite d'être lue, au sujet des noms propres latinisés. Cet Auteur observe que tous ceux qui ont écrit en

Vig.  
Marv.  
T. I.

Vig.  
Marv.  
T. I.

Latin, l'histoire des nations étrangères, ont latinisé les noms propres des hommes, à la réserve de Cambden historien Anglois, & qu'une histoire qui seroit écrite en Latin, de la maniere que Montagne le souhaitoit, c'est-à-dire, remplie de noms François, ne seroit pas lisible, tant elle seroit désagréable. Il avoue néanmoins, qu'il y a quelque tempéramment à garder dans ces traductions des noms François en Latin, & qu'il suffit de leur donner une terminaison Latine. Par exemple, il faut dire *jolius* pour *joli*, & non pas *lepidus*; *cartorius* & *entragus*, pour *chartiers* & *entragues*, & non pas *quadrigarius* & *interamnas*, comme a dit M. de Thou.

Ménage rapporte l'exemple suivant, pour faire connoître combien il est ridicule de ne pas latiniser les noms François, quand on écrit en Latin. M. Groulard étoit premier Président au Parlement de Normandie; un particulier lui présenta un Poëme Latin, dans lequel il l'apostrophoit par ces vers qui firent rire tous les Savans.

*In Publica commoda peccem,  
Si longo sermone, morer tua tempora, Groulard.*

Quand Saumaïse se mêloit de faire des vers François, c'étoit à faire pitié. On en peut juger par ceux de sa façon, qui se trouvent dans une de ses lettres à M. *Staackman*, Hollandois, qui avoit bien la mine d'être aussi bon Poète François que Saumaïse.

Voici ces beaux vers. C'est un Sonnet, j'en avertis le lecteur.

Où vas-tu chere Muse ? Où est toute ta bande ?

As-tu laissé tes sœurs : que fais-tu seule ici ?  
Ton séjour est Paris ; cependant te voici :  
Quelle humeur t'a portée à venir en Hollande ?

Mais me trompai-je point ? Dis-moi, je te demande ,

Ne viens-tu pas de France ? Et pourquoi donc ainsi

Changes-tu ces deux lieux , en un air sans merci ,

Où toujours pluie ou vent , où le froid nous gourmande.

Je ne me trompe point , la Muse que je voi,

Vig. Au geste & à l'habit, n'a rien comme je  
Marv. croi,  
T. I.

Qui nous fasse juger qu'elle soit Hollandoise.

Je suis pourtant trompé. Qui ne le feroit pas ;

Voyant & sa parole, & son port & son pas,  
Sa face & sa façon, & sa robe François.

Cet exemple de mauvais goût, fait voir combien il a été souvent avantageux aux Savans d'avoir écrit dans une langue qui n'étoit pas trop connue ; si ces vers avoient été écrits en Latin ou en Grec, il ne manqueroient pas venant de la veine du célèbre Saumaïse, de passer pour un chef-d'œuvre de l'art. Les anciens ont cela par-dessus les modernes, qu'on n'entend pas assez leur langue pour bien juger de leurs ouvrages. Nous ne connoissons pas toutes les beautés de leur élocution ; mais nous n'en connoissons pas aussi tous les défauts.

T. II. Burnet, prétend prouver dans son  
P. 39. histoire de la réformation de l'Eglise d'Angleterre, contre l'opinion générale, qu'Anne de Boulen étoit une fem-

me très-chaste , afin de mieux établir ,  
par ce paradoxe , la légitimité de la  
succession du Royaume d'Angleterre ,  
en faveur d'Elisabeth sa fille. Mais peu  
de gens , après ce qu'on en fait , croi-  
ront Burnet sur sa parole. Dans les  
endroits où il réfute Sandérus , il a  
raison en plusieurs choses ; mais la  
plupart des pieces justificatives & des  
informations qu'il produit contre les  
Catholiques , venant de la part des  
Protestans & des flatteurs d'Henri VIII.  
ne passeront jamais au jugement des per-  
sonnes équitables , pour des pieces fort  
authentiques.

Grégorio Leti , est un historien mo-  
derne , qui s'est acquis quelque répu-  
tation dans le public , tant par le nombre  
de ses livres , que par la liberté qu'il s'est  
donnée de tout dire d'après toutes sortes  
de mémoires ; car , la loi qu'il s'étoit  
faite de toujours écrire , l'obligeoit à  
prendre de toute main , pour fournir  
aux frais d'une si vaste entreprise. S'il est  
hardi , on peut dire aussi qu'il n'est pas  
moins flatteur , sur-tout dans les occa-  
sions où il auroit trop perdu de ne  
l'être pas. Il écrivoit facilement , &

Vig.  
Marv.  
T. II.



7

Vig. cette facilité lui étoit nécessaire, le be-  
 Marv. soin accéléroit sa plume. Mille choses  
 T. II. inutiles ne sont dans ses livres que pour  
 les grossir; mais un des plus considéra-  
 bles défauts qu'on y remarque, ce sont  
 les contes grossiers, bas, ridicules,  
 dont il prétend en faire le plus grand  
 ornement. Il fait dire souvent aux per-  
 sonnes illustres, qu'il introduit dans  
 son histoire, des choses qu'elles n'a-  
 voient jamais pensées, ou qui avoient  
 été dites par d'autres. De sorte, qu'on  
 voit le Duc d'Osborne se faire honneur  
 des bons mots de l'ancienne Marguerite,  
 Reine de Navarre. Un historien peut  
 bien réjouir le lecteur; mais il faut que  
 ce soit discrètement, & avec un choix  
 qui marque la finesse de son goût.

Perro. La donation de Constantin, est une  
 P. 59. imposture manifeste. Les dattes qui y  
 sont énoncées, le nom des Consuls,  
 ne répondent point aux véritables. C'est  
 en vain que Baronius veut en soutenir  
 l'autenticité. Cette donation, de même  
 que les miracles de Sylvestre, sont des  
 réveries.

Vig. Il y a un défaut qui regne assez géné-  
 Marv. ralement dans le Dictionnaire François-  
 T. II.  
 P. 465.

Latin de l'Abbé Danet. Quand il ne fait point de certains mots en Latin, <sup>Vig. Marv. T. II.</sup> il tache de suppléer au simple qui lui est inconnu, par de longues circonlocutions ; ce qui est nuisible aux jeunes gens, qui n'apprennent jamais bien par là le vrai Latin, qui ne consiste pas dans ces périphrases, mais dans la propriété des mots.

Le banquet qu'Alcinoüs donne à <sup>T. III.</sup> Ulysse, dans l'Odyssée, est bien entendu <sup>P. 456.</sup> & tout-à-fait galant ; il ne s'y trouve cependant que des hommes ; & celui que Didon donne à Enée dans l'Eneïde, n'est pas à beaucoup près dans la bienséance. Dans l'un, on chante les aventures des Dieux, & d'autres sujets non moins agréables que galans, Dans l'autre, on chante les Etoiles & d'autres matieres philosophiques. Qu'on mette le festin d'Alcinoüs à la Cour de Carthage, & celui de Didon dans l'Isle des Phéaciens, tout sera dans l'ordre.

Plusieurs auteurs, tels que Boyer, <sup>Ancil-</sup> dans sa bibliothèque universelle ; Nau-<sup>loniana</sup> <sup>T. I.</sup> dé dans son apologie des grands hom-<sup>p. 68.</sup> mes accusés de magie ; Teyssier, Moréri, &c. On dit que Corneille Agrippa,

étoit né à Metz , qu'il étoit Ecclésiastique ; d'autres ont avancé qu'il avoit été Avocat général du Parlement de cette Ville. Mais les uns & les autres se sont trompés. Agrippa naquit en 1496 , à Nettesheim ; on en voit la preuve dans ses ouvrages même , où il avance ce fait. Il fut à la vérité Syndic de la Ville de Metz. Mais il ne pouvoit y être Procureur général du Parlement , puisque cette Ville, qui étoit alors impériale, n'en avoit point ; qu'elle ne vint que quelque temps après sous le pouvoir de la France , & qu'enfin , le Parlement n'y fut érigé que long-temps après. Bodin & plusieurs autres regardent Agrippa comme le plus grand forcier qui ait jamais été. (a) Ce qui lui attira cette réputation , fut principalement ses deux ouvrages *de la vanité des*

---

(a) Aujourd'hui que les lumières de la saine Philosophie , nous font voir les objets sous un autre jour qu'on les considéroit du temps d'Agrippa , on s'appërçoit du peu de fondement qu'ont toutes ces accusations de magie , & l'on ne peut s'empêcher de plaindre les hommes illustres qui en ont été les tristes victimes.

*Sciences & de la Philosophie secrète.* Au reste, le préjugé qu'on avoit contre lui, le rendit très-malheureux : les peuples prévenus ne le voyoient que comme un objet d'horreur ; de sorte qu'il fut obligé de se sauver successivement de plusieurs Etats, & enfin de la Bourgogne, qui avoit été son dernier refuge, pour éviter de finir ses jours par le feu comme il en étoit menacé. La misère le conduisit enfin dans un Hôpital, où elle termina sa vie & ses infortunes.

Baronius, n'étoit pas à beaucoup près aussi savant qu'il eut fallu qu'il fut, pour entreprendre un ouvrage de l'importance de ses annales, quoi qu'il fut bibliothécaire du St. Siege Apostolique. Dans la manie commune à la plupart des savans, il vouloit donner une haute opinion de son savoir ; il auroit voulu faire croire, par exemple, qu'il savoit la langue hébraïque, & il allegue quelquefois du Syriaque pour de l'Hébreu ; il prend le nom d'*Alphesi*, pour le nom d'un livre, quoique ce soit celui d'un écrivain ; il nomme quelquefois *Jacob Turien*, confondant le nom de l'auteur avec le titre de son livre, comme si

Ancil-  
loniana  
T. I.

Ancil-  
loniana,  
T. I.  
p. 355.

Ancill.  
T. I.

quelqu'un disoit : *Cicéron de la nature* ; il confond, Origene le Philosophe Stoïcien, avec Origene le Chrétien, Macédonius de Mopsacte, avec le Diacre Macédonius, qui fut compétiteur de Paul, au Patriarchat de Constantinople, l'an 340 ou 342. Il fait une infinité de bévues au sujet de St. Chrisostome, & de St Cyprien. En un mot, toutes ses fautes grossières & d'ignorance, montrent qu'il n'étoit point aussi savant qu'il le devoit être.

T. I.

P. 2.

Bodin a fait une bévue dans le dernier chapitre du premier livre de sa *République*, qui a été bien relevée. Il dit que ces mots *par la grace de Dieu*, mis dans les Edits, Mandemens, Déclarations, ou autres Actes des Princes, ne sont pas une marque de souveraineté, que ce fut un des trois points que le Roi Louis XI. défendit au Duc de Bretagne, de mettre dans ses qualités ; cependant, ajoute-t-il, il y a plusieurs *Traités anciens au trésor de France*, où les députés à traiter paix ou alliance, qualifiant leur office, se disent, par la grace de Dieu ; jusqu'à un élu de Meaux, qui se dit élu par la grace de Dieu. A

a cru que cet élu de Meaux , étoit un Ancill.  
de ces Officiers Royaux , qui connois- T. I.  
sent de l'assiette des tailles & autres im-  
positions, ou un de ces officiers que les  
habitans des lieux , choisissoient ancien-  
nement pour la garde des deniers qu'on  
levoit sur le peuple, pour la solde des  
gens de guerre; sans vouloir faire at-  
tention que cet élu, étoit un homme  
nommé à l'Evêché de Meaux, & qui  
n'étoit pas encore consacré. (a).

## BONS MOTS

ET TRAITS PLAISANS.

Thu.

LE Marquis de Pisani, Ambassa-  
deur de France à la Cour de Rome,  
ayant déplu à Sixte Quint, celui-ci  
lui commanda de sortir de ses états dans

(a) La Motte le Vayer, dit, dans son  
Hexaméron rustique, qu'il a vu cet Acte  
qui est en latin, & qu'il n'a pu s'empêcher  
de rire, considérant, comment un homme  
du savoir de Bodin, avoit pu prendre pour  
un chetif élu, un *electum Meldensem*, c'est-à-  
dire, une personne nommée à l'Evêché de  
Meaux.

huit jours. Je n'ai besoin , lui dit-il, que de vingt-quatre heures. (a)

Thu. Un vieux Maître des Requêtes, nommé *Fumée*, qui avoit beaucoup de crédit auprès d'Henri III. fut envoyé en Gascogne pour réformer la Justice. Etant arrivé un soir , au Port Sainte Marie , il demanda s'il étoit près d'Agen , on lui dit qu'il n'en étoit qu'à deux lieues, ce qui le fit résoudre à y aller coucher. On l'avertit que les deux lieues étoient grandes & le chemin fort mauvais ; mais cela ne le détourna pas de sa résolution. Il se mit en chemin , le trouva si mauvais , en effet , qu'il ne put arriver à Agen qu'à minuit , tout brisé de fatigue , & plein de dépit de son aventure. Le lendemain , il fit assembler les Officiers , & après avoir fait lire sa commission , il ordonna , avant de passer outre , qu'on compteroit , à l'avenir , depuis le Port Sainte Marie jusqu'à Agen , six lieues , & voulut que cette ordonnance fut enrégistrée.

Thu. Le Cardinal de Bourbon , disant à M. de Thou , qu'Henri IV. étoit Huguenot : cela est vrai , lui répondit-il,

---

(a) Parce que l'Etat du Pape est fort petit.

mais tout Huguenot qu'il est, votre salut, en ce monde, dépend de lui, & vous devez savoir que si le Ciel ne l'eut pas fait naître dans ces temps de crise, jamais la Couronne ne seroit rentrée dans votre maison. C'est son bras qui l'a fait. Thib.

Ce Cardinal, gagné sur la fin de ses jours par les Jésuites, fut persuadé pendant la maladie dont il mourut, par un Pere de cette Société, de faire faire pour eux des ornemens d'Eglise de drap d'or. Il envoya à cet effet, chez un Marchand, qui en porta pour deux mille écus. Ce Marchand demanda à être payé; on le renvoya au lendemain. Quoique lendemain fut un jour de fête, le Marchand fut exact; mais il apprit que le matin même, le Cardinal avoit fait tailler ces ornemens en présence du pere, ce qui le rendit fort chagrin. (a) Le pere, pour le consoler, lui dit, je vous jure sur mes saints Ordres, qu'on n'a mis les ciseaux dans votre drap qu'après la Messe.

Un homme de qualité habitué à Arleq.  
p. 21.

---

(a) Parce qu'il craignoit d'être mal payé.

**Arleq.** Jurer, juroit souvent en racontant une histoire; un de ses amis lui dit en riant que cela ne faisoit rien à l'histoire; ce font, lui répondit l'autre, des ornemens du discours : eh, mon ami, ne voyez-vous pas, lui répondit celui-ci, que vous mettez tout en ornemens.

**P. 47.** Un homme assez dévot, alloit de Paris à Versailles un jour de Fête, dans un carrosse qu'il avoit pris pour toute la journée. En passant devant la porte de l'Eglise de Chatou, voyant qu'on alloit commencer Vêpres, il entra dans l'Eglise pour les entendre. Il manquoit un chapier, parce que le maître d'école qui avoit accoutumé de porter la chape, étoit tombé malade une heure auparavant. Le cocher du dévot s'offrit pour remplir sa place. Il laissa son carrosse devant l'Eglise, & Vêpres commencerent. Cependant il prit envie aux chevaux de s'en aller, on en avertit le cocher, qui ne se souvenant plus qu'il portoit chape, courut pour les arrêter : ils étoient déjà assez loin quand il les attrapa. Il monta sur son siege toujours avec sa chape, pour les reconduire devant l'Eglise. Comme

il revenoit, il rencontra M. le Cardinal de. . . . dont le cocher fort simple n'eut pas plutôt vu l'autre en chape, qu'il s'arrêta, descendit & se mit à genoux. Le Cardinal surpris mit la tête hors de la portiere, & lui demanda ce qu'il faisoit en cette posture, Monseigneur, lui répondit-il, je vois venir le cocher du Pape, & je me suis mis à genoux pour recevoir sa bénédiction. Un moment après le cocher à chape qui se hâtoit de venir finir les Vêpres, passa, & toute la compagnie rit aux larmes de cette aventure.

Un Abbé Vénitien qui craignoit le p. 54 mauvais vent, étant à Paris, & sortant en carrosse avec des Dames un soir d'hyver, trouva une autre carrosse à la porte de la maison qui lui fermoit le passage. Pendant que ces deux cochers contestoient, l'Abbé à demi dans la rue, sentit un vent fort froid, & craignant que le vent ne lui donna la colique: *recoule*, crioit-il à son cocher, *recoule*, je sens un vent *culis*.

La Reine Thérèse d'Autriche, avoit p. 62 auprès d'elle une Dame Espagnole de ses parentes, nommée la Comtesse Dil-

**Arleq.** les. L'Ecuyer de cette Dame avoit un frere appelé Prépetit, petit, bossu & fort opiniâtre. La Cour étant à St. Germain, un jour que la Comtesse Dilles étoit allée chez la Reine, le feu prit par hasard à une cheminée de la maison que la Comtesse occupoit, près d'un grenier à foin. Les laquais s'en étant apperçus, s'empresserent pour l'éteindre; un d'eux monta même sur le toit d'où il jettoit de l'eau dans la cheminée. Pendant ce temps-là, Prépetit ne voulant pas s'exposer, exhortoit par une fenêtre tout le monde à travailler, & grondoit ceux qui ne vouloient rien faire. Dans la chaleur de son exhortation, il mettoit la tête fort avant hors de la fenêtre qui se trouvoit près de la cheminée, & donnoit sur la cour. Il étoit dans cette attitude lorsqu'un laquais ayant tiré un coup de pistolet dans la cheminée, celui qui étoit sur le toit eut peur, le pied lui glissa, il tomba justement à califourchon sur le cou de Mr. Prépetit, & lui faisant faire la culbute, l'emporta avec lui dans la cour. Ils tomberent heureusement sur un tas de fumier qui les sauva, mais le bossu vouloit tuer

le laquais, & comme on le tira d'en- Arleq.  
tre ses mains, il fut rendre sa plainte  
au Juge, prétendant que la chute du  
laquais étoit un assassinat, & qu'il dé-  
pendoit de lui de tomber plus loin. La  
Comtesse eut beaucoup de peine à pa-  
cifier cette querelle.

Un Allemand voyant assidument une p. 90.  
demoiselle, la mere de cette fille s'étant  
apperçue de son assiduité, crut qu'elle  
devoit en connoître la cause, & lui  
demanda s'il venoit voir sa fille pour le  
mariage ou pour autrement. *Non pas  
pour mariage*, répondit-il, mais pour  
autrement.

Dans une ville d'Italie, un Patissier p. 91.  
avoit un Ours apprivoisé qui se prome-  
noit par-tout. Un soir trouvant une  
Chapelle de Pénitens ouverte, il y en-  
tra, & s'étant mis dans un coin, il s'y  
endormit. C'étoit justement un soir que  
les Pénitens devoient se donner la dis-  
cipline. Dans le temps qu'ils se disci-  
plinoient, le cliquetis des coups éveilla  
l'Ours, qui voulut sortir de la Chapel-  
le; mais comme pour la cérémonie on  
avoit fermé la porte & éteint la lumie-  
re, l'Ours ne sachant pas trouver son

**Arleq.** chemin , se leva tout droit , & marchant en cette posture , il trouva en son chemin de ces Pénitens qui avoient leurs chausses bas & qui se disciplinoient sur le derriere. Il mettoit sa patte dessus pour savoir ce que c'étoit , & comme il étoit apprivoisé , il se la laissoit toucher. De l'un il passoit à l'autre , & portoit la frayeur par-tout. On s'imagina que c'étoit le diable qui venoit les détourner de leur pieuse fonction , & on se le disoit d'abord à l'oreille ; mais ils n'en douterent pas lorsqu'allant du côté où l'on avoit caché la lumiere , ils entrevirent son ombre sur la muraille. Quelques-uns faillirent à mourir de peur ; cependant , un des plus courageux ayant couru à la lumiere , on reconnut l'Ours & on le mit dehors : mais la scene ne finit pas là ; ceux qui s'étoient disciplinés , ayant changé de place par la peur que leur avoit fait l'Ours , avoient perdu leur haut de chauffe. Dans cette confusion , il fut question de les chercher ; cela occasiona des contestations qui se terminerent par des batteries ; toutes les culottes furent mises en pieces , & cette dévotion finit par un scandale.

Un Intendant de Province, petit, mais Valef. fort alerte pour ses intérêts, s'acqui- P. 47. toit avec beaucoup d'exactitude des devoirs de sa placé. Il leva même de son autorité privée, quelques troupes, & se mit à leur tête pour appaiser une sédition qui s'étoit émue dans sa généralité, dont il vint à bout à son honneur. Cette action qu'il ne manqua pas de faire valoir & d'exagérer, plût fort à la Cour; mais comme il faisoit naître sans cesse des occasions nouvelles de demander de l'argent, le Cardinal Mazarin, qui n'aimoit pas à être pressé de ce côté là, dit un jour que cet Intendant avoit demandé une somme considérable. M. D. est un bon petit bidet de service, mais il lui faut bien de l'avoine.

Un bon homme de quatre-vingt ans p. 105. étant malade, ses filles vouloient le faire songer à la mort malgré qu'il en eut. Pour cet effet elles avertirent le Curé de leur paroisse de le venir voir, pour l'y préparer, sans faire semblant d'avoir été mandé. Le malade qui avoit été un homme de bonne humeur, ne vouloit point entendre parler de l'autre

Valef. monde. Dès qu'il vit entrer le Curé, se doutant du motif de sa visite, il lui cria de son lit : ce sont mes filles qui vous ont fait venir, Monsieur, mais vous pouvez prendre la peine de vous en retourner, car je ne suis pas encore gibier à Curé ; & le renvoya de même.

p. 134. On trouve dans Aulugelle, livre XIII. chap. IV. une réponse fort spirituelle, qu'Olympias fit à son fils Alexandre le Grand. Ce Prince, soit par des raisons de politique, soit que ses grands succès & les flatteries de ses courtisans l'eussent aveuglé, s'étoit mis en tête qu'il étoit fils de Jupiter, & voulut en prendre la qualité : dans cette pensée il écrivit à sa mere une lettre qui commençoit ainsi : *le Roi Alexandre, fils de Jupiter Ammon, à sa mere Olympias.* Cette Princesse qui vouloit lui faire sentir le ridicule de sa prétention, se contenta de lui répondre. *Je vous prie, mon fils, de laisser-là ces qualités, de ne pas me découvrir imprudemment comme vous faites, de peur de me mettre mal avec Junon, car elle pourroit bien me jouer quelque mauvais tour, si elle apprenoit que vous me re-*

connoissez hautement pour sa rivale. Valef.

Un gentilhomme du Gatinois, ayant p. 139.  
prié M. le Prince de Courtenai, de vouloir tenir sur les fonds, un enfant dont sa femme venoit d'accoucher, le Prince se rendit à cet effet à l'Eglise de la Paroisse, & dit au Curé qu'il vouloit nommer l'enfant, Joseph. Le Curé fort ignorant, lui répondit, pour moi M. je ne lui donnerai point ce vilain nom. Comment, M. reprit M. le Prince de Courtenai, surpris, vous appelez vilain, le nom du pere putatif de J. C. & de l'époux de la Ste. Vierge? oh! bon pour celui là. repartit le Curé, mais je pensois que vous vouliez parler de Joseph Putifar.

Il y a deux petites Villes en Italie dans le Boulonois, fort près l'une de l'autre, & autrefois fort ennemies, une s'appelle *Imola*, & l'autre *Brisiguele*. Ceux de la dernière fort ignorans, & fort animés contre les habitans de la première, entendant chanter ces mots à la messe, *qui immolatus est pro nobis*, & s'imaginant qu'il y étoit parlé de ceux d'*Imola*, ordonnerent qu'on ne chanteroit plus cela à la messe, mais qu'on

Nan-  
deana.  
p. 72

Nude. diroit à la place , *qui brisfiguellatus est pro nobis.*

Men. Les écoliers de Muret, faisoient quelquefois un bruit qui l'interrompoit ; mais  
T. III. comme il avoit l'esprit vif , il les repri-  
P. 30. moit aussi - tôt par quelques mots pi-  
quans , & les tenoit ensuite dans le res-  
pect. Un jour pendant l'explication ,  
un d'entre-eux ayant sonné une clochette  
qu'il avoit portée , vraiment , dit Mu-  
ret d'un air tranquille , j'aurois été bien  
étonné si dans ce troupeau de bêtes ,  
il ne s'étoit pas trouvé quelque béliet  
avec sa clochette , pour le conduire.

P. 38. Louis XIII. se trouvant un jour étonné  
en se regardant dans un miroir , de se  
voir un grand nombre de cheveux gris ,  
l'attribua aux longues périodes des ha-  
rangeurs. Je crois , dit-il , que ce sont  
les harangues qu'on m'a faites depuis  
mon avènement à la couronne , & par-  
ticulièrement celles de M. le . . . . : qui  
m'ont blanchi la tête de si bonne heure.

Le Poëte Nicolas Bourbon , de l'A-  
cadémie Française , qui s'étoit retiré  
aux peres de l'Oratoire , assistant aux  
ténèbres du Vendredi Saint , dormit  
jusqu'à la fin de l'Office ; un des Peres

ET TRAITS PLAISANS. 251

lui dit à son réveil, le sommeil vous a bien accourci les ténèbres, oui, c'est justement dit-il, suivant Martial, *somnus qui facias breves tenebras.* Men.  
T. III.

On trouve dans le sermon burlesque p. 68. fait par Cyrano de Bergerac, sous le nom du Curé de Colignac. *Il vaudroit bien mieux que vous ne fissiés pas tant les empressés à quéter pour la grande cloche cassée, hé, hé, mon Dieu, ne réveillons pas le chat qui dort, elle est morte avec le baptême. Laissons-la là, nous la\*referons quand nous pourrons. La Paroisse n'est pas de si grand revenu, il n'y a que trop de son pour si peu de farine. Mais en cas que vous voulîés faire votre devoir de Chrétiens, il vous reste deux cloches qui vous le prêchent assez. N'entendez-vous pas qu'elles sonnent tous les jours à vos oreilles, don, don, don ? elles veulent dire par-là dè-vote assistance que vous devés faire forés dons à votre Curé.*

Le conte que fait si plaisamment Rabelais, au chap. VII. du III. livre, & les réponses de Pantagruel à Panurge, qui le consulte sur le dessein où il est de se marier, sont copiés d'un sermon

Men. latin de Jean Raulin, Docteur de Paris, moine de Cluni, sur le veuvage.  
T. III. Ce passage m'a paru assez singulier pour me donner envie de le traduire. Le voici. On rapporte que certaine veuve étant allée demander conseil à son Curé pour savoir si elle se remarieroit, disoit qu'elle se trouvoit sans secours, & que son valet sur qui elle avoit jetté les yeux, étoit un bon Domestique, fort adroit dans le métier de son mari. La réponse du Curé fut alors, qu'elle feroit bien de le prendre. Cependant, reprit la veuve, je crains de le faire, parce qu'il est dangereux de trouver un maître dans mon valet : ne le prenez donc pas, répondit le Curé. Mais comment ferai-je, dit la veuve ? Je ne saurois soutenir le poids des affaires que faisoit mon mari, si je n'en ai un autre. Eh bien, dit le Curé, mariez-vous. Fort bien, répondit-elle ; mais si c'est un mauvais sujet, il pourroit s'emparer de mon bien, ou le dissiper ; il ne faut donc pas l'épouser reprit le Curé. De cette manière il étoit toujours du sentiment qu'elle faisoit paroître ; mais s'apercevant qu'elle vouloit absolument se

marier, & qu'elle avoit de l'inclina-  
 tion pour ce valet, il lui dit qu'elle Men.  
T. III.  
 prit conseil des cloches de la Paroisse,  
 & qu'elles lui diroient ce qu'il falloit  
 faire. Les cloches ayant sonné, elle  
 entendit qu'elles disoient suivant son  
 desir, *prends ton valet, prends ton valet*,  
 de maniere qu'elle l'épousa. Mais quel-  
 que temps après il la battit d'import-  
 tance, de sorte qu'elle devint servante  
 de maîtresse qu'elle étoit. Ayant été  
 alors se plaindre au Curé du conseil  
 qu'il lui avoit donné, & maudissant  
 le moment où elle avoit été assez cré-  
 dule pour y adhérer; vous n'avez pas  
 bien compris, lui dit le Curé, ce que  
 vous disoient les cloches. Il se mit à  
 les sonner, & la veuve entendit pour  
 lors, qu'elles disoient, *ne le prends  
 pas, ne le prends pas*; car les coups  
 & les mauvais traitemens, lui avoient  
 ouvert l'esprit.

Un jeune Marquis peu favorisé de p. 125.  
 la fortune, ayant épousé une vieille  
 fort riche, qui lui avoit fait dona-  
 tion de tous ses biens, souhaitoit  
 beaucoup qu'elle mourut, pour pou-  
 voir en épouser une plus jeune; en at-

Men. tendant il se divertissoit aux dépends  
 IT.II. de sa vieille. Celle-ci qui ne pouvoit ignorer , ni la façon de vivre , ni les mépris de son mari, en étoit bien fâchée ; mais ce qui l'alarmoit davantage, c'est qu'elle craignoit qu'il ne voulut se défaire d'elle. Un jour s'étant trouvée mal , elle dit tout haut qu'elle étoit empoisonnée : empoisonnée, dit le Marquis , en présence de ceux à qui elle l'avoit dit , & qui accusez-vous de ce crime ? vous , répondit la vieille. Ah Messieurs ! s'écria le Marquis , rien n'est plus faux , on n'a qu'à l'ouvrir tout-à-l'heure , on verra la calomnie.

P. 337. Deux joueurs de dez , jouerent une fois une somme considérable à deux dez , au premier coup , étant convenus que celui qui auroit le moins de points gagneroit. Le premier amena deux as , & vouloit se saisir de l'argent , mais l'autre l'arrêta , & ayant jetté les deux dez de telle sorte , que l'un étant monté sur l'autre , ne decouvroit qu'un seul as , il eut la somme en dépit du premier.

P. 454. Henri Etienne , ennemi des Moines, dit : chap. XXXII. de son Apologie

ET TRAITS PLAISANS. 255

d'Herodote, que quelques-uns d'eux <sup>Men.</sup>  
ont interpreté, *qui dat nivem sicut la-* <sup>T. III.</sup>  
*nam* : qui donne le froid selon le drap.

Le Payis ayant eu dispute avec Li- <sup>Men.</sup>  
niere, lui dit qu'il étoit un sot en trois <sup>T. IV.</sup>  
lettres ; vous en êtes un vous, lui ré- <sup>p. 69.</sup>  
pondit Liniere, en mille lettres que  
vous avez composées.

On définit la Médecine, l'art ou la <sup>p. 158.</sup>  
science d'entretenir un malade de rai-  
sons frivoles de son mal, & de l'amu-  
ser par des remedes bons ou mauvais,  
en attendant que la nature le tue ou  
le guérisse.

Marco de Loddi, ayant présenté un <sup>T. IV.</sup>  
Sonnet de sa façon à Clément VII. le <sup>p. 189.</sup>  
Pape dès le premier quatrain, trouva  
un vers trop court d'une syllabe. Que  
cela, Saint Pere, lui dit-il, ne vous  
arrête pas, vous pourrez dans la suite  
en trouver quelqu'autre trop long, qui  
suppléera au défaut.

Une grande Princesse ayant dit à une <sup>p. 22.</sup>  
Dame extrêmement simple, mon Dieu,  
Madame, que vous me feriez plaisir  
d'accoucher ce mois d'Août, afin que  
vous pussiez venir à Bourbon avec moi,  
la Dame témoigna qu'il ne tiendrait

Men. pas à elle. Sur quoi elle ne manqua pas  
T. IV. étant retournée à la maison , de prier  
son mari d'envoyer incessamment chercher la sage-femme , parce qu'elle vouloit absolument accoucher dès la nuit suivante , pour être état d'accompagner à Bourbon, Madame la Princesse , que pour toute chose au monde , elle ne vouloit pas désobliger.

p. 287. Le Maréchal de la F... étant prêt de mourir , son Confesseur , après l'avoir exhorté pendant quelques momens , demanda un Crucifix. Aussi-tôt le Valet de chambre & un Laquais , coururent pour en porter un qui étoit sur la table ; mais s'en étant saisis tous les deux en même temps , il y eut contestation entr'eux , le Laquais ne voulant point céder au Valet de chambre. Le Maréchal qui voyoit cette dispute de son lit , se mit à crier à son Valet de chambre : eh morbleu , casse lui en la tête.

p. 346. Un jeune Prince avoit une voliere , dans laquelle , entr'autres oiseaux , il nourrissoit des Tourterelles ; un jour qu'elles se faisoient des caresses , il leur dit , dépêchez-vous vite , car voici mon Gouverneur qui vient.

## ET TRAITS PLAISANS. 257

Un Cardinal avoit fait faire à Rome , Men.  
T. II.  
P. 314.  
une belle statue par le meilleur Scul-  
pteur de ce temps-là. Si-tôt qu'elle fut  
faite il l'alla voir, & l'ayant confi-  
dérée depuis les pieds jusqu'à la tête,  
il en parut fort content à la réserve du  
nez, auquel il trouva quelque chose à  
redire. Le Sculpteur, qui n'en demeu-  
roit pas d'accord, étant pressé d'y re-  
médier, prit son maillet & son ciseau  
avec un peu de poudre de marbre, &  
feignit de retoucher à l'endroit que le  
Cardinal trouvoit défectueux, en  
laissant tomber adroitement de cette  
poudre de marbre qu'il avoit dans la  
main. Alors le Cardinal ne lui trouvant  
plus de défaut, dit au Sculpteur, tout  
transporté de joie : *Veramente gli havete  
dato la vita.*

Les Médecins étoient autrefois tous p. 336.  
Clercs; ce ne fut qu'en 1452 que le  
Cardinal d'Etouteville, dans sa Léga-  
tion en France, leur apporta la per-  
mission de se marier.

Voici un trait de M. le Comte de p. 345.  
Brancas, le Menalque de la Bruyere,  
que celui-ci a oublié. Le Comte de  
Brancas, marchant dans saint Germain

Men.  
T. II.

de l'Auxerois, M. de la Rochefoucault se présenta pour lui parler. Dieu vous assiste , lui dit M. de Brancas. M. de la Rochefoucault se mit à rire , & en même temps en devoir de lui parler. N'est-ce pas assez de vous dire une fois Dieu vous assiste , sans mentir , ajouta M. de Brancas , on est bien importuné de ces coquins-là. M. de la Rochefoucault se mit à rire plus fort , & ce ne fut qu'après un peu de temps que M. de Brancas revenant de sa distraction , s'aperçut que M. de la Rochefoucault n'étoit pas un mendiant.

P. 367. Un Curé de Village avoit un vieux Missel déchiré & percé en plusieurs endroits. Pour suppléer aux mots qui manquoient , il se servoit du mot de *JESUS*. Le Seigneur du lieu l'ayant un jour invité à dîner , lui dit : Monsieur le Curé , il est beaucoup parlé de *JESUS* dans l'Evangile d'aujourd'hui. Cela est vrai , répondit le Curé , mais ce mot là en vaut bien un autre.

P. 400. Un Marchand ayant fait naufrage sur un vaisseau , laissa par sa mort , de grands biens à un fils qu'il avoit. Le fils , dans la suite , voulut continuer le

même négoce & courir les mers. Un <sup>Men.</sup>  
de ses amis lui représenta en vain le <sup>T. II.</sup>  
malheur de son pere, lui dit que son  
grand pere étoit mort de la même ma-  
niere, & ajouta qu'il devoit appréhen-  
der un sort pareil. A quoi le jeune  
homme répondit, je vous prie de me  
dire où sont morts votre pere & votre  
grand pere; dans leur lit, répartit l'autre.  
Et comment, reprit le premier, osez-  
vous, après cela coucher dans un lit ?

Un Gruyer, ou Juge des Eaux &  
Forêts, qui n'avoit guere de pratique, p. 404  
prétendoit, pour étendre sa juridiction,  
que quand on avoit donné des coups  
de bâton à un homme, il en devoit  
connoître, parce que le bâton se tiroit  
des forêts; & il entendoit aussi, que  
lorsqu'on jettoit de l'eau sur quelqu'un  
par la fenêtré sans avoir crié gare, cela  
le regardoit encore.

M. le Comte de Grammont étant  
sur le point de mourir, sa femme qui p. 7.  
étoit d'une piété profonde, ne le quit-  
toit pas d'un moment. Son Confesseur  
l'instruisoit, en lui disant, Monsieur, il  
faut croire ceci, il faut croire cela; &  
le Comte se tournant vers sa femme,

**Men** lui demandoit, cela est-il vrai, Com-  
**T. II.** tesse? oui, lui répondit-elle; eh bien,  
ajoutoit le malade, allons donc dépê-  
chons-nous de croire.

**p. 59** M. Sachot plaidoit pour un Boulanger, à qui un de ses voisins avoit arraché le nez ou une partie dans une querelle de quartier. L'avocat de la partie adverse, qui étoit tellement camus, qu'à peine lui voyoit-on un petit bout de nez, s'étant avisé, dans sa défense, de traiter cet accident de bagatelle. M. Sachot, dit dans sa réplique, mon adversaire compte un nez pour rien.

**p. 87.** M. le Maréchal de Grammont étant allé voir, par ordre du Roi, le Ministre Morus qui étoit malade à l'extrémité, à son retour, le Roi lui demanda comment il se trouvoit? Le Maréchal lui répondit : Sire, je l'ai vu mourir, il est mort en bon Huguenot; mais une chose en quoi je le trouve plus à plaindre, c'est qu'il est mort dans une Religion qui n'est maintenant non plus à la mode qu'un chapeau pointu.

**p. 120.** L'Abbé de la Riviere, louoit fort, en présence de Mademoiselle, feu M. le Duc d'Orléans, son pere, oncle

de Louis XIV. C'étoit, disoit-il, un <sup>Men.</sup> Prince très-sage, très-pieux, & qui va- <sup>T. II.</sup> loit beaucoup. Vous devez savoir mieux que personne, lui répondit Mademoiselle, ce qu'il valoit, vous l'avez vendu assez de fois pour cela.

Louis XIII. ayant trouvé un poux <sup>P. 151.</sup> sur l'habit du Maréchal de Bassompierre, voulut en plaisanter; le Maréchal lui dit: Votre Majesté fera croire qu'on ne gagne que des poux à son service.

Un déserteur qu'on alloit pendre, étant <sup>P. 182.</sup> sur l'échelle, donna une tasse d'argent à son Confesseur qui étoit un Cordelier. Le Bourreau indigné de ce qu'il ne la lui avoit pas plutôt donnée, dit au Cordelier: eh bien mon pere, pendez-le.

Madame de Seignelay reprochoit à <sup>p. 194.</sup> l'Ambassadeur de Siam, que les Siamois avoient plusieurs femmes, l'Ambassadeur lui répondit, Madame, si l'on en pouvoit trouver à Siam d'aussi belles & d'aussi bienfaites que vous, nous n'en aurions qu'une; mais comme cela ne peut être, il nous est pardonnable de nous en dédommager sur le changement.

Quand le Prince d'Orange (Guil- <sup>p. 199.</sup> laume I.) prit le parti de se retirer en

Men.  
T. II.

Allemagne , à l'arrivée du Duc d'Albe dans les Pays-Bas , le Comte d'Egmond fit tout ce qu'il put pour l'en dissuader ; & quand il vit que rien ne pouvoit le détourner de ce dessein : adieu donc , lui dit-il , Prince sans Principauté ; adieu Comte sans tête , lui répondit le Prince d'Orange. Réponse qui se trouva vraie , & qui s'accomplit quelque temps après.

p. 220.

M. Berthier , Evêque d'Utique & Coadjuteur de Montauban , étant à Paris , reçut un courier , qui lui apprit que M. l'Evêque de Montauban étoit malade à l'extrémité. Il prit aussi-tôt la poste , & arriva à Montauban dans l'espérance certaine de prendre possession de l'Evêché ; mais il se trompa , & M. l'Evêque de Montauban étant revenu de sa maladie , on mit sur la porte de la maison de M. d'Utique , son Coadjuteur , ces paroles du *Miserere* : *Utique non delectaberis.*

p. 225.

Une Dame ayant surpris son mari carressant sa femme de chambre , elle lui donna son congé peu de temps après. Allez , lui dit-elle ma-mie , je n'ai plus besoin de vous , ce que vous faites ici je le ferai bien.

## ET TRAITS PLAISANS. 263

Si Monsieur notre Curé prêche mal, <sup>Ment.</sup>  
disoit le Marguillier d'une Paroisse, <sup>T. II.</sup>  
on peut dire qu'il mange bien ; c'est un  
petit Bourdaloue à table.

Juglaris , bel esprit de la Cour de p. 238.  
Savoie , composa un éloge de Louis  
XIII. en Latin , fort estimé dans son  
temps , mais qui ne le seroit guere au-  
jourd'hui. Il y est dit que Louis XIII.  
devoit guérir le monde , étant né d'une  
mere Médicis , & venu au monde le  
jour de saint Côme & saint Damien ,  
Patrons des Médecins.

On dit à Saint Maurille d'Angers , T. I.  
que le corps de Saint Jacques y est ; p. 23.  
sur quoi Ménard ayant dit dans son his-  
toire d'Anjou , que si ce n'étoit le ma-  
jeur , c'étoit au moins le mineur ; on  
mit à côté cette regle de droit : *sem-*  
*per in obscuris , quod minimum est se-*  
*quimur.*

Un Président d'Angers étoit accusé p. 25.  
de recevoir ordinairement des présens  
des parties. Le Lieutenant particulier  
voulant lui en faire des reproches , dit  
un jour en pleine audience : *appelés*  
*ces présens.*

Un Roi de Portugal voulant écrire p. 67.

**Men.** au Pape, dit à un de ses ministres  
**T. I.** d'écrire de son côté, pendant qu'il écri-  
 roit du sien, & qu'après cela il envoye-  
 roit celle des deux lettres qu'il trouve-  
 roit la meilleure. Les deux lettres ache-  
 vées, le Roi jugea que c'étoit celle de  
 son Ministre, & résolut de l'envoyer  
 au Pape. Aussi-tôt que le Ministre fut  
 de retour chez lui, il disposa toutes ses  
 affaires pour passer au plus vite en Es-  
 pagne, ne croyant pas qu'il fut en sû-  
 reté, depuis que le Roi son maître avoit  
 découvert qu'il en savoit plus que lui.

**p. 75.** Le fils d'un épicier qui tranchoit du  
 grand Seigneur, ayant fait écrire au  
 bas d'un Tableau qu'il avoit fait pein-  
 dre chez lui, ces mots : *respice finem.*  
 Quelqu'un bien aise de rabattre un peu  
 de sa vanité, en lui rappelant ce qu'il  
 étoit, effaça l'*r* initiale du premier mot,  
 & l'*m* finale du dernier, en sorte qu'on  
 lisoit, *épice fine.*

**p. 79.** Un homme voyant un Docteur en  
 chaire qui prêchoit de mauvaise grace,  
 demanda qui il étoit : on lui dit que  
 c'étoit un Docteur de Navarre. Ah !  
 dit-il, je voyois bien que c'étoit un  
 étranger.

Un

## ET TRAITS PLAISANS. 265

Un Chanoine d'Angers, ayant invité plusieurs personnes à dîner, un jour maigre, son valet lui dit qu'il venoit du marché ; & qu'il n'y avoit plus d'autre poisson, qu'un saumon qu'il n'avoit osé prendre, parce qu'un Conseiller l'avoit retenu. Le Chanoine lui donnant sa bourse pleine, lui dit, tiens retourne ; achete-moi le saumon & le Conseiller.

Mém.  
T. I.  
p. 89.

Une Dame qui bégayoit en parlant, au lieu de dire mere & tutrice naturelle, disoit *mérétrice naturelle*.

On disoit de Mr. le Cardinal de R..... qu'il faisoit fuir tout le monde. Quelqu'un prétendit que c'étoit par cette regle de droit : *Panno rubro fugantur armenta*.

Un Cavalier & une Dame ayant été long-temps brouillés, après avoir été bien ensemble, se trouverent un jour dans un même endroit, & s'engagerent insensiblement à jouer ; que jouerons-nous dit le Cavalier ? Jouons, ajouta la Dame, une reprise d'amitié.

Racan avoit l'esprit aisé, & disoit souvent des bons mots, mais il avoit la voix basse & ne parloit pas distinctement. Un jour dans une compagnie

**Men.** nombreuse où il étoit , la conversation  
**T. I.** tomba sur quelque sujet qui lui donna occasion de faire un conte fort agréable. Après qu'il l'eut achevé, voyant que la compagnie n'en rioit point, parce qu'on ne l'avoit pas entendu, il s'adressa à Ménage, qui se trouvoit à côté de lui, & lui dit : je vois bien que ces Messieurs ne m'ont pas entendu : traduisez-moi, s'il vous plaît, en langue vulgaire.

**p. 214.** Un Cordelier, devenu Evêque de Bitonto, allant faire sa cour pour être Cardinal, le Pape lui dit un jour, qu'on l'avoit averti qu'il étoit bâtard ; à quoi l'Evêque répondit sur le champ.  
*V. S. à fatta tanti altri Cardinali asini, che potrebbe far un mulo.* Votre Sainteté a fait tant d'ânes Cardinaux, qu'elle pourroit bien faire un Cardinal d'un mulet.

**p. 217.** Un François voyant qu'un Italien portoit quelque chose sous son manteau, lui demanda ce que c'étoit. Un poignard, dit l'Italien. Le François trouvant que c'étoit une bouteille, but tout le vin, & lui rendant la bouteille : tenez, lui dit-il, je vous fais grace du fourreau.

## ET TRAITS PLAISANS. 267

Dans le temps que le Maréchal de Bassompierre étoit à la Bastille, un Mar-<sup>Mém. T. I. p. 218.</sup>quis qui étoit prisonnier comme lui, l'entretenoit de ses prouesses. Il lui dit entr'autres choses, que dans un combat naval, il avoit tué trois cens hommes sur un vaisseau; & moi, dit Mr. de Bassompierre, étant en Suisse, je me glissai par une cheminée, pour voir une fort belle voisine que j'aimois. L'autre lui soutenant que cela ne pouvoit pas être, parce qu'il n'y a pas de cheminées en ce pays-là. Eh! Mr. reprit Mr. de Bassompierre, je vous ai laissé tuer trois cens hommes dans un combat sur un vaisseau, laissez moi en Suisse au moins une fois seulement, descendre par une cheminée pour voir une jolie femme.

Un Maçon qui se trouvoit à la première Messe qu'un Curé nouveau venu disoit dans sa Paroisse, voyant qu'il étoit long-temps à arranger son Calice & son Missel avant que de commencer, dit à un de ses compagnons, oh, oh! notre Curé est long-temps à s'échafauder.<sup>p. 223.</sup>

Le Pape Alexandre VIII. qui fut<sup>p. 225.</sup>  
M ij

Men. élu Pape à soixante-dix-neuf ans , &  
 T. I. qui en trois semaines avoit pourvu tous  
 ses neveux , demanda à quelqu'un de  
 ses familiers , ce qu'on disoit de lui. Il  
 lui répondit qu'on disoit qu'il ne perdoit  
 pas de temps sur l'avancement de sa  
 famille. Ho , ho ! dit le Pape , *sono*  
*vinti-tre hore e Mezza* : il est vingt-trois  
 heures & demie.

Waller, célèbre Poëte Anglois, fit  
 p. 235. en très-beaux vers latins, un excel-  
 lent Panégyrique de Cromwel, lorsqu'il  
 étoit protecteur. Charles II. ayant été  
 rétabli en 1660, Waller fut lui pré-  
 senter des vers qu'il avoit fait à sa  
 louange. Le Roi les ayant lus, lui re-  
 procha qu'il en avoit fait de meilleurs  
 pour Cromwel. Sire, lui répondit Wal-  
 ler, *nous autres Poëtes, nous réussissons*  
*mieux en fictions qu'en vérités.*

Auguste souffroit que ses Ministres  
 p. 252. le régalaient l'un après l'autre. Un  
 d'eux le traitant un jour sans beau-  
 coup de façon, Auguste lui dit. *Non*  
*putabam nos esse tam familiares.* Je ne  
 croyois pas que nous fussions si bons  
 amis.

p. 256. Un Auteur dédia un livre latin à M.

le Cardinal de Richelieu , & le lui <sup>Men.</sup>  
envoya. Le Cardinal , pour répondre à <sup>T. I.</sup>  
sa civilité , en Ministre qui n'avoit pas  
le temps d'écrire de longues lettres ,  
lui écrivit ces trois mots seulement :  
*accepi , legi , probavi.*

Un pauvre homme, en Brie , por- p. 260.  
toit cinq sols à son Curé pour lui faire  
dire une Messe ; il ne trouva que la  
servante à qui il vouloit laisser son ar-  
gent ; allez , mon ami lui dit-elle , en  
le refusant , nous ne disons point de  
Messes à cinq sols.

Le Prince de C . . . . étant à Venise, p. 262.  
questionnoit fort Fra-Paolo , Auteur de  
l'histoire du Concile de Trente. Fra-  
Paolo dit à un de ses amis : *questo*  
*principe me pare , un principe molto in-*  
*terrogativo.* Ce Prince me paroît bien  
interrogatif.

Dans une audience où l'on faisoit p. 322.  
beaucoup de bruit , le Juge dit , Huif-  
fiers qu'on fasse silence : cela est étrange  
qu'on ne puisse point faire cesser les  
propos de tous ces parleurs. Nous avons  
jugé , ajouta-t-il , je ne fais combien de  
causes sans les entendre.

Un des bons mots que Balzac ait p. 327.

Men. jamais dit, est celui-ci, en parlant de  
T. L. la Motte le Vayer. Il fait le dégât dans les bons livres.

P. 333. Un Avocat fort laid & qui n'avoit presque pas de nez, ne pouvant venir à bout de lire une piece qu'on lui ordonnoit de lire à l'audience ; un Conseiller qui avoit le nez fort grand, dit, quelqu'un n'a-t-il pas de lunettes pour donner à cet Avocat ? L'Avocat se sentant piqué, il faut aussi, Monsieur, lui dit-il, que vous me prêtiez votre nez pour pouvoir m'en servir.

P. 345. Un Nouvelliste publioit une relation, à laquelle il joignoit plusieurs circonstances particulieres. Ce que vous dites-là ne sauroit être, dit quelqu'un de ceux qui l'écoutoient, car j'ai une lettre du 31 qui dit le contraire. Il répondit la mienne est du 32.

P. 373. Un Seigneur présentant un Poète à M. d'Hémery, Surintendant des Finances, lui dit, Monsieur voilà une personne qui vous donnera l'immortalité ; mais il faut aussi que vous lui donniez de quoi vivre.

P. 394. Un Vénitien qui n'étoit jamais sorti de Venise, & qui par cette raison n'é-

toit pas bon Cavalier, étant monté pour la première fois sur un cheval rétif, <sup>Mém. T. I.</sup> qui ne vouloit pas même avancer quoi qu'il lui fit sentir l'éperon, tira son mouchoir de sa poche, & l'ayant exposé au vent, il dit : je ne m'étonne plus si ce cheval n'avance pas, *il vento e contrario*, le vent est contraire.

Dans le temps qu'il étoit question <sup>p. 398.</sup> de décider à l'Académie Française, s'il falloit dire *Vulcan* ou *Vulcain*, Chapelain, auteur de la Pucelle, prétendit qu'on devoit dire, *Vulcain* en prose & *Vulcan* en vers. M. de Racan lui répondit plaisamment, que si on devoit suivre cette distinction, il faudroit l'appeller *Racan* en vers, & *Racain* en prose.

Un gros Mâtin que l'on avoit chassé <sup>Sorberiana. p. 9.</sup> de par-tout, se vint réfugier sous la chaise du Prince d'Orange, Maurice de Nassau, qui étoit à table, il le chassa lui-même, & le fit chasser deux ou trois fois par ses gardes ; mais il ne manqua point de revenir toujours à l'heure du dîner, & prit toujours si bien son temps, que le Prince Maurice le trouva à ses pieds à tous les repas :

Sorb. de sorte qu'enfin , ennuyé de le chasser , & faisant quelque réflexion sur sa confiance , il le regarde ; le chien lui en témoigne de la joie , il lui donne à manger , le chien le caresse. Il commande qu'on ne le chasse plus , & ce nouveau courtisan accompagne par-tout son maître sans l'importuner. Il demeure à la porte de la chambre lorsque le Prince y est. S'il sort , il le suit , & marche à côté de son Carrosse. Son assiduité plut tellement à Maurice , qu'il le prit en amitié , l'introduisit jusques dans son cabinet , & lui légua en mourant une somme , dont il fut entretenu jusqu'à ce qu'il mourut de vieillesse.

p. 61. Les courtisans font aux Princes , en égard à l'esprit , ce que les gueux font aux enfans qu'ils estropient , & dont ils disloquent les membres pour mieux gagner leur vie par la mendicité.

p. 106. Une femme ayant au sortir du Conseil , beaucoup criailé contre M... Chancelier , il ne fit que se tourner vers son mari qui étoit près de lui , & lui demanda : est-ce là votre femme , à quoi celui-ci ayant répondu qu'oui , je vous en plains bien , lui dit le Chancelier.

Un Poète Provincial avoit été voir Sorb.  
 Malherbe, & lui avoit laissé une Ode P. 181.  
 qu'il adressoit au Roi, pour que Malherbe lui en dit son sentiment. Celui-ci, lorsque le Poète revint, lui dit qu'il n'y avoit que quatre mots à ajouter. Le Poète le pria instamment qu'il eut l'honneur de les recevoir écrits de sa main. Ce que Malherbe fit, en ajoutant au titre, au Roi, ces mots, *pour torcher son cul*. Ensuite il plia le papier, & le donna au Poète, qui l'en remercia un million de fois, & partit sans voir ce qu'il avoit écrit.

Un jeune Seigneur Allemand, qui de p. 219.  
 meuroit chez le Maréchal de Bassompierre, étant fort aimé de ce Maréchal, la Comtesse de Tyliere, sœur de ce dernier, lui représentoit d'une maniere adroite, le peu de fondement qu'il devoit faire sur cette amitié. Mon frere, lui disoit-elle: a changé bien souvent d'affection: je me souviens qu'il aimoit un tel, puis il aima un tel, delà il transporta son amitié à tel autre, puis il aima passionnément un cheval isabelle, & maintenant c'est vous.

Un bel esprit attaché à un Archevê-

M v

Ducan-  
 tiana.  
 T. I.  
 P. 23.

**Duc.** que de Bordeaux , à qui la Cour donna le commandement d'une armée navale , en ayant été maltraité , lui dit en le quittant , Monseigneur , si je vous suis jamais , ce ne sera plus qu'en procession , & si je vous sers , ce ne sera plus qu'à la Messe.

**T. II.** Le 18 Octobre 1609 , la fille du  
**P. 240.** Comte de Créqui , âgée de neuf à dix ans , fut mariée au Marquis de Rosni , fils du Duc de Sulli ; le Ministre Dumoulin voyant approcher la mariée , dit , présentez-vous cet enfant pour être baptisé.

**P. 143.** Henri IV. âgé seulement de quinze ans , étant enquis , pourquoi sa mere l'avoit engagé dans les troisiemes troubles , puisque ce n'étoit pas à lui que le Roi Charles IX. en vouloit , répondit que c'étoit pour épargner le drap de deuil ; parce que comme on en vouloit aux Princes du Sang , le dernier porteroit le deuil des autres à mesure qu'on les feroit mourir , au lieu qu'en mourant tous ensemble pour défendre leur vie , ils éviteroient cette dépense.

Le même Prince disoit de ces troubles , qu'il les éteindroit avec un seau

d'eau , & comme on lui eut demandé de quelle maniere ? *en les faisant*, dit-il, *boire au Cardinal de Lorraine , jusqu'à crever.* Duc. T. II.

Un Avocat du Roi plaidant un port d'armes , faisoit un geste des deux bras , comme s'il eut voulu coucher en joue & tirer. Le Président , homme facétieux , dit : gens du Roi , vous blessez quelqu'un , haussiez votre arquebuse. p. 251.

Le Roi François I. jouant à la paume , un Moine qui jouoit des mieux & qui étoit de son côté , ayant fait un coup qui fit gagner la partie au Roi : voilà , s'écria François I. un brave coup de Moine. Sire , lui repartit celui-ci , ce sera un coup d'Abbé quand il vous plaira. Quelques jours après l'Abbaye de *Bourmayen* étant venue à vaquer , le Roi l'en fit Abbé. T. I. p. 19.

Un mauvais plaisant après avoir fait plusieurs railleries offensantes d'un grand Seigneur , avoit été menacé de la corde par celui-ci , au cas qu'il vint à tomber entre ses mains. Se voyant pris , je vous demande , dit-il , une grace ; je te l'accorde , dit le Seigneur. C'est , continua le pendart , que lorsque je serai T. II. p. 281.

**Duc.** au gibet, vous veniez trois jours de  
**T. II.** suite m'y baiser le derriere. Cela lui  
 sauva la vie.

Un Evêque de Metz qui eut un procès au Parlement contre son Chapitre, le perdit. Il voulut savoir le nom des Juges qui l'avoient condamné, & à mesure qu'on les lui nommoit, il ne manquoit pas de donner à chacun quelque sobriquet injurieux. Comme on fut venu au cinquieme, nommé *Hennequin*, jeune homme peu habile. *Bon*, dit l'Evêque, *Asinus quintus*.

**Bolæ-**  
**na.**  
**P. 2.**

Dans le temps où toute la Cour de Louis XIV. substituoit le mot de *Gros* à la place du mot de *Grand*, le Roi consulta Despréaux, pour savoir si l'un ne revenoit pas à l'autre : Despréaux lui répondit, Sire, quoique votre Cour en dise, je fais une grande différence entre Louis le Gros & Louis le Grand.

**P. 13.**

Despréaux se trouvant avec des impies, n'eut pas de peine à les tourner en ridicules ; car, au lieu que ces sortes de gens, ont toujours quelque sophisme éblouissant, ceux-ci s'inferroient d'eux-mêmes, par leurs argumens déplora-  
 bles. Je leur débauchai tous les rieurs,

disoit-il , en parlant de cette aventure ; Bois-R.  
& sortant avec mon frere , je lui dis ,  
ah ! mon frere , que Dieu a là deux  
fots ennemis.

Un homme de fort bon esprit , mais p. 52.  
qui n'avoit pas de lettres , disoit un  
jour devant Despréaux , qu'il aimerait  
mieux savoir faire la Barbé , que de  
savoir faire un bon Poëme : qu'est-ce  
que des vers , disoit-il , & où est-ce  
que cela mene ? C'est en cela , reprit  
Despréaux que j'admire la Poésie , que  
n'étant bonne à rien , elle ne laisse pas  
de faire les délices des hommes in-  
telligens.

Un Laquais de Despréaux venant de p. 69.  
chez Bois-Robert , lui apprit que sa  
goutte avoit redoublé. Il jure donc  
bien , dit Despréaux. Hélas ! Monsieur ,  
repartit le Laquais , il n'a plus que cette  
consolation là.

Chapelle avoit manqué à se noyer , & p. 99.  
à s'égorger au sortir d'une grande débau-  
che : à quelques jours delà , Despréaux  
l'ayant rencontré : vous voyez , lui dit  
Chapelle , un homme tout-à-fait con-  
verti sur la passion du vin ; trouvez bon  
que j'en fasse abjuration entre vos mains.

**Bolz.** Le Satyrique l'embrasse pour lui en marquer sa joie , & lui dit mille choses touchantes à ce sujet. Chapelle fait mine d'être attendri par ses discours , jusqu'à un certain Cabaret, où il le fait entrer de force, non pas pour boire, disoit-il, mais pour mieux profiter de son sermon.

**p. 124.** A Messine, où commandoit le Maréchal de Vivonne, un Officier vint le réveiller pour lui dire quelque chose ; & commença son compliment par Monseigneur, je vous demande pardon si je viens vous réveiller. Et moi je vous demande pardon si je me rendors, répondit le Maréchal, en se retournant du côté de la ruelle.

**Pati-**  
**niana.**  
**p. 62.**

Le Pape Clément VII. qui avoit dérangé sa santé en mangeant beaucoup de Melons & de Champignons qu'il aimoit , prit un nouveau Médecin qui lui changea toute sa façon de vivre , & il mourut bien-tôt après. Les Romains bien-aîsés de sa mort, firent faire le portrait de ce Médecin, & écrivirent au-dessous du Tableau, *ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi* : voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde.

L'építaphe qu'on fit à Pierre Arétin Pati.  
89.  
est fingulière ; en voici la traduction. *Ci gît Pierre l'Arétin, qui tant qu'il a vécu a médité de tout le monde, hormis de Dieu, duquel il n'a pas parlé, parce qu'il ne le connoissoit point.*

Un grand disoit un jour en conversation, qu'il y avoit trois sortes de gens Poggiana.  
P. 156.  
dont on se passeroit bien dans le monde. Les Théologiens, parce qu'ils ont gâté la religion ; les Jurisconsultes, parce qu'ils ne font que brouiller la société, au lieu de la régler ; les Médecins, parce que sous prétexte de nous guérir, ils nous tuent le plus souvent. Un Théologien, un Avocat & un Médecin, ayant entendu ce propos ; qu'on nous ôte, dirent-ils, les grands, nous nous contenterons du reste du monde, & le reste du monde se passera bien d'eux.

Quelqu'un disant à l'illustre Jérôme Bignon, que Rome étoit le siège de la foi ; cela est vrai, répondit-il, mais Carpenteriana.  
P. 5.  
cette foi ressemble à de certaines gens qu'on ne trouve jamais au logis.

Auguste, qui aimoit fort Virgile & P. 6.  
Horace, les faisoit souvent manger à

**Carp.** sa table , assis à ses deux côtés. Virgile avoit l'haleine fort courte , & Horace une fistule lacrimale ; ce qui faisoit dire quelquefois à ce Prince , en plaisantant. *Ego sum inter suspiria & lacrymas.* Je suis entre les soupirs & les larmes.

**p. 27.** Louis XIV. passant par Rheims en 1666 , fut harangué par le Maire , qui lui présenta des bouteilles de Vin , & des Poires de Rouffelet seches. Sire , lui dit-il , nous apportons à Votre Majesté , notre Vin , nos Poires & notre cœur ; c'est tout ce que nous avons de meilleur dans notre Ville. Le Roi lui frappa sur l'épaule , en lui disant : *voilà comme j'aime les harangues.*

**p. 85.** M. de Turenne disoit d'un poltron , que des trois opérations de l'esprit , il n'avoit que l'appréhension.

**p. 85.** Un jour un Seigneur promettant à Théophile de le porter en toute occasion , c'est-à-dire , de l'assister de ses services , cet auteur lui répondit sur le champ :

Monseigneur , je vous remercie ,  
Tant d'honneur je n'ai mérité ,  
Et si de vous j'étois porté ,  
On me prendroit pour le Messie.

ET TRAITS PLAISANS. 281

Une Dame fort galante , pressant **Carp.**  
Théophile de faire une comparaison **P. 86.**  
d'elle avec le Soleil, il fit cet in-promptu,

Que me veut donc cette importune ?

Que je la compare au Soleil ?

Il est commun, elle est commune , .

Voilà ce qu'ils ont de pareil.

Un petit intéressé dans les Fermes, **p. 141.**  
faisant l'éloge des financiers, disoit  
qu'il n'y avoit qu'eux qui soutenoient  
l'Etat : cela est vrai dit quelqu'un, les  
gens d'affaires soutiennent la France,  
de même qu'une corde soutient un pen-  
du en l'étranglant. (a)

Henri IV. harangué par plusieurs dé- **p. 145.**  
putés d'une Ville, un âne se mit à braire  
à vingt pas delà, au moment qu'un  
d'entr'eux commençoit son discours.  
Oh! doucement, Messieurs, dit le Roi,  
parlez chacun à votre tour.

---

(a) Dans l'Encyclopédie, au mot finance,  
celui qui a donné cet article, appelle les fi-  
nanciers membres du ministère ; un plaisant  
fit cette remarque : oui, comme les huissiers  
sont membres du Parlement. Dans le sens  
de la réponse que M. du Harlay, premier  
Président, fit à un Huissier.

. Carp.  
p. 163.

Ménage avoit une mémoire très-heureuse : s'étant trouvé à l'hôtel de Rambouillet, il entretint la compagnie de choses fort agréables, qu'il avoit retenues dans ses lectures ; Madame de Rambouillet qui s'en appercevoit bien, lui dit, *tout ce que vous dites est très-beau, mais dites-nous quelque chose de vous présentement.*

p. 167.

On donna à Lulli un prologue d'Opéra, que l'on trouvoit excellent, l'auteur lui ayant demandé après qu'il en eut fait lecture, s'il n'y trouvoit rien à redire : je n'y trouve qu'une lettre de trop, répondit-il, c'est qu'au lieu de fin du Prologue, il devoit y avoir, si du Prologue.

p. 234.

Un Grammairien, qui employoit à toute heure, & en toute rencontre, les termes de son art, fit un compliment à de nouveaux mariés, en ces termes : Je souhaite que vous ayez des enfans de genre masculin, féminin & neutre.

p. 257.

Un Seigneur ignorant, voyant un jour un Philosophe qui mangeoit de friands morceaux, lui dit : eh quoi, les Philosophes usent-ils de ces friandises ? Et pourquoi non, lui répondit-

il, vous imaginez-vous que la nature Catp.  
n'ait produit les bonnes choses que pour  
les ignorans.

Le Maréchal d'Ancre, prit pour Lon-  
l'accompagner ordinairement, cent Gen- guerua-  
tilshommes, à chacun desquels il don- na.  
noit mille livres. Des courtisans s'en- p. 26.  
tretenant de cette nouvelle, se deman-  
doient comment on nommeroit ces gen-  
tilshommes; des *Coïons* de mille livres,  
répondit le Duc d'Epéron.

Madame Cornuelle, fameuse par son p. 70.  
amitié avec Ninon de l'Enclos, ayant vu  
un écrit par lequel M. de N. faisoit voir  
qu'il descendoit d'une Jeanne de *Ghimel*,  
s'écria : *je l'avois toujours bien dit que*  
*M. de N. descendoit d'une lamentation*  
*de Jérémie.*

Quelqu'un, consolant Madame la p. 283.  
Maréchale de Villeroi, après la ba-  
taille de Ramillies, & lui disant que  
grace à Dieu, le Maréchal & le Duc  
de Villeroi se portoient bien. C'est assez  
pour moi, répondit-elle, mais ce n'est  
pas assez pour eux.

M. de Beauvilliers, voulant annon- p. 285.  
cer à M. de Chamillard qu'il eut à se  
retirer, lui dit qu'il étoit fort fâché de lui

**Long.** apporter une mauvaise nouvelle. Le Ministre lui demandant si le Roi étoit malade , ou s'il lui étoit survenu quel-qu'accident , il répartit qu'elle le regardoit lui-même ; à quoi M. de Chamillard répondit , dès qu'elle ne regarde pas la personne du Roi , je suis rassuré.

**p. 287.** Le Cardinal Mazarin , voulant cacher qu'il étoit à l'extrémité , se mit du rouge & passa sur son Balcon , pour voir essayer des chevaux ; ce qui fit dire à l'Ambassadeur d'Espagne : voilà un portrait qui ressemble assez au Cardinal Mazarin.

**p. 288.** Madame la Princesse de Conti étant fort affligée de la perte de M. Dodart : quel sens lui dit le Roi , y a-t-il à pleurer son Médecin , & son Domestique ? Ce n'est ni mon Médecin ni mon Domestique que je pleure , mais mon ami répondit-elle.

**Che-  
vrana  
T. I.**

**p. 25.**

La Reine Christine de Suede étant à Rome , le Pape lui donna des Cardinaux pour l'accompagner , dans l'empressement qu'elle témoignoit de voir les tableaux & les statues. Il y en eut , une du Cavalier Bernini , de marbre

blanc , qui représentoit la vérité , qui Chev.  
T. I.  
lui plut , & qui , en effet , est admirable pour le moderne. Un Cardinal s'approcha d'elle , & lui dit : Madame , Dieu soit loué que vous ayez de l'amour pour la vérité , que les têtes couronnées ne peuvent souffrir. Je le crois bien , répondit la Reine , toutes les vérités ne sont pas de marbre.

Un étranger qui étoit allé à Lacédémone pour voir la Ville , & qui se tenoit debout sur un pied , dit à un Lacédémonien qui le regardoit : vous ne sauriez vous tenir en cet état si longtemps que moi. Il est vrai , répondit l'autre , mais il n'y a point d'oïson qui n'en fasse autant.

Sébastien , Roi de Portugal , prié p. 143.  
par une femme , de vouloir faire grace à son mari , qui avoit été condamné aux galeres , lui répondit qu'il verroit ce qu'il y auroit à faire. Elle repartit , non pas Sire , mais tout à l'heure , & je vous prie de considérer que je suis pauvre , jeune , éloignée de mon mari ; que le temps presse & que mon honneur est en danger. Le Roi qui étoit en pleine rue , demanda de l'encre ,

Chev.  
T. I.

du papier & une plume : & quelques personnes lui remontrant , qu'il pourroit signer la Requête dans le Palais ; il répondit qu'où l'honneur étoit en danger , il n'y avoit point de temps à perdre.

p. 151.

Quand Bazajet, Empereur des Turcs, fut conduit, après sa défaite, à *Timur Lench*, c'est-à-dire, Timur le boiteux, que nous appellons Tamerlan, celui-ci le regarda, & s'étant apperçu qu'il étoit borgne, il se mit à rire. Bazajet qui ne pouvoit souffrir le mépris, lui dit fièrement : tu ris de ma disgrâce, Timur ; mais souviens-toi qu'elle pourroit bien te devenir commune ; que Dieu dispose de tous les Etats, & que c'est lui qui les distribue. Timur repartit aussi fièrement : je n'en doute point, & je ne ris pas de ton malheur ; mais de la pensée qui m'est venue en te regardant, que les Etats sont bien peu de chose devant Dieu, puisqu'il veut bien qu'un boiteux possède, ce qu'il avoit donné à un borgne.

p. 169.

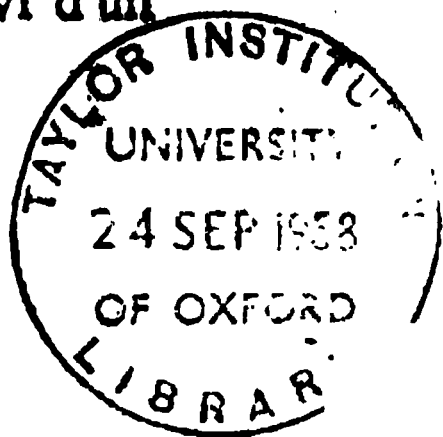
Il n'y a rien de plus insupportable dans le monde, qu'un faux ami, curieux & empressé ; rien de plus à crain-

dre qu'un riche voleur & un Juge ava-<sup>Chevr.</sup>  
re ; rien qui cause plus de dépit qu'un <sup>T. I.</sup>  
demi savant qui est décisif ; rien de  
plus commun qu'un joueur frippon ;  
rien de plus honteux qu'un Prince men-  
teur ; rien de plus ridicule qu'un vieil-  
lard galant , une vieille coquette , un  
pauvre orgueilleux , & un lâche fanfa-  
ron.

Sixte V. disoit , en parlant de la né- p. 192.  
gligence d'Henri III. sur l'administra-  
tion de son état & de sa dévotion mal  
réglée : *il n'y a rien que ce Roi n'ait  
fait pour être Moine , & il n'y a rien  
que je n'ait fait pour ne l'être point.*

Ménandre, étoit de beaucoup supérieur p. 251.  
à Philemon , qui ne laissa pas d'empor-  
ter sur lui le prix de la Poésie , par le  
mauvais jugement du peuple. Ayant  
rencontré Philemon dans son chemin ,  
quelque temps après , il ne put s'em-  
pêcher de lui dire : *de grace Philemon ,  
quand vous emportez le prix sur moi ,  
ne rougissez-vous point de votre victoire ?*

M. Camus , Evêque du Bellai , pré- p. 299.  
chant aux Incurables le Lundi de Pâ-  
ques ; M. le Duc l'Orléans y entra lorf-  
qu'il étoit à l'*Ave Maria* , suivi d'un



Chev.  
T. I.

cortège considérable , & entr'autres de l'Abbé de la Riviere , insigne flatteur. Il fit prier M. du Bellai de recommencer ; l'Evêque obéit , & après l'avoir salué humblement , il lui dit :  
 » Monseigneur , Dimanche dernier je  
 » prêchai le triomphe de J. C. à Jeru-  
 » salem , Vendredi sa Mort , hier sa  
 » Résurrection ; & aujourd'hui je dois  
 » prêcher son Pelérinage à Emmaüs ,  
 » avec deux de ses Disciples. J'ai vu ,  
 » Monseigneur , V. A. R. dans un mê-  
 » me état. Je vous ai vu triomphant  
 » dans cette Ville , avec la Reine Marie  
 » de Médicis , votre mere ; je vous ai  
 » vu mort par des Arrêts , sous un  
 » Ministre ; je vous ai vu ressuscité par  
 » la bonté du Roi votre frere ; & je  
 » vous vois aujourd'hui en pèlerinage.  
 » D'où vient , Monseigneur , que les  
 » grands Princes se trouvent sujets à  
 » ces changemens ? Ah ! Monseigneur ,  
 » c'est qu'ils n'écoutent que les flatteurs ;  
 » & que la vérité n'entre dans leurs  
 » oreilles , que comme l'argent entre  
 » dans les coffres du Roi ; un pour cent.

p. 313.

La Reine Elisabeth d'Angleterre ,  
 faisant la visite de ses Provinces , eut  
 la

la curiosité de voir à Redgrave, la maison de Nicolas Bacon, alors garde des Sceaux d'Angleterre, & l'ayant considérée, lui dit, votre maison est bien petite, Monsieur le Chancelier. Madame, reprit-il, elle est assez grande pour moi; mais Votre Majesté m'a fait trop grand pour ma maison. Chev.  
T. I.

Philippe de Macédoine, tombé à la renverse, dans un lieu où l'on s'exerçoit à la Lutte, ayant vu en se relevant, la figure de son corps imprimée sur la poussière. O Dieux! dit-il, que pour satisfaire à la nature il faut peu de terre, & pour contenter notre ambition, il faut tout-un monde. T. II.  
p. 96.

C'est la coutume en Allemagne de boire largement après le repas. Un François ayant dîné à Francfort, avec cinq ou six Allemands de qualité, fut appelé après le repas auprès du buffet, où quelqu'un de la compagnie lui porta d'abord la santé de l'Empereur. Il fallut boire, & comme il vit bien que cette débauche auroit des suites, il se fit apporter trois ou quatre pains, & en ayant mangé la moitié d'un à la santé du Roi de France, il donna l'autre p. 188.

Chev. moitié à son voisin , qui n'en voulut  
T. II. pas seulement tâter. Les autres surpris  
d'une nouveauté si peu attendue, le  
laissèrent libre sans le quereller, & il  
se tira d'affaire par ce moyen.

p. 189. Un certain *Alvarez*, comblé de bien-  
faits par Alphonse, Roi d'Arragon,  
ne lui en ayant jamais témoigné de re-  
connoissance, les courtisans lui parle-  
rent avec indignation de l'insensibilité  
d'*Alvarez*. *De quoi vous étonnez-vous*,  
leur dit-il, *les plus grands bienfaits*  
*sont presque toujours payés de la der-*  
*niere ingratitude.*

p. 191. Denis le jeune, chassé de son Royau-  
me de Siracuse, étant interrogé par  
un Grec, *à quoi la Philosophie de Pla-*  
*ton lui avoit servi?* répondit, *à voir*  
*l'inconstance de la fortune sans m'éton-*  
*ner, & à la souffrir sans me plaindre.*

p. 209. Périclés Athénien, grand Capitaine  
& grand Orateur, souffrit un jour en-  
tier sans émotion, qu'un citoyen l'ac-  
cabla d'injures devant tout le monde,  
& se retirant le soir à sa maison, ce  
téméraire l'y voulut suivre, & conti-  
nua son insolence. Comme Périclés fut à  
sa porte, il dit froidement à un domesti-

que : *il est tard , allez conduire ce citoyen* Chev.  
T. II.  
*jusques chez lui.*

Socrate , exhorté par un ami , de p. 218.  
sauver sa vie pour ses enfans encore petits  
& pour ses amis , lui répondit : *les Dieux*  
*qui m'ont donné ces enfans en prendront*  
*soin : & dans l'autre monde je ne man-*  
*querai pas d'amis , vous irez bien-tôt*  
*où je vais.*

Quelqu'un demandant à Diogene , p. 220.  
où il vouloit qu'on le mit après sa mort ,  
*à la voirie* , répondit-il. On lui répliqua  
qu'il seroit donc mangé des chiens : &  
il reprit , *mettez mon bâton auprès de*  
*moi pour les chasser.* On lui dit qu'il ne  
lui seroit d'aucun usage , & qu'il ne  
sentiroit rien après sa mort. *Qu'importe-*  
*il donc , que je sois mangé des chiens*  
*ou des vers , quand je n'aurai plus de*  
*sentiment ?*

L'Empereur Constance , en faisant p. 225  
voir au Perse Hormisdas la grandeur  
de Rome , le nombre prodigieux de  
ses habitans , la magnificence de ses  
Edifices , & ce qu'elle avoit de plus sin-  
gulier au dessus des autres villes , lui de-  
mandas'il ne la trouvoit pas incomparable  
en toutes manieres. *J'avoue , répondit*

Chev.  
T. II.

Hormisdas, *que Rome est la plus surprenante & la plus superbe de toutes les Villes; & ce qui m'en plaît, c'est que l'on y meurt aussi bien qu'ailleurs.*

p. 231. Socrate ayant reçu dans la rue un coup de pied d'un jeune brutal, fut sollicité par ceux qui avoient été les témoins de cette action, de le faire assigner devant les Juges; & il répondit: *si un âne m'avoit donné en passant un coup de pied, me conseilleriez-vous d'appeller cet âne en Justice?*

p. 399. Agatocle, fils d'un Potier de Terre, devenu Roi de Sicile, avoit mis le siege devant une Ville; & les assiégés lui crioient de leur murailles, *hola! oh Potier, de quoi payeras-tu la solde de tes gens?* il leur répondit, *de la ruine de votre Ville, quand je l'aurai prise.* L'ayant emportée d'assaut, il en fit vendre tous les habitans, & leur dit ensuite: *s'il vous arrive encore de m'injurier, je m'en plaindrai à vos maîtres.*

p. 127. L'Empereur Maximilien, en parlant un jour des Empires & des Royaumes, disoit: que s'il étoit possible d'être Souverain du Ciel, ayant l'Empire & deux fils, il souhaiteroit que son aîné fut Roi de France.

Un Gentilhomme de campagne, à Segrais-  
 qui il étoit survenu nombreuse com-<sup>fiana-</sup>  
 pagnie, voyant sa fille embarrassée de p. 77.  
 la régaler : *il n'y a*, dit-il, *qu'à cueillir*  
*un Dindon*. Parce qu'ils nichent or-  
 dinairement sur les arbres.

Le Cardinal de Retz, assuroit comme p. 86.  
 vrai un fait, dont Ségrais, qui étoit  
 présent, favoit le contraire; pour ne  
 pas lui dire qu'il avoit menti, il lui dit :  
 il faut que vous fassiez comme *Made-*  
*moiselle*, qui prétend qu'elle ne ment  
 jamais; mais qu'elle se fert de son ima-  
 gination au défaut de sa mémoire.

On disoit beaucoup de mal d'un p. 103.  
 Gentilhomme à la Cour du Duc d'Or-  
 léans, frere de Louis XIII. il n'y eut  
 qu'un Gascon qui prit son parti. On  
 lui en demanda la raison; c'est, dit-il,  
 qu'il emprunte honnêtement.

Dans le conseil de guerre qui fut p. 123.  
 tenu avant la bataille de Rocroi, le  
 Prince de Condé ayant représenté tous  
 les avantages qu'elle produiroit, si on  
 la gagnoit, le Maréchal de Gassion lui  
 répliqua, *mais si nous la perdons, que*  
*deviendrons-nous ? Je ne m'en mets pas*  
*en peine*, reprit ce Prince, *parce que*  
*je serai mort auparavant.* N iij

Segr. Des courtisans parlant devant Louis  
 T. I. XIV, alors âgé de quinze ans, de  
 P. 131. l'Empire des Turcs & du pouvoir absolu des Sultans, rapportoient plusieurs actions qu'ils avoient faites en vertu de ce pouvoir. *Voilà*, dit le Roi, *ce qui s'appelle régner*. Le Maréchal d'Estrée qui étoit présent, ne pouvant souffrir que le Roi approuva cette conduite, à cause de la conséquence, repartit : *Mais Sire, deux ou trois de ces Empereurs ont été étranglés de mon temps*.

P. 194. Un Prédicateur qui faisoit le Panegyrique de Louis XIII. le louant de sa chasteté, en rapportoit cet exemple. *Ce Prince*, disoit-il, *jouoit un jour au volant avec une Dame de sa Cour, & le volant étant tombé dans le sein de la Dame, la Dame vouloit qu'il l'y vint prendre. Que fit ce sage Prince, pour éviter le piège qu'on lui tendoit ? il alla prendre les pincettes du coin de la cheminée, &c.* Ce trait n'étoit guere propre à satisfaire l'auditoire. Aussi un Gentilhomme se leva en criant hautement : *il auroit mieux fait de ne pas me mettre à la taxe*. Ce qui fit rire tout le monde.

Un Juge ayant passé la nuit à boire, interrogea le matin un criminel, con-  
damné à la mort au premier tribunal. Saint  
Evre-  
monia-  
na.

Après lui avoir demandé son nom, son  
âge, & le reste, les vapeurs du Vin  
l'assoupirent un peu; & s'éveillant un  
moment après: *comment te portes-tu*,  
(lui demanda-t-il, croyant parler à  
quelqu'ami?) Le criminel le regardant  
fixement: *si je me portois aussi-bien que*  
*vous*, lui répondit-il, *je n'aurois pas*  
*soif*. Cette réponse fit rire les autres  
Juges, qui adoucirent son supplice &  
lui sauverent la vie. P. 103.

*Il n'arrive que trop souvent, disoit* p. 216.  
un Religieux trop sincere, *que les dé-*  
*vots commencent, par je crois un Dieu*  
*le pere Tout-Puissant, & qu'ils finissent*  
*par la résurrection de la chair.*

La Reine *Christine de Suede*, ayant  
écouté une harangue, dont la longueur  
l'avoit fort ennuyée, fut priée par *Vof-*  
*sius*, de témoigner sa libéralité à celui  
qui l'avoit faite; *cela est trop juste*, dit-  
elle, *quand ce ne seroit que parce qu'il*  
*vient de finir.* Colo-  
mesiana  
p. 197.

Quelqu'un avoit pris un valet, qui  
ne faisant que sortir du village, de-  
Fure-  
teriana  
p. 5.

Furet. manda à son maître la permission d'aller faire couper ses cheveux. Tu iras ce soir , lui dit le maître. L'après-dinée que le valet crut être le soir de son maître , il lui vint dire à l'oreille, mais pourtant assez haut pour que toute la compagnie l'entendit. *Vous plaît-il, Monsieur, que j'aie me faire couper ce que vous savez.*

p. 10. Un petit maître de la Cour, voulant railler une Dame très-bien parée, lui demandoit impudemment, si ses habits étoient le fruit de quelque galanterie. *Jesus, mon petit mignon*, lui répondit-elle, *vous croyez parler à votre mere.*

p. 146. Un Prédicateur prêchant pour la première fois devant un Evêque, nouvellement arrivé dans son Diocèse, l'apostropha de cette manière. » Monseigneur, quand j'envisage votre illustre » personne, je manque de paroles pour » en exprimer les rares & sublimes » qualités; oui, Monseigneur, si les Mathématiciens qui ont épuisé inutilement » toute la force de leur génie, à chercher la quadrature du cercle, avoient » jetté les yeux sur vous, ils auroient » trouvé ce qu'ils cherchent depuis si

» long-temps. Vous êtes cette quadrature Furêt.  
 » tant désirée. (Le nom de famille de cet  
 » Evêque, étoit *Rotondis de Biscaras.*)  
*Rotondis*, continua ce bon Prédica-  
 teur, est la figure ronde, figure la  
 plus parfaite. Quelle perfection ne re-  
 marque-t-on pas en vous, *Biscaras*?  
 c'est la figure quarrée jointe à la ronde;  
 c'est ce que vous cherchez Mathématis-  
 ciens. *Biscaras*, deux fois quarré, quar-  
 ré devant, quarré derrière: *Rotondis*  
*de Biscaras*, rond & quarré tout en-  
 semble, c'est la véritable quadrature  
 du cercle qui se rencontre en Monsei-  
 gneur. L'Evêque dit en sortant de ce  
 sermon, en vérité je me serois bien  
 passé des louanges de ce bon homme-  
 là.

Les Hollandois, & sur-tout les ma- p. 172  
 rins, ne se piquent pas de politesse.  
 Un maître de navire de cette nation,  
 ayant été retenu en Danemarck, pré-  
 senta une requête à la Reine, pour  
 que Sa Majesté Danoise, lui fit donner  
 la liberté de s'en retourner en son pays.  
 Si vous m'obtenez cette permission,  
 dit-il, à la Reine, je vous donnerai  
 deux gros balots de toile de Hollande.

**Furet.** plus fine que celle de ma chemise ; qu'il lui montra , en la tirant par la fente de sa culotte.

**p. 179.** Quelqu'un dormant dans une voiture publique , un de ses amis qui n'étoit pas des plus spirituels le réveilla. Quoi , vous dormirez toujours , lui dit-il , nous avons fait beaucoup de chemin depuis que vous dormez. Et combien , dit le dormeur ? Sommes-nous bien loin ? nous sommes , répondit l'autre , à plus de deux grandes lieues d'ici.

**p. 182.** Un Abbé de distinction par sa qualité & par sa charge , disant un jour la Messe , entendit causer quelques personnes près de l'autel. Cela le troubloit. En se tournant au *Dominus vobiscum* , en vérité , Messieurs , dit-il , cela est honteux , quand ce seroit un laquais qui diroit la Messe , vous n'auriez pas moins de respect que vous en avez.

**p. 193.** Un dissipateur voulant se moquer d'un grand médecin , lui demandoit quelle maladie il pouvoit avoir , & pourquoi ne sentant aucune douleur , buvant bien , mangeant bien , dormant tout de même , ses excréments étoient tout

jours verts. Il ne faut pas s'étonner de cela, répondit le médecin, c'est que vous avez mangé tout votre bien en herbe. Furet.

Santeuil, étant entré dans une allée, soit pour attendre quelqu'un, soit pour rêver à sa poésie, dont il étoit toujours extrêmement occupé, un homme de sa connoissance qui passoit devant cette porte, l'ayant apperçu, s'en approcha & lui demanda ce qu'il faisoit. Arrêtez, lui dit Santeuil, je compte combien de cocus passeront dans un quart d'heure, vous êtes le vingtième. Santo-  
liana.  
p. 33.

Une femme avoit étalé vis-à-vis la porte de l'Oratoire, des estampes & des images, parmi lesquelles étoit le portrait de Santeuil. L'Abbé B. . . . . le voyant passer l'arrêta, & après quelques momens de conversation, lui fit remarquer que son portrait étoit à la gauche de celui d'Arlequin, & s'avisa de lui dire, qu'il méritoit bien la droite sur le comédien. Santeuil, piqué de la raillerie, poussa tout en colere & si vivement l'Abbé, en lui disant qu'il ne méritoit d'avoir ni la droite ni la gauche, qu'il le fit tomber sur une femme qui vendoit des Oranges. Le p. 35.

Santo. panneau d'Oranges fut renversé, une partie fut écrasée par les carosses, l'autre par les passans, la marchande sauta au collet de l'Abbé, & Santeuil qui le vit ainsi pris, lui dit en riant de toute sa force. *Adieu camarade, te voilà encore mieux placé que mon portrait.*

Vig.  
Marv.  
T. I.  
P. 304.

M. de Verdun, premier Président du Parlement de Paris, prononçant une harangue qu'il avoit fait faire par un habile Avocat, demeura court, & comme il faisoit effort pour se remettre, sans en venir à bout, dépité, il dit tout haut: *Diable soit de l'Avocat, pourquoi me l'a-t-il faite si longue?*

p. 242.

Un homme qui mangeoit autant que fix, se présenta à Henri IV. se flattant que ce Prince lui donneroit de quoi entretenir un si grand talent. Le Roi qui avoit entendu parler de cet homme, lui demanda s'il étoit vrai qu'il mangea autant que fix? Oui, Sire, répondit-il; & tu travailles à proportion ajouta le Roi? Sire, repliqua-t-il, je travaille autant qu'un autre de ma force & de mon âge. Ventre saint gris, dit le Roi, si j'avois six hommes comme toi dans mon Royaume, je les ferois

ET TRAITS PLAISANS. 301  
pendre : de tels coquins l'auroient bien-  
tôt affamé.

Vig.  
Marv.  
T. II.  
p. 284.

Un jeune Prédicateur de bonne mine , qui avoit une voix touchante , le geste beau , & tous les autres agrémens d'une déclamation qui charme les auditeurs , étant monté en chaire , perdit tout d'un coup la mémoire , & oublia entièrement son sermon. De descendre , cela lui auroit été trop honteux. D'entreprendre de parler , il n'avoit rien à dire. Que faire entre ces extrémités ? Il prend le parti de demeurer ferme , & d'user de sa voix & de son geste , sans rien prononcer que des paroles imparfaites ou décousues ; des *car enfin* , des *mais* , des *si* , des *donc* , des *Messieurs* , &c. Jamais Prédicateur ne parut avoir plus de feu. Il crioit de toutes ses forces , il faisoit des exclamations , frappoit des pieds & des mains. Tout trembloit sous lui , & la voûte du vaisseau , qui étoit très-vaste , lui rendoit au double les éclats de sa voix. Tout l'auditoire étoit dans un silence profond ; chacun avançoit la tête , & redoubloit son attention , pour entendre ce qui ne pouvoit être entendu.

Vig.  
Marv.  
T. II.

Ceux qui étoient près de la chaire, disoient nous sommes trop près, il n'y a pas moyen d'entendre. Ceux qui étoient éloignés, se plaignoient de ce que par leur éloignement, ils perdoient les plus belles choses du monde. Enfin, notre Prédicateur tint son auditoire trois quarts d'heure en haleine; se retirant avec l'applaudissement de toute l'assemblée, qui se promettoit bien à la première fois de mieux choisir ses places, & de ne pas se priver du fruit d'un pareil sermon.

p. 344. Un jeune homme curieux de savoir l'étymologie de *terre sigillée*, ayant demandé à quelqu'un qui faisoit le savant l'explication de ce mot; celui-ci qui étoit un ignorant véritable, & qui par conséquent aimoit mieux dire une sottise, que demeurer court, lui répondit que la terre *sigillée*, étoit une espèce de terre qui venoit du pays des *Sigilles*.

T. III.  
P. 45.

Le Cardinal le Camus, entendant parler du livre d'Abelly, intitulé *Medula Theologica*, la moëlle théologique: dit, la Lune étoit en décours quand il fit cela.

p. 107. On demanda un jour à Déodat,

Professeur de Geneve, ce qu'il pensoit d'un sermon du Ministre Dumoulin, qu'il venoit d'entendre, il répondit :

Vig.  
Marv.  
T. III.

*les eaux claires ne sont jamais profondes.* Déodati ayant ensuite prêché, on voulut savoir le sentiment de Dumoulin. Celui-ci pour faire paroli à son adversaire, dont on lui avoit rapporté la plaisanterie, dit froidement, *Que les eaux profondes ne sont jamais claires.*

Le Comte de Buffi Rabutin, parlant de l'amour, dont il a si bien marqué le caractère & les désordres, dit : qu'il fait souvent faire plus de folies, aux personnes âgées, qu'aux jeunes gens; & que cette passion semblable à la petite vérole, fait d'autant plus de mal qu'elle prend plus tard.

Pélisson étoit fort laid, une Dame lui dit un jour; en vérité, Monsieur, vous abusez de la permission que les hommes ont d'être laids.

Mignot, fameux traiteur & patissier, ayant appris que Despréaux l'avoit maltraité dans sa III. Satyre, en porta sa plainte en Justice; mais comme on n'en fit que rire, il résolut de s'en venger par un tour de son métier. Comme il

**Vig.** avoit la réputation de faire d'excellens  
**Marv.** biscuits, & que tout Paris en envoyoit  
**T. III.** chercher chez lui, il fit imprimer à ses  
dépends un grand nombre d'exemplai-  
res de la Satyre que l'Abbé Cotin avoit  
fait contre Despréaux, & il en enve-  
loppoit tous les biscuits qu'il envoyoit  
en ville, afin de la répandre dans le  
public; associant ainsi ses talens à ceux  
de l'Abbé Cotin. Cependant, sa colere  
s'appaisa quand il vit que la Satyre de  
Despréaux, bien loin de l'avoir dé-  
crié, l'avoit rendu extrêmement à la  
mode. En effet, depuis ce temps-là,  
tout le monde vouloit aller chez lui.

**p. 305.** Pierre de Castelan, grand Aumô-  
nier de France, ayant avancé dans l'O-  
raison funebre de François I. que ce  
Prince jouissoit du bonheur des Saints,  
sans avoir passé par les flammes du  
Purgatoire, la faculté de Théologie en-  
voya des Docteurs pour en porter ses  
plaintes au Roi Henri II. & pour faire des  
affaires au grand Aumônier; mais Jean  
de Mendose, que le Roi avoit nommé  
pour ouir les députés, les tira d'affaire  
d'une maniere fort singuliere. Je sais,  
Messieurs, leur dit-il, ce que vous ve-

nez faire ici ; c'est pour disputer avec M. le grand Aumônier , du lieu où peut être l'ame du feu Roi , notre bon maître. Si vous voulez vous en rapporter à moi , qui l'ai mieux connu que personne , je puis vous assurer qu'il étoit d'humeur à ne s'arrêter pas longtemps dans un même endroit ; & qu'ainsi , s'il a été en Purgatoire , il n'a pas eu dessein d'y faire un long séjour. Ainsi fut rompu l'assemblée , & la compagnie se retira après cette grave décision.

Rabelais suivit à Rome le Cardinal de Lorraine , en qualité de son médecin. Ce Prélat étant allé saluer le nouveau Pape , Grégoire XIII. fut admis suivant la coutume à lui baiser la pantoufle. Rabelais qui étoit présent à cette cérémonie , sortit brusquement & s'en alla. Le Cardinal de retour à son hôtel lui demanda en colere , pourquoi il étoit sorti , sans attendre qu'il le présentât au St. Pere , avec les Gentilshommes de sa suite. *Pardonnez-moi , Monseigneur , lui répondit-il , mais voyant que vous , qui êtes Cardinal & un grand Prince , baisiez les pieds du Pape , j'ai cru que le plus grand hon-*

Vig.  
Marv.  
T. III.

L'Art  
&c.  
T. I.  
p. 14.

L'A rt  
&c.  
T. I.  
p. 16.

*neur que je duffe en attendre , étoit de lui baiser le derrière.*

Une Dame marchandant une chaise percée en offroit trop peu. Le bahu-  
tier pour l'engager à en donner davan-  
tage , la prioit de considérer la bonté  
de la ferrure & de la clef ; *pour ce qui  
est de cela , dit la Dame , je n'en fais  
pas grand cas , car je n'ai pas peur qu'on  
me dérobe ce que j'ai dessein d'y mettre.*

p. 78.

Quelqu'un qui alloit en campagne  
menoit sa femme en croupe , un rail-  
leur dit là-dessus , *post equitem sedet  
atra cura.* Il porte en croupe les noirs  
soucis.

p. 78.

Un Capucin commença un discours  
qu'il prononçoit publiquement , par  
cette phrase. *J'embarque ce discours sur  
le galion de mes levres , pour passer la  
mer orageuse de vos attentions , & ar-  
river enfin au port fortuné de vos oreilles.*

p. 78.

Un Normand fut pendu pour un lar-  
cin , un autre Normand son camarade  
de mauvaise fortune , fut fouetté au bas  
de la potence. Celui-ci étant de retour  
en son pays , dit à ceux qui lui de-  
mandoient des nouvelles du premier ,  
qu'il s'étoit pourvu en haut lieu , &

qu'il avoit bien dansé à ses nêces. L'Art

On accuse les Gascons & les Nor-<sup>&c.</sup>  
mands de ne pas être exactement fide-<sup>T. I.</sup>  
les à la vérité ; mais comme ils sont p. 79.

néanmoins d'un caractère différent ;  
quelqu'un qui vouloit expliquer cette  
différence , disoit , le Gascon va tou-  
jours au-delà de la vérité , le Normand  
reste en deçà.

Le Maire d'une petite Ville , située p. 81.  
sur le bord du Rhône , fit ce compli-  
ment à un Général des Armées du  
Roi en Piémont. Monseigneur , tan-  
dis que Louis le Grand fait aller l'Em-  
pire de mal en pire , damner le Da-  
nemarck , suer la Suede ; tandis que  
son digne rejetton fait baver les Bava-  
rois , rend les troupes de Zelle sans  
zele , & fait des essais aux Hessois ;  
tandis que Luxembourg fait fleurir la  
France à Fleurus ; met en flammes les  
Flamands ; lie les Liégeois & fait dan-  
ser Castanaga sans Castagnettes ; tandis  
que le Turc hongre les Hongrois ; fait  
esclaves les Esclavons , & réduit en  
servitude la Servie ; enfin , tandis que  
Catinat démonte les Piémontois ; que  
St. Ruth se rue sur les Savoyards , &

L'Art. <sup>&c.</sup> que Laré les arrête; vous, Monseigneur, non content de faire sentir la pésanteur de vos doigts aux Vaudois, vous faites encore la barbe aux Barbets; ce qui nous oblige d'être avec un profond respect.

P. 84. Un Capitaine qui avoit été barbier, partant pour aller au siege d'une Ville, un plaisant lui dit: si l'on rase cette Ville, vous pourrez bien y avoir de l'emploi.

P. 94. On appelloit *Pere Pascal*, un Evêque qui ne résidoit qu'au temps de Pâques dans son diocèse.

P. 96. Un borgne ayant rencontré le matin un bossu, lui dit pour le railler sur sa bosse; mon ami vous avez chargé de bon matin. Vous croyez, repartit le bossu, qu'il est bien matin, à cause que le jour n'entre chez vous que par une fenêtre.

P. 99. On disoit d'un fanfaron, qui avec beaucoup de sottise & de beaux habits, se piquoit d'être savant: *c'est un livre relié en veau & doré sur tranche.*

P. 100. Un Abbé étoit demeuré court en prêchant dans l'Eglise de St. Eustache; quelqu'un lui écrivit avec cette adresse

sur la lettre : à M. M. l'Abbé . . . . L'Art  
demeurant à St. Eustache. &c.

T. I.

Un Bourguignon ayant fait serment p. 124.  
de ne boire du Vin de trois ans , n'en  
buvoit que de deux ans ou du nou-  
veau.

Quand Ménage vouloit parler d'un p. 126.  
sicle ignorant , il disoit que c'étoit  
du temps , qu'on croyoit que St. Cloud  
étoit de fer , & St. Leger de Plume.

*Recette pour devenir un vrai courtisan.*

*Recipe.* Trois livres d'impudence ,  
mais de la plus fine , qui croît sur un  
rocher qu'on appelle front d'airain ;  
deux livres d'hipocrisie ; une livre de  
de dissimulation ; trois livres de flatte-  
rie ; deux livres de bonne mine ; le  
tout cuit au jus de bonne grace ; puis  
passez cette décoction par une étamine  
de large conscience , & quand elle sera  
refroidie , mettez-y six cuillerées d'eau  
de patience , & trois de l'eau de bonne  
espérance ; vous ferez un breuvage sou-  
verain , pour devenir courtisan en toute  
perfection.

Un François , homme de qualité , p. 131.  
voyageant en Espagne , alla voir l'Es-

L'Art. curial. Comme il visitoit ce beau  
&c.  
T. I. couvent, le supérieur qui le conduisoit,  
lui raconta les particularités de sa fon-  
dation, & lui dit que le Roi Philippe  
II. l'avoit fait bâtir, pour satisfaire au  
vœu qu'il en fit le jour de la bataille  
de St. Quentin, au cas qu'il en sortit  
victorieux. Le voyageur lui dit, en  
admirant la grandeur de ce bâtiment:  
*mon pere il falloit que ce Roi eut grand  
peur, lorsqu'il fit un si grand vœu.*

p. 132. M. Danais, envoyé par la Cour  
de France au Concile de Trente, y  
fit une forte harangue contre la Cour  
de Rome, & pour la réformation de  
l'Eglise. Après qu'il eut achevé; un  
Prélat Italien, dit avec mépris: *Gallus  
cantat.* M. Danais reprit sur le champ:  
*utinam ad Galli cantum Petrus respi-  
ceret.*

p. 133. Un courtisan étant devenu amou-  
reux d'une Reine d'Espagne, n'osoit  
lui déclarer sa passion. Cette Reine  
s'en apperçut, & se trouvant un jour  
avec lui; après quelques discours, elle  
lui ordonna de lui envoyer le portrait  
de sa maîtresse; il lui envoya un pe-  
tit miroir.

M. de Saintot, maître des cérémonies, dans un lit de Justice, ayant salué le Roi Louis XIV. puis les Princes du sang, ensuite les Prélats, & enfin le Parlement; M. de Lamoignon, premier Président, qui prétendoit que le Parlement fut salué immédiatement après les Princes, lui dit Saintot; la Cour ne reçoit point vos civilités. Sur quoi le Roi se tournant vers le premier Président: je l'appelle souvent dit-il, M. de Saintot. Alors M. de Lamoignon répondit au Roi: Sire votre bonté vous dispense quelquefois de parler en maître, mais votre Cour ne vous fera jamais parler qu'en Roi.

Un Gentilhomme fort riche, devint amoureux d'une jeune fille qui n'avoit guere de bien, mais qui étoit fort sage. Il voulut d'abord se défaire de cet amour, & s'éloigna plusieurs fois de sa maîtresse dans ce dessein; mais au retour de chaque voyage qu'il faisoit, il en étoit plus amoureux que jamais, ce qui lui fit dire; enfin, il faudra que je l'épouse, pour cesser de l'aimer.

Un Seigneur prenant congé du Roi, qui l'envoyoit en qualité de son Am-

L'Art &c.  
T. I. bassadeur dans la Cour d'un autre Prince.

La principale instruction que j'ai à vous donner , lui dit le Roi , est que vous gardiez une conduite toute opposée à celle de votre prédécesseur. Sire , lui répondit-il , je vais faire en sorte que votre Majesté ne donne pas une pareille instruction à celui qui me succédera.

Le Roi Louis XIV. regardant le portrait du Duc de Baviere , en présence de Madame la Dauphine , sœur de ce Duc , voilà , dit-il , un Prince bienfait. Sire , lui répondit la Dauphine , mon frere a eu toute la bonne mine de la maison , & moi toute la fortune.

p. 136. Comme toute la Cour glissoit sur la Seine qui étoit glacée , Henri IV. ayant voulu y glisser aussi , le Maréchal de Bassompierre l'en empêcha. Les autres ont bien glissé , dit Henri IV. Oh , Sire , répondit Bassompierre , vous pesez plusque les autres.

Le même Maréchal , jouant avec Louis XIII. le Roi laissa tomber quelques pieces d'argent , & se penchant pour les amasser , tenoit , de peur de surprise , son chapeau sur un monceau  
de

de pistoles qui étoient devant lui. Ce L'Art.  
qu'appercevant Bassompierre; il se mit &c.  
à jeter à droit & à gauche des pisto- T. I.  
les aux valets, qui se battoient pour  
les prendre. La Reine qui étoit pré-  
sente, dit: Sire, vous avez fait le  
Bassompierre, & Bassompierre a fait le  
Roi.

Un chevalier d'industrie, qui avoit p. 173.  
la réputation de mal payer ses créan-  
ciers, s'adressa à St. François de Sa-  
les, & lui demanda vingt écus. En  
voilà dix, que je vous donne, lui dit  
le St. Evêque, vous y gagnez & moi  
aussi.

Un illustre Magistrat, parlant à un Vig.  
homme qui passoit du pays latin à la Marv.  
Cour, pour exercer une charge fort T. I.  
honorable, lui dit: vous allez, Mon- p. 361.  
sieur, dans un monde tout nouveau;  
souvenez-vous d'y garder durant sept  
ans, le grand précepte de Pythagore;  
& au bout de sept ans renouvellez le  
vœu de vous taire, ou plutôt taisez-  
vous toujours, à moins que vous n'ayez  
quelque chose à dire qui vous soit plus  
utile que votre silence.

C'est la coutume du Parlement d'Aix T. II.  
Tom II. O p. 11.

Vig.  
Marv.  
T. II.

en Provence, d'exposer les Présidents & les Conseillers, après leur mort, en habit rouge, la face découverte, & le Code sous la tête. Le bon homme Doujat, Docteur en droit, disoit à ce propos : si on n'a pu leur mettre le Code dans la tête, au moins faut-il le leur mettre dessous.

p. 50. Le Cardinal de Richelieu, quoique sage politique, fit une faute en se commettant avec le Duc d'Epemon, pour une bagatelle. Il conseilla un jour à ce Duc, d'adoucir son humeur trop altière, & de quitter son accent gascon, mais il gâta tout en contrefaisant en même-temps, le ton de voix & la parole du bon homme. Ajoutant qu'il le prioit de ne pas trouver mauvais l'avis qu'il lui donnoit; mais le Duc indocile, qui n'entendoit point raillerie sur le point d'honneur, répondit brusquement au Cardinal; & *pourquoi le trouverois-je mauvais, puisque j'en souffre bien autant du fou du Roi, qui me contrefait tous les jours en votre présence.*

p. 316. Le petit Pere André, Prédicateur fameux par les saillies naïves dont il ornoit ses discours, compara un jour

dans un sermon, les quatre Docteurs de l'Eglise latine, aux quatre Rois du jeu de cartes. St. Augustin, disoit-il, est le Roi de cœur, par sa grande charité; St. Ambroise est le Roi de trefle, par les fleurs de son éloquence; St. Jérôme le Roi de pique par son style mordant; & St. Grégoire le Roi de carreau par son peu d'élevation.

Vig.  
Marv.  
T. II.

Jean Casimir, Roi de Pologne, qui ayant abdiqué la couronne, se retira en France où il mourut, étant à table, dans son Abbaye de St. Thaurin d'Evreux, & la populace le regardant dîner, s'avisa de demander à une femme qui le regardoit comme les autres, de quel pays elle étoit. Cette femme éblouie de la Majesté, perdit la tramontane, & prenant dans son esprit embarrassé, le Roi pour son directeur, elle lui répondit: mon révérend Pere, je suis d'Evreux. Là-dessus tous ceux qui étoient présens se prirent à rire. Mais le Roi prenant la parole, dit gravement: il n'y a point tant à rire, cette femme rencontre fort bien, j'ai été Jésuite, & par conséquent, pere & révérend pere. J'ai été Cardinal, & il est

p. 468.

· Vig. de notoriété publique, que les Cardi-  
 Marv. naux sont les peres de l'Eglise. J'ai été  
 T. II. Roi, & ainsi pere de mon peuple. Je  
 suis présentement Abbé, & St. Paul  
 ne dit-il pas, *Abba pater*? C'est là en  
 deux mots l'histoire de ce Prince.

T. III. L'Abbé d'Aubignac, auteur de l'ex-  
 P. 43. cellent traité de la pratique du Théâtre,  
 fit une tragédie intitulée Zénobie, qui  
 fut très-mal reçue du public. Cepen-  
 dant, malgré la peu de réussite de cette  
 piece, cet Abbé s'applaudissoit de l'a-  
 voir faite suivant toutes les regles d'A-  
 ristote; ce qui fit dire au grand Condé.  
*Je fais bon gré à l'Abbé d'Aubignac,  
 d'avoir si bien suivi les regles d'Aristote,  
 mais je ne pardonne point aux regles  
 d'Aristote, d'avoir fait faire une si mé-  
 chante Tragédie à l'Abbé d'Aubignac.*

p. 62. Diogene souffrant beaucoup d'une  
 maladie violente, 'quelqu'un lui dit  
 qu'au lieu de se plaindre continuelle-  
 ment comme il faisoit, il auroit plutôt  
 fait de terminer ses plaintes & sa dou-  
 leur en se donnant la mort, lui sur-  
 tout qui étoit Philosophe, & qui pa-  
 roissoit tant mépriser la vie. Ceux, re-  
 pliqua Diogene, *qui savent ce qu'il faut*

*faire, & ce qu'il faut dire dans ce monde-ci, doivent y demeurer: c'est à vous qui ignorez l'un & l'autre à en sortir.*

Vig.  
Marv.  
T. II.

M. Desclinvilliers, ~~mort~~ Lieutenant-Général des Armées du Roi, avoit perdu une jambe dans le service, & en portoit une de bois. Un jour qu'il alloit reconnoître un poste, un boulet de canon la lui emporta. Le canon, dit-il, avec un grand sang froid, en veut toujours à mes jambes; mais pour cette fois il sera pris pour dupe, car j'en ai deux autres dans mon équipage.

P. 226.

Un Prêtre que son Evêque interdisoit de toutes fonctions, lui demanda si le bréviaire y étoit compris.

L'Art  
&c.  
T. I.  
p. 254.

On s'amusoit chez Madame la Duchesse du Maine, à trouver ingénieusement des différences entre un objet & un autre. Quelle différence, dit-elle, y a-t-il, entre moi & une Montre? Madame, lui répondit-on, une Montre marque les heures, & auprès de vous on les oublie.

p. 255.

Les Poissardes de Paris sont dans l'usage de complimenter le Roi, lorsqu'il arrive des événemens qui exigent cette cérémonie des principaux Corps de cette

p. 259.

L'Art. &c.  
T. I. Ville. Voici le compliment qui lui fut prononcé par Madame Cocasse, au mois de Novembre 1744, après son heureuse convalescence.

Sire le Roi,

J'ons l'honneur d'être à votre respect, les députées de la compagnie des Dames Poissardes de votre bonne Ville de Paris. Je venons à la queue des autres, pour vous faciliter comme eux, sur l'heureux retour de votre arrivée. Ceux qui l'ont fait avant nous, l'avons peut-être mieux fait, comme ayant la langue bian mieux dorée ; mais en tout cas, si je ne l'ons bian dorée, pas moins je l'ons bian pandue ; l'un vaut l'autre. Les belles paroles ne manquent pas dans les bouches qui ont leux cœur su le bord des levres ; & pour moi s'm'est avis que pour bian dire, quia qu'à bian penser ; & je pensons tous des mieux, drès que je ne pensons qu'à vous comme je fons. En un mot comme en cent, Sire le Roi, lia une vérité, c'est que révérence parler, je vous ont pris en bian bonne amiquié, & que toute notre

peine, est que la Reine d'Hongrie, Dieu l'amande, soit de note s'esque. L'Art  
&c.  
T. I.  
Que n'étais-vous là quand ce vint la nouvelle de vote maladie ? Si vous eussiez vu note chagrin, ça vous eut fait plaisir ; & pis après de même quand ce vint à savoir que ce n'étoit pu rien, si vous aviez vu note joie, vous en auriez pleuré. A ma part, je suis stelle-là, demandez, toute la Poste en est témoin, qui prit à la brasse corps, & qui baifit à la bouche, le cheval de certui qui rapportit vote convalescence : & tenez, à telles enseignes encore, que la pauvre bête, qui suoit à grosses gouttes, m'accommodi, comme vous voyez, ma robe de Siamoise, mais telle que la vla., pourtant, j'en demande pardon au bon Dieu, je ne la troquerois pas, rien qu'à cause de ça, pour les pu belles robes des Dames de fians. Vous riez de mes rebus, Sire le Roi, tan mieux j'en fis bian aise : eh dame, accoutez donc, vous êtes cause qu'on nous baille queuquefois la Comédie à la Ville & au Fauxbourg, c'est la raison que je vous la baillons un peu itou. Je la ferion pu longue si

L'Art ce n'étoit aujourd'hui jour de marché ;  
 &c.  
 T. I. vous avez de même peut-être vos affaires de vôtre côté ; faut faire chacun son thème : adieu Sire le Roi , je sommes vos petites servantes , & j'allons boire à vote santé , pour à celle fin que Dieu & la bonne sainte Gènevieve vous la confarve.

p. 262. On lit dans le déjeuné de la Rapée , qu'un Marinier rencontrant un de ses compagnons , sortant du salut de saint Sulpice , lui dit : hai Jacot , veux tu payer d'mi sequier. Non , dit Jacot , laisse-moi , je suis d'eune colere d'un chien : qu'est-ce que tas donc ? ce que j'ai ? est-ce que tu n'étois pas au salut ? si fait. Eh bin , ta pas vu l'tour qu'on m'a fait ? non , ô l'diable m'es-tringole. Queu tour donc ? Comment , ce Monsieur Clairgnanbault , l'Organis de saint Sulpice , en entrant dans l'Eglise , s'en est venu m'accueillir , & me dire comme ça : Jacot , veux tu venir jouer des ogres avec moi ? Je le veux bien , lui fis-je ; j'montons avec l'y ; j'felsons la convenance ; j'prenons le ton ; j'l'y souffle le *Pange lingua* , l'chien joue l'te *Deum*.

Ce trait est tiré des contes d'Entrapell. Un sot Organiste tancé de ce qu'il ne faisoit rien qui valût, répondit : Messieurs, quand je crois sonner un *Sanctus*, le Souffleur, souffle un *Gloria in excelsis*, où les plus fins seroient trompés. L'Art &c. T. I.

Une Dame perdit un de ses enfans, son mari, qui étoit absent, fut très-fâché, à son retour, d'apprendre cette nouvelle; il lui en fit des reproches, comme si la mort de cet enfant avoit été occasionnée par la négligence de la mere : Madame, lui dit-il, vous auriez plus de soin de vos enfans, si vous saviez la peine que j'ai de vous en faire. p. 233.

Tout le monde ne fait pas pourquoi l'on parle si souvent à Paris, de la marmite des Cordeliers du grand Couvent; c'est une piece, en effet, des plus curieuses pour ceux qui ne l'ont pas vue. Elle contient cinq à six cens livres de viande, & près de deux tonnes d'eau; en sorte, que ce n'est pas un petit ouvrage, chez ces bons peres, que de faire une soupe. Cette marmite, profonde, large & haute à proportion, p. 270.

L'Art. ne permet pas qu'on y puisse rien mettre, ni rien retirer, qu'en y montant avec une échelle. Un Cordelier gourmand, prenoit toujours le temps que les Cuisiniers étoient à l'Eglise, pour aller voler quelque bon morceau dans la marmite. Il l'enlevoit avec une fourche de fer & le portoit dans sa cellule, pour s'en régaler au retour de matines avec deux ou trois de ses camarades, qui avoient le secret de tirer le vin de la cave.

Un jour, ce Moine étant monté à l'échelle, pour tirer à son ordinaire de la marmite quelque friand morceau, & étant obligé de se baisser un peu plus que de coutume, parce qu'elle n'étoit pour lors qu'aux deux tiers pleine, la fourche lui échappa des mains par la pesanteur du morceau qu'il venoit de pêcher. Il fit effort pour la retenir ; mais emporté par son propre poids, il tomba dedans à la renverse, & fut noyé dans la soupe sans pouvoir être secouru. Cependant, on vint pour servir au réfectoire ; tout le bouillon fut tiré, les écuelles furent remplies, & portées aux places ordinaires de tous

les Religieux. On se mit en devoir de <sup>L'Art.</sup>vuider la viande de la marmite ; mais, <sup>&c.</sup>quelle surprise pour les Cuisiniers ! le <sup>T. L.</sup>premier morceau qui se présenta fut le Cordelier tout entier. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & bien des efforts qu'on vint à bout de le tirer de la marmite. Le Pere Gardien averti de cet accident , jugea à propos de le faire porter sur son lit. L'on publia qu'il étoit mort subitement. Plusieurs le crurent ; cependant la vérité de l'histoire est parvenue jusqu'à nous , & nous la rapportons ici comme une leçon utile , pour faire voir jusqu'où peut aller l'excès de la gourmandise.

Deux jeunes gens furent demander <sup>p. 272.</sup>à M. de F... s'il étoit mieux de dire, *donnez-nous à boire , qu'apportez-nous à boire.* Celui-ci leur répondit , que l'une & l'autre maniere de parler étoit impropre , & qu'il falloit dire *menez-nous boire.*

Un vieux Officier , dînant chez un <sup>p. 273.</sup>Seigneur , prétendoit qu'on étoit obligé d'inviter ses convives à boire. Le maître défendit d'en présenter , & ordonna de servir seulement à boire , lorsqu'on

L'Art.  
&c.  
T. I.

le demanderoit. L'Officier mangeoit de tout avidement, & sans mouiller. Enfin, lassé de ne pas boire, il fit venir le Palefrenier, à qui il demanda ce qu'il faisoit à ses chevaux lorsqu'ils avoient bien mangé : *je monte*, dit-il, *sur leur dos & je les mene boire. Monte*, dit l'Officier, *sur le mien, car j'ai diablement soif.*

p. 293. *Description chimérique d'un être de raison, fabriqué de pieces rapportées, habillé d'une étoffe à double sens, lequel fut construit par le badinage.*

Il a le front d'un bataillon, des yeux de pain mollet, une bouche de Danube, une haleine de Savetier, des oreilles d'écuelle, une ouïe de carpe, une barbe d'épi, un coup de tonnerre, une gorge de montagne, des bras de mer, des mains de papier, un poing d'Espagne, des côtes de barbarie, un dos de fauteuil, un cul de sac, des parties d'Apothicaire, un cœur d'opéra, des os de Noël, & des veines de marbre.

Il est issu d'une des plus ancienne maisons de Campagne, & contoît plusieurs parens illustres, entr'autres un

pere noir, une sœur colette, quatre L'Art.  
 freres *prêcheurs*, trois cousins *piquans*, &c. T. I.  
 & deux tentes d'*armée*. Mais ils moururent tous, ce qui fit qui les perdit de vue; de sorte qu'il ne lui restoit plus qu'une vieille grammaire *italienne*, qui prit ses intérêts, au *denier quatre*, & lui fit apprendre toutes les lettres *majuscules*, par cœur. Ses soins allèrent jusqu'à le pourvoir d'une belle charge de *fagots*, qu'elle paya d'une bonne somme de *plâtre*. Il vit alors ses affaires sur un beau pied d'*œillet*, dans une situation de *forteresse*, & dans un état de *recouvrement*. La maniere dont il se comporta, lui gagna dans peu de temps, les bonnes graces d'un patron de *dentelle*, qui lui procura la place aux *veaux*. Un poste si glorieux lui fournit le moyen de faire connoître ses talens *romains*. Il y réussit avec tant de bonheur, qu'il devint le favori du Roi de *treffe*, qui lui donna une belle terre *glaise*. Personne n'en étoit plus digne que lui, car à ce qu'on vient d'en rapporter, il réunit encore ces autres avantages.

Il a un accent *circonflexe*, un thon *mariné*, une taille de *plume*, un re-

l'Art gard *de fontaine*, un ris *de veau*, une  
 &c. douceur *de miel*, un caractère d'imprimé-  
 T. I. merie, de belles inclinations *de tête*,  
 le pas *de Calais*, la marche d'*Anconne*,  
 & la diligence *de Lyon*.

Un jour qu'il se trouva dans une  
 batterie *de cuisine*, il y fit voir une dé-  
 fense *de sanglier*, une force *de vinaigre*,  
 & la valeur d'un *diamant*. Son  
 bon naturel l'a fait louer d'un chacun  
 à cinq sols par jour. Il ne faut point le  
 prier avec une instance *de procédure*;  
 il est toujours prêt à rendre quelque  
 service *de table*, & de bons offices *de*  
*judicature*. Quand on lui vient annon-  
 cer quelque mors *de bride*, on le voit  
 saisi d'une douleur *de nerfs*, & d'une  
 peine *afflictive*, suivie de larmes *de*  
*vigne*, & de plaintes *de Commissaire*.

Dans la conversation, il a l'entre-  
 tien d'un *régiment*, il raisonne toujours  
 en forme *de souliers*, il ne se sert que  
 de termes *de Pâques & de la St. Jean*,  
 aussi, tout ce qu'il dit fait une impres-  
 sion *de Hollande*.

Il a le titre de Prince du sens com-  
 mun, Comte *de ma mere l'oye*, Seigneur  
 de *Veines poétiques*, Sieur *de falourde*

& de bois flotté, Chevalier des Ordres l'Art  
&c.  
T. I.  
d'architecture.

Il se sert d'une chemise de toile d'araignée, garnie de manchette de point du jour.

Son habit ordinaire est doublé d'un chagrin mortel, couleur de souci. Il en a deux autres de drap broché in-douze, à plate couture, qui se font distinguer par des amadis de grece, & des boutons de rose. Il met ses cheveux en bourse commune, il prend pour sortir un sabre de damas violet, monté d'une garde suisse. Pour se soutenir il tient une canne sauvage, garnie de bours rimés. Sa demeure est très-curieuse à voir. Il loge ordinairement dans un palais de bœuf, bâti de pierres philosophales, dans lequel on entre par la porte du grand Seigneur. On traverse ensuite deux cours de chimie, d'où par cinquante degrés de chaleur, on monte dans une chambre de justice, soutenue par autant de pilliers de cabaret que de colonnes de chiffre, & où l'on voit un parquet des gens du Roi.

L'on y admire plusieurs curiosités de Savoyards. On y voit de tous côtés des

**l'Art** *glaces du grand hiver*, une belle verdure *de Pré*, faite de quatre pièces *de Moliere*, à personnages *de Théâtre*, & attachées avec des cloux *de Girofle*. Son lit *de riviere* est garni d'une paire de draps *de Sedan*, & d'une couverture *d'ardoise*. D'un autre côté paroît un Bureau *de Lotterie*, le Banc *de l'empire*, & des Sieges *de guerre*. Mais ce qui semble plus digne d'attention, ce sont deux lustres de cristal *minéral* taillés en pointe *d'épigramme*, & sa Bibliothèque composée de plus de cent volumes *d'air*, & de cinq cens livres *de plomb fondu*, sur des tablettes *de Chocolat*.

Il observe dans ses repas, un régime *de Verbe actif*, & vit d'une regle *d'Arithmétique*. Il ne mange jamais, qu'il n'ait la faim *d'un Carême*, & fait toujours une chaire *de Prédicateur*.

On lui dresse une table *alphabétique*, sur laquelle on met un nappes *d'eau*, sur cette nappes, l'assiette *d'une Ville*, la fourchette *d'un bas de femme*, avec une cuiller *à boulets rouges*.

Sitôt que notre homme est assis sur un banc *de fable*, on lui sert après la

soupe deux entrées *de ballet & d'Am-* L'art  
*bassadeurs*, & plusieurs services *de guer-* &c.  
*res*, apportés dans des plates *bandes*;  
savoir: une fricassée de coq-à-l'âne,  
des côtes roties *de Bourgogne*; une  
longe de vau-deville, & un quarré de  
*géométrie*. On lui apporte ensuite une  
tourte de langues *de terre*, suivie d'un  
paté d'encre *luisante*. Si c'est en mai-  
gre, on lui sert une matelote de pois-  
son *d'avril*, un plat de perches d'ar-  
*pentage*, deux assiettes de racines *cubes*,  
des sol *de musique*, des vives *le Roi*,  
deux assiettes de moules *de chandelle*,  
un plat de poix *résine*, & deux farces  
*de baladin*.

Souvent on le voit aller à la chasse,  
armé d'une pique *en quarré*, suivi d'une  
meutte de chiens *de fusil*, de quatre  
valets *de carreau*, de deux pages *de*  
*livre*, de six gardes *fou*, montés sur  
des chevaux *de frise*, portant chacun  
un cor *au pied*, des bottes *de raves*,  
des éperons *de galeres*, des manteaux  
*de cheminée*, des armes *de blason*, char-  
gées de poudre *à vers* & de balles *de*  
*marchandise*. Il prend aussi quelquefois  
le plaisir de la *pêche*, & se sert de

L'art. lacs d'amour, d'un filet de porc frais,  
&c. & de lignes d'écriture.  
T. I.

Dès qu'on fut qu'il vouloit se marier, on vint lui proposer un parti *bleu*. La femme qu'il prit étoit faite au tour de *Paris*. On admiroit en elle un port de *lettre*, un air *étouffant*; des charmes de *forêts*, & des agrémens de *soie*, pour qui tout le monde faisoit des vœux *simples*. Elle avoit des yeux de *fromage*, une bouche à *cour*, un sein *privé*, des main *levées*, de beaux traits de *satyre*, une couleur de *thin sauvage*; il est vrai qu'elle avoit aussi quelques défauts d'*audience*, qu'elle étoit sujette à des folies d'*Espagne*, & à des jalousies de *confessionnal*, & que son époux a beaucoup souffert de son humeur *peccante*, & de sa quinte au *valet*; car elle le prenoit sur un ton *mariné*: mais elle rachetoit ses inégalités par une vertu d'*aiman*, qui lui faisoit garder une conduite d'*équipage*.

Son ajustement étoit assez extraordinaire. Pour conserver sa taille *douce*, elle mettoit sur elle un corps de *logis*, couvert pardevant d'une piece d'*artillerie*, & d'une échelle de *deux toises*;

ses cheveux pleins d'une poudre *de sympathie*, soutenoient une garniture de cinq pieces *de plein pied*. Souvent elle prenoit une autre coëffure, composée de trois cornettes *de cavalerie*, sur lesquelles paroissoient deux mousquetaires *de la garde*.

L'art  
&c.  
p. I.

Quelques esprits satyriques, publièrent que dans sa jeunesse, elle étoit devenue enceinte de *parc*, & grosse d'*Avocat*; qu'elle avoit eu deux couches de *melons*, mais leur calomnie ne lui fit aucun mal *caduc*.

Notre homme après l'avoir épousée, garda avec elle des mesures *de tailleur*, ils vécurent ensemble dans une liaison d'*écriture* admirable; mais elle mourut au bout de six mois, d'une chute d'*eau*, ce qui causa à son mari une douleur plus forte que de l'eau-de-vie, plus juste qu'une balance, & plus amere que de la suie. Pour la rendre moins sensible il s'adonna fort à l'étude d'un *Procureur*, où il travailla quelque temps avec un attache *de chien*, & une application d'*emplâtre*. Il composa deux traités *de nouvelle création*, & l'histoire de sa femme, qu'il divisa par chapitres

L'Art *de Collégiale*. Mais sa tristesse augmentant tous les jours, il résolut de la dissiper *en l'air*. Il forma le dessein de voyager, & faire le tour du pôle arctique, *par les espaces imaginaires*; il commença par la visite des lieux *communs*; se rendit par les *voies de fait*, dans le pays de Cocagne, où il vit les plus beaux endroits *d'Homere & de Virgile*, parcourut la région *supérieure de l'air*, séjourna dans la place *des quatre vents*, vit les quartiers *de la Lune de Mars*, les maisons *du Soleil*, & suivant le chemin *de St. Jacques*, vint au Royaume *des Taupes*.

P. 394. L'Auteur du déjeuner de la Rapée, fait tenir les propos suivans à M.<sup>lle</sup> Manon, la fille d'une Fruitiere, qui ayant épousé un Agent de Change, se trouve fort riche, sans avoir changé ni d'esprit, ni de ton. L'Auteur suppose qu'elle passe à la Halle, & qu'elle appelle à la portiere de son Carrosse, ses anciennes connoissances.

Bon jour Mameselle Manon, eh! comme vous vla brave, je ne vous reconnoissons plus, où allez-vous donc comme ça? Qui moi? Je m'en vais

acheter des livres pour mon heume qui L'Art  
fait une Bibiotheque. (a) Y ma dit de &c.  
prendre le Mòntleri (b) nouveau , Bes- T. I.  
tiol (c) & cul de jatte ; (d) & les Méta-  
phors d'Olive (e) de la premiere oppres-  
sion. Dis donc, viendras-tu nous voir ?  
J'sommes bien logés dà , j'avons cham-  
pignon sur rue : c'est une belle mai-  
son où ha des crampes de fer. J'avons  
deux sales remplies de belles dépein-  
tures , avec des cadavres dorés , des  
blanquettes de moquette en magniere  
de velours , & des rustes de cristàl  
mineral. Du vestibule , on voit dans  
nos Jardins des Pirafires & des Estatues  
sur des pieds détestables. J'avons des  
stafilades d'Appartemens d'arrache pied,  
avec des portes d'excommunication , de  
belles tapisseries d'autellute. Y te regal-

---

(a) Ce trait de la Bibliotheque , est imité  
des discours de Gareau dans le *Pédant joué*,  
qui dit en parlant des livres d'une Bibliothe-  
que. *Il y avoit des amas de Gaules, des cadets de*  
*tirelire , & des aînés de Virgile.* Pour dire des  
amadis de Gaule, des décades de Tite-Live ,  
& des Eneïdes de Virgile.

(b) Moreri.

(c) Bartole.

(d) Cujas.

(e) Les Métamorphoses d'Ovide.

L'Art.  
&c.

lerons ben : j'mangeons dans nos frecaf-  
fées des treffles, des manilles, des  
mouchérons ; à not désert j'avons des  
raisins de coriandre, des maches-pains,  
des castilles en magniere de conserve ;  
j'buons des vins d'rigueurs & de la  
crème des barbares.

Note heume est habillé Dieu fait  
comme ; quient mon enfant, il a des  
vestes de franchipannes & de moelle  
d'or, des bas de laine de figrosvie à  
ses jambes. Dam il a le moyen de sou-  
tenir tout ça, par rapport que Monsieur  
son pere a eu le vent en croupe, c'est  
ce qui fait qu'il a acheté de belles &  
bonnes rentes voyageres ; il a une terre  
qui a des droits de dos & ventre ; il  
est propriétaire d'une bonne Farme,  
dont son neveu est l'usurier fruitier,  
par un bail amphibologique.

Il est d'une bonne famille, il a un  
cousin qui joue des Ogres ; un autre  
qui a étudié, & qui s'est fait passer Mai-  
tre Léopard ; un autre qui assassine les  
Plaideux aux Consuls ; une cousine qui  
est Tourtiere dans un Convent, & une  
sœur qui a épousé un cent de Suisse de  
cheu le Roi.

Saint Jérôme se sert quelquefois d'une L'Art, façon de parler assez extraordinaire ; <sup>&c.</sup> T. II. pour signifier qu'il donne volontiers p. 12. aux pauvres , mais qu'il n'a pas le cœur de panser leurs playes : *clemens sum pecunia non manu* , dit-il ; & parlant d'un homme qui donnoit son bien aux pauvres : *sumptuosus misericordiâ*.

Sophocle appelle l'aurore, la paupiere du jour , comme si le soleil en étoit la prunelle.

Quelqu'un voulant exprimer combien un autre lui déplaisoit : je voudrois , disoit-il , lui avoir donné pension aux Indes.

Un Curé de Campagne faisant son p. 15. Prône , dit à ses Paroissiens : j'ai à vous entretenir sur trois choses ; la première , vous l'entendez & je ne l'entends point ; la seconde , je l'entends & vous ne l'entendez point ; la troisième , nous ne l'entendons ni vous ni moi. La première que vous entendez , c'est de fréquenter les cabarets pendant l'Office divin , & je ne l'entends point ; la seconde que j'entends , c'est que vous ne me payez pas la dixme , & vous ne l'entendez point ;

L'Art, la troisieme que nous n'entendons ni  
&c. vous ni moi, c'est l'Evangile de ce  
T. II- jour ; mais , si je ne m'en tire pas  
bien ce Dimanche , l'autre Dimanche  
ira mieux.

p. 21. Un jeune Payfan s'étant accusé , à  
son Curé , d'avoir rompu une haye ,  
pour aller reconnoître un nid de merles ;  
le Curé lui demanda si les merles étoient  
pris. Non lui répondit-il , je ne les  
trouve pas assez grands , & je les laisse  
croître jusqu'à Samedi au soir , que je les  
irai dénicher pour les fricasser le len-  
demain. Le Curé , qui par ses inter-  
rogations , s'étoit assuré de l'endroit ,  
profita de cet avis , y alla le Samedi  
matin , & les dénicha lui-même.  
L'autre ayant trouvé la place vuide ,  
ne douta point que ce ne fut le Curé  
qui lui avoit joué ce tour. Quelque  
mois après , un Jubilé l'ayant obligé  
de retourner à son Confesseur , il s'ac-  
cusa d'avoir pris quelques libertés avec  
une jeune paysanne , & le Curé lui  
ayant demandé quel âge elle avoit ,  
& dans quel Village elle demouroit : à  
d'autres , répondit-il , dénicheur de  
merles. C'est de-là , sans doute , qu'est  
venu le proverbe. Un

Un homme d'une grande qualité, L'Art. avoit devancé ses gens dans une hô- &c. tellerie où il devoit dîner; l'hôtesse T. II. p. 23. qui ne le connoissoit point, voyant qu'il avoit une assez mauvaise figure, le pria de l'aider à apprêter le repas pour un gros Seigneur qu'on attendoit. Il y consentit. Les Gentilshommes de sa suite qui survinrent, & qui le trouverent dans cette occupation; lui ayant demandé ce qu'il faisoit? je paie, leur dit-il en riant, l'intérêt de ma mauvaise mine.

Un savant, interrogé comment il avoit fait pour devenir si habile, répondit qu'il n'avoit point eu de honte de demander ce qu'il ignoroit à ceux qui pouvoient l'instruire. C'est souvent cette honte, ou plutôt cette vaine gloire qui fait tant d'ignorans.

Amrou, Prince de Perse, étoit si mag- p. 24. nifique, qu'il falloit trois cens chameaux pour porter seulement l'attirail de sa cuisine lorsqu'il alloit en campagne. Ayant été fait prisonnier dans une bataille qu'il perdit, il vit près de lui le chef de sa cuisine qui ne l'avoit pas abandonné, & lui demanda s'il n'avoit rien à lui

L'Art. donner pour manger. Le Cuifinier, qui  
&c.  
T. II. avoit un peu de viande, la mit auffi-  
tôt dans une marmite, & alla cher-  
cher quelqu'autre chose pour régaler son  
maître dans fa disgrâce le mieux qu'il  
pourroit; mais il ne fut pas plutôt  
parti qu'un chien vint là par hazard,  
& mit la tête dans la marmite pour  
prendre la viande; en relevant la tête  
l'anse lui tomba sur le cou, & ne pou-  
vant se dégager il prit la fuite & em-  
porta la marmite. A ce spectacle Am-  
rou ne put s'empêcher de faire un éclat  
de rire malgré fa disgrâce, & dit à  
un officier, qui étoit surpris de le voir  
rire: ce matin trois cens chameaux ne  
fuffisoient pas pour le transport de ma  
cuifine, & à présent un chien n'a pas  
de peine à l'emporter.

p. 26. Le Pape Jules II. demandant en  
raillant où étoient les pieces justificatives  
du droit de Venise sur la mer Adriati-  
que, Jérôme Donat, qui en étoit Am-  
bassadeur, lui répondit que s'il plaifoit  
à sa Sainteté de produire l'Original de  
la donation de Constantin au Pape Syl-  
vestre, elle y trouveroit au dos, la  
concession de la mer Adriatique aux  
Vénitiens.

Un Prince apprenant que la femme L'Art  
de son premier Ecuyer , qui étoit en <sup>&c.</sup> T. II.  
commerce familial avec son Chancelier, p. 30.  
venoit d'accoucher d'un garçon ; cet en-  
fant , dit-il , est né sellé & bridé , c'est  
une dépense de moins pour mon Ecuyer.

Le bouffon d'Elisabeth , Reine d'An- p. 33.  
gleterre , ayant été long-temps sans oser  
paroître devant elle , à cause de ses pa-  
roles piquantes & hardies , eut enfin  
permission de venir vers cette Princesse,  
qui le voyant , lui dit : eh bien , ne  
nous venez-vous pas encore reprocher  
nos fautes : non , Madame , répondit le  
bouffon , ce n'est pas ma coutume de  
discourir des choses dont tout le monde  
parle.

Un Laquais qui venoit de quitter p. 35.  
l'habit de payfan , pour porter celui de  
livrée , se trouvant à Paris pour la pre-  
miere fois , suivoit son maître dans une  
occasion , où celui-ci accompagné de  
plusieurs Gentilshommes , avoit été  
obligé après plusieurs civilités , d'entrer  
le premier dans une maison. Le nou-  
veau débarqué croyant qu'il étoit de  
son devoir de marcher immédiatement  
sur ses traces , pensa culbuter toute

L'Art &c.  
T. II. la compagnie pour aller à sa suite.  
De retour au logis, le maître lui fit une sérieuse réprimande, & lui dit que dans une pareille circonstance, il ne s'avisa pas de passer que tous les honnêtes gens ne fussent entrés. Quelque temps après, son maître allant à la rue St. Jacques, & étant devant l'Eglise de St. Yves, regarda par hazard derriere lui, pour voir si son laquais le suivoit, & ne l'appercevant pas, il crut qu'il s'étoit égaré, ce qui le fit retourner sur ses pas, pour savoir ce qu'il étoit devenu. Surpris de le trouver sur le petit pont au coin du petit Châtelet, son chapeau sous le bras, il lui demanda en colere, pourquoi il ne le suivoit pas. Lui qui avoit pris le petit Châtelet pour une porte de maison ordinaire, lui répondit, je n'ai eu garde de vous suivre, que tous ces honnêtes gens ne fussent entrés.

p. 45.] Le Maréchal de la Ferté voulant donner du chagrin à M. de Turenne, roua de coup un de ses gardes, qui ne manqua pas de lui en porter ses plaintes; vous êtes un frippon & un coquin, lui dit M. de Turenne, M.

de la Ferté ne vous eut pas frappé si vous ne l'aviez mérité; il le fit mener ensuite à M. de la Ferté, pour s'en faire telle justice qu'il souhaiteroit. Le Maréchal, qui par cette action ne put s'empêcher de reconnoître la prudence de M. de Turenne, dit dans un espee de dépit contre lui-même; morbleu, cet homme là sera-t-il toujours sage, & moi toujours fou.

Un Irlandois ayant prié un Anglois son ami, qui étoit à la Cour de France, de lui mander comment leur Roi Jacques II. y avoit été reçu; l'Anglois lui écrivit, pour réponse, ces versets du Pseaume 109. *Dixit Dominus Domino meo sede à dextris meis; donec ponam, inimicos tuos, scabellum pedum tuorum.*

Un Médecin ayant ordonné une médecine pour un de ses malades; celui-ci qui avoit beaucoup de répugnance pour l'avaler, ne la prit pas, dont il se trouva fort bien. Le Médecin ne manqua pas de revenir, pour savoir l'effet de la médecine, & le malade lui ayant dit qu'elle l'avoit tiré d'affaire; il prit occasion de cette guérison

L'Art. pour lui faire voir le danger où il eut  
&c. été s'il n'avoit pas exécuté son ordon-  
T. II. nance, & d'un ton suffisant fit valoir  
son habileté ; mais il fut bien hon-  
teux , lorsque le malade , guéri par son  
propre régime , lui montra la médecine.  
Je l'ai gardée , lui dit-il , pour vous la  
présenter , elle pourra vous servir pour  
quelqu'autre , qui guérira , sans doute ,  
s'il en fait le même usage que moi.

F. 54. Un homme des plus simples , tou-  
ché de compassion pour un fondeur de  
cloches , qui se désoloit de ce qu'il ve-  
noit d'en fondre une dont le son ne se  
faisoit presque pas entendre , lui dit :  
lorsque vous êtes venu au monde vous  
ne parliez pas , la parole ne vous est  
venue qu'avec l'âge ; ainsi , mon bon-  
homme , c'est à tort que vous vous  
chagrinez , faites seulement monter vo-  
tre cloche au clocher , elle parlera avec  
le temps.

P. 63. M. Bossuet , Evêque de Meaux , dès  
l'âge de huit ans prêchoit avec grace ;  
il débitoit , à cet âge , un sermon à  
l'hôtel de Rambouillet , & il étoit près  
de minuit. Voiture , qui s'y trouvoit ,  
dit , après l'avoir entendu : en vérité ,

je n'ai jamais entendu prêcher, ni si-tôt L'Art.  
ni si tard. &c.

Des Religieux voulant faire passer T. II.  
une somme d'argent dans les pays étrangers, p. 66.  
& firent entendre à un Capitaine de vaisseau que c'étoit un corps Saint, qu'il falloit livrer à des Religieux leurs confreres, dans une Ville qu'ils lui marquerent. Le Capitaine se chargea du corps saint; mais s'étant apperçu ensuite, que sa pesanteur n'étoit pas naturelle, il prit son temps pour ouvrir la biere; & ayant reconnu la ruse des Religieux, mit des cailloux à la place du corps saint prétendu. Le vaisseau étant arrivé au port, les Religieux, à qui s'adressoit ce précieux dépôt, ne manquerent pas de le venir chercher avec beaucoup de cérémonie; & quand ils furent chez-eux, ils ouvrirent la biere, & furent dans une grande désolation, à la vue du miracle qui s'étoit opéré sur le corps de leur Saint.

Deux Dames de moyenne vertu, p. 68.  
jouant au piquet, un Seigneur vint chez elles, & leur demanda combien elles

L'Art. &c. T. II. jouoient ? Nous ne jouons pas , dirent-elles , pour l'intérêt , mais pour l'honneur. Si cela est , répondit ce Seigneur , il n'y aura donc rien pour les cartes.

p. 68. Un Gentilhomme se vantant devant un payfan , de l'ancienneté de sa noblesse , tant pis , Monsieur , lui dit-il , quand une graine est si vieille , elle s'abâtardit.

p. 68. Dans un village où les Marguilliers , n'attendoient pas l'ordre du Curé pour sonner le dernier coup de la Messe ; la sonnerie finie , les Chantres entonnerent *l'Introïte* , & l'on étoit au *Kyrie* que le Curé ne paroïssoit pas : son valet courut vite à sa chambre , & lui dit , on est au moins au troisieme *Kyrie* , & si vous ne vous pressez , Monsieur , vous ne ferez pas à temps pour le *Gloria in Excelsis*. Bon , dit le Curé , qui étoit en bonnet de nuit & en robe de chambre , j'y serai plutôt qu'eux ; puis passant la tête par une lucarne de sa chambre qui donnoit sur le Sanctuaire , il attendit que les *Kyrie* fussent finis , & de ce même lieu , entonna d'une voix forte , le *Gloria in Excelsis*. Je leur ai taillé de la besogne , dit-il , à

son valet , nous avons du temps à nous; L'Art.  
il s'habilla ensuite , & se trouva en effet <sup>&c.</sup> T. II.  
par cet expédient , en état de ne pas  
faire attendre.

Un Officier Gascon , demandant au p. 71.  
Ministre de la guerre ses appointemens ,  
représenta qu'il étoit en danger de  
mourir de faim; le Ministre qui lui  
voyoit un visage plein & vermeil , lui  
lui répondit que son visage le démen-  
toit ? ne vous y méprenez-pas , Mon-  
sieur , lui dit le Gascon , ce visage n'est  
pas à moi , je le dois à mon hôteſſe ,  
qui me fait crédit depuis long-temps.

M. de Briffac , à qui le Roi Henri P. 73.  
III. refusa l'amirauté vacante , en di-  
ſant qu'il n'étoit bon ni ſur terre ni ſur  
mer , fut plus piqué des raiſons du refus,  
que du refus même. S'étant ſigné de-  
puis à Paris à la journée des Barricades,  
il dit : le Roi ſaura que ſi je ne ſuis  
bon ni ſur terre ni ſur mer , je vau-  
x du moins quelque choſe ſur le pavé.

Henri de Lorraine , Duc de Guiſe, P. 74.  
ayant gagné 100000 livres au jeu à M.  
d'O , Surintendant des Finances. M.  
d'O lui envoya le lendemain 70000  
livres en argent , & 10000 écus en or.

L'Art. renfermés dans un sac de cuir. Ce Prin-  
 &c.  
 T. II. ce ayant reçu cette somme, donna par gratification le sac de cuir au commis qui avoit conduit les 100000 livres, croyant que ce sac de cuir ne contenoit que de l'argent. Le commis de retour à l'hôtel d'O, ayant examiné de près la libéralité du Prince, & jugeant bien qu'il s'étoit trompé, lui reporta la somme sur le champ. Le Duc de Guise la refusa en lui disant, puisque la fortune vous a été si favorable, cherchez un autre que le Duc de Guise pour vous envier votre bonheur.

P. 75. Cette expression proverbiale, *il a des rats*, pour désigner un homme capricieux, bizarre, fou, tire son origine d'un Prince blessé du cerveau, qui s'imaginait voir des rats par-tout, & étoit obsédé continuellement de cette idée.

P. 75. Foulques de Neully, Prêtre célèbre en son temps, vint dire d'un style de prophete à Richard I. Roi d'Angleterre, qu'il avoit trois filles à marier, que s'il ne les marioit bientôt, Dieu l'en puniroit sévèrement. Vous êtes un faux prophete, répondit le Roi, je n'ai point de fille. Pardonnez-moi, Sire, répliqua

le Prêtre, votre Majesté en a trois, l'am- L'Art.  
bition, l'avarice & la luxure, défaites &c.  
vous-en au plutôt, autrement craignez T. II.  
qu'elles ne vous attirent un grand mal-  
heur. Marions-les donc repartit le Roi,  
d'un air moqueur, je donne mon am-  
bition aux Templiers, mon avarice aux  
Moines, & ma luxure aux Prélats.

Un paysan, dont le pere se mouroit, p. 82.  
alla pendant la nuit chercher le Curé,  
& demeura trois heures à la porte, à  
heurter tout doucement. Le Curé vint  
& lui dit, que ne heurtiez vous plus  
fort ? J'avois peur, dit le paysan de vous  
éveiller. Qu'y a-t-il, dit le Curé ? Mon  
pere se mouroit quand je suis parti,  
répliqua-t-il ? Il sera donc mort à pré-  
sent, répondit le Curé ? Oh ! non,  
Monsieur, Pierrot mon voisin m'a dit  
qu'il l'amuseroit.

Un riche Financier avoit à son Car- p. 84.  
rosse deux chevaux pommelés, les plus  
égaux & les mieux choisis que l'on put  
voir. Un des deux étant mort de gras  
fondu, le Financier envoya son cocher  
chez tous les maquignons de Paris,  
pour lui en trouver un semblable à quel-  
que prix que ce fut : le cocher étant de

L'Art. retour, eh bien ! lui dit son maître,  
&c. 1. 1. 1 as-tu fait quelque chose ? Oui, Mon-  
fieur, lui répondit-il, j'ai trouvé votre  
pareil.

p. 85. Le Maréchal d'Estrées, âgé de 103  
ans, ayant appris la mort du Duc de  
Tresme, qui mourut âgé de 93 ans,  
dit : j'en suis bien fâché, mais je n'en  
suis point du tout surpris, c'étoit un  
corps cacochisme & tout usé ; j'ai tou-  
jours dit que cet homme-là ne vivroit  
pas.

p. 85. Trois gaillards ayant parfaitement  
bien dîné dans une auberge, & ne  
se trouvant pas d'argent pour payer l'é-  
cot, persuaderent au garçon qu'ils étoient  
convenus que celui qu'il attrapoit le  
premier dans la chambre les yeux ban-  
dés, payeroit pour tous, & l'assurèrent  
qu'il auroit pour boire. L'ayant déter-  
miné à se laisser bander les yeux, ils  
s'esquiverent ensuite à petit bruit ; ce  
pauvre badaud qui les croyoit dans la  
chambre, tatonnoit de son mieux, lors-  
que son maître qui arriva tomba sous  
ses mains : ah ! lui dit son garçon, pen-  
sant que ce fut un des trois drôles, c'est  
vous qui payerez l'écot, ce qui arriva  
en effet.

Une personne prenant à son service L'Art.  
un payfan nouvellement débarqué à <sup>&c.</sup> T. II.  
Paris, lui dit: je te donnerai tant de p. 88.  
gages, & si je suis content, tu auras tous  
les ans une récompense, & je t'habil-  
lerai. Le payfan, charmé d'avoir trouvé  
une si bonne condition, endosse avec  
joie l'habit de livrée. Le lendemain  
matin ne paroissant pas, quoiqu'il com-  
mença à se faire tard; le maître l'ap-  
pelle, & il répond de son lit: le maî-  
tre las d'appeller, monte, & le voyant  
couché s'empporte contre lui; mais l'au-  
tre lui dit, ne sommes-nous pas con-  
venus que vous m'habilleriez, je vous  
attendois.

Un voleur ayant jetté la vue sur l'épée p. 90.  
d'un riche Anglois, nommé Milord  
Stafford, songea aux moyens de se l'ap-  
proprier, & voici comme il s'y prit.  
Ayant appris que ce Milord alloit vers  
le déclin du jour, à pied & sans suite,  
à une maison qui n'étoit pas éloignée  
de son hôtel; il fit déguiser ses cama-  
rades en soldats aux Gardes, & lui se  
déguisant en Exempt, alla attendre le  
Milord au passage, & l'arrêta de la  
part du Roi, en lui montrant un faux

L'Art. &c.  
T. II. ordre d'aller à la Bastille : puis il le fit monter dans un fiacre , & lorsqu'ils furent près de la Bastille , il lui demanda l'épée , parce qu'il ne convenoit pas à un prisonnier de la garder. Il ne la lui eut pas plutôt donnée , que le prétendu Exempt sortit du carrosse comme pour parler au Gouverneur , & s'éclipsa avec ses camarades , laissant dans le fiacre le Milord , qui surpris de la grande liberté qu'on lui donnoit , s'aperçut enfin qu'il en seroit quitte pour son épée.

p. 96. St. Ludger , Religieux Bénédictin , Evêque de Munster , disant son bréviaire , Charlemagne envoya lui dire de venir lui parler. St. Ludger n'y alla qu'après avoir fait ce qu'il avoit commencé : le Roi s'en offensa , & lui demanda pourquoi il l'avoit fait tant attendre ? c'est , répondit le saint parce que je parlois à un plus grand Seigneur que vous.

p. 99. Un Suisse dormant au siege d'une Ville , eut la tête emportée d'un boulet de canon ; son camarade qui avoit été témoin de cet accident , dit , par mon foi sti mien camarade , li être fort grandement surpris quand se reveillera , & ne trouvera plus son tête.

Michel-Ange ne pouvant souffrir la L'Art.  
préférence que les prétendus connois- &c.  
seurs de son temps donnoient aux an- T. II.  
ciens sur les modernes , fit secrètement p. 100.  
une statue de marbre avec toute l'ap-  
plication possible , & après lui avoir  
donné, avec un air d'antiquité, toute  
la perfection dont il étoit capable ,  
il lui cassa un bras , qu'il cacha chez  
lui ; ensuite , il enfouit pendant la  
nuit le reste de la statue dans un en-  
droit , où il avoit appris qu'on devoit  
bientôt creuser les fondemens d'un édi-  
fice. Les ouvriers ayant trouvé cette  
statue en fouillant la terre , elle fut  
bientôt exposée aux yeux des curieux ;  
on n'entendit que termes d'applaudis-  
semens en faveur des anciens , & de  
mépris pour les modernes. Michel-Ange  
qui étoit accouru comme les autres ,  
après avoir été témoin de l'injustice  
de ces habiles gens , montra le bras qu'il  
avoit apporté & qui manquoit à la statue,  
& leur prouvant par la jonction facile  
qu'il fit de ce bras avec l'épaule , qu'il  
en étoit l'auteur ; il rétablit l'honneur  
de son siècle , & confondit ces injustes  
connoisseurs.

L'Art.  
&c  
T. II.  
p. 101.

Henri VIII. Roi d'Angleterre , ayant des démêlés avec François I. Roi de France , résolut de lui envoyer un Ambassadeur , & de le charger de paroles fieres & menaçantes : il choisit pour cet emploi , un Evêque en qui il avoit confiance ; mais l'Evêque lui ayant représenté que sa vie seroit en danger , s'il tenoit de pareils discours à un Roi aussi fier que François I. ne craignez pas , lui dit Henri , si le Roi de France vous faisoit mourir , je ferois abattre bien des têtes des François qui sont en ma puissance. Je le crois , répondit l'Evêque ; mais de toutes ces têtes , ajouta-t-il en riant , il n'y en a pas une qui vint si bien sur mon corps que celle-ci , en lui montrant la sienne : cette réponse , obligea le Roi de réformer l'instruction qu'il lui avoit donnée.

p. 106.

Un Officier , étant à table avec d'autres Officiers , commandés pour monter avec lui le soir à l'assaut , mangeoit avec peu d'appétit : comme ils lui demanderent pourquoi il mangeoit si peu. Je n'ai pas de plaisir , dit-il , à manger , quand je ne suis pas sûr de la digestion.

Une Dame fort vieille & fort laide, <sup>L'Art.</sup>  
s'étant présentée à l'audience de M. de <sup>&c.</sup> <sup>T. II.</sup>  
Harlay, premier Président, & impa- <sup>p. 109</sup>  
tiente de n'être pas expédiée aussi  
promptement qu'elle le souhaitoit, dit  
d'un ton assez haut, la peste soit du  
finge & de toute sa race. Le Magistrat  
l'ayant entendue, se pressa d'expédier  
tous ces cliens; puis venant à elle,  
lui demanda ce qu'elle souhaitoit. Je  
viens, dit-elle, Monseigneur, vous de-  
mander audience pour une affaire que  
je poursuis depuis long-temps. M. de  
Harlay la lui promet, & fit appeller sa  
cause le lendemain; la plaideuse l'ayant  
gagnée, vint le trouver pour l'en re-  
mercier; mais ce Magistrat ayant reçu  
son compliment, lui dit pour toute ré-  
ponse: il est naturel à un finge d'obli-  
ger une guenon.

Le petit Pere André devant prêcher <sup>p. 110.</sup>  
le soir dans une Eglise le Dimanche  
des Rameaux, & un autre prêchant le  
matin, le Prédicateur du matin, dit  
qu'il ne savoit pas positivement, si  
c'étoit sur un Ane ou sur une Anesse  
que Notre Seigneur étoit monté, mais  
qu'il laissoit ces minuties à discuter au

L'Art.  
&c.  
T. II.

Prédicateur du soir, qu'il prétendoit rail-  
ler par ce discours. Le petit Pere André  
averti de cette turlupinade, dit étant  
en chaire : comme le Prédicateur du  
matin a été embarrassé sur cette ques-  
tion, savoir si c'étoit sur une Anesse ou  
sur un Ane que Notre Seigneur fit son  
entrée dans Jerusalem, & qu'il me ren-  
voie cette question pour l'expliquer, on  
peut lui dire que c'est un Ane.

p. 115.

Louis XIII. écoutant avec beaucoup  
de patience, une harangue ennuyeuse  
à la porte d'une petite Ville ; Beautru,  
qui s'imaginait faire plaisir au Roi,  
en interrompant l'orateur, lui demanda  
de quel prix étoient les ânes de son  
pays. L'orateur, l'ayant regardé de-  
puis les pieds jusqu'à la tête, lui dit :  
quand ils sont de votre poil & de vo-  
tre taille, ils valent dix écus. Le Roi  
fut dédommagé, par cette repartie,  
de l'ennui que lui avoit causé sa ha-  
rangue.

p. 120.

Un Abbé à qui il arriva en nom-  
breuse compagnie, de lâcher un vent  
qui se fit entendre, s'avisa de dire à  
l'oreille à une Dame qui étoit auprès  
de lui, mais d'un ton assez élevé pour

qu'il put être entendu : Madame , dites <sup>L'Art.</sup>  
que c'est moi ; on ne douta point alors <sup>&c.</sup>  
que ce ne fut la Dame qui avoit lâ- <sup>T. II.</sup>  
ché ce vent , & l'Abbé jouant parfai-  
tement son personnage , eut beau pro-  
tester que c'étoit lui, chacun fut toujours  
persuadé que c'étoit elle.

Un célèbre Magistrat , fort âgé , ayant p. 121.  
manqué de mémoire dans un discours  
qu'il prononçoit à l'ouverture du Pa-  
lais , dit à ses auditeurs sans se décon-  
certer : Messieurs , ma mémoire est une  
ancienne domestique , qui se lasse de  
me servir , mais si elle me rend un  
mauvais office , elle vous en rend un  
bon , en vous épargnant la peine de  
m'entendre.

Quelques jeunes gens ayant parlé p. 139.  
d'un Roi en fort mauvais termes dans  
un repas , ce Prince en fut averti , &  
se les fit amener devant lui pour les  
punir de leur témérité ; comme il les  
reprenoit vivement , un d'eux lui dit ,  
nous vous eussions même tué , si le vin  
ne nous eut manqué ; la présence d'es-  
prit de cet homme le sauva , & sauva en  
même temps ses convives.

Un courtisan jouant au piquet avec p. 143.

L'Art.  
&c.  
T. II.

le Cardinal Mazarin , le réduisit , pour éviter d'être capot , à ne savoir lequel il garderoit de deux as qu'il avoit encore à la main. Le Cardinal attendoit que quelque spectateur officieux lui donna un signal salutaire ; il témoignoit qu'il alloit jeter tantôt l'un , tantôt l'autre des deux as ; & comme il sembloit aller jeter celui dont il devoit se défaire , le joueur lui marcha sur le pied , comme pour l'avertir de n'en rien faire. Le Ministre exécuta l'avis , & fut capot. Ayant demandé ensuite qui étoit celui qui lui avoit marché sur le pied & lui avoit fait faire cette sottise ? c'est moi , répondit le joueur , qui ne me suis point cru obligé de vous donner de bons avis , & qui voyois que vous en demandiez à ces Messieurs qui vous environnent.

p. 149. Une personne dit en plaisantant d'une autre , qui avoit la bouche extrêmement grande , qu'un jour voulant rire , elle s'étoit mordue l'oreille.

Le Cardinal de Richelieu , montant le grand degré de Fontainebleau , accompagné d'une cour brillante , le Duc d'Espernon qui le descendoit , suivi de

peu de personnes , & dont le crédit dé- L'Art,  
clinoit , lui dit, vous montez & je des- &c.  
cends ? Ce Ministre lui répondit , si T. II.  
Dieu m'avoit donné plus de santé & de  
force, je monteroie plus vîte que vous ne  
descendez.

Un mendiant qui étoit estropié, de- p. 160.  
mandant l'aumône à une Dame qui se  
piquoit de dévotion , lui disoit pour  
l'attendrir , qu'il avoit perdu les joies  
de ce monde ; est-ce donc que ce pau-  
vre homme est eunuque, dit-elle à ceux  
qui se trouverent là.

Un bon compagnon se voyant saisi  
la nuit par des Archers du Guet , qui  
lui demanderent s'il n'avoit point d'ar-  
mes, leur répondit, Messieurs, puis-  
que vous cherchez des armes, je vous  
prie de retirer mon épée qui est en ga-  
ge en telle hôtellerie.

Un ignorant prétendoit que Sénèque Ancil-  
étoit un Docteur en droit Canon , & loniana  
que dans son livre des Bénéfices , il T. II.  
avoit traité à fond des matieres béné- p. 159.  
ficiales ; il croyoit que la Morée étoit  
le pays des Maures , & voulant un jour  
faire parade de son savoir devant quel-  
qu'un qui ne s'accordoit pas avec lui ;

Ancill. T. II. il chercha dans la carte un jour entier la Démocratie & l'Aristocratie , pensant les y trouver , comme la Dalmatie & la Croatie.

Vasco-  
niana.  
p. 89.

Le grand Condé qui aimoit fort les Gascons , en avoit un qui ne le quittoit pas , & qu'il faisoit toujours manger à sa table ; un jour que ce Prince trouvoit l'entretien de la table trop sérieux , ne nous ferez-vous pas le plaisir , dit-il , en adressant la parole à l'Officier Gascon , d'égayer la conversation , & de nous servir quelque plat de votre métier. On desservoit le Rot , le Gascon lui répondit , Monseigneur , votre table est si bonne , que vous vous passerez bien pour aujourd'hui de mon entremets. Comment , repartit le Prince , il ne nous reviendra pas une pauvre petite gasconade. Vous parlez de vous & de la guerre , reprit l'Officier , voulez-vous que je prime sur vous ? Je veux , repliqua le Prince , que vous releviez la balle , vous avez toujours la raquette à la main. Elle me tombe , reprit le Gascon , toute gasconade s'applatit à l'aspect de votre valeur héroïque , je n'en fais pas sur cela. Faites - en , ré-

pondit le Prince. Que j'en fasse , s'é- Vasco.  
cria le Gascon ! vous l'ordonnez , vous  
m'attaquez. Si j'en fais une , je vous  
ferai trembler. On applaudit & on con-  
vint que c'en étoit une des plus fortes.

Le Roi vous a accordé mille écus p. 91.  
de gratification , dit un jour à un Offi-  
cier Gascon , un grand Ministre. De  
gratification , Monseigneur , reprit l'Of-  
ficier : dites , s'il vous plaît , de récom-  
pense. Je l'ai mérité. p. 114.

Que faites-vous-là , *vous autres* , dit  
un jour un Gascon , à de jolies femmes  
de sa connoissance , qu'il voyoit souvent.  
Vous n'êtes pas de mauvais goût , je le  
vois , vous vous ennuyez en m'attendant.

Un Gascon se trouva insulté au jeu , p. 116.  
il jeta les cartes au nez de celui qui  
lui parloit trop fortement , & il voulut  
se jeter sur lui. On le retint , laissez-  
moi faire , dit-il à ceux qui le te-  
noient , il m'a insulté , vous l'avez vu :  
si vous l'aimez , préparez-vous à le ra-  
masser par pieces.

Une belle parleuse étoit devenue une p. 131.  
médifante de profession ; les absens  
n'étoient jamais épargnés ; mais elle di-  
vertissoit tous ceux qui pouvoient l'en-

Vasco. tendre. Un Gascon dit d'elle : cette femme-là est riche ou le sera ; elle entend l'économie ; elle défraie par-tout, mais c'est aux dépends d'autrui.

p. 178. *Allons , Monsieur , l'épée à la main ,* dit un Parisien dans le milieu d'une rue à un Gascon , qui venoit de l'offenser. *Comment allons ?* reprit celui-ci : à qui croyez-vous parler ? commandez à vos valets.

p. 108. D'où vient , disoit un Gascon à un Normand , que vous vendez si cher un *oui* & un *non* , tandis que nous les donnons pour rien ? C'est , répondit le Normand , que vous n'avez par grand chose à perdre , & qu'il n'y va rien de votre quand vous vous engagez. Vous risquez donc bien moins , vous autres , reprit le Gascon , car chez vous , du dit au dédit , il n'y a pas plus loin que de la demande à la réponse.

p. 191. Je suis venu si vite , disoit un Ecclésiastique de Gascogne , qui avoit couru à une œuvre de charité ; je suis venu si vite , que mon Ange Gardien avoit de la peine à me suivre.

Si j'avois fait pour mon salut , disoit un Officier Gascon , qui avoit beaucoup de

de service , ce que j'ai fait pour ma Vasco-  
fortune , je serois dans le Ciel sur un  
fauteuil de Velours cramoisi , qui au-  
roit une crêpine d'or de cette hauteur ,  
montrant toute la longueur de son bras.

Un Parisien prétendoit à la réputa- p. 102.  
tion de bel esprit , par un détail con-  
tinuel des caractères de Théophraste ;  
il les citoit à tout moment , & ne finis-  
soit pas. Un jour qu'il sembloit vouloir  
épuiser la Bruyere. Eh ! Monsieur , lui  
dit un Gascon , grace , quartier , nous  
avons le livre.

Une Coquette montrait à un Gascon p. 249.  
des lettres fort tendres , que lui écri-  
voit un homme de considération , qui  
étoit amoureux d'elle. Vous trichez ,  
Mademoiselle , lui dit-il , vous ne me  
montrez pas les réponses. Pour moi ,  
ajouta-t-il , je suis de meilleure foi. Je  
prie toutes les belles à qui j'écris des  
billets doux , de me les prêter , pour  
faire le plaisir entier à ceux à qui je  
montre les réponses.

Certain homme fort ennuyeux , s'é- p. 257.  
toit adonné à aller presque tous les  
jours , dans une maison où il y avoit  
presque toujours bonne compagnie. On

Vasco. trouva le moyen de s'en défaire & de l'empêcher de revenir ; un Gascon dit sur cela : il s'étoit fait là une mauvaise habitude , dont on a trouvé à propos de le corriger.

p. 268. Quelqu'un rapportant à un Gascon les médisances qu'on faisoit de lui. On ne les eut pas faites devant toi , répondit le Gascon , si l'on n'eut cru que tu étois bien aise de les entendre.

p. 312. Voulez-vous en abrégé l'art de plaire dans la conversation ? N'y parlez pas de vous ; & écoutez sans interrompre ceux qui y parlent d'eux. Après cela donnez-vous carrière, parlez raison devant les hommes sensés , & bagatelle devant les femmes de belle humeur. Souvenez-vous que vous n'êtes pas seulement pour vous dans une société ; mais pour y plaire aux autres. Y repugnez-vous ? Pliez bagage.

p. 404. Un Languedocien sage & judicieux, donnoit des avis sensés & utiles à un Parisien qui se faisoit grand tort par la dissipation de sa conduite. Eh bien, lui dit celui-ci, j'ai tort, vos avis sont bons à suivre. Je vous ai dit plus d'une fois que je veux en profiter. Conduisez-

moi, je me défais en votre faveur de Vasco. mes déréglemens, je vous les transporte. Je le vois bien, dit le Languedocien, vous m'en cédez souvent la propriété, mais vous en gardez toujours l'usufruit.

Un jeune Gascon arrivoit à Paris P. 406. pour la première fois. C'étoit dans la belle saison, & il voulut aller aux Thuilleries tout en arrivant. Dès qu'il vit les galeries du Louvre, cadedis, s'écria-t-il, cela me plaît. Quand je vois le devant de cette maison, je crois voir le derrière des écuries de mon pere.

Quoi, disoit un jeune Parisien à un P. 412. Gascon de ses amis, il y a six mois que votre maîtresse est morte, & vous la pleurez encore ? comment, si je la pleure encore, s'écria le Gascon, après six mois ! je la veux pleurer quatre-vingt ans. J'ai embaumé ma douleur pour la rendre éternelle.

On se récrioit sur ce qu'un Parisien P. 415. avancé en âge, faisoit encore le galant de profession. De quoi vous étonnez-vous, dit un Gascon, il est vieux à la vérité, mais il a de l'esprit & il pense ; il aime d'idée.

## 364 BONS MOTS

**Poliffo-  
niana.**  
p. 30.  
p. 131.

Un Avocat disoit en plaidant, il s'agit d'une charette, Messieurs, de foin.

On disoit d'un Prédicateur qui sembloit plus rigide à ses auditeurs qu'à ses pénitens. Il surfait dans la chaire, mais dans le confessionnal il donne à bon marché.

p. 42.

Un Poète fort distrait avoit fait une Ode pour une Demoiselle, une nécessité pressante l'obligea ensuite à aller dans un endroit, où il se servit assez vilainement de l'Ode, au lieu d'autre papier; il reconnut son erreur, & serra l'Ode dans sa poche. Peu de temps après, il alla chez la Demoiselle, où sans se ressouvenir de la mal-propreté du papier, il lui présenta son Ode. Cette Demoiselle l'ayant reçue, la lui rendit sur le champ, en lui disant : mettez la au net, Monsieur, je la lirai ensuite.

p. 205.

Du temps de Francisco Carrario, Prince de Padoue, il y avoit dans cette ville, un Hermite en grande odeur de sainteté, mais dans le fond, véritable hypocrite. Après avoir débauché plusieurs femmes, sous prétexte de les confesser, la comédie devint enfin publique. Il fut arrêté & mené devant le Prince, qui fit aussi-tôt venir son

Secrétaire pour écrire la confession du Possa-  
Moine. On lui demanda le nom de <sup>112.</sup>  
toutes les femmes qu'il avoit séduites ,  
il en nomma un grand nombre , &  
comme le Secrétaire se divertissant à  
cette énumération , pressoit l'Hermite  
de n'en omettre aucune , *ajoutez donc*,  
lui dit l'Hermite , *votre femme à cette*  
*liste*. La plume tomba des mains au  
Secrétaire , & le Duc se mocqua de  
lui , de s'être attiré cette mortification  
par son avidité à savoir les malheurs  
d'autrui.

Un Vénitien , homme fort simple , p. 464-  
étoit monté à cheval pour aller à la  
campagne , son valet le suivoit à pied.  
Le cheval donna un coup de pied au  
valet , qui de colere prit une pierre &  
la jetta contre le dos de son maître ,  
croyant la jetter au cheval. Le maître  
crut que c'étoit le cheval qui lui avoit  
donné un coup de pied. Cependant ,  
comme le valet ne pouvoit pas marcher  
fort vite , le maître le quérelloit ; je  
ne saurois , dit-il , marcher plus vite ,  
votre cheval m'a blessé ; ho ! dit le  
Vénitien , ne t'en plains pas , c'est une  
bête fort vive , elle m'a bien donné

aussi un coup de pied dans les reins.

Varil-  
lana.  
p. 24

On voit tous les jours auprès des ignorans , le faux mérite l'emporter par un éclat trompeur , sur le véritable ; si l'on pouvoit en douter , l'histoire suivante serviroit de preuve. Cosme Rosselli , Florentin , Peintre très-médiocre , devoit travailler en concurrence avec la Girlandaie , Piétro Perugin , Luc de Crotone , & quelques autres Peintres célèbres de son temps , dans la Chapelle du Pape Sixte IV. Ce Pontife , pour exciter encore plus leur émulation , avoit proposé un prix , pour celui qui réussiroit le mieux à son gré. Rosselli , qui n'étoit pas tellement aveuglé par l'amour-propre , qu'il ne se sentit bien inférieur à ses concurrens , tant du côté de la correction du dessein que du coloris , s'avisa de surprendre les yeux du Pape , qui n'étoit rien moins qu'un bon connoisseur , par la vivacité & l'éclat des couleurs ; de sorte , qu'il y employa non-seulement les plus vives & les plus fines qu'il fut trouver (*dit le Vasari*) mais encore tout le brillant de l'or & de l'azur , jusqu'à la moindre feuille d'arbre , jusqu'à la

moindre nuée, jusqu'au moindre pli de draperie. Ce stratagème lui réussit, <sup>Varil-</sup>  
<sup>laiana.</sup> car les ouvrages ayant été découverts, ce bon Pape ne put tenir contre tant d'éclat, & adjugea le prix à Rosselli, au grand étonnement des autres Peintres, qui se moquerent grandement de lui en voyant ce travail ridicule. Cependant, le Pape ne s'en tint pas là, il fut si charmé de cette impertinente invention, qu'il commanda aux autres de barbouiller leurs tableaux avec l'or & l'azur, ainsi qu'avoit fait Rosselli, & manqua à les faire désespérer, en les contraignant de gâter tout ce qu'ils avoient fait de bon.

Brantôme, ayant la goutte, un Médecin fut le trouver pour lui offrir le <sup>p. 16.</sup> secret qu'il avoit de la guérir. Arrivé chez le malade, il demanda à lui parler; un Laquais alla avertir son maître qu'une personne qui guérissoit de la goutte le demandoit. Brantôme vint au-devant de cet homme aussi vite qu'il lui fut possible; & dit à son Laquais, en présence de ce Médecin, faites entrer le carrosse de Monsieur dans la cour. Le Médecin répondit qu'il n'en

Va ril-  
lafia. na.

avoit point. Quoi , lui répliqua Brantôme , vous guérissez de la goutte & vous n'avez pas de carrosse ? Je ne suis pas des vôtres , & il le quitta brusquement , comme voulant dire que son remede ne devoit pas être bien merveilleux , puisque la goutte étant un mal si cruel , & en même temps si commun , il n'avoit pas eu encore l'esprit de gagner de quoi avoir un carrosse.

Chev. P. 363. Le Parlement de Grenoble ayant envoyé un Secrétaire de la Cour , appelé *du Vivier* , à l'Evêque de la même Ville , pour lui parler de quelques affaires contentieuses , où l'Evêque se trouvoit intéressé ; ce Secrétaire trouva dans l'antichambre du Prélat , un Laquais qui portoit un bouillon à Sa Grandeur , dans une écuelle couverte. Il le pria d'avertir son maître qu'il avoit à lui parler de la part du Parlement. Le laquais laissa bonnement l'écuelle sur une table , & pendant qu'il fut avertir l'Evêque , le Secrétaire avala le bouillon , recouvrit l'écuelle , & après s'être acquitté de sa commission , se retira. Le laquais imprudent , reprit l'é-

cuelle & la présenta à M. de Grenoble, Chev.  
 qui , indigné de cet affront , maltraita  
 le laquais de paroles & de coups. Un  
 des amis de du Vivier ayant appris de  
 lui cette aventure , s'en divertit par ces  
 vers faits à l'imitation de Nostradamus.

Dans un Vivier un bouillon répandu ,  
 Fera jeûner qui les autres dispense.  
 Pages , laquais , battus en conséquence ,  
 Gourmand sauvé , Evêque confondu.

Le Dominiquin avoit fait un tableau, Varil-  
lana.  
p. 80.  
 où il y avoit quelque chose qui avoit  
 plu à une cabale d'envieux & d'igno-  
 rans , qui s'acharnoient ordinairement  
 à décrier tous ses ouvrages. Il en té-  
 moigna beaucoup de chagrin. J'ai bien  
 peur , dit-il , que mon pinceau ne m'ait  
 trahi , & qu'il ne lui soit échappé quel-  
 que mauvais trait qui ait plu à ces  
 ignorans-là.

Les vins de Toscane sont fort doux. p. 78.  
 Il vint en France un envoyé d'un Duc  
 de Toscane , qu'un grand Seigneur vou-  
 lut régaler d'un excellent vin de Cham-  
 pagne. L'envoyé fut donc prié d'en  
 venir goûter , & son sentiment lui ayant  
 été demandé sur ce vin , il répondit

Varil-  
lana.

naïvement qu'il n'avoit jamais bu d'aussi bon verjus. Les Italiens ont un proverbe qui dit : que les François ont du vin aussi verd que leur cervelle.

P. 34.

Un Augustin & un Mathurin disputans ensemble dans un acte public de l'ancienneté de leur ordre ; le Mathurin apportoit tant de preuves tirées des histoires de son ordre, & des autorités des Papes pour soutenir sa cause, qu'il croyoit avoir triomphé de son adversaire ; mais l'Augustin prenant la parole à son tour, lui dit que toutes ces autorités ne l'étonnoient point, qu'il ne vouloit pour le confondre que lui citer un traité d'un de leurs peres qui a pour titre *Augustinus supra Trinitatem*. Tout le monde se mit à rire, battit des mains, & fut pour celui-ci.



---

## P O E S I E.

Vers faits par Daniel Heinsius, pour  
mettre au bas du portrait de Grotius.

**D** *Epositum cœli quod jure batavia mater* Sorbe-  
*Horret & haud credit se peperisse sibi,* riana.  
*Talem oculis, talem ore tulit se maximus hugo,* p. 195.  
*Instar crede hominis, cœtera crede Dei.*

Vers pour mettre en tête du Rabelais.

*Qui sic nugatur tractantem ut seria vincat,*  
*Seria cum faciet, dic mihi quantus erit ?*

On fit ce distique sur le Poème de Mena-  
la Pucelle de Chapelain. giana.

*Ille Capellani dudum expectata Puella,* T. I.  
*Post longa in lucem tempora, prodit anus.* p. 37.

Linier fit cette Epigramme sur le p. 38.  
même sujet.

Nous attendons de Chapelain  
Ce noble & fameux Ecrivain,  
Une incomparable Pucelle ;  
La cabale en dit force bien,  
Depuis vingt ans l'on parle d'elle ;  
Dans six mois on n'en dira rien,

Men.  
T. I.  
p. 142.

Epitaphe de Nicolas Bourbon , Prêtre  
de l'Oratoire , excellent Poëte La-  
tin , du dix-septieme siecle.

*Pervigilis tandem laxatus carcere vitæ ,*

*Borbonius campos cessit ad Elysios.*

*Illic populeâ stertit securus in umbrâ ,*

*Post habitis vatum lusibus atque jocis.*

*Vos orpheu , musæ , viro ne rumpite sumnum ,*

*Hunc oculis numquam viderat ante suis.*

Autre Epitaphe pour le même.

*Traxit in augusta qui toi quinquennia cella ,*

*Pervigil infirmo corpore Borbonius.*

*Extremum mediâ gustans , in morte soporem :*

*O bene ! ait ; tandem dormio : vita , vale.*

p. 143.

Distique que fit Huigens , inventeur  
de la Pendule , sur la mort de Mr. de  
Thou , qui périt pour n'avoir pas voulu  
trahir Mr. de Cinqmars son ami.

*O legum subtile nefas ! quibus inter amicos*

*Nolle fidem frustra prodere , proditio est.*

p. 145.

Un Evêque de Langres , ayant donné ,  
par son testament , cent écus à celui  
qui lui feroit une épitaphe ; quelqu'un  
qui ne le trouvoit pas digne , sans  
doute , d'en avoir une qui fut à sa lou-  
ange , fit celle-ci.

Monfieur de Langres eft mort teflateur olo- Men-  
T. I.  
graphe,

Et vous me promettez fi j'en fais l'épitaphe,  
Les cent écus par lui légués à cet effet :  
Parbleu, l'argent eft bon dans le fiecle où  
nous fommes ;

Comptez toujours : ci - gît le plus méchant  
des hommes ;

Payez , le voilà fait.

Celle-ci faite au même fujet, vaut p. 227.  
mieux.

Ci - gît un très-grand perfonnage ,  
Qui fut d'un illuftre lignage ,  
Qui pofféda mille vertus ,  
Qui ne trompa jamais , qui fut toujours fort  
fage ,  
Je n'en dirai pas davantage ,  
C'eft trop mentir pour cent écus.

*E P I G R A M M E.*

Elie , ainfi qu'il eft écrit , p. 144.  
De fon manteau , joint à fon double efprit ,  
Récompénfa fon ferviteur fidele.

Triftan eût fuivi ce modèle ;  
Mais Triftan qu'on mit au tombeau ,  
Plus pauvre que n'eft un Prophète ,  
En laiffant à Quinaut fon efprit de Poëte ;  
Ne put lui laiffer de Manteau.

Men.  
T. I.

Pélisson aimoit M.<sup>lle</sup> Scudéri ; elle  
y fut sensible, & fit un jour cet im-  
promptu.

Enfin , Acanthe , il faut se rendre ,  
Votre esprit a charmé le mien ;  
Je vous fais citoyen de tendre ,  
Mais de grace n'en dites rien.

M. Pélisson y répondit par de beaux  
vers , dont voici , entr'autres , deux  
Quatrains.

Sans que Doralise le voie ,  
Sans que Trafille en soit jaloux ,  
Je sens une secrete joie ;  
O Dieu ! que le secret est doux.

Mais , puis-je sans inquiétude ,  
Le taire ou le dissimuler ?  
O Dieu ! que le secret est rude ,  
Et qu'il seroit doux de parler.

Ce qui donna lieu à faire cette  
chançon.

L'Amour met tout sous son empire ;  
Ce n'est pas une chançon ,  
Et Sapho même soupire ,  
Pour le docte Pélisson.

Belle Iris qu'en voulez-vous dire ?  
N'est-il pas joli garçon ?

*Sint Mæcenates non deerunt flacce marones.* Men.  
T. I.

La gloire ne sauroit toujours faire aux habiles p. 160.

Embrasser d'illustres travaux ,

S'il naïssoit aujourd'hui des Mécènes nouveaux

Il se trouveroit des Virgiles.

C'est envain que l'on porte une illustre couronne , p. 161.

Si la faim ou la soif vient troubler ce bonheur ;

Quand la misère nous talonne ,

On ne se souvient plus d'avoir été vainqueur.

*E P I G R A M M E.* p. 171.

Sur son cheval Jean se ruoit ,

Contre Jean le Cheval ruoit ,

Et tous deux écumoient de rage.

Mathurin , qui pour lors passoit ,

Dit à l'homme qu'il connoissoit :

Eh ! Jean , montrez-vous le plus sage.

Le Pere Sirmond a mis dans ces vers , p. 172.  
les motifs que l'on a de Boire.

*Si bene commemini causa sunt quinque bibendi:*

*Hospites adventus ; præsens sitis ; atque futura;*

*Et Vini bonitas , & quælibet altera causa.*

Jean Bonnefons, Poète Latin , d'Auvergne , a fait des ouvrages qui respirent la délicatesse ; en voici deux dont les connoisseurs font cas. Dans p. 187.

Men.  
T. I.

le premier , il se plaint de l'aiguille ;  
qui au lieu de piquer la main de sa maîtresse , devroit lui piquer le cœur , qui étoit insensible aux traits de l'amour.

*Dic acus mihi , quid meæ puellæ ,  
Illa candidula , illa delicata  
Albis candidior manus ligustris ,  
Quid læves digiti tenellulique  
Tantum commeruisse vel patrasse ,  
Possunt , ut toties & hos & illam ,  
Configas stimulo ferociente ?  
Ah ! ne molliculas manus inepta  
Ne læves digitos & immerentes ,  
At putus stimulo acriore punge ,  
Pectus durius omnibus lapillis ,  
Durius scopulisque rupibusque ,  
Hic Stylum altius , altiusque fige ,  
Hic acuminis experire vires.  
Quod si mollieris meam puellam ,  
Dic quantam hinc referes superba laudem !  
Hac te cuspidè vulnerasse pectus ,  
Quod nullis potuit cupido telis.*

p. 188.

L'autre est une Epigramme qui n'est pas moins belle , où il se plaint qu'elle s'est rendue maîtresse de son cœur.

*Errabam in sylvis , erranti retia mille  
Mille puella plagas insidiosa parat.*

*Occupat incautum ; corque in sua retia tandem* Men.

T. I.

*Trudit , & æterna compede dura premit.*

*Hei mihi ! sic casses , sic vincula nectis amanti ,*

*Hei mihi ! sic misero cor violenta rapis ?*

*Non queror esse tuum : sed eram quod sponte  
daturus ,*

*Cor mihi te furto surripuisse queror.*

Sannazar, dit dans le distique suivant, pourquoi le Pape Léon X. n'eut pas les Sacremens en mourant.

*Sacra sub extremâ si forte requiritis horâ ,*

*Cur Leo non potuit sumere ? vendiderat.*

Une Demoiselle demandoit un Quatrain à un Monsieur, sur la prise de Mons, celui-ci lui en fit un sur le champ.

p. 199.

Mons étoit, dit-on, pucelle,

Qu'un Roi gardoit avec le plus grand soin,

Louis le Grand en eut besoin;

Mons se rendit. Vous auriez fait comme elle.

On mit ce Vers pour épitaphe à un Medecin.

p. 220.

Ci-gît, par qui gissent les autres.

Voici une repartie qu'on attribue à Henri IV.

p. 262.

Un Normand député pour haranguer le Roi.

Sire, dit-il tout court, sans pouvoir passer  
outré,

**Men.** Se frottant à la nuque & regardant le poutre ;  
**T. I.** A faute de mémoire il tombe en désarroi.

Ses amis l'excusant , disoient ; il s'est mépris ,  
 Mais le peuple criant à l'école , à l'école ;  
 Tout beau leur dit le Roi , je n'en suis point  
 surpris :

Les Normands sont sujets à manquer de parole.

**p. 267.** Colletet ayant reçu 600 livres du  
 Cardinal de Richelieu , pour quelques  
 versqu'il avoit fait. Il fit ceux-ci là dessus.  
 Armand, qui pour six vers m'a donné six cens  
 livres ,

Que ne puis-je à ce prix te vendre tous  
 mes livres ?

**p. 308.** Racine a fait cette Epigramme sur  
 la Tragédie d'Iphigénie , que Coras  
 & le Clerc s'attribuoient tous deux.

Entre le Clerc & son ami Coras ,  
 Tous deux auteurs rimans de compagnie ,  
 N'a pas long-temps sourdirent grands débats ,  
 Sur le sujet de leur Iphigénie.

Coras lui dit, la piece est de mon crud ,  
 Le Clerc répond , elle est mienne & non  
 vôtre ,

Mais aussi-tôt que l'ouvrage parut ,  
 Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre

**p. 313.** Voici la traduction d'une Epigram-

me de Martial , c'est la quarantieme du Men.  
fixieme livre. T. I.

Lise dans la fleur de ton âge ,  
Tu n'eus point d'égale en beauté ,  
Aujourd'hui le même avantage ,  
A Cloris n'est pas contesté ;  
Les ans flétriront , je l'avoue ,  
Ses attraits que par-tout on loue ,  
Les tiens sont pour jamais flétris ,  
Tu n'auras plus ni lys ni roses ,  
Le temps change ainsi toutes choses ,  
J'aimois Lise & j'aime Cloris.

Je ne fais de quel Poëte est ce beau p. 315.  
vers , qui exprime si bien la lenteur de  
la Saône.

*Ararque dubitans quo suos cursus agat.*

Parmi la quantité de vers qui furent p. 317.  
faits à l'occasion du fameux passage du  
Rhin , une Demoiselle de la Vigne fit  
une fort belle Ode , dont voici une  
strophe.

Le Roi parle , à sa parole ,  
Plus vîte qu'un trait ne vole ;  
On voit nager nos guerriers :  
Et leur ardeur est si vive ,  
Que déjà sur l'autre rive ,  
Ils ont cueilli des lauriers.

Men. Vers qui servent d'inscription au Palais  
T. I. qu'Henri IV. fit bâtir à la Fleche , &  
P. 327. quil donna ensuite aux Jésuites.

*Quæ quondam fuerat mortalis numinis ædes ,  
Nunc immortalis numinis aula patet.  
Fœdere felici mutarunt numina sedes ,  
Rex habitat cælum : regia testâ Deus.*

P. 370. *Epigramme de Théophile.*

Un jeune Abbé me crut un sot ,  
Pour n'avoir pas dit un seul mot ;  
Ce fut une injustice extrême  
Dont tout autre auroit appelé :  
Je le crus un grand sot lui-même ,  
Mais ce fut quand il eut parlé.

P. 376. Passerat a fait cette épitaphe pour le  
cœur d'Henri III. qui est en dépôt à  
Saint Cloud.

*Adsta viator , & dole regum vices.  
Cor regis isto conditur sub marmore ,  
Qui jura gallis , jura sarmatis dedit.  
Tectus cucullo hunc sustulit sicarius  
Abi viator , & dole regum vices.*

Tombeau de la petite Epicharis.

### S O N N E T.

P. 391. Sacré dépôt de ceux à qui je dois la vie ,  
Recevez avec vous sous un même tombeau ,

La tendre Epicharis , qu'au sortir du berceau , Men,  
La Mort a fans pitié fous fes loix affervie. T. I.

Avant huit ans parfaits elle nous fut ravie ,  
Jamais rien ici-bas ne parut de fi beau :  
Mais, pourquoi si peu voir le céleste flambeau ?  
Ou pourquoi , malheureux ! ne l'ai - je pas  
suivie ?

Adieu , trop passagere & trop aimable enfant,  
Astre qui t'es levé trop près de ton couchant ,  
Fleur qui t'évanouis en commençant d'éclore.  
Eh ! de quoi t'ont servi tant d'innocens appas ?  
Qu'à produire en mon cœur un mal qui le  
dévore ,

Et qui ne finira qu'au jour de mon trépas.

M.lle de Scudéri fit ces vers sur son p. 400.  
portrait fait par Nanteuil.

Nanteuil , en faisant mon image ,  
A de son art divin signalé le pouvoir :  
Je hais mes yeux dans mon miroir ,  
Je les aime dans son ouvrage.

Les mouvemens d'un amant , au sujet p. 420.  
de la maladie de sa maîtresse , sont bien  
exprimés dans ces vers.

*Interdum vovet , interdum quod langueat illa ,  
Dicit in æternos aspera verba Deos.*

Le Poëte Mainard , Président d'Au- p. 425.

Men. rillac , étant venu à Paris quelque temps  
T. I. avant sa mort ; on lui disoit souvent ,  
dans les conversations , lorsqu'il par-  
loit ; *ce mot n'est plus en usage*. Cè qui  
fut cause qu'il fit ces quatre vers.

En cheveux blancs il me faut donc ~~aller~~  
Comme un enfant , tous les jours à l'école ;  
Que je suis fou d'apprendre à bien parler ,  
Lorsque la mort vient m'ôter la parole .

P. 328.

### E P I G R A M M E.

Quelqu'un desirant d'être Prêtre  
A l'Evêque se présenta ,  
Lequel lui dit si tu veux l'être ,  
*Quot sunt septem Sacramenta ?*  
Ce mot bien fort l'épouvanta :  
Puis il dit *tres* , l'Evêque *quas*  
*Sunt fides , spes & charitas*.  
Parbleu , c'est fort bien répondu :  
Sus , Clerc qu'on dépêche son cas  
Il mérite d'être tondu.

T. II.  
P. 4.

M. Pérault , tant décrié par Boileau ,  
a cependant de beaux endroits dans ses  
ouvrages ; voici quelques vers de son  
Poème de la Peinture , qui se trouve-  
roient beaux ailleurs.

Sur les uns le vieillard , à qui tout est possible ,  
Passoit de son pinceau la trace imperceptible.

D'une couche légère alloit les brunissant ,  
 Y mettoit des beautés même en les effaçant ;  
 Adoucissoit les jours , fortifioit les ombres ,  
 Et les rendoit plus beaux en les rendant plus  
 sombres.

Leur donnoit ce teint brun qui les fait res-  
 pecter ,

Et qu'un pinceau mortel ne fauroit imiter.

Il dit ailleurs , avec noblesse , dans  
 son Poëme de Louis le Grand , que les  
 anciens ignoroient la circulation du  
 sang.

. . . . Ignoroient jusqu'aux routes certaines  
 Du méandre vivant qui coule dans les veines.

L'état où se trouve un criminel qu'on  
 renvoie à son premier jugement , est  
 très-bien exprimé dans ces deux vers.

*Odit iter , numeratque dies, spatio viarum  
 Metitur vitam , torquetur morte futurâ.*

Muret fut brûlé en effigie à Tou-  
 louse. Il avoit fait de très-beaux vers  
 Latins , qu'il fit voir à Joseph Scaliger  
 comme étant de Trabeas , ancien Poëte,  
 qu'il disoit avoir trouvé. Scaliger le  
 crut , en parla comme d'une belle dé-  
 couverte ; mais , ayant depuis recon-  
 nue la vérité , il eut honte de s'être

Men.

T. II.

p. 5.

p. 10.

p. 90.

Mén. laissé abuser, & fit cette Epigramme  
T. II. contre Muret.

*Qui rigidae flammæ vitaverat ante Tolosæ,  
Muretus, fumos vendidit ille mihi.*

Voici une Epigramme de Muret, sur  
un Bacchus posé sur une fontaine.

*Nondum natus eram cum me propè perdidit ignis  
Ex illo limphas tempore, Bacchus, amo.*

p. 142. Les vers de Buchanam sont excellens;  
& il en a de si beaux, que plusieurs  
savans se faisoient un plaisir de les rete-  
nir. En voilà quatre que Ménage récitait  
souvent. Le Poète parle de sa Maî-  
tresse.

*Illæ mihi semper præsentem dura Neera,  
Me quoties absum, semper abesse dolet.  
Non desiderio nostri non mæret amore,  
Sed se non nostro posse dolore frui.*

p. 156. Quinault avoit cinq filles à établir,  
cela le chagrinoit; c'est ce qui lui fit  
dire:

Ce n'est pas l'Opéra que je fais pour le Roi,  
Qui m'empêche d'être tranquille;  
Tout ce qu'on fait pour lui paroît toujours  
facile.

La grande peine où je me voi,  
C'est d'avoir cinq filles chez-moi,

Dont

Doit la moins âgée est nubile.

Men.  
T. II.

Je dois les établir & voudrois le pouvoir ;  
Mais à fuivre Apollon on ne s'enrichit guere,  
C'est avec peu de bien un terrible devoir,  
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-pere.

Quoi ? cinq actes devant Notaire,  
Pour cinq filles qu'on doit pourvoir.  
O Ciel ! peut-on jamais avoir  
Opera plus fâcheux à faire.

Flaminius est auteur de cette belle p. 172.  
Epigramme, sur la mort de Savonarole,  
qui fut pendu & brûlé.

*Dum fera flamma tuos, Hieronime, pascitur  
artus,*

*Religio sacras dilaniata comas,  
Flevit, & , ô ! dixit crudeles parcite flamma,  
Parcite, sunt isto viscera nostra rogo.*

Les Métamorphoses d'Ovide mises en p. 189.  
Rondeaux par Benferade, furent juste-  
ment méprisées, il n'y a qu'un bon  
Rondeau, encore n'est-il pas sans dé-  
faut, c'est celui de Deucalion & Pyr-  
rha. Le voici.

A coups de pierre ils ne s'attendoient guere,  
De repeupler l'univers solitaire,  
Deucalion & Pyrrha seuls restoient,  
Et par dessus leurs têtes ils jettoient,  
Tome II. R

Met. Non sans horreur les os de leur grand'mère;  
T. II.

Simplex cailloux en langage vulgaire,  
Etoient ces os sur la foi du mystere,  
Le grand débris du monde ils rajustoient:  
A coups de pierre.

Tous deux avoient leurs pareils à refaire ;  
Qui n'étoit pas une petite affaire.  
De leur travail comme ils s'y comportoient:  
Ils firent là ce qu'on ne voit plus faire.  
A coups de pierre.

p. 214. Voilà deux beaux vers de Scevole  
de Sainte Marthe.

*Limpha sitim pellit , rabidum levat aure calorem ,  
Vina fugant curas , amor ipse medetur amori.*

p. 278. La pensée renfermée dans ces deux  
vers sur les amours de Narcisse , est  
fine & belle.

*Se Narcissus amat captus lenonibus undis ,  
Cui si tollis aquas , non est ubi sæviat ignis.*

Les Lacédémoniens représentoient  
Venus armée , ce qui a donné lieu de  
faire cette belle Epigramme.

*Armatam vidit venerem , Lacedæmone Pallas ,  
Nunc pugnemus , ait , iudice vel paride ,  
Cui Venus , armatam tu me temeraria remis ,  
Quæ , quo te vici tempore , nuda fui.*

Marot a traduit ainsi l'Epigramme de Martial, *nubere vis celso*, &c. Men. T. II. P. 279.

Catin veut épouser Martin,

C'est faire en très-fine femelle.

Martin ne veut point de Catin,

Je le tiens aussi fin comme elle.

Pour consoler une Princesse qui étant p. 295. grosse, souhaitoit avec passion d'avoir un fils, & qui cependant n'accoucha que d'une fille, Sannazar fit cette Epigramme qu'on peut mettre hardiment au rang des plus belles.

*Dum parit & longas iterat Nisæa quærelas,*

*Scinditur incertâ seditione Polus.*

*Mercurius puerum, charites optare puellam,*

*His Venus, at illi docta Minerva favet.*

*Adstat amans veneri Mavors, Phæbusque Minervæ,*

*Magnanimusque aquâ Jupiter aure sedet.*

*Cum subito aurato surgit puer improbus arcu,*

*Et cælum notis territat usque minis.*

*Assensere metu superi. Pater ipse deorum,*

*Risit & Aonias jussit abire Deas.*

*Exultat palma Venus & nascente puellâ,*

*Augentur charites Cypria turba deæ.*

Epitaphe d'un homme qui faisoit profession d'une très-grande indifférence, p. 317.

Men. & dont le mot favori étoit *ni plus ni*  
T. II. *moins.*

Arrête ici passant, ou bien poursuis tes pas,  
Contemple ce tombeau, ne le contemple pas,  
Apprend le nom de celui dont la cendre  
Fut ici mise, ou passe sans l'apprendre,  
C'est du Tusseau, gentilhomme ou bourgeois,  
Avocat, Ecuyer, Juge, Docteur ès Loix,  
Du Tusseau, de qui la science,  
Fut la tranquille indifférence.

*De profundis, Libera, Te Deum,*  
Ou si tu veux, *Laudate Dominum;*  
Dis pour son ame, ou bien ta patenotre:  
Que son esprit affranchi du trépas,  
S'envole en haut, ou qu'il descende en bas,  
Ni plus ni moins, qui fit l'un à fait l'autre.

p. 340. Furetiere, fameux par son démêlé  
avec l'Académie Française, fut en quel-  
que maniere la victime de son esprit.  
Santeuil a fait ces deux vers pour met-  
tre au dessous de son portrait.

*Multum scire nocet, si non tam docta locutus,*  
*Felix ingenio viveret ille suo.*

p. 377. Le Prince d'Orange ayant fait l'éloge  
de Louis XIV. dans un discours qu'il  
prononça à la Haie en présence de tous  
les Princes ligüés, le 5 Février 1691,

cela donna lieu de faire les vers qui Men.  
T. II.  
suivent.

Les Racinés , grand Roi , les Boileaux , les  
Corneilles ,

En vain pour te louer , ont consacré leurs  
veilles ,

Leurs éloges pompeux deviennent superflus ,  
Nassau vient d'en faire un qui t'honore encor  
plus.

La plus belle louange & la plus affermie ,  
Est celle que nous donne une bouche ennemie.  
Ce Prince qu'en naissant un destin envieux ,  
Rendit de ta grandeur rival ambitieux ,  
Et dont les yeux d'abord offensés de ta gloire ,  
Ne virent qu'à regret ta première victoire ;  
Qui sans cesse depuis traversant ton chemin ,  
S'offrit par-tout à toi les armes à la main ,  
Qui sans se rebuter de cent revers terribles ,  
Bravoit tout de nouveau tes armes invincibles ,  
Et vaincu mille fois s'en prenant au malheur ,  
Ne se croyoit jamais au dessous du vainqueur ,  
Lui dis-je , dont l'orgueil facile à le séduire ,  
N'imputoit ses malheurs qu'au défaut d'un  
empire ;

Lui qui s'osoit flatter que s'il devenoit Roi ,  
Il pourroit s'élever & s'égalier à toi ,  
Aujourd'hui qu'il a joint aux forces de Hollande ,  
Les Sceptres d'Angleterre , & d'Ecosse &  
d'Irlande.

Men.  
T. II.

Que l'Europe liguée au gré de ses souhaits;  
Sert son ambition, seconde ses projets,  
Et de ces nations à ta perte animées,  
Dépose entre ses mains le sort & les armées,  
Rend cependant aux yeux de cent Princes  
confus,

Un solennel hommage à tes hautes vertus;  
Exalte ta valeur, admire ta prudence,  
Convient que ton pouvoir passoit sa con-  
noissance,

Te nomme hautement le plus puissant des Rois,  
Juge de l'avenir par tes derniers exploits,  
Et leur dit que c'est fait de la cause commune,  
Sans leurs derniers efforts & ceux de la fortune.  
O ! magnifique éloge , & dont jamais grand  
Roi !

N'approcheront tous ceux qu'on peut faire de  
toi.

Tous les plus grands héros dans le cours de  
leur vie

Se sont trouvés en butte à la maligne envie,  
Leur présence toujours offensoit quelques yeux,  
Ce n'est qu'en les perdant qu'on les con-  
noissoit mieux :

La mort étoit pour eux une source de gloire,  
Et l'on ne traitoit bien que leur seule mémoire.

Tu braves seul, grand Roi, l'envie & ses efforts;  
Tu remportes vivant ce qu'ils n'ont eu que  
morts ,

Et sans attendre au bout de ta noble carrière, Men.  
L'univers dès ce jour te rend Justice entière. T. II.

Lipse ayant fait un volume entier des p. 382.  
miracles de N. D. de Halle, lui dédia  
sa plume ; sur quoi Scaliger fit ces vers.

*Post opus explicitum, quod tot miracula narrat,  
Pennam lipsiades hanc tibi virgo dicat,  
Nil potuit levius penna tibi, virgo, dicare,  
Ni forte est levius quod tibi scripsit opus.*

Sannazar a été enterré près du tom-  
beau de Virgile, sur quoi le Bembe p. 384.  
lui a fait cette Epitaphe.

*Da sacro cineri flores, hic ille Maroni,  
Sincerus musâ proximus it tumulo.*

Voici une Epitaphe d'Erasme, dont on  
ne connoit point l'auteur. p. 399.

*Hic jacet Erasmus, qui quondam bonus erat unus,  
Rodere qui solitus roditur à vermibus.*

Il y a deux grosses fautes de quan-  
tité dans ces deux vers. Quand on le  
reprochoit à l'auteur, & qu'on lui de-  
mandoit pourquoi il avoit fait la pre-  
miere syllabe de *vermibus* breve, il  
répondoit, à ce qu'on prétend, que  
c'étoit parce qu'il avoit fait la premiere  
syllabe de *bonus* longue.

Men. Voici la Requête des Dictionnaires à  
T. II. Mrs. de l'Académie Françoise, qui attira  
tant d'ennemis à Ménage, dès qu'on  
fut que c'étoit lui qui l'avoit faite.

A nos Seigneurs Académiques,  
Nos Seigneurs les Hypercritiques,  
Souverains arbitres des mots,  
Doctes faiseurs d'Avant-propos,  
Cardinal - Historiographes,  
Surintendans des Ortographes,  
Rafineurs de locutions,  
Entrepreneurs de versions,  
Peseurs de breves & de longues,  
De voyelles & de diphtongues.

Supplie humblement, *Calepin*,  
Avec Nicot, Estienne, Oudin.

Disant que depuis trente-années ;  
On a par diverses menées,  
Banni des Romans, des Poulets,  
Des Lettres douces, des Billets,  
Des Madrigaux, des Elégies,  
Des Sonnets & des Comédies :  
Ces nobles mots ; *mault*, *ains*, *jaçoit*,  
*ores*, *adonc*, *maint*, *ainsi soit*,  
*A tant*, *si que*, *piteux*, *icelle*,  
*Trop plus*, *trop mieux*, *blandice*, *isnelle*,  
*Pieça*, *Tollir*, *illec*, *ainçois*,

Comme étant de mauvais François.

Et bien que telle outrecuidame  
(Soit dit sauf votre révérence),

Fit préjudice aux supplians,  
Vos bons & fideles clients ;  
Et que de Gournay la pucelle,  
Cette savante Demoiselle,

En faveur de l'antiquité  
Eut notre Corps sollicité

De faire ses plaintes publiques  
Du décri de ces mots antiques :

Toutefois, comme nous pensions  
Que le reste des diction

Ne souffriroit aucun dommage  
Par ces Correcteurs du langage,

Et que sous votre autorité

Nous aurions toute sûreté ;

Nous nous serions par déférence

Tous contenus dans le silence,

Aimant mieux perdre ces bons mots

Que de troubler votre repos.

Cependant, on fait par la Ville,

Que depuis, votre Gomberville

Auroit injustement proscrit

Le pauvre *car* d'un sien écrit,

Comme étant un mot trop antique,

Et qui tiroit sur le gothique :

R

Men.  
T. II.

Et qu'aussi-tôt votre *Baro*  
 Sur ce mot cria tant haro,  
 Qu'on alloit, par cette crierie,  
 Bannir de la Chancellerie,  
 Tant lors on étoit de loisir,  
 Le *car* tel est notre plaisir :  
 Sans que *Conrard* le Secrétaire,  
 D'un tel mal ne pouvant se taire,  
 S'opposa généreusement  
 A ce cruel bannissement ;  
 Vous remontrant qu'en toute affaire  
 Le *car* est un mot nécessaire ;  
 Que c'est un mot de liaison,  
 Introduceur de la raison,  
 Et que depuis plus de cent lustres,  
 Toujours par des emplois illustres,  
 Il sert utilement nos Rois,  
 Dans nos Traités & dans leurs Loix.  
 Sa remontrance étant suivie  
 Au pauvre *car* salva la vie.

Mais, d'autres bizarres esprits,  
 Qui méchamment ont entrepris  
 De nous réduire à l'indigence,  
 Vouloient contre toute apparence,  
 Par brigues & par faux témoins,  
 Proscrire, encore, néanmoins,  
 Pourquoi, d'autant, cependant, oncques,

Or, toutefois, partant & doncques,  
Et prononcer un interdit,  
Tant contre *ladite* & *ledit*,  
Que contre *lequel* & *laquelle*,  
*Un quidam*, *un tel*, *une telle*.  
Mais, grace à l'*Abbé de Chambon*,  
A *Sirmond*, au *Pere Bourbon*,  
A *Godeau*, le grand Paraphraste,  
A *Baudoin*, le grand Métaphraste,  
Au Politique *Priezac*,  
Au grand Epistolier *Balzac*,  
A *Chapelain*, l'Archipuriste,  
A *Vayer*, le Dialogiste,  
*Vayer*, qui de *Pyrrhonien*  
S'est fait Académicien,  
Au vieux *Maynard*, le Satyrique,  
A *Silhon*, le mélancolique,  
Au Janséniste de *Bourzai*,  
Contre l'avis de *Serizai*,  
De l'*Estoille*, de *Malleville*,  
De *Faret* & de *Gomberville*,  
Et d'autres à nous inconnus,  
Ces mots ont été maintenus.

Or, nos Seigneurs Académiques,  
Nos Seigneurs les Hypercritiques,  
Ce n'est pas tout : nos pauvres mots  
Ont bien enduré d'autres maux ;  
Mille ont été bannis des mètres,

Men.  
T. II.

Les uns accourcis de trois lettres,  
Les autres d'autant allongés,  
Les genres ont été changés;  
Par une trop lâche mollesse  
Qu'on appelle délicatesse.  
De combien de mots masculins  
A-t-on fait de mots féminins?  
Tous vos puristes font la figure  
A quiconque dit *un intrigue*;  
Ils veulent malgré la raison,  
Qu'on dise aujourd'hui *la poison*,  
*Une Epitaphe*, *une Anagramme*,  
*Une Navire*, *une Epigramme*,  
*Une reproche*, *une Duché*,  
*Une mensonge*, *une Evêché*,  
*Une Evantaille*, *une squelette*,  
*La doute*, *une Hymne*, *une Epithete*.  
Et le délicat *Sérizai*  
Eut chaque mot féminisé,  
Sans nul respect d'analogie,  
Ni d'aucune étymologie,  
Pour condescendre au doux *Habert*,  
Sans que l'*Abbé de Bois-Robert*,  
Ce premier chansonnier de France,  
Favori de son Eminence,  
Cet admirable Patelin,  
Aimant le genre masculin,

S'opposa de tout son courage  
A cet efféminé langage.

De plus depuis quatre ou cinq ans  
Un de vos plus grands partisans  
Afin de nous faire injustice,  
Et par belle & pure malice  
Auroit de son autorité  
Dans l'avant-propos d'un traité,  
Qu'il a fait suivant son caprice,  
De la faculté concoctrice,  
( Mais qui par ses obscurités  
Cause aux lecteurs des crudités )  
Banni de ce noble Royaume,  
Du latin le docte idiôme,  
Comme langage de pédant :  
Et par cet étrange accident  
La pauvre langue latiale  
Alloit être troussée en mâle,  
Si le bel Avocat *Belot*,  
Du Barreau le plus grand falot,  
N'en eût pris en main la défense,  
Et protégé son innocence.  
En quoi certes, & sa bonté,  
Et son zèle, & sa charité,  
Se firent d'autant plus paroître,  
Qu'il n'a l'honneur de la connoître;  
Semblable à ces preux chevaliers,

Men.  
T. II.

Ces paladins avanturiers,  
Qui défendant des inconnues  
Ont porté leur nom jusqu'aux nues.

Enfin, je ne fais quels Auteurs  
Auroient prescrit aux correcteurs,  
Une impertinente orthographe,  
Leur faisant mettre *paragrase*,  
*Filosofie*, *être*, *le tans*  
*L'Iver*, *l'Autonne*, *le Printans*,  
*Place Réale*, *le Réaume*,  
*Saint Ogustin* & *Saint Gêrôme*.  
Et retranchant mal à propos,  
L'S de la plupart des mots,  
Comme d'*estat*, d'*oster*, de *nôstre*,  
D'*estre*, d'*estonnement*, d'*Apostre*,  
Son usage fut maltraité,  
Autant ou plus qu'il fut du *T*,  
Lorsque de toutes leurs querelles  
Elle fit Juges les voyelles.  
Si bien que le petits grimauds  
Ne rencontrant point tous ces mots,  
Suivant notre ordre alphabétique,  
Qui retient l'orthographe antique,  
Entrent aussi-tôt en courroux,  
Et lors nous frappent à grands coups,  
Souffletant le Dictionnaire  
Aussi-bien que le Despautere.

Mais, tout cela n'est rien, au prix  
De ce que nous avons appris,  
Que *Vaugelas* dans sa harangue,  
Opinoit à nouvelle langue;  
Et que sous votre autorité,  
En dépit de l'antiquité,  
Dans une Vocabulaire étrange,  
Donnant aux écoliers le change,  
Avecque nos locutions,  
Il supprimoit nos dictions.  
Ce qui, sauf votre révérence,  
(Outre la haute impertinence,  
Qu'un étranger & favoyard,  
Fasse le procès à *Ronsard*)  
Seroit une extrême injustice,  
Qu'enfin après tant de service,  
Que par nos termes renommés,  
Et de tout le monde estimés,  
Nous avons en toute science  
Rendu, sans reproche, à la France,  
On nous cassât honteusement.

Nous osons dire hautement,  
Que tous les vieux Dictionnaires  
Sont absolument nécessaires.  
Par eux s'entendent les Auteurs:  
Par eux se font les Traducteurs.  
Ils servent à tous de lumières,

Men.  
T. II.

Dans les plus obscures matières ;  
 Ils sont les Docteurs des Docteurs ;  
 Les Précepteurs des Précepteurs ,  
 Les Maîtres des Maîtres de Classes ;  
 Et tels qu'on a crû savantasses  
 A la faveur de leurs bons mots ,  
 Sans eux n'étoient rien que des sots ;  
 Témoin , ce que fit ce bon homme ,  
 Laisant son calepin à Rome ;  
 Témoin , *Montmaur* , ce Professeur ,  
 Qui seroit un pauvre fesseur ,  
 S'il n'avoit pas les trois *Etiennes* ,  
 Avec les gloses anciennes :  
 Le Nomenclateur *Junius* ,  
 Et *Mathias Martinus* .  
 Mais sans parler ici des autres ,  
 Vous savez que parmi les vôtres ,  
 Les plus renommés Traducteurs ,  
 Et les plus célèbres Auteurs ,  
 Qui s'en font maintenant à croire ,  
 Nous sont obligés de leur gloire .  
 Et cependant , ô siècle ! ô mœurs !  
 Ce sont eux qui par leurs clameurs ,  
 Aujourd'hui dans l'Académie ,  
 Nous traitent avec infamie .

Quantesfois dans ses versions ,  
 Sans le secours des diction ,  
 Et de *Calepin* & d'*Etienne* ,

*Baudoin* étoit-il en grand peine ?  
Sans eux *Colomby* dans *Justin* ,  
Étoit au bout de son latin.  
Sans eux dans *Terence Voiture* ,  
Avoit l'esprit à la torture.  
Dans *Quinte-Curce Vaugelas* ,  
Dès le premier pas étoit las ,  
*Vaugelas* ce grand interprète ,  
Qui seul plus que tous les maltraite.  
*Maynard* sans eux traduisoit mal ,  
Son *Catulle* & son *Martial* ;  
Et les *Verrines* faisoient nargue ,  
A votre Candidat *Lesfargue*.  
Sans eux *Giry* n'entendoit rien ,  
Aux écrits de *Tertullien* :  
Et l'obscur *Apologétique* ,  
A tous coups lui faisoit la nique ;  
Dans les sept *Pseaumes Desmarets* ,  
N'eut pas fait comme il fait *Florès*.  
Le beau *Patru* dans sa harangue ,  
Ne savoit de qui prendre langue ,  
Et cent fois étoit à *quia* ,  
Dans l'oraison *pro Archia*.  
*Colletet* dans son *Sainte Marthe* ,  
Prenoit souvent *Renard* pour *Marthe* ;  
Même le hardi d'*Ablancourt* ,  
Dans *Tacite* se trouvoit court.

Men.  
T. II.

Sans eux *Habert* n'entendoit note ,

Dans la morale d'Aristote :

C'est-à-dire , en la version ,

Qu'avec beaucoup d'attention ,

En ont fait en langue latine ,

Des gens d'éminente doctrine.

Pour le texte , *non dicitur* ,

Car , *Græcum est , non legitur*.

Que si nous sommes moins utiles

Aux l'*Estoilles* , aux *Gombervilles* ,

Aux *Sérizays* , aux *St. Amans* ,

Aux *Conrarts* , *Baros & Racans* ,

Et tels autres savans critiques

Des ouvrages Académiques ,

Ces grands & fameux Palatins ,

Etrangers ès pays latins :

Il est pourtant très-véritable ,

Que ce qu'il savent de la fable ,

Ils l'ont appris des versions ,

Qu'à l'aide de nos diction ,

Il fut autrefois nécessaire ,

De leur faire en langue vulgaire ,

Ainsi , quoiqu'indirectement ,

Nous leur servons de truchement.

Mais sans regarder aux offices ,

Aux assistances , aux services ,

Que vous rendent les supplians ,

Voyez les inconvéniens ,  
Que dans cette langue vulgaire ,  
Causeroit ce Vocabulaire.  
Vous n'en êtes qu'à l'A , B , C ,  
Depuis plus d'un lustre passé  
Qu'on travaille à ce grand ouvrage.  
Or , nos chers maîtres du langage ,  
Vous savez qu'on ne fixe point ,  
Les langues vives en ce point.  
Tel mot qui fut hier à la mode ,  
Aujourd'hui se trouve incommode :  
Et tel qui fut hier décrié ,  
Passe aujourd'hui pour mot trié ,  
Après tout c'est le seul usage ,  
Qui fait & défait le langage ,  
Si bien qu'il pourroit arriver ,  
Quand vous seriez prêt d'achever  
Cet ouvrage extraordinaire ,  
Ce grand , ce beau Vocabulaire ,  
Que cent de vos locutions ,  
Que mille de vos dictions ,  
Qu'à présent vous trouvez nouvelles ,  
Et qui vous paroïssoient très-belles ,  
Ne feroient lors plus de saison.  
Nous joignons à cette raison ,  
Que tous les jours votre critique ,  
Décriant quelque mot antique ,

Mén.  
T. II.

Et des meilleurs & des plus beaux ;  
Sans qu'elle en fasse de nouveaux ,  
On seroit , ô malheur insigne !  
Réduit à se parler par signe.

Mais quand vous feriez d'autres mots ,  
Combien souffriroit-on de maux.  
Avant que de les bien entendre ,  
Avant que de les bien apprendre ,  
Combien vous faudroit-il de temps  
Pour appaiser les mal-contens ?  
Et faire que ce beau langage  
Fut homologué par l'usage ?

*Ce considéré* , Nos Seigneurs ,  
Pour prévenir tous ces malheurs ,  
Qu'il plaise à votre courtoisie  
Rendre le droit de Bourgeoisie ,  
Aux mots injustement proscrits  
De ces beaux & galans écrits.  
Laissez-là le Vocabulaire ,  
Ne songez point à la Grammaire ;  
N'innovez , ni ne faites rien  
En la Langue , & vous ferez bien.

Arleq.  
p. 140.

Un homme de qualité a fait le Son-  
net suivant , sur la vie ennuyeuse qu'on  
mene à Bourbon , pendant qu'on prend  
les eaux.

Toujours boire sans soif, faire mauvaise chere,

Du Médecin Griset suivre eq tout le conseil, Arleq.

Voir de mille perclus le funeste appareil ,  
Se trouver avec ~~eux~~ compagnon de misere.

Si-tôt qu'on a dîné ne savoir plus que faire ,  
Eviter avec soin les rayons du soleil ,  
Se garder du Serein , résister au sommeil ,  
Et voir pour tout régal arriver l'ordinaire.

Quoiqu'on meure de faim n'oser manger son  
sou ,

Tendre docilement, les pieds, les mains, le cou,  
Dessous un robinet aussi chaud que la braise.

Ne manger aucun fruit , ni pâtre , ni jambon ,  
S'ennuyer tout le jour assis dans une chaise ,  
Voilà , mes chers amis , le plaisir de Bourbon.

Eloge de la Galle. On ne sauroit  
parler plus agréablement qu'on le fait P. 94-  
dans cette piece , d'une chose aussi  
désagréable que ce mal.

On vint m'apprendre l'autre jour ,  
Une nouvelle assez fatale ,

On dit que le Printemps , dont le charmant  
retour ,

Produit en tous lieux de l'amour ,  
N'a produit chez toi que la Gale ,  
Et que contre ce vilain tour ,  
Ta colere étoit sans égale.

Il est vrai qu'aussi tout d'abord ,

Arleq.

J'en sentis un peu de colere ,  
Mais en rêvant sur cette affaire  
Je reconnus que j'avois tort ;  
Et si j'avois un choix à faire ,  
J'aimerois , mais de beaucoup mieux ,  
Devenir galeux qu'amoureux ;  
Car l'amour est un mal étrange ,  
Et devant un objet charmant ,  
On se gratte le plus souvent  
Tout autre part qu'il ne demange.  
Le feu secret de ce poison  
Nous cause une démangeaison ,  
Qui fait , qu'en se grattant , d'autant plus on  
s'enflamme ;  
C'est la gangraine de notre ame ,  
C'est le farcin de la raison.  
Oui, la Gale vaut mieux , & sans comparaison ;  
Et toi même tu le vas croire ;  
Car j'espere te faire voir ,  
Que l'on doit trouver à l'avoir ,  
Et du plaisir & de la gloire.  
Ça , commençons par le plaisir.  
Quel plaisir ! quelle joie égale ,  
Celle de visiter sa gale ,  
Lorsqu'on en a quelque loisir ?  
Deux mains diversement fleuries ,  
Par cent objets divers viennent plaire à nos  
yeux ;

Et ces objets délicieux  
Valent au moins les Thuilleries.  
Il n'est parterres ni paries  
Où les couleurs éclatent mieux.  
On voit mille cirons, jaunes, blancs, rouges,  
bleus,  
Disputer de brillant avec les pierreries,  
Et de la gale vient le nom de gallerie,  
Bien véritablement & sans plaisanterie,  
Pour la diversité des objets curieux,  
Dont les regards sont charmés en ces lieux.  
C'est encor de la gale même,  
Que la galanterie est appelée ainsi,  
Par une ressemblance extrême,  
Que je vais te décrire ici.  
Un galeux a l'ame ravie,  
D'appaiser sans témoins & selon son envie,  
La démangeaison de la chair,  
Ainsi quand un amant est seul avec sa belle,  
Il n'a pas de plaisir plus cher,  
Que d'en faire autant avec elle.  
Mais, quand & galant & galeux,  
Trouvent trop de gens auprès d'eux,  
Leur passion est à la gêne,  
Ni galant ni galeux ne peut à rien toucher,  
Chacun tache à cacher le penchant qui l'en-  
traîne,  
Mais souvent leur contrainte est vaine,

**Arlecq.** La gale ni l'amour ne se peuvent cacher.  
Après qu'un galeux , de la vue  
A parcouru ses belles mains ,  
( Car tous les soirs & les matins ,  
Il goûte le plaisir d'en faire la revue )  
Après que ses regards ont su le contenter ,  
S'ensuit le plaisir de gratter.  
Or , pour t'en exprimer la douceur non-pa-  
reille ,  
J'ai beau rêver & gratter mon oreille ;  
J'ai beau ronger & ma plume & mes doigts,  
Tu la sentiras mieux vingt fois ,  
Que ne le décriroit Corneille.  
Mais , pendant que je suis en train  
De parler d'étymologie ,  
Celle du mot *gratter* , vaut une apologie ,  
*Gratter* , vient de *gratus* , il n'est rien plus cer-  
tain ,  
Et *gratus* est un mot Latin ,  
Lequel mot en François signifie agréable ;  
Oh ! vois si je suis véritable ,  
Et si la dérivation ,  
N'est pas une conclusion ,  
Qu'il n'est rien de plus délectable.  
Tu dois en concevoir toute la volupté ;  
Passons maintenant à la gloire.  
Un galeux est par-tout , distingué , respecté ;  
Comme

Comme un homme de qualité ;  
Et qu'il veuille manger ou boire ,  
Il a toujours son fait à part ,  
Toujours son verre est à l'écart ;  
Aucun ne le prophane & n'y porte la bouche ,  
On n'ose toucher ce qu'il touche.  
C'est un titre si beau que celui de galeux ,  
Qu'il est craint de toute la terre.  
On voit même qu'en Angleterre ,  
Les fils aînés des Rois s'en tiennent glorieux.  
On les nomment Princes de Gales ;  
Et tu peux te vanter comme eux  
De prérogatives royales ;  
De plus , la gale de tous temps ,  
Fut un symbole de sagesse.  
Un proverbe de bonnes gens ,  
Déjà tout usé de vieillesse ,  
En prouve fort bien la Noblesse ,  
Tout ainsi que trop gratter cuit ,  
Tout de même trop parler nuit.  
Tu connois bien par ce langage ,  
Que la gale rend l'homme sage ;  
Qu'elle instruit de bonne façon ,  
Et qu'avec la Philosophie ,  
Elle a très-grande sympathie ,  
Puisque toutes les deux font la même leçon.  
Mais comme trop parler peut nuire ,  
*Tome II.* S

Arleq. Je commence à m'appercevoir ;  
 Que je ne fais pas mon devoir ,  
 Qu'on fatigue les gens quand on en veut  
 trop dire ,  
 Et qu'il est temps de réprimer  
 La démangeaison de rimer ;  
 Aussi bien suis-je las d'écrire.  
 Est sage qui de trop s'abstient ,  
 Je finis donc pour être sage ,  
 Et finis par un autre adage ,  
 Dont à propos il me souvient ;  
 Ami ; réjouis-toi , car la gale te vient.

p. 110. Voici l'éloge d'un Médecin trop fin,  
 & trop délicat pour être passé sous silen-  
 ce , on ne sauroit louer plus ingénieuse-  
 ment.

*Pour Mr. Moreau , le Médecin.*

### A L L A R M E.

Juste Ciel ! qu'ai-je vu ? Quelle crainte me  
 glace ,  
 Prends garde , cher Moreau , c'est toi ,  
 Que cette vision menace ,  
 Je craindrois moins si c'étoit moi.  
 Hier , lorsque la nuit commençoit sa carrière ,  
 Par ma reverie emporté ,  
 J'allois toujours suivant un sentier écarté ,  
 Quand un bruit vers l'endroit où l'on voit  
 la rivière ,

Couler à flots tardifs au bas du cimetière ; Arleq.  
Excita tout à coup ma curiosité.

J'y cours, quel spectre ! ô ciel ! quelle horrible  
figure !

Je vois ce monstre affreux, funeste à la nature.  
Ses membres sont des os, & sans chair & sans  
peau ,

Tel est un corps séché dans le fonds du  
tombeau ;

Telle enfin de la mort on nous fait la peinture.

D'abord je voulus m'échapper ,

Mais mon corps dans l'horreur soudaine,

Qui pour lors vint à me frapper ,

Sur mes pieds chancelans se soutenoit à peine ;

Et tout ce que je pus rempli d'un tel effroi,

Ce fut de me cacher , retenant mon haleine,

Derrière un arbre épais que je vis près de moi.

De-là je l'observai d'un œil plein de surprise.

Je la vis près de l'eau sur ses genoux assise.

La cruelle aiguissant cette terrible faux ,

Par qui toute vie est tranchée ,

Agitoit avec bruit la masse de ses os.

A ce travail alors tellement attachée ,

Et baissant de force les yeux

Quelle ne me vit point arriver dans ces lieux.

Aussi-tôt qu'elle crût sa faux bien afilée ,

Elle la prend , se leve , & de fureur troublée ;

Arleq.

Hauissant son effroyable voix ;  
Qu'animoit la fierté du regard & du geste ;  
Voici , dit-elle , cette fois ,  
Voici de quoi punir cet ennemi funeste,  
Dont l'art contre mes coups protégeant les  
humains ,  
Fraude par tout mes droits & trompe mes  
desseins.  
Quelle étoit mon erreur , par quelle complai-  
sance ,  
Ai-je pu si long-temps arrêter ma vengeance ?  
En vain de mille maux divers ,  
Sur le corps des mortels attirant l'influence,  
Je voudrois faire ici redouter ma puissance ;  
Contrainte de ceder à ses secours offerts,  
Je le vois tous les jours enlever mes victimes.  
Par lui , par son fatal savoir ,  
Au lieu d'entendre ici des cris de désespoir,  
Je n'entends louer que ses crimes.  
Cette faux méprisée à peine a le pouvoir  
De terminer les destinées ,  
Des vieillards accablés sous le faix des années ,  
Et je pourrois encore sans colere , sans cœur ,  
De tant d'affronts cruels, laisser vivre l'auteur ?  
Vivent , vivent plutôt au delà des limites ,  
Qu'aux mortels ici bas la nature a prescrites ,  
Tant de Médecins ignorans ,  
Qui par des moyens différens ,

Trouvant l'art de tuer , sans commettre des Arleq.  
crimes ,

M'immolent tous les jours de nouvelles vic-  
times ;

Mais toi traître Moreau, nom par moi détesté ,  
Nom que je n'entends point sans frémir de co-  
lere ,

Meurs & reçois le salaire ,

Que ton audace a mérité ;

Ou pour parer le coup qui va t'être porté

Voyons comment tu pourras faire.

Là ce monstre se tut , & du fond des tom-  
beaux ,

Soudain d'horribles cris sortirent ,

Les oiseaux de la nuit à ces cris répondirent ;

Le fleuve épouvanté retint long-temps ses  
eaux ,

Et les ombres qui s'épaissirent ,

Dérobant sa fuite à mes yeux ,

Seul avec les hiboux , je me vis en ces lieux.

Voilà , mon cher ami , d'où naît ma crainte  
extrême.

Songes-y bien , ton art doit être ton appui ;

C'est à toi maintenant à faire pour toi-même ,

Ce que tu fais bien pour autrui.

Un homme de bonne humeur devant P. 199.  
qui on parloit à table de la mort , fit tout  
d'un coup ce couplet de chanson.

Arleq. Pourquoi prêcher la mort aux hommes.  
 Ce sont tous discours superflus ;  
 Elle n'est point tant que nous sommes,  
 Quand elle est , nous ne sommes plus.

Men. *Epigramme d'un vieux auteur qu'on ne*  
 T. III. *connoît que par les deux lettres ini-*  
 p. 6. *tiales de son nom , M. G.*

Une vieille un jour confessoit  
 Ses offenses à frere Jean ,  
 Et cette vieille ne cessoit  
 De vessir de crainte & d'ahan :  
 Le pauvre frere disoit bran ,  
 Vertu , sang , bieu , voici merveille ;  
 Dépêchez-vous , lors dit la vieille ,  
 Conseillez-moi mon Pere en Dieu ;  
 Parbleu , dit-il , je te conseille  
 D'aller vessir en autre lieu.

p. 24. M.elle Deshoulieres ayant remporté  
 le prix de Poésie à l'Academie Fran-  
 çoise , Ménage fit à cette occasion , une  
 Epigramme latine , dont voici une imi-  
 tation par Mr. de la Monnoye.

*A Madame Deshoulieres.*

On ne doit pas être surpris ,  
 Calliope François , illustre Deshoulieres ;  
 Que votre aimable fille ait sur nos beaux esprits,  
 Par le tour de ses vers , par ses vives lumieres  
 Hautement remporté le prix.

Une Nymphé de votre race ,  
 La fille d'une mere à qui sur le parnasse ,  
 Nous offrons de l'encens , nous dressons des  
 autels ,

Men.  
 T. III.

Peut-elle comme vous d'un feu divin saisie,  
 Dans un combat de Poésie,  
 Ne le pas emporter sur de simples mortels? p. 53.

Les vers ne veulent rien de médiocre , ils sont mauvais s'ils ne sont excellens, il en est de même du Vin & des Melons , c'est le sens de ce distique latin.

*Dic mihi quæ tria sint, quæis fas mediocribus esse  
 Non fuit , est, nec erit ? Carmina, vina , pepo.*

A la naissance du Duc de Bourgo- p. 75.  
 gne, pere de Louis XV. tous les beaux  
 esprits célébrèrent par des vers cet  
 heureux événement. M.elle Scudery fit  
 ceux-ci qui méritent d'être conservés.  
 Venez heureux enfant , venez à la lumière,  
 Vous allez commeneer une illustre carrière,  
 Et le soleil qui naît au bord de l'Orient ,  
 N'a pas à sa naissance un éclat si riant.  
 Tout brille autour de vous , les jeux , les ris,  
 la gloire ,  
 Parent votre berceau comme un char de vic-  
 toire ,  
 Mais, ô royal enfant, quand on sort des Héros,  
 On ne vit pas long-temps dans les bras du  
 repos.

Men. Hatez-vous. Que le corps , l'esprit & le cou-  
T. III. rage ,

Forcent les loix du temps & les forces de l'âge :

Passiez rapidement les frivoles plaisirs ,

Et concevez bientôt d'héroïques desirs.

Vous pourrez surpasser tous les Princes du  
monde ,

De vos premiers exploits couvrir la terre &  
l'onde.

Digne de votre nom , être admiré de tous ;

Et voir toujours Louis bien au dessus de  
vous ,

Eclairer tous vos pas , vous servir de modele ;

Etre du Roi des Rois , une image fidelle ,

Le bonheur des François , l'ame de ses Etats ;

Et l'exemple éternel de tous les Potentats.

p. 133. Ces quatre vers doublement Léonins,  
sont trop plaisans pour ne pas les rap-  
porter ici.

*In cratere meo Thetis est conjuncta Lyæo ;*

*Est Dea juncta Deo , sed Dea major eo ,*

*Nil valet is vel ea , nisi sint ambo phariseæ ;*

*A modo præterea fit Deus absque Dea.*

p. 176. Voici un Sonnet de Sarrazin parfai-  
tement traduit. Les connoisseurs peu-  
vent en décider, je mets ici pour cet  
effet, la traduction après l'original.

## SONNET DE SARRAZIN.

Men.  
T. III.

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté,  
 Faite pour lui d'une main immortelle,  
 S'il l'aima fort, elle de son côté,  
 D'où bien nous prit, ne lui fut pas cruelle.  
 Cher Charleval, alors en vérité,  
 Je crois qu'il fut une femme fidelle,  
 Mais comme quoi ne l'auroit-elle été?  
 Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.  
 Or, en cela, nous nous trompons tous deux,  
 Car bien qu'Adam fut jeune & vigoureux,  
 Bienfait de corps & d'esprit agréable,  
 Elle aima mieux pour s'en faire conter,  
 Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable,  
 Que d'être femme & ne pas coquêter.

## L A T I N E.

Ad Carolum Catonem Curtium.

*Cum vidisset Adam formosæ conjugis ora.**Fecerat æternâ quam Deus ipsa manu,**Protinus arsit amans, nec amanti restitit illa.**Et bene : transmissum duximus inde genus.**Blanditiis juvenum mulier tum invia credo,**Una fuit, curti, nulla vel esse potest.**Quidni blanditiis tunc invia nempe fuisset?**In toto, dices, orbe vir unus erat.**Fallimur ambo sed hic. Quamvis fortissimus esses,*

S v

Men.  
T. III.

*Ac primo ætatis flore vigeret adhuc ,  
Quamvis ingenio , quamvis foret indole felix ,  
Et quamvis formâ conspiciendus Adam ,  
Maluit Eva tamen pellacem audire colubrum ,  
Quam nullas mulier noscere blanditias.*

*Epitaphe assez plaisante.*

p. 183.

Ci-gît Augustin Nicolas  
Auteur de la première classe ,  
Réformateur de Vaugelas ,  
Rival de Virgile & d'Horace.  
Castillan plus que Garcilas ,  
Toscan plus que n'étoit Bocace ,  
Digne favori de Pallas ,  
Et grand Dragoman du Parnasse.  
Instruit des affaires d'Etat ,  
Au Conseil & dans le Sénat  
Il méritoit le rang suprême ,  
C'étoit un homme enfin . . . . . Hola !  
*De qui savez-vous tout cela ?*  
De qui je le fais ? De lui-même .

p. 201.

Voici une plaisanterie faite sur les  
Ana.

Fortunius un jour dîna  
Chez un grand où l'on raisonna  
Bien fort sur Perroniana ,  
Tuana , Valefiana ;

Après quoi l'on examina ,  
Lequel de Patiniana ,  
Vant moins ou de Naudæana ?  
S'il falloit à Chevræana  
Préférer Parrhasiana ,  
Et priser Menagiana ,  
Plus que les Scaligerana ;  
En liberté chacun prôna ,  
Ou suivant son goût condamna ,  
L'un St. Evremoniana ,  
L'autre Fureteriana.  
Un tiers l'avantage donna  
Sur eux à Sorberiana ;  
Tel contre Anonimiana ,  
Et contre Arlequiniana ,  
Tint bon pour Santoliana.  
Au dessert on questionna  
Si le nom Boursautiana ,  
Celui d'Ancilloniana ,  
De Vigneul Marvilliana ,  
Et de Colomesiana ,  
Jamais des auteurs émana.  
Si l'on verroit Pithæana ,  
Et d'autres que promis on a  
Tels que sont Baluziana ,  
De Selden Seldeniana ,  
De Daumius Daumiana ,

Men.  
T. III.

De Calvin Calviniana ,  
De Bourbon Bourboniana ,  
De Grotius Grotiana ,  
De Bignon Bignoniana ,  
De Sallot Sallotiana ,  
De Ségrais Ségraisiana ,  
Commire Commiriana ;  
Enfin , Casauboniana ,  
Et le Bourdelotiana ,  
Même Furstembergiana.  
Fortunius lors opina ,  
Et d'un ton qui prédomina ,  
La dispute ainsi termina :  
Messieurs , nul de tous ces Ana  
Ne vaut l'Ypécacuana.

p. 208. François Panigarole , Cordelier , &  
depuis Evêque d'Ast , est auteur de plu-  
sieurs Epigrammes Latines , pleines de  
feu & d'esprit. Celle que je vais rap-  
porter , paroît avoir été faite pour une  
belle Récluse.

### Ad Clathros ferreos.

*Claustra datis additum cordi , redditumque ne-  
gatis*

*Quam sunt æqua parum vestra ministeria !  
Vel date cor raptum vel , totum admittite corpus ,  
Si lubet este de hinc irremeabilia.*

En voici la traduction, qui ne vaut Men.  
III.  
pas à beaucoup près les vers Latins.

Grille, ce n'est point badinage,  
Vous me jouez un mauvais tour.  
Mon cœur, hélas ! pour son dommage,  
Au travers de vous s'est fait jour.

Il ne peut sortir de la cage  
Où l'a conduit un fol amour,  
Vous lui permettes le passage  
Et lui refusez le retour.

Ou rendez-moi grille cruelle  
Ce prisonnier que je rappelle,  
Ce cœur dont vous troublez la paix,  
Ou souffrez, pour plus grande grace,  
Que le reste du corps y passe,  
Alors fermez-vous pour jamais.

Vers pour mettre au bas du portrait  
de Bayle.

*Bælius hic ille est, cujus dum scripta vigeant, p. 221.*

*Lis erit, oblectent, erudiant ne magis ?*

Dont voici la traduction.

Tel fut l'illustre Bayle, honneur des beaux  
esprits,

Dont l'élégante plume en recherches fertiles,  
Fait douter qui des deux l'emporte en ses  
écrits,

De l'agréable ou de l'utile.

Men.  
T. III.

## E P I G R A M M E.

p. 277.

Un jour le diable ayant trouvé  
St. Pacôme sur un privé.  
Qui disoit tout bas ses Matines;  
Voici, dit-il, un sale lieu,  
N'as-tu pas peur d'offenser Dieu,  
De le prier sur des latrines?  
Lors le bon Moine lui repart :  
Que cela ne te mette en peine,  
Ce qui monte en haut Dieu le prenne,  
Ce qui tombe en bas soit ta part.

p. 304.

La mort d'un avare arrivée quelque  
temps après l'imposition de la Capitation,  
fit dire aux rieurs, qu'il s'étoit avisé de  
mourir pour s'exempter de la payer, sur  
quoi un d'eux fit ces vers.

Pour éviter la Capitation,  
Dom Augustin eut recours à la Parque,  
Il crut par là trouver l'exemption.  
Mais comme il fut prêt d'entrer en la Barque,  
Voyant Caron qui l'arrêtant au bord,  
Lui demanda le tribut ordinaire :  
Hélas ! dit-il, que le sort m'est contraire,  
Par tête on paie encore après la mort.

p. 318.

Colletet faisoit des vers sous le nom  
de Claudine sa femme, peu de temps

avant sa mort il fit encore sept vers <sup>Men.</sup>  
sous le même nom , par lesquels elle <sup>T. III.</sup>  
protestoit , qu'après la mort de son mari ,  
elle renonçoit à la Poésie.

Le cœur gros de soupirs , les yeux noyés de  
larmes ,

Plus triste que la mort dont je sens les alarmes,  
Jusques dans le tombeau , je vous suis cher  
époux.

Comme je vous aimai d'un amour sans se-  
conde ,

Comme je vous louai d'un langage assez doux,  
Pour ne plus rien aimer ni rien louer au  
monde ,

J'ensevelis mon cœur & ma plume avec vous.

Elle tint parole si exactement , que  
son silence fit douter que ce fut elle qui  
avoit fait les vers qu'on lui avoit attri-  
bués ; Lafontaine s'en expliqua ainsi :

Les oracles ont cessé ,

Colletet est trépassé.

Dès qu'il eut la bouche close.

Sa femme ne dit plus rien ;

Elle enterra vers & prose

Avec le pauvre Chrétien.

En cela je plains son zele ,

Et ne fais , au pardeffus

Men.  
T. III.

Si les Graces sont chez-elle ;  
Mais les Muses n'y sont plus.

Sans gloser sur le mystere ,  
Des Madrigaux qu'elle a faits ,  
Ne lui parlons désormais  
Qu'en la langue de sa mere.

P. 337. On voit un tableau dans l'abbaye  
de St. Guilain en Hainaut où l'événe-  
ment qui fait la matiere de ce conte  
est représenté.

Astarot & Guilain l'un Diable l'autre Moine,  
Disputoient un jour fortement ,  
Ce cas arrive rarement ,  
Car il n'est plus de St. Antoine  
Qu'un démon tentoit vainement.  
Le sujet du procès étoit une macette ,  
Une vieille dariolette ,  
Gisante sur un méchant lit  
Toute prête à rendre l'esprit.  
Le Diable prétendoit qu'on lui livrât cette  
ame ,  
Digne, à ce qu'il disoit, d'une éternelle flamme,  
Il alléguoit mille forfaits ,  
P..... vendus, revendus, puis refaits ;  
Cent & cent femmes débauchées,  
Autant avant terme accouchées.  
Guilain répondoit là dessus ,

La vieille a dit son *In manus*,

Et meurt en bonne Pénitente.

Men.  
T. III.

Partant, je la maintiens de tes grifes exempte,

Après avoir bien disputé,

Et long-temps en vain contesté,

Le Diable se fiant en son adresse extrême;

Raflons, dit-il, à qui l'aura,

La fortune en décidera;

Pourquoi tous les plaideurs n'en font-ils  
pas de même?

Guilain dit, je le veux, tirons la primauté.

Chacun tira de son côté,

Par malheur elle échut au Diable,

Qui jette trois six sur la table,

Et dit d'un ton railleur : Guilain j'en ai beau-  
coup.

Malgré son *in manus* la vieille sera nôtre.

Guilain lui répondit : il faut finir le coup,

Peut-être qu'à ce jeu j'en fais autant qu'un  
autre.

Il ramasse les dez, les met dans le cornet;

Il tire & fait rasle de sept.

Cette rasle a de quoi surprendre;

Mais rien n'est impossible aux élus du Sei-  
gneur.

Dans le sombre manoir la vieille alloit des-  
cendre;

Sans un miracle en sa faveur.

Men.  
T. III.

Guilain l'obtint; le reste est facile à comprendre.

Depuis ce temps, Guilain fut fort prisé,  
Pendant le cours d'une assez longue vie;  
Après sa mort il fut canonisé,  
Et l'on donna son nom à l'Abbaye.

Là se voit un tableau d'un gothique dessein,  
Représentant le diable appuyé sur sa main,  
Qui regarde trois sept avec une lunette :

En habit monacal on a peint Saint Guilain,  
Et la vieille en sale cornette.

Traduction d'une Epigramme de  
p. 369. Martial.

*Non de vi &c. liv. 6. 19.*

Pour trois moutons qu'on m'avoit pris,  
J'avois procès au Bailliage;  
Gui le phénix des beaux esprits,  
Plaidoit ma cause & faisoit rage;  
Quand il eut dit un mot du fait,  
Pour exagérer le forfait,  
Il cita la fable & l'histoire,  
Les Aristotes, les Platons;  
Gui, laissez-là tout ce grimoire,  
Et retournez à vos moutons.

p. 290. Traduction de l'Ode onzième du  
premier livre d'Horace *tu ne quæsieris,*  
*&c.* Par M. de Valincour.

De la fin de nos jours ne soyons point en peine Men.

C'est un secret, Philis, qui n'est que pour  
les Dieux,

Méprisez ces devins dont la science vaine  
Se vante follement de lire dans les Cieux.

Attendons en repos l'ordre des destinées,  
Prêts à leur obéir à tout heure, en tout temps,  
Soit qu'il nous reste encore un grand nombre  
d'années ,

Ou qu'enfin nous touchions à nos derniers  
momens ,

Ne songez qu'aux plaisirs que donne la jeu-  
nesse ,

Nos jours durent trop peu pour de plus grands  
desseins.

Ce temps cet heureux temps se dérobe sans  
cesse ;

Et fuit bien loin de moi pendant que je m'en  
plains.

Profitez en ce jour des douceurs de la vie ,  
Songez bien qu'il s'en va pour ne plus revenir,  
Et qu'après tout , Philis, c'est faire une folie ,  
De perdre le présent à chercher l'avenir.

La même Ode n'a pas été moins p. 291.  
élégamment traduite par M. le Prési-  
dent Bouhier , en moins de vers.

Ne cherchez point Iris à percer les tenebres ,  
Dont les Dieux sagement ont voilé l'avenir ,  
Et ne consultez plus tant de devins célèbres ,

Men. Pour savoir le moment qui doit nous désunir:  
T. III. Que le Ciel nous prépare un grand nombre  
d'années ,

Ou que la mort bientôt doive en trancher le  
cours ,

Attendez en repos ce que les destinées,

Bien ou mal ont réglé sur le fil de vos jours.

Livrez-vous aux plaisirs tout le reste est  
frivole ;

Et songez que trop court pour de plus grands  
projets ;

Tandis que nous parlons le temps jaloux s'en-  
vole ,

Et que ce temps , hélas ! est perdu pour tou-  
jours.

P. 459.

*Triolet contre Pindare.*

Pindare étoit homme d'esprit ,

En faut-il d'autres témoignages ?

Profond dans tout ce qu'il écrit ,

Pindare étoit homme d'esprit.

A qui jamais rien n'y comprit ,

Il fut bien vendre ses ouvrages.

Pindare étoit homme d'esprit ,

En faut-il d'autres témoignages ?

p. 465.

Jean Bonnefons , Poète Latin , cé-  
lebre par sa *Pancharis* , s'étant marié ne  
fit plus de vers ; sur quoi Gilles Du-  
rant , qui a traduit ses vers Latins ,  
a dit :

Notre Bonnefons , Poëte ,  
Des vieux Latins envié ,  
Eut foudain l'ame muette  
Quand il se vit marié.  
Pour le vil foin du ménage ,  
Il quitta le voisinage ,  
Qu'il avoit avec les Dieux ;  
Et nonchalant de fa gloire ,  
Des neuf Filles de mémoire  
Cessa d'être foucieux.

Santeuil le *Théodas* de la Bruyere , p. 475.  
étoit un composé de sagesse & de folie ;  
on a fait bien des vers pour & contre  
lui , dont en voici quelques-uns.

Santeuil est un fou , ce dit-on ;  
Il ne l'est pas sur ma parole.  
La Bourgogne à genoux, le traitant d'Apollon,  
Pour chaque demi vers lui compte une pisto-  
tole.

Non , Santeuil n'est pas un fou , non !  
Mais la Province est une folle.

*Santeuil Confesseur.*

Santeuil un jour au fond d'une Chapelle ,  
Surplis au dos , à l'écart se plaça ;  
Le voyant seul , une femme assez belle ,  
Qui le crut Prêtre , à lui se confessa.  
Sans s'émouvoir , le drôle lui laissa ,

Me.  
T. III.

Déduire au long toute la Kyrielle ;  
 Puis se levant : Madame , excusez-moi ,  
 Prêtre , dit-il , ne suis , ni prêt à l'être.  
 Tu ne l'es pas , s'écria-t-elle , traître ?  
 Eh pourquoi donc méchant homme , pourquoi  
 Ne me l'avoir pas plutôt fait connoître ?  
 Oh , ton Prieur le saura sur ma foi ,  
 Tu dois t'attendre à de grieves peines.  
 Bien , dit Santeuil , allez conter le cas ,  
 A mon Prieur ; moi je vais de ce pas ,  
 A votre époux révéler vos fredaines.

*Santeuil à Citeaux.*

Santeuil cherchoit la mollesse à Citeaux ,  
 C'est disoit-il , sa maison ; Despréaux ,  
 Dans son Lutrin , hautement le publie :  
 Oui , répondit un Moine , vieux mâtois ,  
 Dame mollesse y logeoit autrefois ;  
 Mais aujourd'hui , Monsieur , c'est la folie.

*Epigramme.*

Santeuil qui loua tant les eaux ,  
 Ne but rien moins que de l'eau claire ,  
 Et fit des Cantiques fort beaux ,  
 Pour les Saints qu'il n'imita guere.

Traduction de l'Epitaphe que lui fit  
 M. Rollin , & qui commence *quem su-*  
*peri , &c.*

Ci-gît , que la France regrette ,  
 Du Parnasse Chrétien , le célèbre Poëte ,

Santeuil, qui fut d'une autre voix,

Men.  
T. III.

Chanter les Fontaines, les Bois,

Les Héros . . . mais que sert ce travail à ses  
manières , . .

L'estime des humains de son mérite épris ,

Peut suffire à ses vers profanes :

Dieu, de ses vers sacrés seul est le digne prix.

Quoiqu'on se soit fait une loi de ne p. 483.  
guere rapporter ici de vers Latins ,  
afin que ce qu'on dit y soit à la portée de  
tout le monde , on ne peut s'empêcher  
de transcrire deux petites pieces en vers  
phaleuqués , qui sont d'une délicatesse  
infinie.

*Culex Lycoridum pungens.*

*Nuper sub viridi Lycoris umbrâ,*

*Sensim, dum legit, occupante somno,*

*Molli cespite fusa dormiebat.*

*Presso tunc zephyrus fitebat ore,*

*Una totus & hortulus fitebat,*

*Tantum proxima garriebat unda*

*Grato murmure, sed minus loquaci;*

*Cum circumvolitans & huc, & illuc*

*Dum quærit violas Culex, rosasque,*

*Os Lycoridis involare cæpit,*

*Et tum, se ratus insidere flori,*

*Fallebat siquidem venustiorum*

Men.  
T. III.

*Certans purpurâ, purpuræ rosarum,  
Dulcem sedulus ebibebat auram.  
Infixâ tamen altius beatum  
Dum proboscide colligit saporem,  
Expergiscitur ilicet puella  
Testata applicitâ manu dolorem,  
At suavi intereâ fruens rapinâ  
Volucris fugit improba, & jocosò  
Applaudit sibi per vireta bombo.  
Tu ne id ergò scelus feres cupido?  
Impunè ut culicis minuta cuspis  
Turbarit dominæ meæ quietem,  
Quam turbare tuæ faci, tuisque  
Negatum fuit hætenùs sagittis.*

Cantor lacrymas eliciens.

*Pagi non vaser admodum Sacerdos  
Solemnes operans sacras ad aras  
Festum Gargilius canebat hymnum,  
Et quantum poterat, placere dum se  
Amatæ putat auribus Lubinæ:  
Tollebat resonans ad astra vocem,  
Felix precipuè sibi que plaudens  
Quod certi velut indices amoris  
Quasdam lacrymulas canens videret,  
Labi de teneris Lubinæ ocellis.  
Hanc ergò rogitan, ut alloquendî*

Datis

*Data est copia ; dic , age , ô venusta ,*  
*Quid flebas modo , me canente , quæso ?*  
*Parce , ah quærere , parce , dixit illa ,*  
*Extinctus mihi nuper est asellus ,*  
*Qui non dissimilem tuæ subinde*  
*Tollebat resonans ad astra vocem.*

Mett.  
T III.

Une Dame ayant envie de lire les T. IV.  
 Métamorphoses d'Ovide, son amant les P. 12.  
 lui envoya le lendemain avec ce Son-  
 net.

## A I R I S.

L'ingénieux Ovide étale en cet ouvrage  
 Un nombre merveilleux de changemens  
 divers.

Progné de l'hirondelle y prend le noir plu-  
 mage ,

Et Daphné s'y revêt de rameaux toujours verts.

Hermione en serpent y rampe sur l'herbage ,

En lionne Atalante y court dans les déserts.

On voit Narcisse en fleur y parer le rivage.

On voit en Epervier Nise y fendre les airs.

Une métamorphose à mes vœux favorable ,

Doit ici vous donner une place honorable.

Iris , vous n'êtes plus rebelle à mes amours.

La rigueur a chez vous fait place à la tendresse ,

C'est assez : n'allez pas redevenir tigresse.

Ayant changé si bien , ne changez de vos jours.

Tome II.

T

Men.  
T. IV.

Voici deux vers latins traduits du grec, dont la pensée est très-délicate.

*Sunt musæ bis quinque, duæ Veneres, Charitesque*

*Quatuor. Alcippe, Musa Venus, Charis est.*

*Epitaphe de Lapeyrere.*

Lapeyrere ci-gît, ce bon Israélite,  
Huguenot, Catholique, enfin Préadamite.  
Quatre religions-lui plurent à la fois,  
Et son indifférence étoit si peu commune,  
Qu'après quatre-vingt ans qu'il eut à faire  
un choix,

Le bon homme partit & n'en choisit pas une.

P. 65.

Le Roi Louis XIV. & la Reine Marie-Thérèse sa femme ayant nommé une cloche qu'on fit fondre pour l'église de Notre-Dame de Paris, on fit là dessus ces vers, où l'on fait parler cette cloche.

J'ai Louis pour parrain, Thérèse pour marraine,  
Le plus grand Roi du monde & la plus grande Reine.

L'un remporte le prix sur cent héros divers;  
L'autre par ses vertus a surpassé les anges.  
Que ne puis-je égaler le bruit de leurs louanges!  
Je me ferois entendre au bout de l'univers.

P O E S I E.  
C H A N S O N.

435

Men.  
T. IV.  
p. 68.

La fille qui cause nos pleurs  
Est morte des pâles couleurs,  
Au plus bel âge de sa vie.  
Pauvre fille que je te plains !  
De mourir d'une maladie,  
Dont il est tant de médecins.

*Traduction d'une Piece de Vers de San-  
teuil qui commence par ces mots :  
Huc vos Musæ, &c.*

Au secours, Apollon ; vous filles de mémoire,  
Accourez, il s'agit, Muses, de votre gloire.  
On frappe, sans respect de leurs doctes chansons,  
Au milieu des festins vos sacrés nourrissons.  
Quelle main si barbare a donc eu cette au-  
dace ?

De faire en votre élève une insulte au Parnasse,  
Et par un verre d'eau répandu sur son front  
A comblé la malice & couronné l'affront.  
D'où part ce double coup dont l'affreuse tem-  
pête

A flétri les lauriers qui m'ombrageoient la tête.  
J'ai vu tandis que l'eau me tomboit dans le sein,  
Les Nymphes & les Dieux, applaudir au  
dessein,

De leurs ris éclatans je devins la matiere,  
Et les Faunes au doigt me montroient par  
derriere.

T ij

Men. Muses, de quel espoir, après un tel mépris  
T. IV. Se pourront désormais flatter vos favoris ?

Quel est, pour m'outrager le crime qu'on  
m'impose ?

De ma disgrâce au moins apprenez-moi la cause.  
A la table du Prince, admis au rang des Dieux,  
Du superbe appareil je repaissois mes yeux,  
Quand frappé tout à coup d'une atteinte im-  
prévue,

En perdant l'appétit je crus perdre la vue,  
L'effroi troubla mes sens : & je ne pus jamais,  
Des levres seulement effleurer tant de mets.  
Par un loyer plus digne une auguste Princesse,  
Du mérite d'Alain reconnut la noblesse ,  
Imprimant sur sa bouche un baiser généreux.  
Et moi plus grand qu'Alain , mais hélas moins  
heureux ,

Sous une autre Princesse aux injures en proie,  
Je trouve la douleur dans le sein de la joie.  
C'est ainsi doctes sœurs, témoins d'un trait si  
noir ,

Que tremblant , éperdu , réduit au désespoir,  
Ne sachant de mes maux où trouver le remède,  
Par mes tristes accens je reclus votre aide ,  
D'une cour pétulante infortuné jouet ,  
Un prompt éloignement fut mon premier sou-  
souhait.

Déjà je minutois une fuite secrète ,

Lorsqu'arrêtant mes pas au point de ma re-  
traite ,

Men.  
T. IV.

Et m'effuyant les yeux de l'onde encor trem-  
pés ,

Melpomene remit mes esprits agités.

Poëte, me dit-elle, honneur de l'Hipocrène,

Ton offense exigeoit une si juste peine ;

A l'auteur de ta honte immole ton chagrin ,

C'est le sang de tes Rois, c'est la sœur du Dau-  
phin ,

Du généreux Bourbon l'épouse incomparable,

A qui pour la venger , & punir le coupable ,

Un nouveau Jupiter entre les mains exprès ,

De sa foudre lui-même a déposé les traits.

Eh quoi ! de Chantilli , tes doigts ont fait re-  
dire

Tant de fois & les eaux , & les bois à ta lyre ;

Et quand prête d'ouïr tes airs mélodieux ,

Une Royale Nymphé y paroît à tes yeux ,

Ces doigts , ces mêmes doigts oubliant leur  
usage ,

Des sons qu'elle attendoit lui refusent l'hom-  
mage.

Tandis qu'à son aspect on entend les ruisseaux ,

Exprimer leurs transports par le bruit de leurs  
eaux ,

Que pour elle agitant leur verte chevelure ,

Les arbres de concert forment un doux mur-  
mure ,

Men. Toi seul assis à l'ombre , insensible , muet ,  
 T. IV. Ne fais point applaudir à ce divin objet :  
 Qui n'eut crû qu'en ton cœur cette vive lu-  
 miere ,  
 Eut rallumé le feu de ton ardeur premiere ?  
 Dieux , quels charmes ! quel air fier ensemble  
 & sérain !  
 De son auguste sang caractere certain.  
 Elle auroit sur Junon remporté l'avantage ,  
 Les graces de Vénus brillent sur son visage ,  
 Sa présence part-tout répand un nouveau jour ,  
 Et de Chantilli même embellit le séjour.  
 Comment , s'il te restoit quelque goût du Per-  
 messe ,  
 As-tu sans la chanter pu voir cette Déesse ?  
 Pour rompre en sa faveur un silence trop long  
 Condé seul t'inspirant t'eut servi d'Apollon.  
 Tu devois dans ses yeux avoir lu sa pensée ,  
 Sa gloire dans tes vers étoit interressée ,  
 Par un lâche repos , ton honneur est terni ,  
 Et tu te plains encor que le Ciel t'ait puni !  
 Ces doux chants que *Sylvie* (a) oubliant  
 Théophile ,

---

(a) Théophile , après son Arrêt rendu le 19 Août 1623 , ayant trouvé une retraite auprès du Duc de Montmorenci , se promenoit souvent à Chantilli , dans un bois , qu'on a depuis appelé *Sylvie* , à cause de l'Ode qu'il y fit , intitulée *la Maison de Sylvie* , accompagnée de plusieurs

A souvent écoutez d'une oreille docile , Men.  
T. IV.  
Que touché de leurs sons le marbre a retenus,

Ces agréables chants que font-ils devenus ?  
Quel plus digne sujet d'en former de sem-  
blables ;

Ah ! crains de Jupiter les foudres effroyables !

La nouvelle Pallas que tu viens d'offenser ,  
Sur ton chef criminel eut droit de les lancer.  
Plus douce , elle les quitte : un sexe plein de  
charmes

N'est pas fait pour porter de si terribles armes,  
Reconnois son dessein : dans un honteux oubli  
Son Poëte indolent s'étoit enseveli ;  
Plus de chants , plus de vers ; il dormoit. La  
Déesse ,

D'un coup de main flatteur , obligeante car-  
resse ,

Le réveille : ce coup qui te rend ta ferveur ,  
Est moins un châtiment qu'il n'est une faveur.  
Même de crainte , ô trait judicieux & sage ,  
Qu'une cuisante ardeur n'enflammât ton visage,  
Elle sut y parer , & recourant à l'eau ,  
Va , dit-elle , en riant , *Philosophe nouveau ,*  
*T'ériger en Socrate , & par toute la terre ,*  
*Publier que la pluie a suivie le tonnerre.*

---

autres Odes , dans lesquelles il célébroit sous  
le nom de *Sylvie* , Madame la Duchesse de Mont-  
morenci , Marie-Félix des Ursins.

Meu  
T. IV.

Là finit Melpomene : un doux calme à ces  
mots

Dans mon cœur alarmé rétablit le repos.  
Depuis , du fait entier j'ai tracé la peinture ,  
Les Déeses , les Dieux ont ri de l'aventure ;  
Jupiter en a ri. Le voyant rire ainsi ,  
Content & châtié , j'en ris moi-même aussi.

### E P I G R A M M E.

p. 126. Philis , qui tête à tête insensible à mes feux ,  
Compte pour rien mes pleurs, mes soupirs &  
mes vœux ,

Quand je suis éloigné regrette ma présence.  
Ah ! dois-je là-dessus me flatter vainement ?  
Non, non, le déplaisir qu'elle a de mon absence  
Lui vient de ne pouvoir jouir de mon tourment.

p. 147. Elégie traduite de la Scene 6 *Mir-tilo* , *Mirtilo* , de l'acte troisieme du *Pastor fido*.

Myrtil, mon cher Myrtil, doux & charmant  
vainqueur ,

Ah que d'Amaryllis ne peux-tu voir le cœur ?  
De cette Amaryllis que l'excès de ta peine  
Te réduit à traiter d'ingrate & d'inhumaine ;  
Tu ferois à l'aspect de sa tendre amitié ,  
De l'objet de tes vœux , l'objet de ta pitié.  
Amant trop malheureux ! trop malheureuse  
Amante !

En vain tu m'es fidele, en vain je suis constante; Men.  
O sort dont la rigueur ne se peut excuser, T. IV.

Si l'amour nous unit, pourquoi nous diviser ?  
Et toi, perfide amour quelle est ton entreprise ?  
De vouloir nous unir, si le sort nous divise.  
Vous à qui la nature en votre affreux séjour,  
N'a donné pour aimer d'autre loi que l'amour,  
Sauvages animaux, exempts de nos miseres,  
Que vous êtes heureux Tigres, Lions, Pan-  
theres.

Mais vous qui condamnez une amante à la mort,  
Ah que du nom d'humains on vous honore à tort !  
Certes si cet amour dont vous faites un crime,  
Est si doux tout ensemble, & si peu légitime,  
Ou c'est à la nature un odieux emploi,  
D'inspirer une ardeur que punit votre loi,  
Ou votre loi, cruels, est une loi trop dure,  
De punir une ardeur qu'inspire la nature.  
Trop dure, ah ! qu'ai-je dit ? Lâche raisonne-  
ment !

Quand on craint le trépas on aime foiblement.  
Plut au Ciel qu'en amour mon sexe trop à  
plaindre,  
N'eut eu y succombant que la mort seule à  
craindre.

Mais hélas ! quand il fuit cet attrait suborneur,  
Myrtil, avec la vie il en coûte l'honneur.  
Sainte Divinité d'une ame chaste & pure,  
T v

Men. Honneur , unique appui de la foible nature ;  
 T. IV. Le sacrifice est prêt , frappe , mon cœur domté  
 Aux coups de ta rigueur , soumet sa volonté.  
 Et toi mon cher souci , que l'apparence ou-  
 trage ,  
 Pardonne une contrainte où la gloire m'en-  
 gage ,  
 Prévenue au dedans je cede à tes efforts ,  
 Et tu n'as contre moi , Myrtil que le dehors.  
 Que s'il te reste encore un desir de ven-  
 geance ,  
 Où dois-tu la chercher qu'en ta propre souf-  
 france ?  
 Puisque malgré le fort ennemi de mon bien ,  
 S'il est vrai , comme il est , que ton cœur soit  
 le mien ,  
 Tes larmes , tes soupirs sont l'effet de ma  
 flamme ,  
 Tes larmes sont mon sang , tes soupirs sont  
 mon ame ,  
 Et tes soins , tes langueurs , tes tristes entre-  
 tiens ,  
 Ce ne sont pas tes maux , Myrtil ce sont les  
 miens.

p. 164.

Epigramme faite pour Marguerite , fille  
 naturelle de Charles-Quint.

*Impubes nupsi valido jam firmior annis*

*Ex succo & molli sum sociata viro.*

*Ille fatigavit teneram , hic ætate valentem ,*

*Intactam. tota nocte jacere finit.*

*Dum nollem licuit. Nunc dum volo, non licet uti. Men.  
O Hymen! aut annos, aut mihi reddere virum. T. IV.*

*Traduction.*

A douze ans veuve de Léandre  
Vainement pour moi vigoureux,  
vingt j'épouse Hylas, qui trop jeune & trop  
tendre  
ne peut sentir encor, ni soulager mes feux.  
Dans ce bizarre état que faut-il que je fasse ?  
Hymen, qui m'as offert tes plaisirs les plus doux  
Lorsque pour eux j'étois de glace,  
Et qui dans mon ardeur me les refuse tous,  
Hélas! si dans ton cœur la pitié trouve place,  
Rends-moi mon premier âge, ou mon premier  
époux.

Ceux qui ont écrit de la Poésie p. 191.  
burlesque & de ses différens styles, ne  
paroissent pas en avoir connu un qu'on  
pourroit appeller le style *niais*, tel  
qu'est celui de cette Chançon.

Messieurs, vous plaît-il d'ouïr  
L'air du fameux la Galisse,  
Il pourra vous réjouir,  
Pourvu qu'il vous divertisse.

La Galisse eut peu de bien  
Pour soutenir sa naissance,

Men.  
T. IV.

Mais il ne manqua de rien  
Dès qu'il fut dans l'abondance.

Bien instruit dès le berceau,  
Jamais tant il fut honnête,  
Il ne mettoit le chapeau,  
Qu'il ne se couvrit la tête.

Il étoit affable & doux,  
De l'humeur de feu son pere,  
Et n'entroit guere en courroux,  
Si ce n'est dans la colere.

Il buvoit tous les matins  
Un doigt tiré de la tonne,  
Et mangeant chez ses voisins  
Il s'y trouvoit en personne.

Il vouloit dans ses repas  
Des mets exquis & fort tendres,  
Et faisoit son Mardi gras  
Toujours la veille des Cendres.

Ses Valets étoient soigneux  
De la servir d'Andouillettes,  
Et n'oublioient pas les Œufs,  
Sur-tout dans les Omelettes,

De l'inventeur du raisin  
Il réverroit la mémoire,  
Et pour bien goûter le vin,  
Jugeoit qu'il en falloit boire.

Il disoit que le nouveau  
Avoit pour lui plus d'amorce,  
Et moins il y mettoit d'eau  
Plus il y trouvoit de force.

Il consultoit rarement  
Hipocrate & sa doctrine,  
Et se purgeoit seulement  
Quand il prenoit médecine.

Au piquet en tout pays  
Il jouoit suivant sa pente,  
Et comptoit quatre-vingt-dix  
Lorsqu'il marquoit un nonante.

Il savoit les autres jeux  
Qu'on joue à l'académie,  
Et n'étoit pas malheureux  
Tant qu'il gagnoit la partie.

Il aimoit à prendre l'air  
Quand la saison étoit bonne,  
Et n'attendoit point l'Hiver  
Pour vendanger en Automne.

Il épousa ce dit-on  
Une vertueuse Dame,  
S'il avoit vécu garçon  
Il n'auroit point eut de femme.

Il en fut toujours chéri  
Elle n'étoit point jalouse,

Men.  
T. IV.

Si-tôt qu'il fut son mari  
Elle devint son épouse.

Il passa près de huit ans  
Avec elle fort à l'aise ,  
En eut jusqu'à huit enfans ,  
C'étoit la moitié de seize.

On dit que dans ses amours  
Il fut caressé des belles ,  
Qui le suivirent toujours  
Tant qu'il marcha devant elles.

Il brilloit comme un soleil ,  
Sa chevelure étoit blonde ,  
Il n'eut pas eu son pareil  
S'il eut été seul au monde.

Il eut des talens divers ,  
Même on assure une chose ,  
Quand il écrivoit en vers  
Qu'il n'écrivoit pas en prose.

Il expliqua doctement  
La Physique & la Morale ,  
Et soutint qu'une Jument  
Est toujours une Cavale.

Par un discours sérieux  
Il prouva que la berlue ,  
Et les autres maux des yeux  
Sont contraires à la vue.

Chacun alors applaudit  
A sa science inouïe ,  
Tout homme qui l'entendit  
N'avoit pas perdu l'ouïe.

Par son esprit & son air ,  
Il s'acquit le don de plaire ,  
Le Roi l'eut fait Duc & Pair  
S'il avoit voulu le faire.

Il fut à la vérité  
Un danseur assez vulgaire ;  
Mais il n'eut pas mal chanté  
S'il avoit voulu se taire.

Lorsqu'à sa maison des champs  
Il vivoit libre & tranquille ,  
On auroit perdu son temps  
De le chercher à la Ville..

On raconte que jamais  
Il ne pouvoit se résoudre ,  
A charger ses pistolets  
Quand il n'avoit pas de poudre.

Il voyageoit volontiers ,  
Courant par-tout le Royaume ,  
Quand il étoit à Poitiers ,  
Il n'étoit pas à Vandôme.

Il se plaisoit en bateau ,  
Et soit en paix , soit en guerre ;

T. IV.  
Men.

Il alloit toujours par eau ,  
A moins qu'il n'allât par terre.

Il fuyoit assez l'excès ,  
Mais dans les cas d'importance ,  
Quand il se mettoit en frais ,  
Il se mettoit en dépense.

Dans un superbe tournoi ,  
Prêt à fournir sa carrière ,  
Il parut devant le Roi ,  
Il n'étoit pas derriere.

Monté sur un cheval noir ,  
Les Dames le reconnurent ,  
Et c'est là qu'il se fit voir  
A tous ceux qui l'apperçurent.

Mais bien qu'il fut vigoureux ,  
Bien qu'il fit le diable à quatre ,  
Il ne renversa que ceux  
Qu'il eut l'adresse d'abattre.

C'étoit un homme de cœur ,  
Infatiable de gloire ,  
Lorsqu'il étoit le vainqueur ,  
Il remportoit la victoire.

Les places qu'il attaquoit ,  
A peine osoient se défendre ,  
Et jamais il ne manquoit ,  
Celles qu'on lui voyoit prendre.

Enfin , mourut ce héros ,  
Personne aujourd'hui n'en doute ,  
Si-tôt qu'il eut les yeux clos ,  
Aussi-tôt il ne vit goutte.

Il fut par un triste sort ,  
Blessé d'une main cruelle.  
On croit puisqu'il en est mort ,  
Que la plaie étoit mortelle.

Regretté de ses soldats ,  
Il mourut digne d'envie ,  
Et le jour de son trépas  
Fut le dernier de sa vie.

### *ETRENNE A IRIS.*

Pour témoignage de ma flamme ,  
Iris du meilleur de mon ame ,  
Je vous donne à ce nouvel an ,  
Non pas dentelle ni ruban ,  
Non pas essence ; ni pommade ,  
Quelques boîtes de marmelade ,  
Un manchon , des gans , un bouquet ,  
Non pas heures ni chapelet ,  
Quoi donc ? Attendez , je vous donne ,  
O fille plus belle que bonne ,  
Qui m'avez toujours refusé ,  
Le point si souvent proposé.  
Je vous donne : ah ! le puis-je dire ,

p. 200.

Men.  
T. IV.

Oui, c'est trop souffrir le martyre,  
Il est temps de s'émanciper,  
Patience va m'échapper,  
Fussiez-vous cent fois plus aimable,  
Belle Iris je vous donne . . . . au diable.

p. 293. *Le commencement de l'Iliade en vers  
Français.*

Muse, du fier Achille apprends-moi la colere  
Dis-moi comment aux Grecs la suite en fut  
amere ,

De combien de Héros elle abrégéa les jours,  
Laisant leurs corps en proie à la faim des  
Vautours.

Tel fut l'arrêt du sort, depuis cette assemblée  
Qui vit Agamemnon & le fils de Pélée,  
L'un contre l'autre émus d'une aveugle fureur.  
Quel Dieu dans leur esprit put verser tant  
d'aigreur ?

Toi seul fils de Latone, allumas leur querelle,  
Répandant sur l'armée une peste cruelle,  
Et contre Agamemnon, mortellement outré  
Vengeas de ses mépris ton ministre sacré.  
Chrysis, ainsi du Dieu se nommoit le Grand-  
Prêtre ,

Paré de sa guirlande, enseigne de son maître,  
Tenant le sceptre d'or, étoit, des champs  
Thébains

Aux Grecs, en leurs vaisseaux, venu tendre les  
mains ,

Chargé de riches dons pour racheter sa fille, Men.  
L'aimable Chryseïs, l'espoir de sa famille, T. IV.

Atrides, leur dit-il, & vous braves guerriers,  
Ainsi puissent les Dieux vous couvrir de lau-  
riers,

Renverser à vos pieds les murailles de Troie,  
Et d'un retour heureux couronner votre joie,  
Rendez-moi Chryseïs, acceptez sa rançon,  
Et dans son Prêtre, ô Grecs ! révérez Apol-  
lon.

*Imitation d'un conte du poge, intitulé p. 347.*  
*de Adolescentula segregata à viro.*

Dame Gertrude avoit un fils unique,  
Beau, fait au tour, jeune époux de Catin,  
Plus jeune encor, que du soir au matin,  
Tant caressa, qu'il en devint étique.  
De peur de pis, Gertrude sépara  
Le tendre couple. En vain Catin pleura,  
Malgré ses pleurs, il fallu que la belle,  
Trois mois entiers coucha seule à l'écart.  
Dans cette angoisse advint que de hasard,  
A sa fenêtre, un jour la Jouvencelle,  
Contre le mur, sous un toit fait exprès,  
Vit des Sérins, qui dans une Voliere,  
Faissoient l'amour : ah ! dit-elle, pauvrets,  
Que vos plaisirs, que vos jeux sont doux...  
mais

Dépêchez-vous, j'entends ma belle-mère,

Men.  
T. IV.  
P. 433.

Un Auteur Italien , nommé Pulci ; de Costozza , Bourg à six mille de Vienne , a fait une Epigramme Latine sur un Hermaphrodite , si belle que beaucoup de Poètes se sont efforcés de la traduire & de l'imiter , je vais la rapporter ici , avec une traduction Française , qui quoique précise & élégante , n'approche pas de la beauté de l'original.

*Cum mea me genitrix gravida gestaret in alvo*

*Quid pateret fertur consuluisse Deos.*

*Mas est, Phœbus ait. Mars, femina. Junoque neutrum.*

*Cumque forem natus Hermaphroditus eram.*

*Quærenti letum , Dea sic ait, occidet armis ,*

*Mars, cruce. Phœbus, aquis. Sors rata quaque fuit.*

*Arbor obumbrat aquas ; ascendo : decidit ensis*

*Quem tuleram , casu labor & ipse super*

*Pes hæsit ramis ; caput incidit amne : tulique*

*Femina , vir , neutrum , flumina , tela , crucem.*

### Traduction.

Ma mere enceinte , & ne sachant de quoi

S'adresse aux Dieux : là-dessus grand bisbille,

Apollon dit , c'est un fils selon moi ,

Et selon moi , dit Mars , c'est une fille,

Point , dit Junon , ce n'est fille ni fils.

Hermaphrodite ensuite je naquis.

Ment.  
T. IV.

Quant à mon sort , c'est , dit Mars , le nau-  
frage ,

Junon le glaive , Apollon le gibet.

Qu'arrive-t-il ? Un jour sur le rivage ,

Je vois un arbre , & je grimpe au sommet ;

Mon pied se prend , la tête en l'eau je tombe ,

Sur mon épée. Ainsi trop malheureux ,

A l'onde , au glaive , au gibet je succombe ,

Fille & garçon , sans être l'un des deux.

Stances irrégulières de Mr. de la Duca-  
Monnoie , de l'Académie Française ,<sup>tiana.</sup>  
Auteur des deux derniers tomes du <sup>T. I.</sup>  
Menagiana , sur la mort de son épouse ,  
arrivée le 20 Janvier 1726. <sup>p. 58.</sup>

Chere épouse , tu n'es donc plus !

Je te rappelle en vain , mes cris sont superflus ;

Rien ne peut adoucir le chagrin qui me ronge ;

Je hai la clarté du Soleil ,

Et si je cherche le sommeil ,

C'est pour te retrouver en songe.

Je ne te verrai plus ici ,

Claude , mon unique souci ,

Nom pour moi préférable aux nom les plus  
illustres.

Nous fûmes moins époux qu'amans ,

Duc. Dix lustres avec toi m'ont paru dix momens ;  
T. I. Et dix momens sans toi me paroissent dix  
lustres.

Je me souviens de tes secours ,  
De tes attentions , de tes soins , de tes veilles,  
Malgré toi sourde à mes discours ,  
Tes yeux remplaçoient tes oreilles ;  
Au moindre signe ils m'entendoient ,  
Et de mes volontés , interprètes habiles ,  
Toujours prêts , jamais inutiles ,  
Au langage des miens d'abord ils répondoient.  
Que deviendrai-je ? hélas ! tu pars & je de-  
meure ;  
Ton ame , loin de moi , sans doute dans les  
Cieux ,

Goûte un repos délicieux.  
Moi sur terre inquiet , je soupire , je pleure.  
Unis par une tendre & sincère amitié ,  
Qui devoit être inséparable ,  
Nous formions un tout agréable ,  
Et je ne serai plus qu'une triste moitié.

J'aurois dû précéder , bientôt je te vais  
suivre.

Agé de quatre-vingt-six ans ,  
Déormais , chere ombre il est temps ,  
Que la Parque à la Mort me livre ;  
Et si l'heure de mon trépas ,

Dans cet instant ne sonne pas ,  
C'est que , le nommerai-je ? (a) un héros me <sup>Duc.</sup>  
fait vivre , <sup>T. I.</sup>

Un héros . . . . que ne puis-je autrement m'ex-  
primer.

Je le louerois bien mieux si j'osois le nom-  
mer.

On trouve dans une traduction d'un <sup>Car-</sup>  
Poème du Tasse , intitulé *la Création* <sup>pente-</sup>  
*du monde* , parmi quantité de mauvais <sup>riana.</sup> p. 39.  
vers , ceux-ci qui ne feroient pas dés-  
honneur à un grand maître. C'est lors-  
que le Poète parle de la puissance de  
Dieu , par qui toutes choses furent  
créées d'une seule parole.

D'un moins prompt mouvement au libique  
rivage ,

Vole le tourbillon messager de l'orage ,  
Lorsque du noir midi par le souffle excité ,  
Il s'échappe aux regards du maure épouvanté :  
Et moins prompt est encor dans sa route  
enflammée ,

Le boulet enlevé par la poudre allumée ,  
Quand du profond métal avec bruit s'éle-  
vant ,

Il imite la foudre & précède le vent.

---

(a) Mr. le Duc de Villeroi lui faisoit six cens  
livres de pension.

Carp.  
p. 189.

*Traduction d'une Epigramme de  
l'Authologie.*

Passant ci-gît la vieille Macaride,  
Au rouge nez, au teint toujours humide;  
Et qui buvoit du soir jusqu'au matin;  
Sans aucune douleur elle quitta sa fille,  
Son fils, son gendre & toute sa famille,  
Son seul regret fut de quitter le vin.

Che-  
vreau  
T. I.  
p. 266.

*Madrigal sur une belle diseuse d'aventure.*

Beau chef-d'œuvre de la nature,  
Qui voulez dans ma main voir ma bonne  
aventure,

Vous l'y cherchez bien vainement.  
Elle est dans votre cœur écrite seulement?  
Et pourvu qu'à mes vœux il ne soit point  
contraire,

Vous pouvez la dire aisément;  
Il vous est aisé de la faire.

p. 270. \* Voici comme Mr. Chevreau a tra-  
duit cette fameuse Epigramme d'Au-  
sone, *infelix Dido*, &c.

Dans l'état misérable où l'on te voit réduite,  
Qu'on doit plaindre, ô Didon, ton amour  
& ton sort!

Si la mort d'un époux est cause de ta fuite,  
La fuite d'un amant est cause de ta mort.

**CHANSON.**

## C H A N S O N.

Si j'osois, mais je n'ose le dire ;  
 Ah ! si j'osois vous le dire tout bas ;  
 C'en est fait , & mon secret expire ;  
 Je vous le dis , ne m'entendez-vous pas ?

Saint  
 Evre-  
 monia-  
 na.

p. 304.

## C H A N S O N.

Réveillés comme moi par les soins de l'amour, p. 303.  
 Jour & nuit Rossignols vous chantez votre  
 flamme ;

Et je chante à mon tour  
 Les transports de mon ame.

Nous sommes tous les deux également char-  
 més ,

Mais nous ne rendons pas nos sentimens de  
 même ,

Vous vous louez de ce que vous aimez ,  
 Et je me plains de ce que j'aime.

Epigramme de Santeuil , sur le cœur de  
 M. Arnauld , transporté à Port Royal  
 des Champs.

Santo-  
 liana.  
 p. 48.

*Ad sanctas rediit sedes ejectus & exul*

*Hoste triumphato : tot tempestatibus actus.*

*Hoc portu in placido , hac sacrâ tellure quiescit*  
*Arnaldus , veri defensor , & arbiter æqui.*

*Illius ossa memor sibi vindicet extera tellus.*

*Huc cœlestis amor rapidis cor transtulit alis ;*

*Cor numquam avulsum , nec amatis sedibus absens.*

Tome II.

V

Santol.

*Traduction qui n'approche pas de  
l'original.*

Chassé, quoique vainqueur, du sein de sa patrie;  
Il revient habiter une maison chérie,  
Cet arbitre des mœurs, par qui la vérité,  
Triompha du mensonge & de l'impiété.  
Au port, & dans le sein d'une terre sacrée;  
Il goûte après l'orage une paix assurée.

Qu'en des lieux inconnus le sort injurieux;  
Cache du corps d'Arnauld les restes précieux;  
Ici l'Amour divin sur ses rapides ailes,  
Lui-même a transporté les dépouilles mor-  
telles,  
De ce cœur que l'exil n'a jamais détaché,  
Des saints lieux dont Arnauld fut par force  
arraché.

p. 83.

Vers que Samazar fit pôtir la Ville  
de Venise, & qui furent trouvés si  
beaux, qu'ils lui valurent fix mille écus  
d'or, dont Venise lui fit présent, pour  
lui en marquer sa reconnoissance.

*Viderat adriacis Venetam Neptunus in nudis  
Stare urbem, & toto ponere jura mari.  
Nunc miki Tarpeias quantum vis Jupiter arces  
Objico & illa tui mœnia martis ait.  
Si Pelago Tibrim præfers, urbem aspice utram-  
que.  
Illam homines dices, hanc posuisse Deos,*

Vers que Santeuil a fait pour la pompe Santol.  
du Pont Notre-Dame , & que l'on  
compare à ceux de Sannazar. Les ha-  
biles peuvent en décider.

*Sequana cum primum reginæ allabitur urbi ,*

*Tardat præcipites ambitiosus aquas.*

*Captus amore loci cursus obliviscitur anceps*

*Qua fluat , & dulces metit in urbe moras*

*Hinc varios implens fluctu subeunte , canales ;*

*Fons fieri gaudet , qui modò flumen erat.*

Traduction des vers de Santeuil.

Aussi-tôt que la Seine en sa course tranquille ,

Joint les superbes murs de la Royale Ville ,

Pour ces lieux fortunés elle brûle d'amour ;

Elle arrête ses flots , elle avance avec peine ,

Et par mille canaux se transforme en fontaine ,

Pour ne sortir jamais d'un si charmant séjour.

Inscriptions pour l'Arcenal de Brest. p. 185.

*Quid Lodoix terra ? mille arces aspice fractas ,*

*Quid pelago ? solam hanc quam littore condidit*  
*arcem.*

Traduction.

Ce que peut Louis sur la Terre ,

Tu l'apprendras de cent Forts renversés.

Ce que peut sur la Mer ce grand foudre de  
guerre ,

Santol. Par ce Fort d'où son bras fait lancer le tonnerre,  
Tu le connois assez.

*Quæ pelago se se arx aperit metuenda Britanno;  
Classibus armandis, omnique accomoda bello ?  
Prædonum terror, Francis tutela carinis,  
Æternæ Regni excubiæ, domus hospita Maris;  
Magni opus est Lodoici. Hunc omnes omnibus  
undiſ,  
Agnoscant auræ dominum, & maria alta tremif-  
cant.*

### Traduction.

Ce chef-d'œuvre élevé sur le bord de ces eaux,  
De qui le seul aspect rassure nos vaisseaux;  
Ce riche magasin d'équipages de guerre,  
Cet amas surprenant d'armemens inouis  
C'est l'ouvrage du grand Louis,  
Redouté sur la mer autant que sur la terre.  
p. 87. *Traduction d'une piece de Vers intitulée  
Santolius poenitens. Cette traduction  
est attribuée à Racine.*

Soupirs qui dans mon sein retenus par la crainte,  
Souffrez depuis long-temps une juste contrainte,  
Brisez ce cœur perfide; & vous mes tristes yeux,  
Pour laver la noirceur d'un forfait odieux,  
De deux ruisseaux de sang inondez mon visage.  
O ciel ! où m'a réduit une jalouse rage ?  
Des vers dignes de moi, nobles, harmonieux,

Ornoient du grand Arnaud le tombeau *Santol.*  
glorieux.

J'ai rougi d'avouer ma gloire, mon ouvrage :  
Lâche, j'ai retracté le pieux témoignage,  
Que la Religion, la foi, la vérité,  
M'avoient dans un lieu saint elles-mêmes dicté.  
Cœur ingrat, vil flatteur, sacrilege Poète,  
Misérable jouet d'une crainte indiscrete,  
D'un si noble dessein j'ai pu me repentir,  
Et ma bouche parjure a su me démentir.  
Quoi ! ni le souvenir d'une tête si chere,  
Ni l'éclat d'un grand nom que la France révere,  
Ni respect, ni devoir, ni pudeur, ni remords,  
N'ont pu de ma fureur modérer les transports ?  
Malheureux ! & je vis, & je respire encore !  
Le jour offre à mes yeux sa clarté que j'abhorre,  
Le ciel suspend ses coups, la terre, les enfers,  
N'offrent point à mes pas leurs abîmes ouverts.  
Mais non, dans les horreurs dont ma faute est  
suivie ,

Le plus cruel trépas m'est plus doux que la vie.  
Triste, sombre, inquiet, sans honte, sans raison,  
Je fuis, j'erre, je cours de maison en maison.  
Mes pas irrésolus, mes regards, mon visage,  
De mon esprit troublé font une affreuse image.  
Moi-même je me fuis. Mais hélas ! en tous lieux,  
La grandeur de mon crime est présente à mes  
yeux.

Santol. Dans ces cruels accès d'une fureur pressante,  
L'ombre du grand Arnould, nuit & jour m'épouvante.

Non qu'il lance sur moi ces serpens , ces flambeaux ,

Qu'une ombre menaçante apporte des tombeaux.

Il ne vient point souillé d'une horrible poussière ,

Clair , serein , il paroît couronné de lumière ,  
Doux, tranquille, modeste, & grave sans fierté.

Petit de corps , mais grand par cette majesté ,  
Qu'imprimoit la vertu sur son front vénérable.  
Ses yeux sont vifs , mais pleins d'une douceur aimable ,

Il m'appelle , il s'approche , & poussant un soupir ,

» Quoi , dit-il , quoi , Santeuil , as-tu pu me trahir :

» Je t'aimois ; tu m'aimois , & ta bouche infidèle ,

» Aujourd'hui défavoue une amitié si belle !  
A ces mots jusqu'au cœur vivement pénétré ,  
De violens remords , je me sens déchiré.

O ! toi, qui libre enfin d'une pénible course,  
Possèdes du vrai bien l'inépuisable source ;  
Qui dans un saint repos à jamais établi ,  
Des peines d'ici bas vois l'éternel oubli ,  
Saint Vieillard , prends pitié de ma douleur mortelle ,

Vois mes pleurs laisse agir ta bonté paternelle. Santoi  
Criminel, à tes pieds humblement prosterné ,  
De haine & de risée objet infortuné,  
Honteux , chargé de fers , je viens triste vic-  
time ,

M'offrir au châtiment qu'a mérité mon crime:  
Par mon sang , en public, je suis prêt d'effacer,  
Les vers que malgré moi ma main osa tracer ,  
Quand mon perfide ami, par un lâche artifice,  
Me força d'obéir à son cruel caprice.  
Dans ses pièges trompeurs , hélas ! je suis  
tombé.

Mais tout autre que moi n'eut-il pas succombé?  
Le seul nom de Louis ébranlant ma constance,  
De mon cœur allarmé força la résistance.

En vain sur le papier versant un noir poison ,  
L'imposteur me parla d'exil & de prison ,  
Je n'ai craint ni les fers , ni l'affreuse indigence,  
Ni le triste appareil d'une fiere vengeance.  
Mais enfin il offrit à mes yeux éblouis ,  
L'autorité suprême & le nom de Louis.  
Je frémis , je tremblai , car enfin je l'avoue ,  
Si ces vers que j'ai faits & qu'aujourd'hui je  
loue

Par un sens odieux déplaisent à mon Roi,  
D'un silence éternel je m'impose la loi.  
Loi dure, loi cruelle, aux malheureux, qu'ins-  
pire

Santol. L'importune fureur de parler & d'écrire.

A cette loi jamais on ne m'a vu soumis,  
Cependant, s'il le faut, je cede, j'obéis.  
Content si *Jouvenci* permet à mon silence  
D'honorer le savoir, la vertu, l'innocence,  
De rendre au grand Arnauld un hommage ca-  
ché,

Qui jamais par *Bouhours* ne me soit reproché.  
Mais pourquoi m'effrayer par de vaines chi-  
meres;

Insensé ! connois mieux un Roi que tu ré-  
veres.

De soins dignes de lui sans relâche occupé,  
Vengeur du Diadème, & d'un Trône usurpé,  
De cent Princes unis démêlant les intrigues,  
Renversant leurs projets, déconcertant leurs  
ligues ;

Lorsque son bras fatal à la rebellion,  
Soutient les droits sacrés de la religion,  
La louange d'Arnauld, lui feroit-elle om-  
brage ?

Voudroit-il de mes vers lui ravir le suffrage ?  
Nos vains amusemens peuvent-ils le blesser,  
Et ses yeux sur Santeuil, daignent-ils s'ab-  
baïsser ?

Quoi ? cruels, abusant d'un pouvoir redou-  
table,

Armant d'un nom sacré votre haine impla-  
cable,

Vous livrez l'innocence à d'éternels combats ? Santol.

Vous poursuivez le juste au-delà du trépas ?

Votre ame par sa mort n'est donc point attendrie ?

Hélas ! loin du doux sein de sa chere patrie ,

A ses tristes amis pour jamais arraché ,

Dans un obscur séjour solitaire caché ,

Il est mort : cependant, sur ses cendres éteintes

Votre haine ose encore imprimer ses atteintes.

Eh ! n'est-ce pas assez qu'un destin envieux ,

Nous ait ravi d'Arnauld les restes précieux ;

Souffrez , enfin , souffrez que son ombre tranquille ,

Dans la nuit du tombeau trouve un dernier asyle.

Louis , c'est à toi seul à combler nos souhaits ;

Aux vœux de l'univers donne aussi cette paix.

Traduction de quelques Hymnes de Santeuil.

*Magnarum strepitu qui procul urbium, &c.*

Pour la Fête de St. Bruno le 6 Octobre.

Tirons par nos concerts un Saint de son silence,

Un Saint de qui le cœur ne fut jamais séduit ,

Qui chercha les déserts pour faire pénitence ,

Eloigné des plaisirs des Villes & du bruit.

Bruno craint le courroux du Monarque suprême

Et se trouve saisi d'une si sainte horreur ,

Santo 1. Qu'il résout en secret de se quitter soi-même  
Pour éviter les traits de sa juste fureur.

Il laisse tous ses biens pour s'ouvrir une voie  
Aux célestes trésors inconnus ici-bas ,  
Et dans l'esprit du bien qui fait toute sa joie ;  
La gloire des Savans n'a plus pour lui d'appas.

Ah quel est ce transport dont ton ame est ravie,  
Qui te fait au désert aller finir ton sort ?  
Tu veux n'avoir que Dieu pour témoin de ta  
vie ,

Tu veux n'avoir que Dieu pour témoin de ta  
mort.

Tu ne fuiras pas seul, cours où le ciel t'appelle,  
Six de tes compagnons vont te suivre en ces  
lieux.

Tel qu'en songe la nuit un Prélat plein de zèle  
Vit sept astres nouveaux s'élever à ses yeux.

Favorable présage, aux monts inhabitables,  
Hugues qui les reçoit donne des habitans ;  
Il fixe sur ces monts ces astres admirables,  
Qu'on y verra briller jusqu'à la fin des temps.

Toi qu'on vit au sortir de tes forêts obscures,  
T'élever en triomphe à la céleste cour :  
Protège tes enfans, rends leurs ames si pures  
Qu'en suivant tes conseils ils y regnent un jour.

Louange au Créateur , à toi Pere adorable ,

Gloire au Fils éternel qui nous a rachetés ,  
Même honneur , même gloire à l'amour inf-  
fable ,

Qui grave dans nos cœurs les saintes vérités.

*Signum novi Crux fœderis.*

O Croix ! signe nouveau de la sainte alliance

Qui nous promets un heureux sort ;

Croix , Arche du salut, dans notre défaillance,

Quand nous allons périr tu nous conduis au  
port.

Tu désarmes la main du vengeur redoutable ,

Du juge irrité contre nous ,

Tu fais lui faire prendre un regard favorable ,

Et dès que tu paroîs , il n'a plus de courroux.

Si du serpent d'Enfer la fatale morsure ,

Porte dans nos cœurs son poison ,

Nous n'avons qu'à te voir ; & de notre bles-  
sure ,

Nous trouvons aussi-tôt la prompte guérison.

Sur cet Autel sacré , la divine victime ,

S'immole à la divinité ,

Sur ce Siege le fils , notre Avocat sublime ,

Appaîse le courroux de son pere irrité.

O Croix ! ô sainte Croix ! des Fideles chérie ;

Croix teinte du sang du Sauveur ,

Fais que trouvant dans toi la source de la vie ,

Santol. Nous trouvions dans ce sang la source du bonheur.

Dieu qui nous a sauvés par un si haut mystere  
Sois béni dans l'éternité.

Qu'on adore en tout temps l'Esprit, le Fils,  
le Pere,

Essence unique en trois, très-Sainte Trinité.

L'Art  
de déso-  
piller la  
Rate.  
T. I.  
p. 147.

Le Maréchal de Saxe se trouvant à l'Opéra , à son retour de sa campagne de Flandres de 1747, reçut les applaudissemens de tous ceux qui s'y trouverent. Cette Scene si flatteuse pour lui commença par des battemens de mains qui durèrent fort long-temps, & finit par la Cantatille que voici , qui fut chantée par M.elle Chevalier.

Un murmure flatteur que le plaisir inspire

Se fait entendre en ce séjour ,

Du célèbre guerrier si cher à son empire ,

Tout annonce aujourd'hui le fortuné retour.

### A I R.

Sur les ailes de la Victoire ,

Revenez , Héros , revenez ,

Jouissez près de nous des lauriers que la gloire,

Aux champs de Mars vous a donnez.

Quel prix , quelle reconnoissance,

Ne doit-on pas à ce vainqueur ?

Il fait voir la guerriere ardeur  
 Conduite par l'expérience,  
 Et les conseils de la prudence  
 Exécutés par la valeur.

L'Art,  
 &c.  
 T. I.

Le Maréchal fit de très-sérieux repro- p. 149.  
 ches au Directeur de l'Opéra ; cepen-  
 dant , M.elle Chevalier reçut la visite du  
 Héros , & un présent de dix mille li-  
 vres.

L'Abbé Marchadier , auteur de la pe- p. 152.  
 tite Comédie du Plaisir, avoit du talent ;  
 il est dommage qu'il soit mort si jeune.  
 Il fit un jour chez Madame de Luffan ,  
 ce couplet impromptu , sur une jolie  
 femme , appelée *Madame de Carriere*.  
 Il est sur l'air , ah ! le voilà , le voilà , là.

Joindre à des traits vifs & flatteurs,

Sans hauteur, sans humeurs ,

Mœurs ,

Un cœur bon , un fouris malin ,

Un esprit sans dessein ,

Fin ,

Cela fait un objet parfait :

Mais , où rencontrer cet objet ;

Carriere entra ,

L'Amour cria ,

Tiens le voilà , le voilà , là.

L'Art, M. de Voltaire logeoit à Sceaux;  
 &c. dans la chambre du vieux Marquis de  
 T. I. St. Aulaire, que Madame la Duchesse  
 p. 157. du Maine appelloit son berger. Il fit là-  
 dessus ces vers.

J'ai la chambre de St. Aulaire ,  
 Sans en avoir les agrémens ;  
 Peut-être à quatre-vingt-dix ans  
 J'aurai le cœur de sa bergere ;  
 Il faut tout attendre du temps ,  
 Et sur-tout du desir de plaire.

*Sur une Maladie de Madame de  
 Pompadour.*

Lachesis tournoit son fuseau ,  
 Filant avec plaisir les beaux jours d'Isabelle ;  
 J'apperçus Atropos , qui d'une main cruelle  
 Vouloit couper le fil & la mettre au tom-  
 beau ;  
 J'en avertis l'amour ; mais il veilloit pour elle,  
 Et du mouvement de son aile ,  
 Il étourdit la parque & brisa son ciseau.

Le Comte d'Eu fit venir les Mario-  
 nettes à Sceaux, dans une fête que donna  
 la Duchesse du Maine. M. de Voltaire  
 fit prononcer ces couplets à la fin de la  
 fête, en l'honneur de ce Prince.

*Sur l'air de Joconde.*L'Art,  
&c  
T. I.

Polichinelle de grand cœur,  
Prince vous remercie,  
En me faisant beaucoup d'honneur,  
Vous faites mon envie,  
Vous possédez tous les talents,  
Je n'ai qu'un caractère,  
J'amuse pour quelques momens,  
Vous savez toujours plaire.

On fait que vous faites mouvoir  
De plus belles machines,  
Vous fites sentir leur pouvoir  
A Bruxelles, à Malines,  
Les Anglois se virent traiter  
En vrais polichinelles;  
Et vous avez de quoi domter  
Les remparts & les belles.

S'il y a un défaut dans ces vers,  
c'est qu'il y a trop d'esprit pour poli-  
chinelle.

*Portrait d'un frere filou & d'une sœur p. 171.  
galante.*

Des enfans de Lycas, voici le caractère,  
Le pied glisse à la sœur, & la main glisse au  
frere.

Une Demoiselle de la Cour ayant p. 272.  
cédé aux instances de son amant, de-

L'Art. vint mere. L'aventure ayant été rap-  
&c.  
T. I. portée à un grand Prince , il la con-  
sola par ces quatre vers.

De son amant Iris a fait un pere ,  
Sexe malin pourquoi vous en railler ;  
L'amour a fait lever son tablier ,  
Le votre est-il d'étoffe moins legere ?

p. 387. Nous avons plusieurs traductions en vers François du Poëme de Pétrone sur la guerre civile. La premiere est dans le Pétrone Latin François, 2 vol. Amst. 1736 , on l'attribue à Nodot. La seconde , dans la belle traduction de Pétrone par Boispréaux. La troisieme du Prédident Bouhier. Amst. 1737 , *in-4.<sup>o</sup>* &c.

On ne met point celle-ci (a) en parallèle , c'est au lecteur à en juger. Ce morceau de Pétrone est le chef-d'œuvre de sa Satyre. C'est un modele grand & fini , qui se soutient par l'heureux mélange des Divinités & des fictions.

---

(a) Si l'on consulte la traduction que je rapporte , on pourra voir que j'ai changé un grand nombre de vers qui m'ont paru trop durs , ou peu expressifs.

*Poëme de Pétrone sur la guerre civile  
entre César & Pompée.*

L'Art,  
T. I.

Les pays éclairés par le flambeau du monde,  
Ce vaste composé de la terre & de l'onde ;  
Rome possédoit tout, & souhaitoit encor.  
Quelque peuple au delà recele-t-il de l'or.  
C'est un peuple ennemi ; bientôt pour sa conquête ,

On arme des vaisseaux , une flotte s'apprête ;  
On cherche, on veut de l'or ; les Dieux trop  
inhumains ,

Par ce présent cruel , divisent les Romains :

Le plaisir s'avilit dès qu'il est ordinaire.

On le laisse en partage au profane vulgaire.

La perle d'Assyrie est en proie au soldat ,

La Pourpre trop commune a perdu son éclat ,

La nouveauté s'efface ; à peine en Arabie ,

Trouve-t-on des parfums, du marbre en Numidie ,

Le Sere est dépouillé de ses rares toisons ,

Rome réunit tout en ses vastes maisons.

Que je prévois de maux ! une secrète rage

Au milieu de la paix inspire le carnage ;

Le Maure est étonné de voir sur des vaisseaux

Transporter avec soin de cruels animaux ;

Les Tigres enlevés des déserts de l'Afrique ,

Viennent donner à Rome une Scene tragique.

L'Art,  
&c.  
T. I,

Du sang des citoyens les théâtres fumant,  
D'un peuple furieux sont les amusemens.  
Dirai-je en quels excès cette Rome s'abime,  
On va chercher en Perse un exemple de crime.  
J'en parle avec horreur, au sortir du berceau,  
Les hommes mutilés font un sexe nouveau.  
Ces lâches instrumens d'une flamme impudique  
Malgré l'effort du temps & sa loi tyrannique,  
Conservent par le fer leurs criminels appas;  
La nature se cherche & ne se trouve pas.  
L'excès regne par-tout, on bannit la tendresse  
Pour faire triompher ces fils de la mollesse.  
Leur indolent maintien, leurs cheveux ajustés,  
Ces divers noms d'habits par le luxe inventés,  
Tous ces attrait nouveaux qui défigurent  
l'homme,  
Sont autant d'hameçons où l'on voit courir  
Rome.

Le Maure en esclavage arrive par troupeaux.  
Les citroniers changés en des meubles nouveaux,

S'applanissent en table où leur couleur dorée  
D'un mélange de pourpre artistement parée,  
Semble combattre l'or par un éclat trompeur.  
Couchés sur ces Autels, les Romains en fureur,

Immolent à l'ennui la raison trop sévère.  
Les sens sont leur idole, & pour les satisfaire,

On voit de toutes parts le Soldat furieux ,  
Ravir ce que la terre a de plus précieux.  
En vain deffous les flots qu'arrête la Sicile,  
Le Scare pourfuivi va chercher un afyle.  
On l'amene vivant ; dans l'huitre de Lucrin ,  
On trouve le fecret de rappeller la faim.  
Le ventre ingénieux fait rendre tout facile ,  
Du Phafe dépeuplé le rivage eft tranquille ;  
Et fes arbres jadis fi chargés d'habitans ,  
Ne font plus agités que du fouffle des vents.  
Jufques au champ de Mars , Rome dans l'ef-  
clavage ,  
Au gré de l'intérêt dirige fon fuffrage ,  
Le Peuple & le Sénat , marchands de leur  
faveur ,  
Vendent publiquement le pouvoir & l'hon-  
neur.  
Même dans les vieillards cette vertu fêvere ,  
La liberté Romaine aujourd'hui dégénere.  
Le mérite eft l'argent , les charges font à prix ,  
Ainsi la Majesté tombe dans le mépris.  
Ainsi Caton fuccombe , ou plutôt pour fa  
gloire ,  
Le peuple en le bravant rougit de la victoire ;  
Caton injustement privé du Confulat ,  
Fait la honte de Rome , il en ternit l'éclat.  
Il entraîne avec lui l'honneur & la puiffance ,  
Les mœurs fans gouvernail appellent la licence ,

L'Art. Rome de ses forfaits, le prix & l'artisan ;  
&c. Sans espoir de vengeur est son propre tyran.  
T. I. Par le luxe & l'usure également vaincue ,  
Dans deux gouffres affreux elle reste abattue.  
Sur tous les citoyens, sur leurs possessions,  
L'hypothèque a par tout gravé ses actions.  
Cet air contagieux courant de veine en veine,  
Jusques aux intestins a porté la gangrene.  
Tout respire la guerre , on espere en ses coups,  
On croit dans les hazards trouver un sort plus  
doux.

L'audace sans ressource ose tout entreprendre,  
Des rémedes communs il ne faut rien attendre.  
La guerre , la fureur , sont les seuls désormais  
Qui puissent nous ôter un sang aussi mauvais.  
La fortune avoit mis les cohortes Romaines,  
En trois partis divers , sous trois grands capi-  
taines ;

Bellonne de ces chefs égalisant le sort ,  
Leur porte en trois endroits une semblable  
mort,

Chez le Parthe Crassus va terminer sa vie ;  
Pompée est égorgé sur les flots de Lybie ;  
Et dans Rome , César victime des Romains ,  
De ses enfans ingrats ensanglante les mains.  
Réunir ces grands morts , étoit trop entre-  
prendre ;

On diroit que la terre a divisé leur cendre ,

Ne pouvant dans un lieu soutenir leurs tom-  
beaux.

L'Art.  
&c.  
T. I.

C'est ainsi que la gloire honnore ces héros.

Vers Naples près des champs où regne la  
justice,

Il est un lieu que borne un affreux précipice ;

Le Cocyte l'arrose , & dans les environs

Répand l'esprit mortel de ses exhalaisons ;

Là, jamais du printemps on ne vit la verdure,

Jamais aucun gazon n'y para la nature ;

Et jamais les zéphirs agitant les rameaux ,

N'y mêlerent leur souffle aux doux chants des  
oiseaux.

De la cime des monts par le temps détachées,

Des roches à demi dans la mousse cachées ,

Près de quelques cypres , ornement de ces  
lieux ,

Comme autant de tombeaux se présentent aux  
yeux.

Là , le Dieu des enfers , d'une tête enflammée,

Perçant un tourbillon de feux & de fumée ,

Parut & découvrant la fortune en son cours ,

Il l'appelle , l'arrête , & lui tient ce discours :

Déesse dont les loix par toi seule bornées ,  
Des hommes & des Dieux reglent les desti-  
nées ,

Et qui courant toujours après la nouveauté ,

Ne peux dans aucun bien laisser de sûreté :

**L'Art.** Laisse-tu Rome seule ignorer ton empire ;  
**&c.**  
**T. I.** Toi qui fis sa grandeur ne peux-tu la détruire ?  
Vois ces jeunes Romains d'eux-mêmes ennemis :  
Profaner ce haut rang où ta main les a mis ;  
Ces dépouilles, ces biens que leur donna la  
guerre ,  
Et ces présents sans nombre enlevés à la terre ;  
Tout devient l'instrument d'un démon furieux  
Qui captive leur cœur & fascine leurs yeux.  
Ils ont des Palais d'or dont les superbes faites,  
Jusqu'au milieu des airs affrontent les tempêtes.  
Ils repoussent les eaux, ils traversent les airs ,  
Où l'on vit des moissons, ils font flotter des  
mers ;  
Et par-tout de leurs bras l'audace criminelle ;  
Fait prendre aux élémens une face nouvelle.  
Jusques dans les enfers , j'ai senti leurs efforts ;  
La terre dans son sein cache en vain ses trésors,  
Fouillant en mille endroits dans le sein des  
campagnes ,  
Des antres gémissans ils tirent des montagnes,  
Et tandis qu'épuisée en usage divers ,  
La pierre par leurs mains s'entasse dans les airs ;  
Le soleil des enfers échauffant la frontière ,  
A mes sombres états fait craindre la lumière ;  
Va fortune , poursuis , la guerre est dans tes  
mains ,  
Vole & chasse la paix, arme tous les Romains ;

Qu'on ne voie en tous lieux que sang, que funérailles ,

L'Art.  
&c.  
T. I.

Augmente mes sujets par cent & cent batailles.

Mon sceptre dès long-temps n'est plus ensanglanté ,

De ma chere Aleccon , vois le flanc agité ;

Rien n'a calmé sa soif , depuis cette journée ,

Ou du brave Sylla , la fureur couronnée ,

Fit naître dans les champs & des bleds & des fruits ,

Teints encore du sang dont ils furent nourris.

Il dit , & s'élevant sur la terre qu'il presse ,

Il joint avec sa main , la main de la Déesse.

La Fortune aussi-tôt d'une légère voix ,

Lui répond en ces mots. Souverain dont les Loix

Retiennent pour toujours dans une nuit profonde ,

Tous ceux que le Cocyte a portés sur son onde ,

Si je puis en ce jour sans blesser mon pouvoir

Annoncer sûrement ce qu'on doit bientôt voir ;

Tes vœux seront comblés , mon cœur plein de colere ,

S'accorde avec le tien , il faut les satisfaire.

Je hais ce que j'ai fait pour ces peuples ingrats.

Mon bras va renverser l'ouvrage de mon bras ;

L'Art, C'en est fait , il est temps d'affourvir ma ven-  
&c. geance ,

T. I. Les feux , les cris , la mort vont marquer ma  
puissance.

Oui, déjà j'apperçois le Tage épouvanté ;  
Par un double combat Pharsale ensanglanté ;  
Je vois trembler le Nil , & frémir la Lybie ;  
Je vois sur les bûchers périr la Thessalie ;  
Déjà dans Actium les traits d'un Dieu ven-  
geur ,

Font entendre des cris d'épouvante & d'hor-  
reur.

Va donc de tes Etats ouvre tous les passages ,  
Du Cocyte altéré prépare les rivages ,  
Pour passer les mortels qui courent au trépas ;  
Caron, le seul Caron ne te suffira pas.  
Il te faut une flotte. Et toi pâle furie ,  
Alecton , des humains , implacable ennemie,  
Abreuve-toi du sang qu'on s'apprête à verser,  
Sans nombre au noir séjour les mortels vont  
passer.

Elle parloit encor , lorsqu'un affreux nuage ,  
Percé de mille éclairs , à grand bruit se par-  
tage ,

Pluton entend la voix du souverain des Dieux,  
Disparoît & s'enfuit loin du jour & des cieux.  
Par des signes divers la terre menacée ,  
Aussi-tôt dans le Ciel voit sa perte annoncée ;

Le

Le soleil obscurci retire ses rayons.

On croit voir dans les airs marcher des légions.

L'Art,  
&c.  
T. I.

La lune avec regret fournissant sa carrière,  
Aux crimes des mortels refuse sa lumière.

Les rochers à grand bruit quittent le haut des monts,

Et par bonds redoublés tombent dans les vallons.

Rien, des fleuves grossis ne suspend les ravages,  
Dans les champs inondés ils s'ouvrent des passages.

L'Etna jusques au Ciel vomissant ses torrens,  
Semble contre les Dieux seconder les Titans.

D'un vain bruit de combats, les échos re-  
tentissent,

Les morts sont ranimés, les sépulcres gémissent.

Ont voit errer par-tout mille spectres affreux.  
D'un astre menaçant les flamboyans cheveux,  
Sement déjà par-tout l'horreur & l'incendie,  
Le sang, enfin, le sang, tombe en forme de pluie.\*

Ces présages bientôt sont suivis des effets.

César de la vengeance écoutant les projets,  
Et laissant des climats en conquêtes fertiles,  
Quitte le fer gaulois pour les armes civiles.

Dans cet enchainement de monts audacieux,

L'Art, Qui paroissent unir la terre avec les cieux ;  
&c.  
T. I. On découvre un rocher , ou plutôt dans la  
nue ,

Son front trop élevé disparoît à la vue.  
Les Alpes dans ce lieu conservent un autel,  
D'Alcide , de ses faits , monument éternel ;  
De neiges , de glaçons , les roches revêtues,  
De cet affreux séjour ferment les avenues ;  
Le soleil n'en a pu bannir les Aquilons ,  
L'hiver seul y tient lieu de toutes les saisons.  
Mais l'ame de César , de rien n'est alarmée ,  
Rien ne peut arrêter l'ardeur de son armée ;  
Parmi les cris de joie il monte dans ces lieux ,  
Il y campe , & delà , jettant au loin les yeux ,  
Il découvre les champs de l'injuste Italie.  
Il sent à cet objet redoubler sa furie ,  
Et levant vers les Cieux & les mains & la  
voix ,

O Dieux ! dit-il , ô terre ! où mon bras au-  
trefois ,

Par de sanglans combats captiva la victoire !  
O pays ! dont j'ai fait & la joie & la gloire ,  
Un reste de bonté me parle encore pour toi ,  
Je cours à la vengeance , & j'y cours malgré  
moi.

La guerre qui s'apprête , ô Rome ! est ton ou-  
vrage ,

Toi seule , tes mépris , ont formé cet orage.

Quoï tandis que volant de combats en combats L'Arr.

Je subjuge le Rhin, j'augmente tes états ; &c.  
T. I.

Tandis que t'immolant les débris de la Gaule ,

J'affermis de nouveau la paix du Capitole ;

L'exil , de tant d'exploits sera l'indigne prix :

As-tu donc cru, César, insensible au mépris ?

Chaque nouveau succès me fait un nouveau  
crime ;

Des Romains que je fers je deviens la victime.

Esclave de l'envie & d'un lâche intérêt.

Bien plus que mon pouvoir ma gloire leur  
déplaît,

En vain la paix convient au bien de la patrie ,

La guerre contre moi sert mieux leur jalousie.

Pensent-ils que César pourra sans se venger

Voir préparer les fers dont on veut le charger ?

Non, non, je ne crains point leur injuste ca-  
price ,

Allons le fer en main leur demander justice.

Mon crime, chers amis, m'est commun avec  
vous ,

En menaçant César, ils vous menacent tous.

Je n'ai pas vaincu seul, je vous en dois la  
gloire ,

Nous devons partager le fruit de la victoire.

Courons à Rome , amis , prévenir les affronts

Dont on veut aujourd'hui faire rougir nos  
fronts ;

L'Art. Mourons ou vengeons-nous. Je ne suis point  
&c. à plaindre

T. I. Avec de tels guerriers César ne fait rien  
craindre.

A peine il achevoit , que par un vol heureux,  
Un aigle l'assura du succès de ses vœux ;  
Sur la gauche du camp les forêts retentirent ;  
On entendit des voix que des éclairs suivirent,  
Phœbus d'un or plus pur couronna ses che-  
veux ,

Et fit sur l'horison sentir de nouveaux feux.

César fortifié par cet heureux présage ,  
Au travers des dangers va s'ouvrir un pas-  
sage.

Il marche le premier , la neige & les glaçons  
Résistent quelque temps au poids des esca-  
drons.

Mais bientôt du rocher échauffant la surface ,  
La foule sous ses pas sent amollir la glace.

Là neige disparoît , & les chevaux tremblans ,  
Font naître sous leurs pieds & couler des  
torrens ,

Dont les eaux tout à coup cessant d'être li-  
quides ,

S'arrêtent au milieu de leurs chûtes rapides.

On croiroit à l'aspect d'un si prompt change-  
ment ,

Qu'un invisible frein retient cet élément ;

En vain sur le penchant de ces routes glis-  
santes ,

S'avancent pas à pas les légions flottantes ; L'Art,  
Hommes , armes , chevaux , bagages , éten- &c.  
darts , T. I.

Pêle mêle emportés tombent de toutes parts.  
Pour surcroît de terreur il survient un orage ;  
L'Aquilon déchaîné fait éclater sa rage ,  
Dans un nuage épais il amene la nuit ,  
Et la grêle aussi-tôt se répand à grand bruit.  
On diroit qu'une mer au haut des Cieux for-  
mée ,

D'un déluge glacé vient accabler l'armée.  
Le Ciel , la Terre & l'Onde ensemble con-  
fondus ,

Sous l'effort de l'hiver sont unis & vaincus.  
Cesar résiste seul , appuyé sur sa lance ,  
Il brave le péril , il descend , il s'avance.  
Tel Alcide autrefois , d'un pas victorieux ,  
Marchoit sur le Caucase ; & tel au haut des  
Cieux ,

Paroïssoit Jupiter , lorsqu'armé du tonnerre ,  
Il confondoit l'orgueil des enfans de la terre.  
Mais pendant que l'armée après tant de tra-  
vaux ,

Au pied de ces rochers se range à ses drapeaux ,  
La Déesse aux cent voix part d'une aile trem-  
blante.

Vole au Mont palatin. Là, semant l'épouvante,  
Elle apprend aux Romains , que César en  
fureur ,

L'Art. Arrive & va bientôt leur parler en vainqueur,  
&c. Leur fait voir ses vaisseaux sur les mers d'Au-  
T. I. sonie,

Ses soldats tout couverts du sang de Germa-  
nie ,

Le feu , le sang , la mort , les dangers , les  
hazards ,

La guerre & ses horreurs s'offrent de toutes  
parts.

Rome aux premiers éclairs de ce funeste orage,  
En différens partis se range & se partage.

L'un fuit sur des coursiers , l'autre sur des  
vaisseaux ,

La patrie est déjà moins sûre que les eaux.  
Il en est dont le cœur moins sensible aux  
alarmes ,

Attend que le destin s'explique par les armes.  
Plus on craint , plus on fuit , le peuple épou-  
vanté ,

Ne croit plus sous ses toits, trouver de sû-  
reté ;

Il court , & sans tenir une route certaine ,

Il a pour tout conseil la frayeur qui l'en-  
traîne.

Ainsi , tous ces Romains s'éloignant de con-  
cert ,

Rome ne paroît plus qu'un lugubre désert.

Le fils tremblant gémit entre les bras du pere ,

Celui-ci tient les Dieux que sa maison révere ,

Et maudissant cent fois les ennemis absens , L'Art,  
Les accable de loin sous des vœux impuissans. &c.  
L'épouse avec l'époux, l'enfance & la vieil- T. I.

lesse ,

Dans leurs embrassemens confondent leur  
tristesse.

La Jeunesse au hazard , sans consulter le poids,  
Se saisit de l'objet qui peut fixer son choix.

L'avare qui prétend sauver tout son ménage ,  
Voulant tout emporter offre tout au pillage.

Ainsi , quand l'Aquilon troublant la paix des  
flots ,

Par un souffle imprévu surprend les mate-  
lots ,

L'art & le gouvernail tout devient inutile ;

Au milieu des écueils , l'un se cherche un  
asyle ;

Celui-ci jette l'ancre , & soutient son vaisseau ;

L'autre attend son salut & du fort & de l'eau.

Mais , que dis-je ? la mer & les vents & l'o-  
rage ,

Des Romains effrayés font une foible image.

Le croira-t-on , tout fuit en ce trouble hon-  
teux ,

Le Sénat, le Consul & Pompée avec eux ;

Oui , ce héros fameux , vainqueur de Mi-  
thridate ,

La terreur de l'Hydaspe , & l'écusil du Hi-  
rate ;

L'Art, Lui que Rome en un jour vit triompher trois  
&c. fois ,

T, I. Lui qui fit aux Dieux même envier ses exploits.

Ce Romain dont le nom redouté du bosphore,  
Vole de mers en mers, du couchant à l'aurore,  
Ce Romain fuit ; le sort lui fait tourner le dos,  
Et traite également le peuple & le héros.

Le ciel, qui l'eût pu croire, en ce désordre  
extrême ,

Le ciel a vu trembler, a vu fuir les Dieux  
même.

Vainement sur la terre il reste des autels ,

Toutes les Dées s'éloignent des mortels.

La paix, la douce paix les quitte la première ,  
Ses bras portent les coups d'une main meur-  
trière ;

Ses yeux baignés de pleurs d'un voile sont  
couverts ,

Dans cet indigne état elle vole aux enfers.

La foi court sur ses pas en compagne fidelle ;

Et les cheveux épars Thémis fuit avec elle ;

La concorde les suit déchirant ses habits ,

Et quitte avec regret des peuples trop chéris.

En échange Pluton fait sortir sur la terre

Les monstres que l'enfer dans ses gouffres ref-  
ferme.

Les trois horribles sœurs , leurs serpens , leurs  
flambeaux ,

Et tout ce que Bellonne entraîne de fléaux. L'Art.

L'horizon est couvert de sanglantes images ; &c.  
T. I.

On voit par-tout des feux, des meurtres, des  
ravages :

Sur ce nouveau théâtre arrive la fureur ,  
Comme un courrier sans frein qu'aiguillonne  
la peur.

Sous un casque sanglant sa face balafrée ,  
Fait preuve par cent coups de sa rage effrénée.  
Elle porte au bras gauche un bouclier épais ,  
Dont le cuir est chargé d'une gerbe de traits ;  
Et d'un tison ardent sa main droite enflammée,  
Répand des tourbillons de feux & de fumée.  
La terre s'apperçoit qu'elle a changé de Dieux,  
Et le désordre enfin se glisse dans les Cieux.  
En différens partis, l'olympé se divise ,  
Diane de César protège l'entreprise ,  
Minerve le soutient , & l'invincible Mars,  
Veut lui servir de guide au milieu des hasards.  
D'autres de son rival embrassent la querelle ,  
Apollon & Mercure, Alcide son modèle.  
L'égalité des faits , des lauriers, des travaux ,  
La gloire unit ensemble, Alcide & ce héros.

Déjà par les clairs la discorde animée ,  
Eleve dans les airs sa tête envenimée.

Dans sa bouche croupit un sang épais & noir,  
Sa langue trop pressée a peine à se mouvoir,

L'Art, Au milieu des débris, de ses dents vacillantes.  
&c.  
T. I. Ses cheveux sont autant de couleuvres sifflantes.

Ses habits déchirés, ses yeux baignés de pleurs,

Et son cruel flambeau annoncent ses fureurs.

Elle sort des enfers, & d'une marche prompte,

Vers le Mont Appennin, elle avance, elle monte,

Et delà découvrant les terres & les mers,

Et s'écriant d'un ton dont frémit l'univers,

Allez peuples, dit-elle, allez courez aux armes,

Répandez à la fois les feux & les alarmes ;

Qui se cache périsse ; & le sexe & les ans,

Sont d'un foible secours ; femmes, vieillards, enfans,

Tout doit prendre parti, tout doit parler de guerre,

Tout doit être agité jusqu'au sein de la terre.

Toi Marcellus, soutiens, anime le Sénat.

Excite, Lentulus, les Romains au combat.

Le peuple, Curion, à te suivre s'apprête.

Qui t'arrête, César ? achève ta conquête,

Rien ne peut s'opposer à tes justes efforts ;

Viens forcer des remparts, viens piller des trésors :

Et toi Pompée & toi, vas sauver ta patrie,

Vas, fais rougir de sang la mer de Thessalie,

Epidaure t'attend, vas d'un pas glorieux  
 Entre César & toi faire expliquer les Dieux.  
 Elle dit & soudain la terre obéissante,  
 Par un prompt mouvement répond à son at-  
 tente.

L'Art.  
 &c.  
 T. I.

Sur tous les mois de l'année.

*Pocula Janus amat, Februarinus algeo clamat: T. II.*  
*Marius arva fodit, sed florida pandit Aprilis: P. 17.*  
*Ros & flos memorum Mayo sunt fomes amorum:*  
*Dat Junius fœnum; Julio refecatur avena:*  
*Augustus spicas, September colligit uvas:*  
*Seminat October; spoliat virgulta November:*  
*Quærit habere cibum, porcos mactando De-*  
*cember.*

*Epitaphe d'un Avare.*

Jean, qui dans ce tombeau repose entre les p. 40.  
 morts,

Prenant de toutes mains, amassa des trésors,  
 Plusqu'il n'en espéroit de sa bonne fortune.  
 Il posséda beaucoup, mais il ne donna rien;  
 Et n'étoit qu'il avoit une femme commune,  
 Jamais homme vivant n'eut eu part à son bien.

E P I T R E

*De consolation à M. de la Bédoyere, & p. 171.*  
*à Agathe Sticotti, son épouse, sur*  
*l'Arrêt qui a cassé leur mariage.*

Quel spectacle nouveau se présente à ma vue?  
 J'apperçois Vénus éperdue,

L'Art. Les Graces sont en deuil & répandent des  
&c. pleurs ,

T. II. Rien ne peut appaiser leurs mortelles douleurs.

En proie aux plus vives alarmes ,

L'hymen renverse son flambeau ;

Et l'Amour désolé déchirant son bandeau ,

Vient confondre avec lui , ses soupirs & ses  
larmes :

La Tristesse & l'Effroi triomphent dans ces  
lieux.

Malheureux Bédoyere ! Agathe infortunée !

Le Ciel vous promettoit une autre destinée :

Que vous sert d'être Amans , d'être Epoux  
vertueux ?

Votre tendresse en vain intéresse les Cieux :

En vain les Dieux jaloux d'une flamme si  
belle ,

Voudroient vous voir unis d'une chaîne éter-  
nelle ;

D'un aveugle ennemi le pouvoir odieux

Trompe en ce jour fatal, votre attente & vos  
vœux.

D'une mère en fureur, quoi ! la haine  
cruelle? ... :

Hélas ! que vais-je dire, ô fils trop mal-  
heureux !

Je t'offense , sans doute , & mon zele est un  
crime :

Nommons avec respect l'ennemi qui t'op-  
prime ,

Ou plutôt condamnant ses injustes discours, L'Art,  
N'imputons point tes maux aux auteurs de tes &c.  
jours. T. II.

La Vengeance qui les anime  
Immole en soupirant une chère victime.  
Les préjugés cruels sont tes seuls ennemis.

Monstres ! qui nous livrez la guerre ,  
Aveugles préjugés , fiers tyrans de la terre ,  
Vous osez profaner le Temple de Thémis ?

Temple auguste , enceinte sacrée ,  
De l'immortelle vérité ;

. . . . .

Oh toi ! dont la Divinité ,  
Porte dans ses mains redoutables ,  
Pour le crime effrayé des foudres toujours  
prêts.

Ces foudres vengeurs des forfaits ,  
Sur les innocens misérables ,  
Devroient-ils éclater jamais ?

Cher malheureux ! tes pleurs , nos vœux , ton  
éloquence ,

Rien n'a pu de Thémis défarmer le courroux ,  
Aux charmes , aux talens , aux cris de l'inno-  
cence ,

Ah ! Est-il qu'elle soit moins sensible que  
nous ?

Console-toi , pourtant , tes malheurs font  
ta gloire ;

L'Art,  
&c.  
T. II.

Déjà même sur ses Autels,  
En caractère immortels,  
L'Amour a gravé ton histoire.  
Jusques chez nos derniers neveux,  
Tu seras l'entretien des amans malheureux :  
Vainqueur de la cruelle Envie,  
Ton nom vivra dans tous les temps :  
C'est en vain que le sort persécute ta vie  
Ses efforts seront impuissans ;  
Il a pu te priver d'une épouse chérie ;  
Mais qui peut te ravir son cœur & ses talens ?

## O D E

*Sur les malheurs & les inquiétudes que  
l'Amour cause.*

Que l'homme est foible & ridicule ,  
Quand l'Amour vient s'en emparer !  
D'abord , il feint , il dissimule ,  
On l'entend tout bas soupirer.

S'ose-t-il enfin déclarer ,  
On le fuit , sa poursuite est vaine :  
N'importe , il veut persévérer ;  
Pour lui que d'ennuis & de peine.

On l'aime , tant pis , double chaîne ;  
Mille embarras dans son bonheur ,  
L'esprit sans cesse est en haleine ,  
Père , mère , espion , tout fait peur.

Est-ce tout ? Non , reste l'honneur ;  
Il s'effarouche avec méthode ,  
On croit le vaincre , il est vainqueur ;  
On se brouille , on se raccommode.

L'Art,  
&c.  
T. II.

Vient un rival , autre incommode ,  
Loin des yeux le repos s'enfuit ;  
Jaloux , on veille , on tourne , on rode ,  
Ce n'est que larmes jour & nuit.

Après bien des maux & du bruit ,  
L'on jouit enfin de sa belle ,  
Le feu s'éteint , le dégoût suit ,  
Le jeu valoit-il la chandelle ?

Dans le temps qu'on rebatissoit Chan- Vasco-  
tilly , où le grand Condé s'étoit retiré niana.  
pour y passer le reste de ses jours , on p. 356.  
promit mille écus à celui qui feroit des  
vers sur ses victoires , pour mettre en  
forme d'inscription sur la porte de ce  
Château , sur quoi un Gascon fit ce  
quatrain.

Pour célébrer tant de vertus ,  
Tant de hauts faits & tant de gloire ;  
Mille écus ! morbleu , mille écus !  
Ce n'est pas un fol par victoire.  
Le Gascon reçut les mille écus.

Vasc.  
p. 369.

## E P I G R A M M E.

On fait avec la même chair ,  
 Suivant le Cuisinier , bonne ou mauvaise  
 soupe ,  
 Et le Tailleur suivant la différente coupe ,  
 Fait l'habit ridicule , on lui donne un bon air.  
 Un même mot aussi , que d'un ton dissemblable ,  
 Dit un homme civil on préfère un brutal ,  
 Plaît , on se rend désagréable ,  
 Selon qu'on s'en sert bien ou mal.  
 Tout le succès dépend d'un certain savoir  
 faire ,  
 Soutenu par des airs affables , engageans ,  
 Que la nature ou l'art donne à certaines gens ;  
 Et tout le mal vient du contraire.

Cheva-  
neana.  
P. 340.

Entre plusieurs Epitaphes , que les  
 Satyriques s'empresserent de faire au  
 Cardinal Mazarin , d'abord après sa  
 mort , - en voici deux qui m'ont paru  
 digne d'être conservées.

Enfin , le Cardinal a terminé son sort.

François , jugez du personnage.

Il a fait la paix , il est mort ,

Il ne pouvoit pour vous faire rien d'avantage.

On attribue celle qui suit à Furetiere.

Je n'ai jamais pu voir Jules sain ni malade ,

J'ai reçu mainte rebuffade ,

A sa porte & sur son degré ;

Chev.

Mais enfin, je l'ai vu dans son lit de parade,

Et je l'ai vu fort à mon gré.

La Comtesse de Moret , maîtresse P. 345.  
d'Henri IV. étant devenue aveugle par  
accident , on fit ces deux vers élégans  
sur sa cécité.

*Dum longas noctes ab amore Moreta rogaret ,*

*Favit Amor votis , perpetuasque dedit.*

Je les ai traduits ainsi.

Moret , de la nuit enchantée ,

Importunoit l'amour d'en augmenter le cours,

Sa priere fut écoutée ,

Et la nuit aussi-tôt la couvrit pour toujours.

*Fin du second volume.*

---

# *TABLE*

## DES MATIERES

### Du premier & du second Volume.

#### PREMIER VOLUME.

<i>Littérature.</i>	<i>page 1</i>
<i>Remarques Historiques.</i>	<i>279</i>

#### SECOND VOLUME.

<i>Remarques sur les Langues.</i>	<i>page 1</i>
<i>Mélanges.</i>	<i>47</i>
<i>Observations Critiques.</i>	<i>174</i>
<i>Bons Mots &amp; Traits Plaisans.</i>	<i>239</i>
<i>Poésie.</i>	<i>371</i>

Fin de la Table.

---

## A P P R O B A T I O N.

**J'**Ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit ayant pour titre : *Nouvelle Bibliothèque de Littérature, d'Histoire, &c.* & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 17 Janvier 1765. LE BRET.

---

## P R I V I L E G E   G É N É R A L.

**L** O U I S , PAR LA GRACE DE DIEU , ROI , DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers , les Gens tenant nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand-Conseil , Prévôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra , S A L U T. Notre amé le Sr. HENRY, Libraire à Lille , Nous a fait exposer qu'il desiroit faire imprimer & donner au Public , un Ouvrage qui a pour titre : *Nouvelle Bibliothèque de Littérature , d'Histoire , &c. ou Choix des meilleurs morceaux tirés des Ana , &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES , voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes , de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera , & de le vendre , faire vendre & débiter par tout notre Royaume , pendant le temps de trois années consécutives , à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires , & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans

trois mois de la date d'icelle ; que l'Impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, qu'avant de l'exposer en vente le Manuscrit qui aura servi de copie à l'Impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sr. DE LAMOIGNON : & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sr. DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sr. DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ces ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris, le vingt-septième jour du mois de Février l'an de grâce mil sept cent soixante-cinq, & de Notre Règne le cinquantième. Par le Roi en son Conseil. Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 473, conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 19 Mars 1765.

LE BRETON, Syndic.

58590455











